Fiction
SPÉCIAL N° 3 (91 bis)
les meilleurs auteurs anglo-saxons
17 RÉCITS D'ANTICIPATION PASSIONNANTS
240 pages - 3,35 NF

Fiction

SPÉCIAL n° 3

Anthologie de la
science-fiction
anglo-saxonne

ÉDITIONS OPTA
96, rue de la Victoire, PARIS-9e

Sommaire

RECITS AMERICAINS

Alfred Bester	21	*On demande poète...*
Jerome Bixby	38	*La meilleure des vies*
Robert Bloch	55	*A l'aube du grand soir*
Elisabeth Mann Borgese	63	*Les jumeaux*
H.L. Gold	90	*Un homme à l'envers*
C.M. Kornbluth	135	*Avènement sur la chaîne douze*
Henry Kuttner	138	*Dans les siècles des siècles*
Fritz Leiber	150	*L'univers est à eux*
Richard Matheson	169	*Danse macabre*
William Morrison	183	*Médecin de campagne*
Jack Williamson	224	*Factice*

RECITS ANGLAIS

J.G. Ballard	5	*Zone de terreur*
Arthur Clarke	82	*Berger des profondeurs*
E.R. James	99	*Dispositif d'arrosage*
Gerald Kersh	112	*Qu'est devenu le caporal Cuckoo ?*
Donald Malcolm	161	*Les éclaireurs*
James White	202	*Cénotaphe*

Introduction

Voici le troisième numéro spécial de « *Fiction* ». Ceux de 1959 et 1960 ont été des succès, et ce qui n'était au début qu'une expérience plus ou moins hasardeuse est en passe de devenir une tradition annuelle.

Cette année, au lieu d'explorer la science-fiction française, nous avons décidé de jeter un regard sur la science-fiction anglo-saxonne. Dix-sept auteurs ont été réunis dans ces pages : onze américains et six anglais, certains très connus et d'autres moins — mais tous avec des récits représentatifs des différentes voies offertes à la science-fiction moderne.

On ne manquera pas de noter que la couleur générale de nombre d'entre eux est pessimiste. Au premier plan des préoccupations de nos auteurs, s'inscrit la guerre, celle de demain sur Terre *(Alfred Bester, Robert Bloch)* ou celle qui, se déroulant sur un monde lointain, n'en est pas moins le symbole de toutes les luttes humaines *(James White)*.

Après les violences de la guerre, ses conséquences : proches *(Richard Matheson)* ou lointaines

(Henry Kuttner), mais toutes propres à donner le frisson. Le monde futur n'est pas gai. Il n'est pas très réconfortant non plus en état de paix, s'il faut en croire *C.M. Kornbluth.* Seul peut-être *Arthur Clarke* nous dépeint une société qui a trouvé, malgré des conditions naturelles défavorables, son harmonie et son équilibre.

Et l'exploration de l'espace ? Elle réserve toujours des surprises : aventures étranges *(Jack Williamson)* ou découvertes scientifiques curieuses *(E.R. James).* Mais elle est en quelque sorte « officialisée », et ne se prête pas à des développements lyriques ou épiques. Quant aux extra-terrestres, le temps est loin où ils n'étaient que des monstres assoiffés de sang terrien. Ils ne se manifestent plus guère, sinon pour poser aux savants un problème fortuit *(William Morrison).*

Le voyage dans le temps reste toujours à la mode, qu'il soit une porte de sortie pour fuir le présent *(Donald Malcolm)* ou simplement un tragique accident *(J.G. Ballard).* Et hors du continuum espace-temps, il peut y avoir encore place pour d'autres dimensions : c'est ce que nous rappelle *Jerome Bixby.*

L'homme lui-même, enfin, demeure une étrange machine, pleine de mystères. Mystères d'ordre physiologique, cocasses *(H.L. Gold)* et inquiétants *(Gerald Kersh),* ou mystères plongeant plus profondément dans les abîmes mentaux *(Elisabeth Mann Borgese).*

Le mot de la fin, c'est peut-être *Fritz Leiber* qui nous le fournit, sur le mode humoristique : à quoi bon toute cette agitation humaine, dit-il en substance, puisque le véritable maître du monde, ce n'est pas l'homme, mais... le chat ?

Seulement, personne ne s'en doute...

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Doubleday & Company, Inc., New York (U.S.A.), et de Nova Publications, Ltd., Londres (Angleterre). Tous droits de reproduction réservés.

Zone de terreur

(*Zone of terror*)

par J. G. BALLARD

Le thème du déplacement temporel fournit la matière à d'innombrables paradoxes. C'en est un fort surprenant que nous propose ici l'auteur anglais J.G. Ballard. A moins que toute son histoire ne soit que la description d'une vaste illusion d'optique ? En tout cas, on y éprouve la même sensation de vertige qu'en entrant dans les galeries de glaces des fêtes foraines...

TOUTE la journée Larsen avait attendu que Bayliss, le psychologue qui habitait le chalet voisin, vînt le voir comme il le lui avait promis la veille au soir. Bayliss n'avait pas précisé d'heure, et c'était bien dans le caractère de cet homme grand et maussade, aux manières désinvoltes ; il s'était contenté d'un geste vague de la main, en marmonnant qu'il passerait sans doute le voir le lendemain. Mais Larsen savait pertinemment qu'il viendrait, car il ne pouvait pas négliger un cas aussi intéressant que le sien.

Pourtant Larsen se tourmentait. A trois heures de l'après-midi, Bayliss n'était toujours pas apparu, bien qu'il n'eût rien d'autre à faire que d'écouter les quatuors de Bartok sur son stéréophone, assis dans son salon climatisé aux murs blancs. Pendant ce temps, Larsen errait dans son chalet, claquait les portes en passant nerveusement d'une pièce à l'autre comme un tigre atteint d'angoisse, se préparait un déjeuner succinct (du café et trois comprimés d'amphétamine tirés d'une cachette que Bayliss ne soupçonnait encore que vaguement — Bon Dieu, comme il avait besoin de ces stimulants après les injections massives de barbituriques que Bayliss lui avait faites à la suite de la crise !), et essayait de s'installer pour lire « *Une analyse du temps psychotique* » de Kretschmer. C'était un gros livre plein de graphiques et de renvois. Bayliss avait insisté pour qu'il le lût, assurant qu'il contenait des données essentielles sur son cas. Larsen avait passé deux heures dessus, mais n'était pas encore arrivé plus loin que la préface de la quatrième édition.

De temps à autre, il allait à la fenêtre et épiait le chalet voisin à travers les lames en plastique du store, à l'affût d'un mouvement quelconque. Au-delà, le désert s'étendait au soleil comme un énorme os blanchi, sur lequel les ailerons arrière, d'un rouge aztèque, de la

Pontiac de Bayliss se détachaient comme un phénix flamboyant. Les trois autres chalets étaient vides. L'ensemble dépendait de la firme électronique pour laquelle Bayliss et lui-même travaillaient ; elle en avait fait une sorte de centre de repos pour ses directeurs âgés et ses « cerveaux » fatigués. On avait choisi le site désertique pour ses vertus hypotensives. Deux ou trois jours de loisirs passés à la lecture, et à la contemplation méditative des horizons immuables, suffisaient à réduire la tension nerveuse et à renforcer l'activité créatrice.

Néanmoins Larsen se disait que, depuis deux jours qu'il était là, il avait bien failli devenir fou. C'était une chance que Bayliss se fût trouvé dans les parages. Toutefois, le personnage était négligent avec ses malades et les abandonnait à eux-mêmes ; en fait, Larsen avait établi à lui seul le diagnostic complet de son propre cas, ou peu s'en fallait. Bayliss n'avait guère fait plus que presser sa seringue et lui jeter le livre de Kretschmer sur les genoux.

Peut-être attendait-il quelque chose ?

Larsen envisagea de téléphoner à Bayliss sous un prétexte quelconque. Mais il entendit une porte claquer au dehors, bondit à la fenêtre et vit la grande silhouette anguleuse du psychologue traverser le passage cimenté entre les chalets, la tête inclinée pensivement sous le soleil ardent, les mains dans les poches.

« Où est sa trousse ? » se demanda Larsen, presque déçu. « Qu'il ne me dise pas qu'il arrête les barbituriques. Peut-être va-t-il essayer l'hypnose. Avec des masses de suggestions post-hypnotiques, je ferai tout à coup les pieds au mur en étant en train de me raser. »

Il fit entrer Bayliss et le conduisit au salon.

— « Où étiez-vous donc ? » demanda-t-il. « Vous rendez-vous compte qu'il est presque quatre heures ? »

Bayliss s'assit au bureau situé au milieu de la pièce et regarda autour de lui d'un œil critique, pitrerie qui agaçait Larsen mais qu'il ne réussissait jamais à parer.

— « Bien sûr que je m'en rends compte. J'ai une pendule dans le ventre. » Cet effet bien posé, il poursuivit : « Comment vous êtes-vous senti aujourd'hui ? La vue, la mémoire, l'appareil fonctionnel sont en ordre ? » Il indiqua la chaise à dossier droit, placée à l'angle gauche du bureau comme pour recevoir une personne interrogée. « Asseyez-vous et tâchez de vous détendre. »

Larsen gesticula avec impatience. « Comment puis-je me détendre ? A traîner dans cette maison, dans l'attente de la prochaine bombe. » Il commença à raconter les dernières vingt-quatre heures, occupation qui lui plaisait. Il entrelardait la description des faits de nombreux commentaires.

« A vrai dire, la nuit dernière a été meilleure. Je crois que j'entre

dans une nouvelle phase. Tout commence à se stabiliser, cette sensation d'insécurité disparaît. Je ne passe plus mon temps à regarder par-dessus mon épaule. Je laisse les portes intérieures ouvertes et, avant d'entrer dans une pièce, je m'y prépare délibérément, j'essaie de concevoir sa profondeur et ses dimensions de telle sorte qu'elle ne me *surprenne* plus. Avant, j'ouvrais une porte et je plongeais comme un homme qui met le pied dans une cage d'ascenseur vide. »

Larsen marchait de long en large en faisant craquer ses phalanges. Les yeux mi-clos, Bayliss l'observait attentivement. « Je suis presque certain que je n'aurai pas de nouvelle crise, » poursuivit Larsen. « En fait, le mieux pour moi est probablement de retourner à l'usine ; après tout, ça ne sert à rien de traînasser ici. Je me sens à peu près normal. »

Bayliss hocha lentement la tête. « Alors, en ce cas, pourquoi êtes-vous si nerveux ? »

Larsen serra les poings d'exaspération. Il pouvait presque entendre le battement furieux de son artère temporale. « Je ne suis *pas* nerveux ! Enfin voyons, Bayliss, je croyais que, d'après les dernières théories, le psychiatre et le malade partageaient la maladie, oubliaient leurs personnalités respectives et assumaient la même responsabilité. Vous essayez de vous dérober... »

— « Pas du tout, » coupa Bayliss. « Je prends sur moi l'entière responsabilité de votre cas. C'est pourquoi je veux que vous restiez ici jusqu'à ce que vous vous en soyez sorti. »

Larsen eut un grognement de mépris. « Je n'ai eu qu'une hallucination banale. Et je ne suis même pas convaincu que ç'ait été le cas. » Il tendit le doigt vers la fenêtre. « En ouvrant brusquement la porte du garage en plein soleil... ça pouvait très bien n'être qu'une ombre. »

— « Vous avez décrit le personnage avec pas mal d'exactitude, » remarqua Bayliss. « La couleur des cheveux, la moustache, les vêtements qu'il portait. »

— « Reconstitution d'éléments antérieurs. Dans les rêves aussi, les détails sont réels. » Larsen écarta la chaise et se pencha sur le bureau. « Autre chose. Je ne vous crois pas tout à fait sincère. »

Leurs regards se rencontrèrent. Bayliss examina attentivement Larsen pendant un instant et remarqua ses pupilles largement dilatées, puis il détourna les yeux.

« Alors ? » insista Larsen.

Bayliss se leva, boutonna sa veste et se dirigea vers la porte. « Je reviendrai demain. Jusque-là, essayez de vous détendre un peu. Je ne cherche pas à vous alarmer, Larsen, mais il se peut que ce problème soit un peu plus compliqué que vous ne l'imaginez. » Il fit un bref salut de tête et s'éclipsa sans laisser à Larsen le temps de répondre.

Larsen alla à la fenêtre et, à travers le store, regarda le psychologue disparaître dans son chalet. Le soleil, qui s'était caché un moment, s'appesantit de nouveau sur toutes choses. Quelques minutes plus tard, il entendit les plaintes d'un des quatuors de Bartok.

⁂

Larsen retourna s'asseoir à son bureau, les coudes plantés agressivement devant lui. Bayliss l'irritait, avec sa musique névrotique et ses diagnostics imprécis, et il eut envie de monter dans sa voiture et de rentrer tout droit à l'usine. Pourtant, à proprement parler, le psychologue dominait Larsen, du haut d'une autorité conférée par la direction de la compagnie.

Il fit du regard le tour du salon, suivit les ombres qui tachetaient horizontalement les murs, écouta le bourdonnement grave et apaisant de l'appareil d'air conditionné. Sa discussion avec Bayliss l'avait délassé et il se sentait équilibré et confiant. Cependant des résidus superficiels de tension et de malaise demeuraient en lui, et il était difficile d'empêcher son regard se diriger constamment vers les portes ouvertes de la chambre et de la cuisine.

Il était arrivé au chalet cinq jours plus tôt, épuisé et surmené, au bord d'une totale dépression nerveuse. Il venait de travailler pendant trois mois, sans interruption, à l'établissement du programme complexe d'un cerveau artificiel géant, que le Bureau d'Etudes Supérieures de la compagnie construisait pour une des grandes fondations psychiatriques. C'était la réplique électronique complète du système nerveux central, avec des computeurs dirigeant des réserves mémorielles énormes où le sommeil, la tension, l'agressivité et autres fonctions psychiques étaient emmagasinées et codées, pouvant créer des bloquages sur le modèle des états dissociatifs et des syndromes de régression, ou de tout autre complexe psychique désiré.

Bayliss et ses assistants avaient suivi avec attention les équipes occupées à la construction du cerveau artificiel, et les tests hebdomadaires avaient révélé la charge croissante de fatigue et de souci que supportait Larsen. Finalement Bayliss l'avait retiré du circuit et envoyé dans le désert se reposer deux ou trois jours.

Larsen avait été content de s'en aller. Les deux premiers jours, il avait flâné sans but, agréablement grisé par les barbituriques ordonnés par Bayliss, contemplant l'étendue blanche du désert, se couchant à huit heures du soir et dormant jusqu'à midi. Chaque matin la gardienne venait de la ville voisine pour faire le ménage et apporter le ravitaillement, mais Larsen ne la voyait jamais, trop heureux d'être seul. En faisant exprès de ne voir personne et en permettant aux rythmes naturels de son esprit de se rétablir, il savait qu'il serait bientôt guéri.

Cependant la première personne qui lui était soudainement apparue sortait tout droit d'un cauchemar.

Larsen ne pouvait encore se remémorer la rencontre sans un frisson.

Le troisième jour, après le déjeuner, il avait décidé d'aller en auto dans le désert pour inspecter une vieille mine de quartz dans un des canyons. C'était une promenade de deux heures ; il s'était fait un thermos de whisky à l'eau glacée et l'avait posé sur le siège arrière. Le garage était contigu au chalet, situé derrière l'entrée de la cuisine, et il était équipé d'un rideau de fer à déplacement vertical, se repliant sous le toit.

Larsen avait fermé à clé le chalet, puis il avait soulevé le rideau de fer du garage et sorti la voiture devant la maison. En revenant sur ses pas pour prendre le thermos, qu'il avait laissé sur un établi au fond du garage, il avait remarqué un jerricane plein d'essence, dans l'ombre à l'angle d'un mur. Il s'arrêta un moment, faisant le compte mental de son kilométrage, et décida d'emporter le jerricane. Il le transporta jusqu'à la voiture, puis revint fermer la porte du garage.

Le rideau ne s'était pas replié complètement lorsqu'il l'avait soulevé en arrivant et il atteignait le niveau de son menton. En appuyant de tout son poids sur la poignée, Larsen, aveuglé par la réflexion du soleil sur les panneaux d'acier, réussit à abaisser le rideau de quelques centimètres, mais la force d'inertie était trop grande. Il appuya ses paumes sous la porte et la fit remonter un petit coup pour gagner plus d'élan dans la descente.

L'intervalle supplémentaire était petit, pas plus de quinze centimètres, mais juste suffisant pour qu'il pût voir dans le garage obscur.

Il y avait, se cachant dans l'ombre contre le mur du fond, près de l'établi, la silhouette indistincte, mais néanmoins évidente, d'un homme. Il était debout, immobile, les bras ballants, observant Larsen. Il portait un complet beige clair léger auquel des taches d'ombre donnaient un curieux aspect fragmentaire, une chemise de sport bleue et des souliers bicolores. Il avait une carrure massive, une moustache épaisse en brosse dans une figure grasse, et des yeux qui ne quittaient pas Larsen bien qu'ils parussent regarder au-delà de lui.

Tenant toujours la porte à deux mains, Larsen le regarda bouche bée, abasourdi. Non seulement il n'y avait aucun accès par où pénétrer dans le garage — ni fenêtres ni portes latérales — mais l'attitude du personnage avait quelque chose d'indubitablement menaçant.

Larsen était sur le point de le héler, lorsque l'homme avança soudain hors de l'ombre et se dirigea vers lui.

Horrifié, Larsen recula. Les taches sombres du costume n'étaient pas du tout des ombres, mais le relief du banc situé directement derrière lui.

Le corps et les vêtements de l'homme étaient transparents ; il était un zombie vivant !

Brusquement ranimé, Larsen étouffa un cri, agrippa la porte du garage et la rabattit violemment. Il se rua sur la fermeture, enfonça

d'un coup sec le pêne du verrou et le maintint fermé des deux mains en y ajoutant la pression désespérée de ses genoux.

A moitié paralysé par des crampes et respirant à peine, ses vêtements trempés de sueur, il était toujours agrippé au verrou de la porte lorsque Bayliss arriva en voiture une demi-heure plus tard.

Larsen tambourina impatiemment des doigts sur le bureau, se leva et alla dans la cuisine. Les trois amphétamines commençaient à le rendre agité et survolté, privé qu'il était des barbituriques qu'elles avaient été destinées à combattre. Il alluma le percolateur de café puis l'éteignit, retourna au salon et s'assit sur le sofa avec le bouquin de Kretschmer.

Il lut quelques pages avec une impatience croissante. Il était difficile de voir quelle lumière Kretschmer jetait sur un problème comme le sien, car la plupart des cas décrits étaient ceux de schizophrènes et de paranoïaques irréversibles. Son propre problème était bien plus superficiel, une aberration momentanée due au surmenage. Pourquoi Bayliss ne voulait-il pas s'en rendre compte ? Pour une raison ou une autre, il paraissait souhaiter inconsciemment une crise plus forte, probablement parce que lui, le psychologue, désirait secrètement devenir le malade.

Larsen rejeta le livre et contempla le désert par la fenêtre. Le chalet lui parut soudain obscur et étroit, pareil à une prison. Il se leva, marcha jusqu'à la porte et sortit à l'air libre.

A mesure qu'il avançait vers la périphérie de l'aire cimentée, à une centaine de mètres, le vague demi-cercle des chalets paraissait se ratatiner dans le sol, et les montagnes à l'arrière-plan grandir prodigieusement. Il était tard dans l'après-midi, le ciel était d'un bleu vif, rehaussé par les couleurs du désert allant s'assombrissant, et d'immenses traînées d'ombres s'étendaient des montagnes à l'horizon. Larsen se retourna et regarda les chalets. Il n'y avait aucun signe de vie, en dehors du faible écho discordant de la musique de Bayliss, et la scène tout entière lui parut soudain irréelle.

En contemplant cela, Larsen sentit une sorte de déclic dans son esprit. C'était une sensation indéfinissable, comme une réplique attendue qui ne vient pas, une intention oubliée. Il essaya sans succès de se rappeler s'il avait ou non allumé le percolateur de café.

Il retourna au chalet, et remarqua qu'il avait laissé la porte de la cuisine ouverte. En passant devant la fenêtre du salon pour aller la fermer, il jeta par-dessus son épaule un regard à l'intérieur.

Il y avait un homme assis sur le sofa, les jambes croisées, la figure cachée par le livre de Kretschmer. Sur le moment Larsen pensa que Bayliss était venu lui rendre visite, et il poursuivit son chemin avec l'intention de faire du café pour eux deux. Puis il constata que le

stéréophone était toujours en train de marcher dans le chalet de Bayliss.

Il revint à pas de loup à la fenêtre du salon et avança la tête avec précaution. Bien que le visage de l'homme fût toujours caché, un simple coup d'œil suffit à Larsen pour voir que le visiteur n'était pas Bayliss. Il portait le même costume beige clair et les mêmes souliers bicolores que celui de l'avant-veille. Mais cette fois-ci l'homme n'était pas une hallucination, ses mains et ses vêtements étaient solides et palpable. Il changea de position sur le sofa, creusant de son poids un des coussins, tourna une page du livre et en assouplit le dos entre ses mains.

Le pouls plus vif, Larsen l'observa attentivement, en prenant appui sur le rebord de la fenêtre. Quelque chose dans l'attitude de l'individu et dans la pose de ses mains le convainquit de l'avoir déjà vu, avant leur rencontre fragmentaire du garage.

Alors l'homme abaissa le livre et le jeta sur le sofa à côté de lui. Il s'adossa et se mit à regarder par la fenêtre. La direction de son regard passait à quelques centimètres seulement du visage de Larsen.

Hypnotisé, Larsen le regarda fixement. Il reconnut le personnage sans aucun doute possible, la figure grasse, les yeux nerveux, la moustache trop fournie. Il le voyait enfin distinctement et s'apercevait qu'il ne le connaissait que trop bien, mieux que n'importe quelle autre personne au monde.

L'homme était lui-même !

***

Bayliss rangea la seringue hypodermique dans sa trousse qu'il posa sur le couvercle du stéréophone.

— « Le mot hallucination est erroné de toute façon, » dit-il à Larsen qui, étendu sur son sofa, sirotait faiblement un verre de whisky chaud. « Ne l'employez plus. Une image psychorétinienne d'une force et d'une durée remarquables, mais pas une hallucination. »

Larsen fit un geste vague. Une heure plus tôt, il était arrivé en titubant dans le chalet de Bayliss, littéralement fou de peur. Bayliss l'avait calmé, puis l'avait traîné jusqu'à la fenêtre du salon de son chalet et l'avait obligé à constater que son double était parti. L'identité du fantôme ne surprenait pas Bayliss le moins du monde, et cela tracassait Larsen presque autant que l'hallucination elle-même. Bayliss lui cachait-il autre chose ?

— « Je m'étonne que vous ne vous en soyez pas aperçu plus tôt vous-même, » observa Bayliss. « Votre description de l'homme dans le garage était tellement évidente — le même complet beige clair, les mêmes souliers, la même chemise, sans parler de la ressemblance physique exacte allant jusqu'à la moustache. »

Recouvrant un peu ses esprits, Larsen se redressa sur son séant.

Il défroissa son complet de gabardine beige clair, épousseta ses souliers marrons et blancs. « Merci de l'avertissement. Tout ce qu'il vous reste à faire maintenant est de me dire qui il est. »

Bayliss s'assit sur une chaise. « Que voulez-vous dire, qui il est ? C'est vous, naturellement. »

— « Je sais bien, mais pourquoi, et d'où vient-il ? Mon Dieu, je crois que je deviens fou. »

Bayliss fit claquer ses doigts. « Non, pas du tout, ressaisissez-vous. C'est un désordre purement fonctionnel, comme la vision double ou l'amnésie, rien de plus grave que ça. Si ça l'était, je vous aurais emmené d'ici depuis longtemps. J'aurais peut-être dû le faire de toute manière, mais je crois que nous pouvons trouver une issue rapide et sûre à ce labyrinthe d'images où vous êtes. »

Il sortit un carnet de sa poche intérieure. « Voyons un peu les faits. Deux caractéristiques se détachent de l'ensemble. D'abord, le fantôme est vous-même, aucun doute là-dessus, c'est votre réplique exacte. Toutefois, ce qui est plus important, c'est vous tel que vous êtes maintenant; votre semblable exact, non idéalisé, sans l'intervention d'aucun système de compensation. Il n'est pas le brillant jeune héros du super-ego ni le barbon décharné du souhait de mort. Il est simplement votre double photographique. Déplacez légèrement du doigt un de vos globes oculaires et vous me verrez double. Votre double n'a rien de plus extraordinaire, à cette différence près que le déplacement n'a pas lieu dans l'espace mais dans le temps. Voyez-vous, la deuxième chose qui m'est apparue lors de votre description de ce fantôme, c'est que non seulement il était votre double photographique, mais qu'il faisait exactement ce que vous veniez de faire quelques minutes plus tôt. L'homme du garage se tenait près de l'établi, à l'endroit même ou vous vous teniez lorsque vous vous demandiez si vous alliez prendre le jerricane d'essence. De même, l'homme lisant dans le fauteuil ne faisait que reproduire exactement ce que vous aviez fait cinq minutes plus tôt, avec le même livre. Il alla jusqu'à regarder fixement par la fenêtre comme vous dites l'avoir fait avant de sortir vous promener un peu. »

Larsen hocha lentement la tête en buvant son whisky à petites gorgées. « Vous supposez alors que l'hallucination n'était rien de plus qu'une sorte de flashback mental ? »

— « Précisément. Le flot d'images rétiniennes atteignant les lobes optiques n'est rien d'autre qu'une bande filmée. Chaque image est conservée, des milliers de bobines, cent mille heures de temps écoulé. D'ordinaire, les flashbacks sont volontaires, lorsque nous choisissons consciemment quelques poses un peu effacées dans notre cinémathèque personnelle, une scène d'enfance, l'image des rues de notre voisinage que nous emportons avec nous toute la journée au bord du niveau de la conscience. Mais dérangez un peu l'appareil de projection — le surmenage peut en être la cause — faites-le sauter en arrière de quelques centaines d'images, et vous aurez en surimpression une séquence complètement aberrante de film déjà projeté, dans votre cas un aperçu

de vous-même assis sur le sofa. C'est cette aberration apparente qui est si effrayante. »

Larsen fit un geste avec son verre. « Une minute, s'il vous plaît. Quand j'étais dans le garage, ou quand j'étais assis sur le sofa en train de lire Kretschmer, je ne me voyais pas moi-même. Je ne pouvais donc garder le souvenir de ces images de moi. Alors d'où venaient-elles quand elles me sont apparues ? »

Bayliss mit de côté son calepin. « Ne prenez pas trop à la lettre l'analogie de la bande filmée. Bien que vous ne puissiez réellement vous voir assis sur le sofa, la conscience que vous avez de vous y trouver est tout aussi puissante qu'une confirmation visuelle. Ce sont les multiples canaux du flot des images tactiles, des images positionnelles et des images psychiques qui constituent le magasin des données mémorielles. Il suffit d'un effort minime de transposition pour adopter le point de vue d'un observateur situé à quelques mètres. De toute façon, les souvenirs purement visuels ne sont jamais absolument précis. »

— « Comment expliquez-vous que l'homme que j'ai vu dans le garage ait été presque transparent ? »

— « Très simplement. Le processus ne faisait que commencer, l'intensité de l'image était faible. Celle que vous avez vue cet après-midi était beaucoup plus forte. Je vous ai sevré exprès de barbituriques, sachant pertinemment que les stimulants que vous preniez en cachette déclencheraient sûrement quelque chose si on les laissait agir seuls. »

Il fit un pas vers Larsen, prit son verre et le remplit. « Mais pensons à l'avenir. L'aspect le plus intéressant de tout cela est la lumière ainsi projetée sur l'un des plus vieux archétypes de la psychê humaine : le fantôme — et toute l'armée surnaturelle d'apparitions, de sorcières, de démons et coetera. *Ne sont-ils tous rien de plus, en fait, que des flashbacks psycho-rétiniens, des images transposées de l'observateur lui-même, projetées sur l'écran rétinien par la peur, la détresse, l'obsession religieuse ?* Le trait le plus notable de la majorité des fantômes est le prosaïsme de leur attirail, si on les compare aux productions littéraires des grands mystiques et des grands rêveurs. Le drap blanc nébuleux est sans doute la propre chemise de nuit de l'observateur. Cela ouvre un champ intéressant à la spéculation. Par exemple, prenez le fantôme le plus célèbre de la littérature et voyez comme « *Hamlet* » est plus riche de signification si vous avez conscience du fait que c'est Hamlet lui-même qui est le fantôme de son père assassiné. »

— « Très bien, très bien, » interrompit impatiemment Larsen. « Mais en quoi cela m'aide-t-il ? »

Bayliss cessa de laisser courir pensivement son regard d'un bout à l'autre du plancher et le dirigea sur Larsen. « J'en arrive là. Il y a deux méthodes pour traiter votre dérèglement fonctionnel. La technique classique serait de vous bourrer de tranquillisants et de vous coller au lit pendant environ un an. Peu à peu votre esprit se réajusterait et les circuits nerveux primaires se remettraient en ordre. Travail long,

assommant pour vous et pour tout le monde. L'autre méthode est une expérience, je vous l'avoue, mais je crois qu'elle devrait marcher. J'ai mentionné le phénomène du fantôme pour la raison suivante qui est intéressante : bien qu'il y ait eu des dizaines de milliers de cas enregistrés de personnes poursuivies par des fantômes, il n'y a pas eu un seul cas d'un fantôme et d'un observateur se rencontrant réellement de propos délibéré. Dites-moi, que serait-il arrivé si, quand vous avez vu votre double cet après-midi, vous étiez entré carrément dans le salon et lui aviez parlé ? »

Larsen frissonna. « Evidemment rien, si votre théorie tient debout. Je n'aimerais pas la mettre à l'épreuve. »

— « C'est pourtant exactement ce que vous allez faire. Ne vous affolez pas. La prochaine fois que vous verrez un double de vous assis, allez à lui et parlez-lui. S'il ne répond pas, asseyez-vous à côté de lui. C'est tout ce que vous avez à faire. »

Larsen se leva d'un bond en gesticulant. « Pour l'amour du ciel, Bayliss, êtes-vous fou ? Savez-vous ce que c'est de se voir soi-même tout à coup ? Vous n'avez qu'une envie, c'est de vous enfuir en courant. »

— « Je m'en rends compte, mais c'est la pire solution. Pourquoi, lorsque quelqu'un s'empoigne avec un fantôme, celui-ci disparaît-il toujours instantanément ? Parce que l'occupation des mêmes coordonnées physiques que le double replace l'appareil de projection psychique dans un champ unique, et que les deux courants séparés d'images rétiniennes coïncident et fusionnent. Il faut que vous essayiez, Larsen. C'est sans doute un certain effort à vous demander, mais vous vous guérirez une fois pour toutes, vous dégagerez vraiment vos circuits neuroniques d'un seul coup. »

Larsen secoua la tête d'un air têtu. « C'est une idée folle. » Il ajouta en aparté : « J'aimerais mieux tirer dessus. » Puis il se rappela le revolver de calibre 38 dans sa valise, et la présence de l'arme lui donna un sentiment de sécurité plus fort que toutes les drogues et tous les conseils de Bayliss. Même si le fantôme n'était qu'un intrus dans son esprit, le revolver renforçait la confiance de la portion intacte de son cerveau, probablement assez pour dissiper le pouvoir du double.

Les yeux à moitié fermés de fatigue, il écouta vaguement Bayliss en acquiesçant de la tête à ses injonctions. Une demi-heure plus tard il retourna à son chalet, trouva le revolver et le cacha sous une revue dans la boîte aux lettres derrière la porte du salon. Il était trop volumineux pour qu'il le portât sur lui et aurait risqué de partir accidentellement et de le blesser. A l'extérieur de la porte d'entrée, il serait bien caché tout en restant facilement accessible.

⁂

Deux jours plus tard, l'occasion se présenta avec une violence inattendue.

Bayliss était allé en voiture à la ville, pour acheter une nouvelle pointe de lecture pour son stéréophone, et il avait laissé Larsen préparer un déjeuner pour eux deux pendant son absence. Larsen faisait semblant d'être vexé d'avoir à se livrer à ces occupations ménagères, mais il était secrètement heureux de trouver quelque chose à faire ; il en avait assez de traîner autour des chalets sous la surveillance de Bayliss qui le traitait en animal d'expérience et attendait impatiemment la crise suivante. Il souhaitait que celle-ci ne vînt jamais, ne fût-ce que pour décevoir Bayliss qui avait eu un peu trop de chance jusque-là. Larsen avait supprimé les amphétamines et se sentait plus près de la normale qu'il ne l'avait jamais été au cours des trois derniers jours.

Après avoir mis le couvert dans la petite cuisine de Bayliss et préparé de la glace pour les cocktails (Larsen venait de décider que l'alcool était juste ce qu'il fallait à son système nerveux), il retourna à son chalet et mit une chemise propre. Il prit impulsivement la décision de changer aussi de costume et de souliers, et il sortit le complet de serge bleue et les mocassins noirs qu'il portait à son arrivée. Non seulement les associations mentales concernant le costume beige clair et les souliers de sport étaient désagréables, mais un changement complet de costume pouvait fort bien empêcher la réapparition du double et lui procurer de lui-même une image psychique toute neuve, assez puissante pour anéantir toute version balladeuse. S'étant regardé dans une glace, il décida de pousser les choses encore plus loin, brancha son rasoir électrique et rasa sa moustache. Puis il éclaircit ses cheveux et se fit une coiffure lisse et bien collée.

La transformation était certainement réussie. Lorsque Bayliss descendit de sa voiture et entra dans le salon, il faillit ne pas reconnaître Larsen et eut un mouvement involontaire de recul à la vue du personnage au costume sombre et aux cheveux calamistrés qui débouchait de la cuisine.

— « A quoi diable jouez-vous ? » dit-il d'un ton sec. « Ce n'est pas le moment de faire des farces. » Il examina Larsen d'un œil critique. « Vous avez l'air d'un détective de bas étage. »

Larsen pouffa. L'incident l'amusait au plus haut point, et après plusieurs cocktails, il commença à se sentir plein d'entrain ; il ne cessa pas de parler pendant tout le repas et se révéla une mine de mots d'esprits et de réflexions humoristiques. Cependant Bayliss paraissait étrangement impatient de se débarrasser de lui ; il en comprit la raison peu après son départ. Son pouls s'était accéléré, ses mouvements étaient rapides et nerveux, son cerveau suractivé bouillonnait. La responsabilité des cocktails pour cet état d'excitation n'était que partielle. Maintenant que leur effet se dissipait, il commençait à en découvrir la cause véritable : un stimulant que Bayliss avait glissé subrepticement dans son verre avec l'espoir de hâter l'arrivée d'une nouvelle crise.

Larsen, debout près de la fenêtre, fixa d'un regard furieux le chalet de Bayliss. Il était scandalisé de l'impudence et de l'absence totale

de scrupules du psychologue. Il agitait nerveusement les doigts sur le store. Il eut l'envie soudaine de tout démolir et de s'enfuir. Avec ses murs minces de contreplaqué et son mobilier en boîtes d'allumettes, le chalet n'était rien de plus qu'un asile de carton et tout ce qui y était arrivé, les dépressions nerveuses et les fantômes de cauchemar, avait probablement été monté de toutes pièces par Bayliss.

Larsen s'aperçut que le stimulant devait être extrêmement puissant. L'excitation était soutenue et sans répit. Il essaya en vain de se détendre et de se calmer, passa dans sa chambre à coucher où il fit valser sa valise à coups de pied, alluma deux cigarettes sans même s'en apercevoir.

Finalement, incapable de se contenir plus longtemps, il sortit en claquant la porte d'entrée et se rua chez Bayliss, bien décidé à avoir une explication avec lui et à exiger un sédatif immédiatement.

Le salon de Bayliss était vide. Larsen le traversa en hâte, ainsi que la cuisine, et arriva dans la chambre, où il entendit que Bayliss était en train de prendre une douche, ce qui le contraria. Il traîna un moment dans le salon à ronger son frein, puis décida de retourner attendre dans son chalet.

Tête baissée, il traversa d'un pas rapide l'aire ensoleillée, et il n'était plus qu'à quelques pas de son entrée ombragée quand il y aperçut un homme en complet bleu qui l'observait.

Son cœur sauta dans sa poitrine et il recula. Il avait reconnu son double avant même d'avoir complètement admis le changement de costume, et la figure rasée avec ses traits modifiés. L'homme hésita en agitant ses doigts et parut sur le point d'avancer dans le soleil.

Larsen était à environ trois mètres de lui, dans l'alignement de la porte de Bayliss. Il recula en appuyant vers sa gauche, du côté du garage. Puis il s'arrêta et reprit ses esprits. Le double était toujours à hésiter sur le pas de la porte, plus longtemps qu'il ne l'avait fait lui-même, il en était sûr. Larsen regarda attentivement le visage, avec une sensation de répugnance qui ne tenait pas tant à l'exactitude de l'image qu'à son aspect à la fois lumineux et livide, qui donnait aux traits du double le lustre cireux propre aux cadavres. Le double était à une longueur de bras de la boîte aux lettres contenant le calibre 38, mais rien n'aurait pu inciter Larsen à s'en approcher.

Il décida d'entrer dans le chalet et d'observer le double par-derrière. Plutôt que de passer par la porte de la cuisine qui donnait accès au salon juste à la droite du double, il se mit à faire le tour du garage, afin de pénétrer dans sa chambre à coucher par la fenêtre, du côté le plus éloigné.

Il escaladait délicatement un monticule de vieux mortier et de fil de fer barbelé derrière le garage quand une voix l'appela :

— « Larsen, espèce d'idiot, qu'est-ce que vous êtes en train de fabriquer ? »

C'était Bayliss, penché par la fenêtre de sa salle de bains. Larsen trébucha, reprit son équilibre et fit le geste de repousser Bayliss avec

humeur. Bayliss se contenta de secouer la tête et se pencha davantage, en s'essuyant le cou avec une serviette.

Larsen revint sur ses pas, en signifiant par gestes à Bayliss de se tenir tranquille. Il était en train de dépasser le mur du garage quand il aperçut du coin de l'œil une silhouette en complet sombre qui lui tournait le dos, à quelques mètres de lui.

Le double avait bougé ! Larsen s'arrêta et pirouetta pour observer le double prudemment, ne pensant plus à Bayliss. Le double était en équilibre sur la pointe des pieds, il levait les bras, sur la défensive, tout comme Larsen une minute avant. Il ne pouvait voir ses yeux, mais ils paraissaient orientés vers la porte d'entrée du chalet de Larsen.

Automatiquement les yeux de Larsen se portèrent également vers l'entrée.

La première silhouette en costume bleu était toujours là, regardant fixement l'espace ensoleillé.

Il n'y avait pas un double maintenant, mais deux !

Pendant un instant, Larsen regarda, impuissant, les deux personnages qui se tenaient de chaque côté de la terrasse, semblables à des mannequins de cire à demi animés.

Soudain, celui qui lui tournait le dos pivota brusquement et se mit à marcher vers lui d'un pas rapide. Le soleil en pleine figure, il fixait Larsen comme sans le voir, et celui-ci, avec un sursaut d'horreur, constata pour la première fois la similitude parfaite de son double — les mêmes joues grasses, la même verrue près de la narine droite, la lèvre supérieure pâle avec la même petite coupure de rasoir à l'endroit où il avait rasé sa moustache. Mais avant tout, il reconnut l'état de choc et d'angoisse du personnage, les lèvres nerveuses, la tension du cou et des muscles faciaux, la fatigue extrême mal dissimulée sous le masque.

Larsen se retourna et s'enfuit à toutes jambes.

Il s'arrêta dans le désert, à environ deux cents mètres de la limite de l'aire cimentée. Hors d'haleine, il se laissa choir sur un genou derrière un étroit affleurement de grès et regarda du côté des chalets Le second double avait contourné le garage et escaladait l'amas de vieux barbelé. L'autre traversait l'intervalle entre les chalets. Les ignorant tous deux, Bayliss était aux prises avec la fenêtre de la salle de bains, la repoussant en arrière afin de mieux inspecter le désert.

Essayant de reprendre son aplomb, Larsen s'essuya le visage avec sa manche de veste. Bayliss avait donc vu juste, bien qu'il n'eût jamais prévu que l'on pût voir plus d'une seule image au cours d'une même crise. En fait, Larsen en avait suscité deux coup sur coup, chacune correspondant à un moment critique des cinq dernières minutes. De quelque manière, l'appareil de projection psychique devait avoir reçu deux secousses distinctes, et il projetait maintenant deux courants d'images distincts sur l'écran rétinien.

Tout en se demandant s'il devait attendre que les images s'évanouissent, Larsen se rappela le revolver caché dans la boîte aux lettres.

Tout irrationnelle que fût cette idée, il la considérait comme son seul espoir. Avec cette arme, il serait à même de mettre à l'épreuve la validité des doubles et de les repousser hors de son esprit.

L'affleurement s'étirait de biais vers la droite jusqu'au bord de l'aire cimentée. Il le suivit à croupetons, s'arrêtant ici et là pour suivre la scène. Les deux doubles gardaient toujours leurs positions respectives, mais Bayliss avait refermé sa fenêtre et disparu.

Larsen atteignit le bord de l'aire cimentée et il en suivit le pourtour jusqu'à un vieux fût de deux cents litres qui lui offrait une position stratégique. Pour s'emparer du revolver, il décida de contourner le chalet de Bayliss par sa face la plus éloignée, d'où il déboucherait sur sa propre entrée. Elle serait non gardée, sauf à distance par le double posté près du garage.

Il allait faire un pas en avant quand quelque chose le fit jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

Il y avait, courant droit vers lui le long de l'affleurement, la tête baissée et les mains touchant presque le sol, une créature pareille à un énorme rat qui se déplaçait à fond de train. Tous les dix ou quinze mètres, l'être s'arrêtait un moment et regardait du côté des chalets. Larsen aperçut une seconde son visage fou et terrifié, nouvelle réplique du sien.

— « Larsen ! Larsen ! »

Bayliss se tenait à côté du chalet et agitait son bras en direction du désert.

Larsen jeta un coup d'œil au fantôme qui se précipitait vers lui et n'était plus qu'à dix mètres, puis il se releva d'un bond et courut éperdument vers Bayliss.

⁂

Bayliss l'attrapa fermement des deux mains, le fit se ressaisir. « Larsen, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous avez une crise ? »

Larsen agita frénétiquement les bras vers les silhouettes environnantes. « Arrêtez-les, Bayliss, pour l'amour du ciel, » dit-il en haletant. « Je ne peux pas me débarrasser d'eux. »

Bayliss le secoua rudement. « Vous en voyez *plusieurs ?* Où sont-ils, montrez-les moi. »

Larsen désigna du doigt les deux silhouettes lumineuses qui erraient près du chalet, puis il fit un geste vague en direction du désert. « Près du garage et là-bas le long du mur. Et il y en a un autre qui se cache derrière cette arête. »

Bayliss le prit par le bras. « Venez, mon vieux, il faut que vous leur fassiez front, rien ne sert de fuir. » Il essaya d'entraîner Larsen vers le garage, mais Larsen se dégagea et se laissa glisser sur le ciment.

— « Je ne peux pas, Bayliss, croyez-moi. Il y a un revolver dans

ma boîte à lettres. Allez le chercher pour moi, c'est le seul moyen. »

Bayliss hésita et abaissa son regard vers Larsen, mollement affalé sur les genoux. « C'est bon. Tâchez de tenir le coup. »

Larsen se releva et pointa l'index vers l'angle le plus éloigné du chalet de Bayliss. « Je vous attendrai là-bas. »

Pendant que Bayliss filait, il alla clopin-clopant vers l'angle du chalet. A mi-chemin, il se prit le pied dans les restes d'une vieille échelle gisant sur le sol et se tordit cruellement la cheville droite entre deux barreaux.

Il s'asseyait en se tenant le pied au moment précis où Bayliss apparut entre les chalets, le calibre 38 en mains. Il chercha Larsen des yeux et celui-ci s'éclaircit la gorge pour l'appeler.

Avant qu'il eût pu ouvrir la bouche, il vit le double qui l'avait suivi le long de la crête se relever d'un bond de derrière le fût et se précipiter en titubant vers Bayliss sur l'aire cimentée. Il était échevelé et épuisé, sa veste lui sortait des épaules, son col bâillait, son nœud de cravate pendait sous une oreille. L'image le poursuivait donc toujours, le suivant à la trace comme une ombre obsédante.

De nouveau Larsen essaya d'appeler Bayliss, mais il vit une chose qui étrangla sa voix dans sa gorge.

Bayliss regardait son double !

D'un violent effort, Larsen se remit sur pied, envahi d'une terreur soudaine. Il essaya de faire signe à Bayliss, mais ce dernier avait le regard fixé intensément sur le double qui montrait du doigt les silhouettes alentour, et il hochait la tête en signe d'acquiescement apparent.

— « Bayliss ! »

Un coup de feu noya son cri. Bayliss avait tiré quelque part entre les garages et l'écho du coup de feu résonnait parmi les chalets. Le double était toujours à côté de lui, tendant son doigt dans toutes les directions. Bayliss leva le revolver et tira de nouveau. Le bruit claqua brutalement aux oreilles de Larsen, l'étourdissant et lui donnant la nausée.

Bayliss aussi souffrait maintenant de la même psychose ; il voyait une image décalée dans le temps, image non pas de lui-même mais de Larsen, sur lequel son esprit s'était concentré ces dernières semaines. Une réplique de Larsen se précipitant à sa rencontre et indiquant du doigt les fantômes se présentait à nouveau à lui, et ceci, par un hasard diabolique, au moment précis où Bayliss revenait avec le revolver, en quête d'une cible.

Larsen démarra en chancelant en direction du mur d'angle. Une troisième détonation ébranla l'air et un éclair de feu se réfléchit dans la fenêtre de la salle de bains.

Il avait presque atteint l'angle du mur lorsqu'il entendit Bayliss hurler. Il s'appuya d'une main sur le mur et se retourna.

La bouche ouverte, le revolver serré dans son poing, Bayliss le regar-

dait d'un air hagard. A côté de lui, se tenait toujours le personnage au costume bleu.

Bayliss venait enfin de s'apercevoir qu'il voyait deux images de Larsen, l'une à côté de lui, l'autre accotée au chalet, à sept mètres de là.

Mais comment saurait-il quel était le vrai Larsen ? Il fixait Larsen d'un regard vide et paraissait incapable de se prononcer.

Alors le double leva le bras et le tendit en direction de Larsen, reproduisant le geste que celui-ci avait fait une minute plus tôt en montrant du doigt le mur d'angle.

Larsen essaya de crier, puis il se jeta contre le mur et s'y plaqua désespérément. Derrière lui les pas de Bayliss s'approchèrent en résonnant sourdement sur le ciment.

Larsen n'entendit que le premier des trois coups de feu.

(*Traduit par François Valorbe.*)

On demande poète...

(*Disappearing act*)

par ALFRED BESTER

Encore une histoire de voyage dans le temps, mais traitée avec la verve caustique et la liberté imaginative que l'on connaît à l'auteur de « L'homme démoli » *et* « Terminus les étoiles ». *Au reste, la science-fiction n'est ici qu'un prétexte, et c'est avant tout une mordante satire de notre temps (et plus particulièrement de la société américaine) que nous propose Bester, en même temps qu'un vigoureux plaidoyer antibelliciste.*

CETTE guerre n'était pas la dernière guerre ni une guerre pour en finir avec la guerre. On l'appela la Guerre pour le Rêve Américain. C'est le général Carpenter qui inventa ce nom, et il l'utilisait constamment.

Il y a des généraux de combat (vitaux pour une armée), des généraux de politique (vitaux pour un gouvernement), et des généraux de public relations (vitaux pour une guerre). Le général Carpenter était un maître ès-public relations. Il avait des idéaux aussi élevés et accessibles à tous que les devises inscrites sur la monnaie. Dans l'esprit de l'Amérique, il *était* l'Armée, le bouclier, le sabre, le bras droit de la nation. Son idéal était le Rêve Américain.

« Nous ne combattons pas pour l'argent, pour le pouvoir, ou pour la domination du monde, » annonça le Général Carpenter au banquet de l'Association de la Presse.

« Nous nous battons uniquement pour le Rêve Américain, » dit-il à la 137e réunion du Congrès.

« Notre but n'est pas l'agression ni la réduction des nations en esclavage, » déclara-t-il au Dîner Annuel des Officiers de West Point.

« Nous luttons pour ce que signifie la civilisation, » dit-il au Club des Pionniers de San Francisco.

« Nous combattons pour l'idéal de la civilisation ; pour la culture, pour la poésie, pour les seules choses méritant d'être sauvegardées, » dit-il au Festival du Blé à Chicago.

« Ceci est une guerre pour survivre, » dit-il. « Nous ne nous battons pas pour nous-mêmes, mais pour nos rêves ; pour les plus belles choses de la vie, qui ne doivent pas disparaître de la surface de la terre. »

L'Amérique se battit donc. Le Général Carpenter demanda cent millions d'hommes. L'armée reçut cent millions d'hommes. Le Général Carpenter demanda dix mille bombes H. Dix milles bombes H furent livrées et lâchées. L'ennemi lâcha à son tour dix mille bombes H et détruisit la plupart des villes d'Amérique.

« Nous devons nous retrancher contre les hordes de la barbarie, » dit le Général Carpenter. « Donnez-moi mille ingénieurs. »

Mille ingénieurs furent recrutés, et cent villes furent creusées sous les décombres.

« Donnez-moi cinq cents experts en santé publique, trois cents coordinateurs de trafic, deux cents experts en conditionnement d'air, cent urbanistes, mille chefs des communications, sept cents experts du personnel... »

La liste des experts techniques demandés par le Général Carpenter était sans fin. L'Amérique ne savait pas comment les fournir.

« Nous devons devenir une nation d'experts, » déclara le Général Carpenter à l'Association Nationale des Universités Américaines. « Chaque homme, chaque femme, doit être un outil spécifique adapté à une tâche spécifique, bien trempé et aiguisé, par l'entraînement et l'éducation, dans le but de gagner la lutte pour le Rêve Américain. »

« Notre Rêve, » dit le Général Carpenter à un Déjeuner de Wall Street, « est le même que celui des calmes Grecs d'Athènes, que celui des nobles Romains de... heu... Rome. C'est le rêve des plus belles choses de la vie. De la musique, de l'art, de la poésie et de la culture. L'argent n'est qu'une arme pour conquérir ce rêve. L'ambition n'est qu'une échelle pour atteindre à ce rêve. La spécialisation n'est qu'un outil pour donner forme à ce rêve. »

Wall Street applaudit. Le Général Carpenter demanda cent cinquante milliards de dollars, quinze cents ambitieux jeunes gens, trois mille experts en minéralogie, en pétrologie, en guerre chimique et en étude du trafic aérien. Tout cela fut livré. Le pays était « en prise directe ». Le Général Carpenter n'avait qu'à presser un bouton, et un expert était fourni.

En mars de l'an de grâce 2112, la guerre atteignit un point critique, et le Rêve Américain fut résolu ; non point sur un des sept fronts où se battaient âprement des millions d'hommes, non point dans un des états-majors généraux ni dans la capitale d'une des nations belligérantes, non point dans un des centres de production d'armes et de fournitures — mais dans le Service T de l'Hôpital Militaire des Etats-Unis, enfoui à cent mètres sous ce qui avait été autrefois l'Hôpital St. Albans, à New York.

A St. Albans, le Service T était un mystère. Comme tout hôpital militaire, St. Albans était organisé en services spécifiques réservés à des blessures spécifiques. Tous les amputés du bras droit étaient rassemblés dans un service, tous les amputés du bras gauche dans un autre. Les brûlures par radiations, les blessures à la tête, les éviscérations, les

empoisonnements secondaires gamma, etc., avaient leur local respectif dans l'organisation hospitalière. Le Corps Médical de l'Armée avait établi dix-neuf catégories de blessures de combat qui comprenaient tous les genres possibles de dommages au cerveau ou aux tissus. Ces catégories étaient désignées par des lettres allant de A à S. Alors, qu'y avait-il dans le Service T ?

Nul ne le savait. Les portes en étaient verrouillées à double tour. Aucun visiteur n'était autorisé à y pénétrer. Aucun patient n'était autorisé à en sortir. On y voyait entrer et ressortir des médecins. Leurs expressions perplexes provoquaient les suppositions les plus folles mais ne révélaient rien. Les infirmières qui s'occupaient du Service T étaient avidement interrogées, mais restaient bouche cousue.

Il y avait des bribes de renseignements, peu satisfaisantes et contradictoires. Une femme de ménage assura qu'elle y était entrée pour nettoyer et qu'il n'y avait personne dans le service. Absolument personne. Seulement deux douzaines de lits et rien d'autre. Avait-on dormi dans les lits ? Oui. Certains d'entre eux étaient défaits. Y avait-il d'autres signes montrant que la salle était utilisée ? Oh ! oui. Des objets personnels sur les tables et tout ça. Mais poussiéreux, comme qui dirait. Comme si on s'en était pas servi depuis longtemps.

L'opinion publique décida que c'était un service fantôme. Pour revenants seulement.

Mais un garde de nuit raconta avoir passé près de la salle verrouillée, et avoir entendu chanter à l'intérieur. Quel genre de chant ? En langue étrangère. Quelle langue ? Le garde ne pouvait pas le dire.

L'opinion publique s'énerva et décida que c'était un service d'étrangers. Pour espions seulement.

On soudoya les employés de la cuisine, et on vérifia les plateaux d'aliments. Vingt-quatre plateaux entraient au Service T trois fois par jour. Vingt-quatre en ressortaient. Parfois les plateaux sortants étaient vidés. Mais le plus souvent, ils étaient intacts.

L'opinion publique piqua un coup de sang et décida que le Service T était une combine. Un genre de club privé pour richards et pour employés de l'hôpital, qui faisaient la foire aux frais du gouvernement.

En matière de commérages, un hôpital peut aisément faire honte à un ouvroir de petite ville ; mais il est vrai que les malades se passionnent facilement pour la moindre vétille. Il fallut tout juste trois mois pour que les simples suppositions se transformassent en fureur aveugle. En janvier 2112, St. Albans était un hôpital impeccable, bien organisé. En mars 2112, St. Albans fermentait, et la tension psychologique finit par apparaître sur les documents officiels. Le pourcentage de guérisons diminua. Les infractions mineures augmentèrent. Il y eut des mutineries. On réorganisa le personnel. Cela ne servit à rien. Le Service T incitait les malades à l'émeute. Il y eut une nouvelle réorganisation, et encore une autre, et la tension montait toujours.

Ces nouvelles parvinrent finalement sur le bureau du Général Carpenter par les voies officielles.

— « Dans notre lutte pour le Rêve Américain, » dit-il, « nous ne devons pas oublier ceux qui ont déjà donné une partie d'eux-mêmes. Envoyez-moi un expert en administration hospitalière. »

L'expert fut fourni. Il ne put rien faire pour guérir St. Albans. Le Général Carpenter lut son rapport, et le cassa.

« La pitié, » dit le Général Carpenter, « est le premier ingrédient de la civilisation. Envoyez-moi un Chirurgien Général. »

Un Chirurgien Général fut fourni. Il ne put apaiser la fureur de St. Albans et le Général Carpenter le cassa. A ce moment, le Service T commençait à être mentionné dans les dépêches de presse.

« Envoyez-moi, » dit le Général Carpenter, « l'expert chargé du Service T. »

St. Albans envoya un docteur : le Capitaine Edsel Dimmock. C'était un jeune homme corpulent, déjà chauve, sorti depuis trois ans seulement de l'école de médecine, mais déjà réputé comme expert en psychothérapie. Le Général Carpenter aimait les experts. Il aima Dimmock. Dimmock adorait le général en tant que porte-parole d'une culture que sa spécialisation l'avait empêché de connaître jusqu'à présent, mais dont il espérait profiter lorsque la guerre serait gagnée.

— « Ecoutez-moi, Dimmock, » commença le Général Carpenter. « Aujourd'hui, nous sommes tous des outils, aiguisés et trempés pour un travail spécifique. Vous connaissez notre devise : un poste pour chacun et chacun à son poste. Quelqu'un n'est pas à son poste au Service T, et nous devons le flanquer dehors. Maintenant, dites-moi... qu'est-ce que ce sacré Service T ? »

Dimmock balbutia et hésita. Finalement il expliqua que c'était un service spécial installé pour des cas spéciaux. Des cas de « choqués ».

— « Alors vous avez des patients dans le service ? »

— « Oui, mon général. Dix femmes et quatorze hommes. »

Carpenter brandit une liasse de rapports.

— « Je lis ici que les malades de St. Albans déclarent qu'il n'y a personne dans le Service T. »

Dimmock fut peiné. Ce n'était pas vrai, assura-t-il au général.

— « D'accord, Dimmock. Vous avez donc vos vingt-quatre malades là-dedans. Leur mission est de guérir. La vôtre est de les guérir. Alors, pourquoi donc l'hôpital en est-il bouleversé ? »

— « Heu... mon général... c'est peut-être parce que nous les maintenons enfermés. »

— « Le Service T est verrouillé ? »

— « Oui, mon général. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour y conserver les patients, mon général. »

— « Les conserver ? Que voulez-vous dire ? Ils essaient de sortir ? Ils sont violents, ou quoi ? »

— « Non, mon général, pas violents. »

— « Dimmock, je n'aime pas votre attitude. Vous êtes beaucoup trop évasif. Et je vais vous dire *autre chose* que je n'aime pas. Cette catégorie T. J'ai vérifié auprès d'un Classifieur Expert du Corps Médical, et il n'y a pas de catégorie T. Qu'est-ce qui se passe à St. Albans ? »

— « Eh bien... c'est nous qui avons inventé la catégorie T. C'est-à-dire que... Ce sont des cas très spéciaux, mon général. Nous ne savons pas quoi en faire. Nous avons tenté de passer la chose sous silence en attendant d'avoir trouvé un *modus operandi,* mais c'est tout nouveau, mon général. Absolument nouveau ! » A ce moment chez Dimmock l'expert l'emporta sur la discipline. « C'est sensationnel. Ça fera époque dans l'histoire médicale, bon sang ! On n'a jamais vu ça ! »

— « De quoi s'agit-il, Dimmock ? Soyez plus précis. »

— « Eh bien, mon général, ce sont des cas de chocs. Les sujets sont inconscients. Presque en catatonie. Très peu de respiration. Pouls très lent. Pas de réactions. »

— « J'ai vu des milliers de cas de chocs semblables, » grommela Carpenter. « Qu'y a-t-il de si inhabituel ? »

— « Bien sûr, mon général. Jusqu'à présent, on dirait des cas de catégorie Q ou R. Mais voici ce qui est inhabituel : ils ne mangent pas, et ils ne dorment pas. »

— « Jamais ? »

— « Certains d'entre eux, jamais. »

— « Alors pourquoi ne meurent-ils pas ? »

— « Nous ne savons pas. Le cycle métabolique est rompu, mais seulement sur le plan anabolique. Le catabolisme continue. En d'autres termes, mon général, ils éliminent des déchets, mais n'absorbent absolument rien. Ils éliminent les toxines de la fatigue et régénèrent les tissus usés, mais sans sommeil. Dieu seul sait comment. C'est fantastique. »

— « C'est pour cela que vous les enfermez ? Je veux dire... Vous les soupçonnez d'aller se nourrir et dormir ailleurs ? »

— « N... non, mon général. » Dimmock avait l'air assez piteux. « Je ne sais pas comment vous dire ceci, mon général. Je... Nous les enfermons à cause du véritable mystère. Ils... Eh bien, ils disparaissent. »

— « Ils quoi ? »

— « Ils disparaissent, mon général. Juste sous vos yeux. »

— « Qu'est-ce que vous dites ? »

— « La vérité, mon général. Ils sont debout, ou assis sur un lit. Vous les voyez — et l'instant d'après vous ne les voyez plus. Parfois ils sont deux douzaines au Service T. D'autres fois il n'y en a aucun. Ils disparaissent et reparaissent sans rime ni raison. C'est pourquoi nous avons verrouillé la salle, mon général. Dans toute l'histoire de la guerre,

il n'y a jamais eu un cas semblable. Nous ne savons pas comment nous y prendre. »

— « Amenez-moi trois de ces cas, » dit le Général Carpenter.

***

Nathan Riley mangea une escalope et des œufs, ingurgita deux demis de bière brune, fuma un John Drew, rota délicatement et se leva de table. Se dirigeant vers la caisse, il fit un petit signe à « Gentleman » Jim Corbett, qui interrompit sa conversation avec Jim Bradley « le Diamant » pour l'arrêter au passage.

— « Qui choisis-tu pour le championnat cette année, Nat ? » s'enquit « Gentleman » Jim.

— « Les Dodgers (1), » répondit Nathan Riley.

— « Ils n'ont pas de lanceurs. »

— « Ils ont Shider, Furillo et Campanella. Ils remporteront le championnat cette année, Jim, je le parie. Le 13 septembre. Note-le. Tu verras si j'ai raison. »

— « Tu as toujours raison, Nat, » dit Corbett.

Riley sourit, régla sa note, sortit dans la rue et prit un omnibus hippomobile à destination de Madison Square Garden. Il descendit au coin de la 50e Rue et de la Huitième Avenue, et monta chez un bookmaker installé au-dessus d'une boutique de réparateur de radios. Le « book » le regarda, sortit une enveloppe et compta quinze mille dollars.

— « Rocky Marciano par KO technique sur Roland La Starza au onzième round, » dit-il. « Comment fichtre fais-tu pour deviner toujours avec autant de précision, Nat ? »

— « C'est comme ça que je gagne ma vie, » dit Riley en souriant. « Tu prends les paris sur les élections ? »

— « Eisenhower à douze contre cinq. Stevenson... »

— « T'occupe pas d'Adlai. » Riley déposa vingt mille dollars sur le comptoir. « Je parie sur Ike. Enregistre ça pour moi. »

Il quitta le bureau du bookmaker et gagna son appartement du Waldorf, où l'attendait anxieusement un grand jeune homme maigre.

— « Oh ! oui... » dit Nathan Riley. « Vous vous appelez Ford, n'est-ce pas ? Harold Ford ? »

— « Henry Ford, Mr. Riley. »

— « Et vous avez besoin de capitaux pour cette machine dans votre atelier. Comment s'appelle-t-elle ? »

— « Je l'appelle une ipsimobile, Mr. Riley. »

— « Hmm... Peux pas dire que j'aime ce nom. Pourquoi ne pas l'appeler une automobile ? »

— « C'est une suggestion épatante, Mr. Riley. Je vais sûrement l'adopter. »

(1) Célèbre équipe de base-ball des Etats-Unis.

— « Vous me plaisez, Henry. Vous êtes jeune, courageux, adaptable. Je crois en votre avenir et je crois en votre automobile. J'investis deux cent mille dollars dans votre société. »

Riley remplit un chèque et reconduisit Henry Ford à la porte. Puis il rentra dans sa chambre, réfléchit une seconde, se déshabilla, enfila une chemise grise et un pantalon gris. Sur la poche de sa chemise, il y avait de grosses lettres bleues : H.M.E.U.

Il verrouilla la porte de la chambre et disparut.

Il réapparut dans le Service T de l'Hôpital Militaire des Etats-Unis à St. Albans, debout près de son lit qui faisait partie des vingt-quatre couchettes alignées dans la longue salle aux parois d'acier mince. Avant même qu'il eût pu respirer, il fut empoigné par trois paires de mains. Avant qu'il eût pu se débattre, on lui injecta, à l'aide d'une seringue pneumatique, un centimètre cube et demi de thiomorphate de sodium, qui l'assomma aussitôt.

— « On en a un, » dit quelqu'un.

— « Attendons, » répondit un autre. « Le Général Carpenter a dit qu'il en voulait trois. »

***

Lorsque Marcus Junius Brutus eut quitté sa couche, Lela Machan frappa dans ses mains. Ses esclaves préférées entrèrent dans la chambre et préparèrent son bain. Elle se baigna, s'habilla, se parfuma, et déjeuna de figues de Smyrne, d'oranges et d'un flacon de Lachryma Christi. Ensuite elle fuma une cigarette et commanda sa litière.

Comme d'habitude, les porches de sa maison étaient encombrés par les hordes de ses adorateurs appartenant à la Vingtième Légion. Deux centurions prirent la place des esclaves, et la portèrent sur leurs larges épaules. Lela Machan sourit. Un jeune homme en robe bleu saphir fendit la foule et courut vers elle. Un couteau étincelait dans sa main. Lela se prépara à recevoir bravement la mort.

— « Lady ! » s'écria-t-il. « Lady Lela ! »

Il se fendit le bras gauche avec le couteau et laissa le sang écarlate couler sur la tunique de Lela.

« Ce sang est le moins que je puisse te donner, » cria-t-il.

Lela lui toucha légèrement le front.

— « Jeune idiot, » murmura-t-elle. « Pourquoi ? »

— « Pour l'amour de toi, ma lady. »

— « Tu seras reçu ce soir à neuf heures, » chuchota Lela. Il la regarda ; elle se mit à rire. « Je te le promets. Quel est ton nom, beau garçon ? »

— « Ben Hur. »

— « Ce soir à neuf heures, Ben Hur. »

La litière avança. Au-delà du forum, Jules César passait en discutant chaudement avec Marc Antoine. Quand il aperçut la litière il fit un geste impérieux, et les centurions s'arrêtèrent aussitôt. César écarta

les rideaux et contempla Lela, qui le regarda avec langueur. La figure de César se tordit.

— « Pourquoi ? » demanda-t-il d'une voix rauque. « J'ai mendié, prié, supplié, soudoyé, pleuré, et tout cela sans obtenir ton pardon. Pourquoi, Lela ? Pourquoi ? »

— « Te souviens-tu de Boadicée ? » murmura Lela.

— « Boadicée, reine des Bretons ? Bon Dieu, Lela, qu'a-t-elle à voir avec notre amour ? Je n'aimais pas Boadicée. Je l'ai simplement vaincue au combat. »

— « Et tu l'as tuée, César. »

— « Elle s'est empoisonnée, Lela. »

— « Elle était ma mère, César ! » Soudain Lela pointa son doigt vers César. « Assassin. Tu seras puni. Crains les Ides de Mars, César ! »

César recula horrifié. La foule d'admirateurs qui s'était groupée autour de Lela poussa un hurlement approbateur. Sous une pluie de pétales de roses et de violettes elle poursuivit sa route jusqu'au Temple des Vestales où elle abandonna ses adorateurs et pénétra dans le temple sacré.

Devant l'autel elle fit une génuflexion, psalmodia une prière, jeta une pincée d'encens sur la flamme de l'autel, puis ôta sa tunique. Elle examina son corps magnifique dans un miroir d'argent, puis ressentit momentanément les atteintes du mal du pays. Elle enfila un corsage gris et un pantalon gris. Sur la poche de la blouse, on lisait les lettres H.M.E.U.

Elle sourit en direction de l'autel et disparut.

Elle reparut dans le Service T de l'Hôpital Militaire des Etats-Unis, où elle fut instantanément endormie par 1.500 millimètres cubes de thiomorphate de sodium injecté sous la peau à l'aide d'une seringue pneumatique.

— « Ça en fait deux, » dit quelqu'un.

— « Il n'en manque plus qu'un. »

*
**

George Hanmer fit une pause dramatique et regarda autour de lui. Les bancs de l'opposition, le « Speaker » sur son fauteuil... Tout le Parlement, hypnotisé par l'art oratoire de Hanmer, attendait, le souffle coupé, qu'il poursuivît.

— « Je ne puis en dire plus, » dit enfin Hanmer. Sa voix était étranglée par l'émotion. Son visage était pâle et tiré. « Je me battrai jusqu'au bout pour cette loi. Je me battrai dans les cités, dans les villes, dans les champs et les hameaux. Je me battrai pour cette loi jusqu'à la mort et, si Dieu le permet, je me battrai pour elle après la mort. Que ceci soit un défi ou une prière, la conscience des honorables *gentlemen* en décidera ; mais je suis sûr et certain d'une chose : le canal de Suez doit appartenir à l'Angleterre. »

Hanmer s'assit. Le Parlement explosa. A travers les acclamations et les applaudissements, il se fraya un chemin vers une salle où Gladstone, Canning et Peel l'arrêtèrent pour lui serrer la main. Lord Palmerston le regarda froidement, mais il fut écarté par Disraeli qui survint en boitant, tout enthousiasme, tout admiration.

— « On va manger un morceau chez Tattersall, » fit Dizzy. « Mon auto est là. »

Lady Beaconfield était dans la Rolls Royce devant les Chambres du Parlement. Elle épingla un œillet au revers de Dizzy, et tapota affectueusement la joue de Hanmer.

— « Vous avez fait du chemin, Georgie, depuis le petit écolier qui avait l'habitude de taquiner Dizzy, » dit-elle.

Hanmer se mit à rire. Dizzy chanta : « *Gaudeamus igitur...* » et Hanmer chanta aussi l'ancien chant scolastique jusqu'à leur arrivée chez Tattersall. Là, Dizzy commanda de la Guinness et des grillades, pendant que Hanmer montait à l'étage pour se changer.

Sans aucune raison, il eut envie de se retremper dans son passé. ii ôta sa veste de nankin, son pantalon poivre et sel, ses bottines polies, et ses sous-vêtements. Il enfila une chemise grise, un pantalon gris, et disparut.

Il réapparut dans le Service T de l'hôpital St. Albans, où il fut rendu inconscient par un centimètre cube et demi de thiomorphate de sodium.

— « Cela fait trois, » dit quelqu'un.

— « Emmenons-les chez Carpenter. »

***

Ainsi le soldat Nathan Riley, le sergent Lela Machan et le caporal George Hanmer se retrouvèrent-ils dans le bureau du Général Carpenter. Ils étaient dans leur uniforme gris d'hôpital, encore hébétés par le thiomorphate de sodium.

Le bureau avait été dégagé, et une lumière aveuglante y régnait. Des experts de l'Espionnage, du Contre-Espionnage, de la Sécurité et des Renseignements étaient présents. Lorsque le Capitaine Edsel Dimmock vit l'escouade de durs au visage d'acier qui les attendaient, lui et ses patients, il sursauta. Le Général Carpenter eut un sourire mauvais.

— « Vous pensiez que nous croirions votre histoire de disparitions, eh, Dimmock ? »

— « Mon gé... mon général ? »

— « Je suis *aussi* un expert, Dimmock. Je vais me faire comprendre. La guerre tourne mal. Très mal. Il y a eu des fuites dans nos renseignements. Et la pagaille de St. Albans vous accuse peut-être. »

— « M... mais ils disparaissent *vraiment*, mon général. Je... »

— « Mes experts veulent vous parler, à vous et à vos patients, au sujet de cette comédie de disparitions. Ils vont commencer avec vous, Dimmock. »

Les experts travaillèrent sur Dimmock avec des adoucisseurs de préconscience, des relâcheurs de volonté et des barrières de superego. Ils essayèrent tous les sérums de vérité connus et toutes les formes de pression physique et mentale. Ils menèrent trois fois Dimmock, hurlant, au point de rupture... mais il n'y avait rien à briser.

— « Laissez-le mariner pour le moment, » dit Carpenter. « Occupez-vous des patients. »

Les experts étaient peu enclins à appliquer les mêmes méthodes aux deux hommes et à la femme malades.

« Pour l'amour de Dieu, ne soyez pas timorés, » fulmina Carpenter. « Nous menons une guerre pour la civilisation. Nous devons protéger notre idéal, dût-il nous en coûter. Au travail ! »

Les experts de l'Espionnage, du Contre-Espionnage, de la Sécurité et des Renseignements se mirent au travail. Comme trois chandelles, le soldat Nathan Riley, le sergent Lela Machan et le caporal George Hanmer s'éteignirent et disparurent. A un moment, ils étaient assis dans leurs fauteuils, entourés de violence. L'instant suivant, ils n'y étaient plus.

Les experts hoquetèrent. Le Général Carpenter fut beau joueur. Il s'inclina devant Dimmock. « Capitaine Dimmock, je vous fais mes excuses. Colonel Dimmock, vous êtes promu à cause de la grande découverte que vous avez faite. Seulement... que peut-elle bien signifier ? Tout d'abord, faisons-nous examiner nous-mêmes. »

Carpenter jappa dans l'intercom : « Envoyez-moi un aliéniste et un expert en chocs consécutifs à la guerre. »

Les deux experts entrèrent et furent mis au courant. Ils examinèrent les témoins. Ils réfléchirent.

— « Vous souffrez tous d'un léger choc, » dit l'expert ès-chocs. « Fébrilité du combattant. »

— « Vous voulez dire que nous ne les avons pas vraiment vus disparaître ? »

L'expert ès-chocs hocha la tête et regarda l'aliéniste, qui hocha aussi la tête.

— « Hallucination collective, » dit l'aliéniste.

Au même moment le soldat Riley, le sergent Machan et le caporal Hanmer réapparurent. L'instant précédent, ils étaient une hallucination collective ; à présent ils étaient dans leurs fauteuils, entourés de confusion.

— « Dopez-les de nouveau, Dimmock, » cria Carpenter. « Cinq litres chacun, s'il le faut. » Puis il proféra dans l'intercom : « Je veux tous les experts que nous possédons. Réunion d'urgence dans mon bureau. »

Trente-sept experts, outils aiguisés et bien trempés s'il en fût, examinèrent les trois « choqués » et discutèrent de leur cas pendant trois heures. Certains faits étaient évidents : ceci devait être un nouveau syndrôme fantastique engendré par les horreurs de la guerre. La technique de combat se développant, la réaction des victimes de cette technique

doit aussi prendre de nouvelles voies. Toute action entraîne une réaction égale en sens opposé.

Ce nouveau syndrôme devait englober certains aspects de la téléportation... la maîtrise de l'espace par l'esprit. Le choc de combat, tout en détruisant certaines capacités connues du cerveau, devait développer d'autres capacités latentes jusque-là inconnues.

Visiblement, les patients n'étaient capables de revenir qu'à leur point de départ, sinon ils n'auraient pas continué à retourner au Service T et ne seraient pas revenus dans le bureau du Général Carpenter. Et visiblement, ils devaient être à même de se procurer nourriture et sommeil là où ils allaient, puisqu'ils n'en avaient pas besoin au service T.

— « Il y a pourtant un petit détail... » fit le Colonel Dimmock. « Il semble qu'ils reviennent au Service T de moins en moins fréquemment. Au début ils partaient et rentraient à peu près tous les jours. Maintenant, la plupart s'en vont pour des semaines, et ne reviennent que pour peu de temps. »

— « Peu importe, » dit Carpenter. « *Où vont-ils ?* »

— « Est-ce qu'ils se téléportent derrière les lignes ennemies ? » demanda quelqu'un. « Ces fuites de renseignements... »

— « Que les Renseignements Généraux vérifient, » ordonna Carpenter. « L'ennemi a-t-il des difficultés semblables avec des... disons des prisonniers de guerre qui apparaîtraient et disparaîtraient de leur camps de PG ? Ce serait peut-être certains de nos malades du Service T. »

— « Ou bien, ils rentrent peut-être tout simplement chez eux, » suggéra le Colonel Dimmock.

— « Que la Sécurité vérifie, » ordonna le Général. « Examinez la vie et les associations de chacun de ces vingt-quatre sujets. A présent... en ce qui concerne nos opérations dans le Service T, le Colonel Dimmock a un plan. »

— « Nous installerons six lits supplémentaires dans le Service T, » expliqua Edsel Dimmock. « Six experts iront y loger pour observer. Les informations doivent être extraites *indirectement* des patients. Ils sont en catatonie et sans réaction lorsqu'ils sont conscients, et incapables de répondre aux questions quand ils sont drogués. »

— « Messieurs, » résuma Carpenter. « Il s'agit là de la plus grande arme potentielle dans l'histoire de la guerre. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que cela peut signifier pour nous, si nous devenons capables de téléporter une armée entière derrière les lignes ennemies. Nous pouvons gagner la guerre pour le Rêve Américain *en un jour*, si nous pouvons trouver le secret caché dans ces cerveaux malades. Nous devons gagner ! »

***

Les experts s'affairèrent, la Sécurité vérifia, les Renseignements cherchèrent. Six outils bien trempés et aiguisés s'installèrent dans le Service T à l'Hôpital St. Albans, et firent lentement la connaissance

des patients qui réapparaissaient de moins en moins souvent pour redisparaître presque aussitôt. La tension augmentait.

La Sécurité put déclarer qu'aucun cas d'apparition bizarre n'avait eu lieu en Amérique dans l'année écoulée. Les Renseignements signalèrent que l'ennemi ne semblait pas éprouver les mêmes difficultés avec leurs propres « choqués » ou leurs prisonniers de guerre.

Carpenter s'impatientait.

— « Tout ceci est nouveau. Nous n'avons pas de spécialistes pour s'en occuper. Il faut que nous forgions de nouveaux outils. » Il appela dans l'intercom. « Passez-moi un collège, » dit-il.

On lui passa Yale.

— « Je veux des experts en supériorité de l'esprit sur la matière. Formez-en, » ordonna Carpenter. Yale ouvrit aussitôt des cours supérieurs de Perception Extra-Sensorielle et Télékinésie.

L'enquête commença lorsqu'un des experts du Service T réclama l'assistance d'un autre expert. Il demanda un Lapidaire.

— « Pour quoi faire, fichtre ? » questionna Carpenter.

— « Notre expert a relevé une référence à une pierre précieuse, » expliqua le Colonel Dimmock. « Mais cela n'a aucun rapport avec sa spécialisation. »

— « Et c'est normal, » approuva Carpenter. « Une tâche pour chacun, et chacun à sa tâche. » Il ordonna dans l'intercom : « Qu'on m'envoie un Lapidaire. »

Un Lapidaire expert fut détaché de l'arsenal militaire ; on lui demanda d'identifier un type de diamant appelé Jim Brady. Il n'y réussit pas.

— « Essayons sous un autre angle, » dit Carpenter. Il ordonna dans l'intercom : « Qu'on m'envoie un Sémanticien. »

Le Sémanticien quitta son bureau à la Propagande de Guerre, mais ne put rien tirer des mots « Jim Brady ». Pour lui, c'étaient des noms. Pas plus. Il suggéra de consulter un Généalogiste.

Le Généalogiste fut autorisé à quitter son poste à la Commission des Ancêtres Non-Américains pendant une journée, mais ne put rien tirer du nom de Brady, à part le fait que ce nom avait été très répandu en Amérique pendant cinq cents ans. Il suggéra de consulter un Archéologue.

Un Archéologue fut détaché du Service Cartographique du Bureau des Invasions, et identifia instantanément le nom de Jim Brady « le Diamant ». C'était un personnage historique qui avait été célèbre dans la ville de l'Ancien Petit New York, à une époque située entre le Gouverneur Peter Stuyvesant (1) et le Gouverneur Fiorello La Guardia.

— « Bon Dieu ! » s'émerveilla Carpenter. « C'était il y a *des siècles*. Où Nathan Riley a-t-il dégoté ça ? Allez donc vous joindre aux experts du Service T, et suivez-moi l'affaire de près. »

L'Archéologue suivit l'affaire, vérifia ses références et rédigea son

(1) Premier gouverneur de New York

rapport. Carpenter le lut et fut abasourdi. Il convoqua une réunion urgente de son groupe d'experts.

— « Messieurs, » annonça-t-il, « le Service T est quelque chose de plus énorme encore que la téléportation. Ces patients font une chose beaucoup plus incroyable... beaucoup plus significative. Messieurs, ils voyagent dans le Temps. »

Le groupe murmura avec incertitude. Emphatique, Carpenter hocha la tête.

« Oui, messieurs. Le voyage dans le Temps est là. Il n'est pas arrivé comme nous l'avions attendu... à la suite de recherches expertes menées par des spécialistes qualifiés ; il est arrivé comme une plaie... une infection... une maladie de la guerre : le résultat d'une blessure de guerre infligée à des hommes ordinaires. Avant que je poursuive, examinez ces rapports à titre d'information. »

Le groupe lut les feuilles polycopiées. Le soldat Nathan Riley, disparaissant dans le New York du début du XXe siècle ; le sergent Lela Machen, visitant l'époque romaine ; le caporal George Hanmer, voyageant en Angleterre au XIXe siècle. Et tout le reste des vingt-quatre patients s'échappant du fracas et des horreurs de la guerre moderne du XXIIe siècle, fuyaient vers Venise et ses doges, la Jamaïque et ses boucaniers, la Chine et la dynastie des Han, la Norvège et Erik le Rouge, vers n'importe quel lieu et n'importe quelle époque au monde.

« Je n'ai pas besoin de mettre l'accent sur la signification colossale de cette découverte, » déclara le Général Carpenter. « Pensez à ce que deviendrait la guerre si nous pouvions envoyer une armée en arrière dans le Temps... une semaine, un mois, ou un an en arrière. Nous pourrions gagner la guerre avant qu'elle ait commencé. Nous pourrions protéger notre Rêve. la poésie et la beauté de toute la belle culture américaine... contre la barbarie, sans encourir le moindre danger. »

Le groupe essaya d'envisager le problème de gagner les batailles avant même qu'elles aient débuté.

« La situation est compliquée par le fait que ces hommes et femmes du Service T ne savent pas comment ils accomplissent ce tour de force ; ils sont incapables de communiquer avec les experts qui pourraient transformer ce miracle en méthode. Il nous appartient de trouver la clé. Ils ne peuvent pas nous aider. »

Les spécialistes endurcis et aiguisés s'entre-regardèrent avec hésitation.

« Il nous faudra des experts, » fit le Général Carpenter.

Le groupe respira. On revenait sur un terrain familier.

« Il nous faudra un Mécaniste Cérébral, un Cybernéticien, un Psychiatre, un Anatomiste, un Archéologue et un Historien de premier ordre. Ils s'enfermeront dans ce Service, et n'en sortiront qu'une fois leur mission accomplie. Ils devront trouver la technique du voyage dans le Temps. »

♣

Les cinq premiers experts furent faciles à trouver dans d'autres branches militaires. Toute l'Amérique était une vaste boîte à outils, pleine de spécialistes bien trempés et aiguisés. Mais on eut du mal à trouver un Historien de premier ordre jusqu'à ce que, finalement, le Pénitentiaire Fédéral collaborât avec l'armée, et délivrât le Dr. Bradley Scrim de ses vingt ans de travaux forcés. Il avait tenu la chaire d'Histoire Philosophique dans une université de la côte ouest jusqu'au jour où il avait exprimé son opinion personnelle sur la guerre pour le Rêve Américain. Ce qui lui avait rapporté les vingt ans en question.

Scrim était toujours aussi intransigeant ; mais, intrigué par le problème du Service T, il accepta de s'en occuper.

— « Mais je ne suis pas un expert, » grommela-t-il. « Dans cette nation farcie d'experts, je suis la dernière cigale chantant au milieu d'une fourmilière. »

Carpenter appela dans l'intercom.

— « Qu'on m'envoie un Entomologiste, » dit-il.

— « Pas la peine, » fit Scrim. « Je vais traduire. Vous êtes un nid de fourmis... courageuses, travailleuses, et... spécialisées. Dans quel but ? »

— « Celui de sauvegarder le Rêve Américain, » répliqua Carpenter avec chaleur. « Nous combattons pour la poésie, la culture, l'éducation, et les plus belles choses de la vie. »

— « Vous vous battez donc pour *me* sauvegarder, » dit Scrim, « puisque c'est à ces choses que j'ai consacré ma vie. Et que faites-vous de moi ? Vous me jetez en prison. »

— « Vous avez été convaincu d'entretenir de la sympathie envers l'ennemi et de marcher dans ses voies, » dit Carpenter.

— « J'ai été convaincu de croire au Rêve Américain, » dit Scrim. « Ce qui est une autre manière de dire que j'avais des idées personnelles. »

Scrim fut aussi intransigeant dans le Service T. Il y resta une nuit, dégusta trois bons repas, lut les rapports, les jeta et se mit à crier pour qu'on le fît sortir.

— « Il y a une tâche pour chacun, et chacun doit rester à sa tâche, » lui dit le Colonel Dimmock. « Vous ne sortiriez pas avant d'avoir trouvé le secret du voyage dans le Temps. »

— « Il n'y a pas de secret que je puisse trouver, » dit Scrim.

— « Voyagent-ils dans le Temps ? »

— « Oui et non. »

— « La réponse doit être l'un ou l'autre. Pas les deux. »

— « Ecoutez, » l'interrompit Scrim d'un ton las. « En quoi êtes-vous expert ? »

— « En psychothérapie. »

— « Alors, comment fichtre pourriez-vous comprendre ce dont je parle ? Il s'agit d'un concept philosophique. Je vous dis qu'il n'y a là aucun secret que l'armée puisse utiliser. Aucun secret qu'un groupe puisse utiliser. C'est un secret *pour individus seulement.* »

— « Je ne vous comprends pas. »

— « Le contraire m'eût surpris. Menez-moi chez Carpenter. »

On le conduisit dans le bureau de Carpenter, où il se mit à sourire diaboliquement à l'adresse du général ; c'est d'ailleurs à quoi il ressemblait à ce moment : à un démon roux et mal nourri.

— « J'ai besoin de dix minutes, » dit Scrim. « Pouvez-vous les trouver dans votre boîte à outils ? »

Carpenter hocha la tête affirmativement.

« Alors écoutez bien. Je vais vous donner toutes les clés d'une chose si vaste, si étrange, si nouvelle, qu'il faudra toute votre belle intelligence pour la comprendre. »

Carpenter attendait. Scrim poursuivit :

« Nathan Riley recule dans le temps jusqu'au XXe siècle. Là, il mène la vie dont il a toujours rêvé. Il est un grand joueur, ami de Jim Brady « le Diamant », et d'autres personnages. Il gagne de l'argent en pariant sur des événements, parce qu'il en connaît toujours à l'avance la conclusion. Il a gagné de l'argent en pariant qu'Eisenhower remporterait une élection. Il a gagné de l'argent en pariant qu'un champion de boxe nommé Marciano battrait un autre champion nommé La Starza. Il s'est fait de l'argent en finançant une firme d'automobiles appartenant à Henry Ford. Voilà les clés. Elles vous disent quelque chose ? »

— « Pas sans l'aide d'un Analyste en Sociologie, » répliqua Carpenter. Il allongea le bras vers l'intercom.

— « Ne vous fatiguez pas. Je vous expliquerai. Essayons quelques autres clés. Lela Machan, par exemple. Elle s'échappe dans l'Empire Romain, où elle mène la vie de ses rêves : celle de femme fatale. Elle est aimée de tous les hommes. Jules César, Brutus, la Vingtième Légion tout entière, un type nommé Ben Hur. Vous voyez ce qui cloche ? »

— « Non. »

— « Et en plus, elle fume des cigarettes. »

— « Eh bien ? » demanda Carpenter après un silence.

— « Je continue, » dit Scrim. « George Hanmer s'évade dans l'Angleterre du XIXe siècle, où il est Membre du Parlement et ami de Gladstone, Canning et Disraeli, lequel le transporte dans sa Rolls Royce. Savez-vous ce qu'est une Rolls Royce ? »

— « Non. »

— « C'était le nom d'une automobile. »

— « Alors ? »

— « Vous ne comprenez pas encore ? »

— « Non. »

Scrim se mit à arpenter la pièce avec agitation.

— « Carpenter, ceci est une plus grande découverte que la téléportation ou le voyage dans le Temps. Ceci peut être le salut de l'homme. Je ne crois pas que j'exagère. Ces deux douzaines de victimes du Service T, choquées par une bombe H, ont reçu quelque chose de

si *gigantesque* qu'il n'est pas étonnant que vos experts et vos spécialistes n'y aient rien compris. »

— « Fichtre, qu'y a-t-il de plus important que le voyage dans le Temps, Scrim ? »

— « Ecoutez donc, Carpenter. Eisenhower ne s'est pas présenté aux élections avant le *milieu* du XXe siècle. Nathan Riley ne pouvait pas être à la fois un ami de Jim Brady « le Diamant » et parier sur la victoire d'Eisenhower aux élections. Brady est mort un quart de siècle avant qu'Ike fût élu président. Marciano a vaincu La Starza cinquante ans après que Ford eut ouvert sa fabrique d'automobiles. Le voyage temporel de Nathan Riley est truffé de tels anachronismes. »

Carpenter parut intrigué.

« Lela Machan n'a pas pu avoir Ben Hur pour amant. Ben Hur n'a jamais existé à Rome. C'était un personnage d'un roman. Elle n'aurait pas pu fumer. Ils ne connaissaient pas le tabac à cette époque. Vous voyez ? Encore des anachronismes. Disraeli n'aurait pas pu transporter Georges Hanmer dans sa Rolls Royce, vu que les automobiles ne furent inventées que bien longtemps après la mort de Disraeli. »

— « Qu'est-ce que vous dites ? » s'exclama Carpenter. « Vous voulez dire qu'ils mentent tous ? »

— « Non. N'oubliez pas qu'ils n'ont pas besoin de dormir. Ils n'ont pas besoin de manger. Ils ne mentent pas. Ils retournent effectivement dans le passé. C'est là-bas qu'ils se nourrissent et qu'ils dorment. »

— « Mais vous venez de dire que leurs histoires ne tiennent pas debout. Qu'elles sont pleines d'anachronismes. »

— « Parce qu'ils retournent dans un Temps correspondant à leur propre imagination. Nathan Riley s'est créé un tableau de ce qu'était l'Amérique au début du XXe siècle. C'est erroné et bourré d'anachronismes, parce qu'il n'a guère fait d'études ; mais pour lui, c'est réel. Il peut y vivre. Et il en est de même pour les autres. »

Carpenter ouvrait des yeux énormes.

« Ce concept est presque au-delà de la compréhension. Ces gens ont découvert la manière de transformer les rêves en réalité. Ils savent comment pénétrer dans ces réalités de rêve. Ils peuvent y rester, y vivre, pour toujours peut-être. Bon Dieu, Carpenter, mais *c'est cela,* votre Rêve Américain. C'est l'art de faire des miracles, c'est l'immortalité, c'est la création à l'instar de Dieu, c'est la victoire de l'esprit sur la matière... Il faut l'explorer. Il faut l'étudier. Il faut en faire don au monde. »

— « Pouvez-vous le faire, Scrim ? »

— « Non, je ne peux pas. Je suis historien. Je ne suis pas créateur, c'est donc au-delà de mes moyens. Ce qu'il vous faut, c'est un poète... un type qui comprenne la création des rêves. De la création des rêves sur le papier ou la toile, il ne devrait pas être si difficile de franchir le pas vers la création des rêves dans la réalité. »

— « Un poète ? Vous êtes sérieux ? »

— « Bien sûr, je suis sérieux. Ne savez-vous pas ce qu'est un poète ?

Depuis cinq ans, vous nous dites que nous menons cette guerre pour sauvegarder les poètes ! »

— « Ne soyez pas facétieux, Scrim, je... »

— « Envoyez un poète dans le Service T. Il apprendra comment ils font. C'est le seul homme qui puisse y arriver. Un poète le fait déjà à moitié. Une fois qu'il aura appris, il pourra l'enseigner à vos psychologues et à vos anatomistes. Alors ils pourront nous l'enseigner ; mais le poète est le seul homme capable de servir d'interprète entre ces malades et vos experts. »

— « Je crois que vous avez raison, Scrim. »

— « Alors ne perdez pas de temps, Carpenter. Ces patients reviennent dans notre monde de moins en moins souvent. Il faut que nous percions leur secret avant qu'ils disparaissent définitivement. Envoyez un poète dans le Service T. »

Carpenter aboya dans son intercom.

— « Envoyez-moi un poète, » dit-il.

Il attendit, attendit... attendit... pendant que l'Amérique cherchait fiévreusement parmi ses deux cent quatre-vingt-dix millions d'experts trempés et aiguisés, outils spécialisés en vue de défendre le Rêve Américain de beauté et de poésie et des plus belles choses de la vie. Il attendait qu'on trouvât un poète, ne comprenant pas ce délai sans fin, cette recherche sans résultat ; ne comprenant pas pourquoi Bradley Scrim riait, riait, riait de cette finale et fatale disparition.

(*Traduit par P.J. Izabelle.*)

La meilleure des vies

(*It's a* good *life*)

par JEROME BIXBY

Un étonnant petit récit d'un auteur américain non spécialisé dans la science-fiction. Au premier abord, un aimable canular farci d'humour noir, avec comme héros un mutant-enfant des plus ahurissants. Mais la conclusion nous réserve une perspective aussi inattendue que vertigineuse.

SUR la véranda, tante Amy se balançait dans le fauteuil à bascule à dossier haut et s'éventait, quand Bill Soames atteignit le haut de la route à bicyclette et s'arrêta devant la maison.

Tout transpirant sous le « soleil » de l'après-midi, Bill souleva la caisse de produits d'épicerie, la retira du grand panier posé sur la roue avant de la bicyclette et se dirigea vers le perron.

Le petit Anthony était assis sur la pelouse et jouait avec un rat. Il avait attrapé le rat dans la cave — il lui avait fait croire qu'il sentait du fromage, le fromage à l'odeur la plus riche, le fromage le plus délicieusement friable qu'un rat eût jamais cru sentir, et il était sorti de son trou, et maintenant Anthony le tenait par la pensée et lui faisait faire des tours.

Quand le rat vit venir Bill Soames, il essaya de s'enfuir, mais Anthony dirigea sa pensée sur lui, et le rat culbuta sur l'herbe et resta couché là tout tremblant, ses petits yeux noirs brillants de terreur.

Bill Soames passa rapidement devant Anthony et gagna les marches du perron en marmonnant. Il marmonnait toujours quand il venait à la maison des Fremont, ou quand il passait devant, ou même quand il y pensait. Tout le monde en faisait autant. On pensait à des bêtises, des choses sans signification, on répétait machinalement deux-fois-deux-quatre, deux-fois-quatre-huit et ainsi de suite ; bref, on essayait de brouiller ses pensées et de les faire sauter constamment d'avant en arrière, afin d'empêcher Anthony de les lire. Le marmottement était une aide. Parce que si Anthony captait quelque chose dans vos pensées, il pouvait lui venir l'envie de s'en occuper — par exemple, de guérir les maux de tête maladifs de votre femme ou les oreillons de votre gosse, ou de refaire fonctionner votre vieille vache laitière, ou d'arranger les waters. Et même si Anthony était bien intentionné, on ne pouvait pas s'attendre

à ce qu'il connaisse toujours très bien la solution correcte en de tels cas.

Cela, à condition qu'il vous aimât. Il pouvait essayer de vous aider à sa manière, et le résultat pouvait être assez épouvantable.

Mais s'il ne vous aimait pas... c'était pire.

Bill Soames posa la caisse de produits d'épicerie sur la balustrade de la véranda, et s'arrêta de marmonner, le temps de dire : « Tout ce que vous vouliez, Miss Amy. »

— « Ah ! parfait, William, » dit Amy Fremont du bout des lèvres. « Vrai, ce qu'il peut faire chaud aujourd'hui, hein ? »

Bill Soames rentra dans sa coquille. Il lui fit des yeux suppliants. Il fit violemment *non* de la tête et interrompit de nouveau son marmottement, visiblement à contre cœur : « Oh ! ne dites pas ça, Miss Amy... il fait beau, très beau. Une vraiment *bonne* journée ! »

Amy Fremont se leva du fauteuil à bascule et traversa la véranda. C'était une femme grande, maigre, aux yeux souriants et vides. Environ un an plus tôt, Anthony avait été furieux contre elle, parce qu'elle lui avait dit qu'il n'aurait pas dû changer le chat en descente de lit, et bien qu'il lui eût toujours obéi mieux qu'à quiconque, ce qui n'était pas beaucoup dire, cette fois-là il l'avait mordue. Avec son esprit. Et cela avait marqué la fin du regard brillant d'Amy Fremont, et la fin d'Amy Fremont telle que tout le monde l'avait connue. C'est alors qu'on se répéta de bouche à oreille dans Peaksville (46 habitants) que même les membres de la propre famille d'Anthony n'étaient pas à l'abri. Depuis lors, tout le monde avait redoublé de prudence.

Peut-être qu'un jour Anthony déferait ce qu'il avait fait à tante Amy. C'était ce qu'espéraient le père et la mère de l'enfant. C'est-à-dire, si la chose était possible. Parce que tante Amy avait beaucoup changé, et d'autre part, Anthony ne voulait plus obéir à personne.

— « Nom d'une pipe, William, » dit tante Amy, « vous n'avez pas besoin de marmonner comme ça. Anthony ne vous ferait pas de mal. Dieu merci, Anthony vous aime ! » Elle éleva la voix pour appeler Anthony, qui s'était fatigué du rat et le faisait se manger lui-même. « N'est-ce pas, chéri ? N'est-ce pas que tu aimes Mr. Soames ? »

Anthony jeta sur l'épicier un regard brillant, humide et violet. Il ne dit rien. Bill Soames essaya de lui sourire. Au bout d'une seconde, Anthony dirigea à nouveau son attention sur le rat. Celui-ci avait déjà dévoré sa queue, ou tout au moins il l'avait arrachée à coups de dents — car Anthony l'avait fait mordre plus vite qu'il ne pouvait avaler, et des petits morceaux de fourrure roses et rouges étaient disséminés autour de lui sur l'herbe verte. Maintenant le rat éprouvait des difficultés à atteindre son râble.

Marmonnant silencieusement, essayant de toutes ses forces de ne penser à rien de particulier, Bill Soames descendit l'allée d'un pas raide, enfourcha sa bicyclette et partit.

— « Nous vous verrons ce soir, William, » lui cria tante Amy.

En s'éloignant, Bill Soames souhaitait dans son for intérieur être capable de pédaler deux fois plus vite, pour échapper le plus rapidement possible à Anthony, ainsi qu'à tante Amy qui oubliait quelquefois combien il fallait se montrer *prudent*. Mais il n'aurait même pas dû penser cela. Parce qu'Anthony capta cette pensée. Il capta le désir de s'éloigner de la maison Fremont comme si c'était une chose *mauvaise*, et ses paupières clignotèrent. Il lança à Bill Soames une petite pensée boudeuse — oh ! une toute petite, parce qu'il était de bonne humeur ce jour-là, et puis, il aimait bien Bill Soames, ou tout au moins ne le détestait pas, au moins ce jour-là. Et comme Bill Soames voulait s'en aller, Anthony, agacé, l'aida.

Bill Soames pédala à une vitesse surhumaine — ou plutôt en eut l'air car en réalité c'était la bicyclette qui entraînait les pédales, et il disparut dans un nuage de poussière. Son faible gémissement de terreur s'éteignit au loin.

Anthony regarda le rat. Celui-ci avait dévoré la moitié de son ventre et était mort de douleur. Il le transféra par la pensée dans une tombe profonde en plein champ de maïs — une fois son père avait dit en souriant qu'il valait mieux qu'il agît ainsi avec les animaux qu'il tuait — et il fit le tour de la maison, projetant son ombre étrange dans la lumière chaude et cuivrée qui tombait du ciel.

Dans la cuisine, tante Amy déballait l'épicerie. Elle mit les produits en pots sur les étagères, la viande et le lait dans la glacière, le sucre de betterave et la farine brute dans de grands bidons sous l'évier. Elle rangea la caisse en carton dans le coin près de la porte, prête à être ramassée par Mr. Soames à son prochain passage. Elle était tachée, cabossée, déchirée et gondolée d'usure, mais c'était une des rares qui restaient à Peaksville. Elle portait en lettres rouges délavées l'inscription : *Soupe Campbell*. Les dernières boîtes de conserve de soupe ou de quoi que ce soit d'autre avaient été mangées depuis longtemps, à l'exception d'une petite réserve communale dans laquelle les villageois puisaient dans les grandes occasions — mais la caisse continuait de traîner, comme un cercueil, et quand celle-ci et ses sœurs tomberaient en pièces, les hommes n'auraient plus qu'à en confectionner en bois.

Tante Amy sortit derrière la maison, où la maman d'Anthony — la sœur de tante Amy — était assise à l'ombre à écosser des pois. Chaque fois qu'elle faisait glisser son doigt tout le long de l'ouverture d'une gousse, les pois tombaient dans la casserole posée sur ses genoux en faisant *lollop-lollop-lollop*.

— « William a apporté l'épicerie, » dit tante Amy. Elle s'assit avec lassitude sur la chaise à dossier droit à côté de Maman et recommença à s'éventer. Elle n'était pas vraiment vieille, mais depuis qu'Anthony

l'avait mordue avec son esprit, quelque chose paraissait détraqué tant dans son corps que dans son cerveau, et elle était tout le temps fatiguée.

— « Très bien, » dit Maman. Les gros pois firent *lollop* dans la casserole.

A Peaksville, tout le monde disait toujours : « Ah ! parfait, » ou « Très bien, » lorsque n'importe quoi arrivait ou était mentionné — même des choses malheureuses comme les accidents ou la mort. Les gens disaient toujours « Très bien, » parce que s'ils n'essayaient pas de camoufler ce qu'ils éprouvaient réellement, Anthony pouvait les surprendre mentalement, et alors personne ne savait ce qui allait se produire. Comme cette fois où Sam, le mari de Mrs. Kent, était sorti de sa tombe et revenu à pied du cimetière, parce qu'Anthony aimait bien Mrs. Kent et l'avait entendue se lamenter.

Lollop.

— « Ce soir, c'est la soirée de télévision, » dit tante Amy. « Je suis contente. Je l'attends avec tant d'impatience chaque semaine. Je me demande ce que nous verrons ce soir. »

— « Est-ce que Bill a apporté la viande ? » demanda Maman.

— « Oui. » Tante Amy s'éventait en contemplant la lumière neutre et cuivrée du ciel. « Bon sang, qu'il fait chaud ! Si seulement Anthony voulait rafraîchir un petit peu le temps... »

— « *Amy !* »

— « Oh ! » Le ton tranchant de Maman avait pénétré là où l'expression angoissée de Bill Soames avait échoué. Tante Amy mit une main maigre sur sa bouche avec une expression alarmée. « Oh... excuse-moi, chérie. » Ses yeux bleu pâle oscillèrent de droite et de gauche pour voir si Anthony était dans les parages. Non que cela fît une différence quelconque qu'il y fût ou non — il ne lui était pas nécessaire d'être à proximité pour lire dans les pensées. D'habitude, cependant, à moins d'avoir son attention concentrée sur quelqu'un, il était occupé à des pensées personnelles.

Mais certaines choses attiraient son attention — on ne pouvait jamais savoir exactement lesquelles.

— « Ce temps est tout simplement *admirable,* » dit Maman.

Lollop.

— « Oh ! oui, » dit Tante Amy. « C'est une journée magnifique. Je n'en changerais pas pour un empire ! »

Lollop. Lollop.

— « Quelle heure est-il ? » demanda Maman.

Tante Amy était assise de telle sorte qu'elle pouvait voir, par la fenêtre de la cuisine, le réveille-matin posé sur l'étagère surplombant le four. « Quatre heures et demie, » dit-elle.

Lollop.

— « Je veux que cette soirée soit particulièrement réussie, » dit Maman. « Est-ce que Bill a apporté un bon rôti maigre ? »

— « Bon et maigre, ma chérie. Tu sais, ils ont abattu aujourd'hui même et nous ont envoyé le meilleur morceau. »

— « Dan Hollis va être *tellement* surpris de découvrir que cette soirée de télévision est aussi une soirée d'anniversaire pour lui ! »

— « Oh ! je crois bien ! Es-tu sûre que personne ne l'a prévenu ? »

— « Ils ont tous juré qu'ils ne le feraient pas. »

— « Ce sera charmant, » dit Tante Amy en hochant la tête et en regardant le champ de maïs. « Une soirée d'anniversaire. »

— « Eh bien... » « Maman posa la casserole de pois à côté d'elle, se leva et brossa son tablier. « Il faut que je mette le rôti à cuire. Ensuite nous mettrons le couvert. » Elle ramassa les pois.

Anthony dépassa le coin de la maison. Il ne les regarda pas, mais traversa le jardin soigneusement entretenu — *tous* les jardins de Peaksville étaient entretenus soigneusement, très soigneusement —, passa à côté de la vieille carcasse rouillée et inutilisable qui avait été la voiture familiale des Fremont, franchit la clôture en souplesse et entra dans le champs de maïs.

— « Quelle ravissante journée ! » dit Maman d'une voix un peu forte, comme elles se dirigeaient vers l'entrée de derrière.

Tante Amy s'éventa. « Une journée magnifique, ma chérie. *Parfaite !* »

Dans le champs de maïs, Anthony marchait entre les hautes rangées bruissantes des tiges vertes. Il aimait l'odeur du maïs. Le maïs vivant au-dessus de sa tête et le vieux maïs mort sous ses pieds. C'était la terre riche de l'Ohio, épaissie d'herbes et d'épis bruns de maïs pourrissants et desséchés, qu'il foulait à chaque pas entre ses orteils nus — il avait fait pleuvoir la nuit précédente, afin que tout sente bon et soit agréable à toucher aujourd'hui.

Il sortit du champ et se dirigea vers un bosquet ombreux d'arbres verts qui abritaient un sol frais, humide et noir, quantité d'arbustes touffus, un chaos de rochers moussus et une petite source qui alimentait un lac clair et propre. Anthony aimait se reposer là, à observer les oiseaux et les insectes et les petits animaux qui bruissaient, gambadaient et gazouillaient alentour. Il aimait s'étendre sur le sol frais et regarder les frondaisons mouvantes au-dessus de lui, voir les insectes voleter à travers les rayons de soleil moelleux et dorés qui inclinaient leurs barres lumineuses entre la cime des arbres et le sol. D'une certaine façon, il préférait les pensées des petites créatures de cet endroit à celles de l'extérieur ; et, bien que les pensées qu'il captait ici ne fussent ni très puissantes ni très claires, il en comprenait assez pour savoir ce que les petites créatures aimaient et désiraient, et il passait beaucoup de temps à façonner le bosquet à leur goût. Il n'y avait pas toujours eu de source ; mais un jour il avait trouvé de la soif dans une petite tête à fourrure, et il avait fait jaillir une eau souterraine en un jet clair et froid, et avait participé au plaisir de la petite créature en la regardant

boire, les yeux mi-clos. Plus tard il avait créé le lac en découvrant un besoin de nager chez un autre petit être.

Il avait créé des rochers et des arbres, des buissons et des grottes, mis du soleil ici et des ombres là, parce qu'il avait senti dans tous les petits esprits autour de lui le désir — ou le besoin instinctif — de ce genre de lieu de repos, de ce genre de lieu de pariade, de ce genre de lieu de récréation et de ce genre de logis.

Et, de quelque manière, les bestioles de tous les champs et pâturages environnants semblaient avoir compris que c'était un bon endroit, car il en venait toujours davantage. Et chaque fois qu'Anthony revenait, il y avait plus de bestioles que la fois précédente, et plus de désirs et de besoins à satisfaire. Chaque fois, il y avait quelque animal qu'il n'avait jamais encore vu, et il découvrait son esprit, voyait ce qu'il voulait, puis le lui donnait.

Il aimait leur venir en aide. Il aimait éprouver leur reconnaissance élémentaire.

Aujourd'hui, il était couché sous un orme touffu et levait son regard vers un oiseau rouge et noir qui venait d'arriver dans le bosquet. Il gazouillait sur une branche au-dessus de sa tête, sautillait de place en place en pensant ses minuscules pensées, et Anthony lui fit un grand nid douillet et bientôt l'oiseau sauta dedans.

Un long animal marron au poil lisse buvait au bord du lac. Anthony capta sa pensée. L'animal pensait à une bestiole plus petite qui trottinait sur l'autre rive du petit lac, à la recherche d'insectes. La bestiole ne se savait pas en danger. Le long animal marron finit de boire et arc-bouta ses pattes pour bondir, mais Anthony l'enterra par la pensée dans le champ de maïs.

Il n'aimait pas ce genre de pensées. Elles lui rappelaient les pensées qui avaient cours en dehors du bosquet. Longtemps auparavant, quelques-uns des gens du dehors avaient pensé de cette manière-là à son sujet, et une nuit ils s'étaient cachés et avaient guetté son retour du bosquet — et lui, il les avait simplement tous mis par la pensée dans le champ de maïs. Depuis lors, le reste de la population n'avait plus pensé de cette façon, du moins pas très clairement. Maintenant leurs pensées étaient toutes mélangées et confuses, de sorte qu'il n'y prêtait pas grande attention.

Il aimait les aider aussi, quelquefois — mais ce n'était pas simple, et pas très encourageant non plus. Quand il le faisait, les gens n'avaient pas de pensées heureuses — seulement le méli-mélo habituel. De sorte qu'il passait plus de temps au bosquet.

Pendant un moment, il observa les oiseaux, les insectes et les bestioles à fourrure ; il joua avec un oiseau, le faisant monter et piquer comme un éclair entre les troncs d'arbres jusqu'à ce que, par hasard, un autre oiseau accaparant son attention momentanément, le premier percutât un rocher. Irrité, il enterra le rocher dans le champ de maïs par la pensée ; mais il ne pouvait rien faire avec l'oiseau. Non pas parce que

celui-ci était mort, bien qu'il le fût ; mais parce qu'il avait une aile cassée. Il retourna donc à la maison. Il n'avait pas envie de rentrer à travers champs, aussi *alla-t-il* à la maison, directement dans la cave.

Il faisait bon là. C'était sombre, humide et agréablement odorant, parce qu'une fois Maman avait fait des confitures sur l'entablement du mur du fond, et qu'elle avait cessé de descendre à la cave depuis qu'Anthony avait commencé à y venir ; alors les confitures s'étaient gâtées et avaient fui, se répandant sur le sol en mâchefer ; Anthony aimait l'odeur qu'elles répandaient.

Il attrapa un autre rat en lui faisant sentir du fromage, et après avoir joué avec, il l'envoya par la pensée dans une tombe juste à côté de l'animal allongé qu'il avait tué dans le bosquet. Tante Amy détestait les rats, en conséquence il en tuait beaucoup parce qu'il aimait tante Amy par-dessus tout et qu'il faisait parfois des choses que tante Amy voulait. Elle avait un esprit qui ressemblait aux petits esprits des bestioles à fourrure du bosquet. Elle n'avait rien pensé de méchant à son sujet depuis longtemps.

Après le rat, il joua avec une grande araignée noire, en la faisant courir d'avant en arrière jusqu'à ce que sa toile tremble et chatoie dans le jour venant de la fenêtre de la cave, comme un reflet dans l'eau argentée. Puis il fit se prendre des mouches dans la toile jusqu'à ce que l'araignée devienne à moitié folle à essayer de les embobiner toutes. L'araignée aimait les mouches et ses pensées étaient plus fortes que les leurs, voilà pourquoi il faisait ça. Il y avait quelque chose de mauvais dans la manière dont l'araignée aimait les mouches, mais ce n'était pas clair — et d'autre part Tante Amy détestait aussi les mouches.

Il entendit des pas au-dessus de sa tête — Maman allant et venant dans la cuisine. Il plissa les paupières sur ses yeux violets et faillit décider de l'immobiliser — mais au lieu de ça, il *fut* dans le grenier et, après avoir regardé vers la route poudreuse, au-delà du champ de blé des Henderson, par la fenêtre ronde de la longue pièce au toit en forme de V, il se recroquevilla dans une position impossible et s'endormit à moitié.

Il entendit Maman penser que les gens viendraient bientôt pour la télévision.

Il s'endormit un peu plus. Il aimait la soirée de la télévision. Tante Amy avait toujours beaucoup aimé la télévision, aussi une fois en avait-il inventé une pour elle, au moment où quelques autres personnes se trouvaient là, et tante Amy avait été désappointée quand elles avaient voulu s'en aller. Il leur avait fait quelque chose pour les punir — et maintenant *tout le monde* venait à la télévision.

Il aimait toute l'attention dont il était l'objet quand les gens venaient.

⁂

Le père d'Anthony rentra vers six heures et demie, fatigué, sale et maculé de sang. Il était allé au pâturage de Dun avec les autres hommes, les avait aidés à choisir la vache à abattre ce mois-ci, s'était chargé du travail, puis il avait débité la viande et l'avait placée toute salée dans la glacière de Soames. Il n'aimait pas ce travail-là, mais chaque homme le faisait à son tour. La veille, il avait aidé à faucher le blé du vieux McIntyre. Demain, on commencerait le battage. A la main. A Peaksville, il fallait tout faire à la main.

Il embrassa sa femme sur la joue et s'assit à la table de cuisine. Il sourit et dit : « Où est Anthony ? »

— « Quelque part par là, » dit Maman.

Tante Amy se tenait devant le fourneau à bois et remuait les pois dans la grande marmite. Maman alla ouvrir le four et arrosa le rôti.

— « Eh bien, ça a été une *bonne* journée, » dit Papa. Par routine. Puis il regarda le bol à pâte et la planche à pain sur la table. Il renifla la pâte. « M'm, » dit-il. « J'ai tellement faim que je pourrais en manger une miche à moi tout seul. »

— « Personne n'a dit à Dan Hollis que c'était sa soirée d'anniversaire, n'est-ce pas ? » demanda sa femme.

— « Non. Nous avons été muets comme des momies. »

— « Nous lui avons préparé une si jolie surprise ! »

— « Hein ? Quoi ? »

— « Eh bien... tu sais combien Dan aime la musique. Figure-toi que la semaine dernière Thelma Dunn a trouvé un *disque* dans son grenier ! »

— « Non ! »

— « Si ! Et nous nous sommes arrangés avec Ethel pour qu'elle lui demande — tu sais, sans *demander* vraiment — s'il avait celui-là. Et il a dit que non. Est-ce que ce n'est pas une magnifique surprise ? »

— « Pour sûr que c'en est une. Un disque, tu te rends compte ! C'est vraiment une jolie trouvaille ! Qu'est-ce que c'est comme disque ? »

— « Perry Como chantant *Vous êtes mon rayon de soleil.* »

— « Je veux bien être pendu. J'ai toujours aimé cet air-là. » Il y avait quelques carottes crues éparses sur la table. Papa en prit une petite, la racla sur sa poitrine et mordit dedans. « Comment Thelma l'a-t-elle trouvé ? »

— « Oh ! comme ça — en furetant pour voir s'il y avait de nouvelles choses. »

— « M'm. » Papa mâcha la carotte. « Dis donc, qui est-ce qui a ce tableau que nous avons trouvé il y a quelque temps ? Je l'aimais bien — ce vieux voilier qui naviguait... »

— « Ce sont les Smith. La semaine prochaine, ce seront les Sipich qui l'auront et ils donneront aux Smith la boîte à musique du vieux McIntyre, et nous donnerons aux Sipich... » Et elle poursuivit la nomenclature des objets qui seraient échangés de gré à gré entre les femmes de la paroisse le dimanche suivant.

Il hocha la tête. « Alors nous n'aurons pas le tableau d'ici un bout de temps, ça m'en a l'air. Dis, chérie, tu pourrais essayer de reprendre aux Reilly ce recueil de nouvelles policières. J'ai été tellement occupé pendant la semaine où je l'avais que je n'ai pas pu lire toutes les histoires... »

— « J'essaierai, » dit sa femme sans conviction. « Mais j'ai appris que les Van Husen ont trouvé un stéréoscope dans leur cave. » Son ton de voix était un tant soit peu accusateur. « Ils l'ont eu deux bons mois avant d'en parler à quiconque... »

— « Dis donc, » dit Papa d'un air intéressé, « ce ne serait pas mal non plus. Beaucoup d'images ? »

— « Je suppose. Je verrai ça dimanche. J'aimerais bien l'avoir — mais nous devons toujours quelque chose aux Van Husen pour leur canari. Je me demande pourquoi il fallait que cet oiseau choisisse notre maison pour y mourir... il devait être malade quand nous l'avons reçu. Et maintenant Betty Van Husen est insatiable — elle a même laissé entendre qu'elle aimerait avoir notre *piano* quelque temps ! »

— « Alors, chérie, essaye d'avoir le stéréoscope — ou n'importe quelle chose qui nous plaira, à ton choix. » Il avala enfin la carotte. Elle avait été un peu coriace. Les caprices météorologiques d'Anthony faisaient que les gens ne savaient jamais qu'elles seraient les récoltes, ni quel aspect elles auraient si elles poussaient. Ils en étaient réduits à planter beaucoup ; et à chaque saison il poussait toujours suffisamment d'une denrée pour assurer la subsistance. Une seule fois il y avait eu un excédent de grain. On en avait transporté des tonnes à la limite de Peaksville et on les avait balancées dans le néant. Sinon, l'air serait devenu irrespirable quand le grain aurait commencé à pourrir.

— « Tu sais, » poursuivit Papa, « c'est agréable, ces nouvelles choses un peu partout. C'est agréable de se dire qu'il y a probablement encore des tas de trucs que personne n'a découverts, dans les caves et les greniers, dans les granges et cachés par-ci par-là. Ça aide à vivre, en quelque sorte. Dans la mesure où... »

— « Chhhut ! » dit Maman en jetant un regard circulaire inquiet.

— « Oh ! » dit Papa, en souriant précipitamment, « tout est parfait ! C'est *agréable* de pouvoir trouver dans les parages des objets qu'on n'a jamais vus, et de savoir qu'en les donnant à d'autres en les rend heureux... C'est vraiment une *bonne* chose. »

— « Une bonne chose, » fit écho sa femme.

Devant le fourneau, tante Amy remarqua : « Bientôt il n'y aura plus de choses nouvelles. Nous aurons trouvé tout ce qu'il y a à trouver. Mon Dieu, comme ce sera triste... »

— « *Amy !* »

— « Eh bien quoi ? » Ses yeux pâles étaient fixes et sans profondeur. signe d'une de ses crises de vague. « Ce sera un peu dommage — plus de nouvelles choses... »

— « Ne *parle* pas comme ça, » dit Maman en tremblant. « Amy, *tais-toi !* »

— « C'est *bon,* » dit Papa, du ton de voix fort et familier qui veut être entendu de tous. « C'est *bon* de parler comme ça. Tout va bien, chérie, comprends-tu ? C'est bon pour Amy de parler comme elle en a envie. C'est bon pour elle de ne pas se sentir bien. Tout est bon. Tout *doit* être bon... »

La mère d'Anthony était pâle. Et tante Amy aussi — le danger momentané avait tout à coup traversé les nuages qui embrumaient son esprit. Il était quelquefois difficile de manier les mots de telle sorte qu'ils n'aient pas de résultats désastreux. On ne *savait* jamais. Il y avait tant de choses qu'il était prudent de ne pas dire, ou même penser — mais faire des remontrances à la personne qui les disait ou les pensait pouvait être aussi nuisible, si Anthony entendait et décidait d'agir en conséquence. On ne pouvait jamais savoir ce qu'Anthony était capable de faire.

Tout devait être bon. Tout devait être parfait, même si ça ne l'était pas. Toujours. Parce que tout changement pouvait être pire. Terriblement pire.

— « Oh ! mon Dieu, oui, bien sûr, c'est bon, » dit Maman. « Parle absolument comme tu en as envie, Amy, c'est parfait. Naturellement il faut que tu te rappelles que certaines manières de parler valent *mieux* que d'autres... »

Tante Amy remua les pois, ses yeux pâles pleins de peur.

— « Oh ! oui, » dit-elle. « Mais je n'ai pas envie de parler tout de suite. C'est... c'est *bon* que je n'aie pas envie de parler. »

Papa dit en souriant, d'un ton las : « Je sors me laver. »

Les invités commencèrent à arriver à huit heures. Entre-temps, Maman et Tante Amy avaient mis la grande table de la salle à manger, plus deux tables annexes. Les chandelles brûlaient, les chaises étaient disposées, et Papa avait allumé un grand feu dans la cheminée.

John et Mary Sipich furent les premiers arrivants. John portait son meilleur costume, il s'était bien récuré après sa journée dans le pâturage de McIntyre et sa figure était rose. Le costume était repassé avec soin mais il commençait à s'élimer aux coudes et aux poignets. Le vieux McIntyre travaillait à la confection d'un métier à tisser d'après des livres de classe, mais jusqu'ici ça n'avançait pas vite. McIntyre était un homme adroit avec le bois et les outils, mais un métier à tisser était une grosse entreprise pour quelqu'un ne disposant pas de pièces de métal. McIntyre avait été l'un de ceux qui, au début, avaient essayé de faire faire à Anthony les choses dont les villageois avaient besoin, comme des vêtements et des produits en conserve et des fournitures médicales et de l'essence. Depuis lors, il avait senti que ce qui était arrivé à toute

la famille Terrance et à Joe Kinney était sa faute, et il travaillait dur pour essayer de dédommager les autres. Et depuis ce moment, personne n'avait essayé de faire faire quoi que ce soit à Anthony.

Mary Sipich était une petite femme gaie vêtue d'une robe simple. Elle commença aussitôt à aider Maman et Tante Amy à mettre la dernière touche à la préparation du dîner.

Arrivèrent ensuite les Smith et les Dunn qui vivaient tout à côté les uns des autres sur la route, à quelques mètres seulement du néant. Ils arrivèrent dans la charrette des Smith, tirée par leur vieux cheval.

Puis ce fut le tour des Reilly qui venaient de l'autre côté du champ de blé, et la soirée commença pour de bon. Pat Reilly s'assit au grand piano droit dans la pièce de devant et se mit à jouer des morceaux extraits des partitions de musique populaire posées sur le pupitre. Il jouait doucement, avec autant d'expression qu'il le pouvait — et personne ne chantait. Anthony aimait beaucoup entendre jouer du piano, mais pas chanter. Souvent il montait de la cave ou descendait du grenier, ou *venait* tout simplement et s'asseyait sur le dessus du piano en balançant la tête tandis que Pat jouait *Lover,* ou *Boulevard of Broken Dreams* ou *Night and Day*. Il semblait préférer les ballades, les chansons sentimentales — mais la seule fois où quelqu'un avait commencé à chanter, Anthony avait jeté un regard de dessus le piano et avait fait quelque chose qui avait ôté à tout le monde toute envie de chanter depuis lors. Plus tard, on avait conclu que le piano étant la chose qu'Anthony avait entendue en premier, avant que quiconque eût jamais essayé de chanter, n'importe quel autre apport musical sonnait désagréablement à son oreille et le distrayait de son plaisir.

Donc, à chaque soirée de télévision, Pat jouait du piano et la réunion commençait ainsi. Où que se trouvât Anthony, la musique le rendait heureux et le mettait de bonne humeur, et il savait qu'on se réunissait pour la télévision et qu'on l'attendait.

A huit heures et demie, tout le monde était là, excepté les dix-sept enfants et Mrs. Soames qui les surveillait dans l'école, à l'autre bout du village. On ne permettait jamais, jamais aux enfants de Peaksville de s'approcher de la maison des Fremont — depuis que le petit Fred Smith avait essayé de jouer avec Anthony par bravade. On ne mentionnait même pas l'existence d'Anthony aux plus jeunes enfants. Les autres l'avaient oublié pour la plupart, ou bien on leur disait qu'il était un très gentil lutin mais qu'ils ne devaient jamais l'approcher.

Dan et Ethel Hollis arrivèrent tard, et Dan entra sans se douter de rien. Pat Reilly avait joué du piano jusqu'à en avoir mal aux mains — il les avait soumises à un rude travail toute la journée — et alors il se leva, et tout le monde se groupa autour de Dan Hollis pour lui souhaiter un heureux anniversaire.

— « Eh bien, nom d'un chien ! » Dan souriait jusqu'aux oreilles. « Ça c'est chouette. Je ne m'y attendais pas du tout... vrai, c'est *chouette !* »

Ils lui donnèrent ses cadeaux — surtout des choses faites à la main, et aussi quelques objets que des personnes avaient possédés en bien propre et lui remettaient maintenant comme siens. John Sipich lui donna une breloque de montre, sculptée dans un morceau de noyer blanc. La montre de Dan s'était cassée environ un an avant, et personne au village ne savait la réparer, mais il continuait à la porter parce qu'elle avait appartenu à son grand-père et que c'était une belle vieille pièce pesante en or et en argent. Il attacha la breloque à la chaîne parmi les rires de tous et déclara que John avait fait un joli travail de sculpture. Ensuite Mary Sipich lui donna une cravate tricotée qu'il noua à la place de l'autre.

Les Reilly lui donnèrent une petite boîte de leur fabrication, pour garder des objets. Ils ne dirent pas lesquels, mais Dan dit qu'il s'en servirait pour ranger ses bijoux. Les Reilly l'avaient faite dans une boîte à cigares dont ils avaient enlevé le papier soigneusement et dont ils avaient doublé l'intérieur de velours. L'extérieur avait été poli et ciselé par Pat avec soin, sinon compétence — mais il reçut aussi des compliments pour sa ciselure. Dan Hollis reçut de nombreux autres cadeaux — une pipe, une paire de lacets de souliers, une épingle de cravate, une paire de chaussettes tricotées et une paire de jarretelles faites dans de vieilles bretelles.

Il déballa chaque cadeau avec un plaisir intense et en porta sur lui le plus grand nombre possible, même les jarretelles. Il alluma la pipe et dit qu'il n'en avait jamais fumé de meilleure ; ce qui n'était pas tout à fait vrai, parce que la pipe n'était pas encore culottée. Elle traînait chez Pete Manners depuis qu'il l'avait reçue en cadeau, quatre ans auparavant, d'un parent étranger au village qui ignorait qu'il avait cessé de fumer.

Dan bourra le fourneau avec beaucoup de soin. Le tabac était une chose précieuse. C'était pure chance que Pat Reilly eût décidé d'en faire pousser dans son jardin de derrière juste avant que soit arrivé à Peaksville... ce qui s'était passé. Il ne poussait pas très bien. D'autre part, ils devaient eux-mêmes le sécher, le découper et tout, ce qui en faisait une matière précieuse. Tout le monde au village se servait de fume-cigarettes fabriqués par le vieux McIntyre pour économiser les mégots.

En dernier lieu, Thelma Dunn donna à Dan Hollis le disque qu'elle avait trouvé.

Les yeux de Dan s'embuèrent avant même d'ouvrir le paquet. Il savait que c'était un disque.

— « Vingt dieux ! » dit-il à voix basse. « Lequel est-ce ? J'ai presque peur de regarder... »

— « Tu ne l'as pas, chéri, » dit Ethel Hollis en souriant. « Tu ne te rappelles pas quand je t'ai demandé si tu avais *Vous êtes mon rayon de soleil ?* »

— « Oh ! vingt dieux ! » répéta Dan. Il enleva délicatement l'embal-

lage et resta là à caresser le disque terni, à passer ses grandes mains sur les sillons usés, pleins de petites égratignures transversales. Il fit des yeux le tour de la pièce, le regard brillant, et tous lui sourirent en retour, sachant combien il était enchanté.

— « Heureux anniversaire, chéri ! » dit Ethel en lui jetant les bras autour du cou et en l'embrassant.

Il saisit le disque à deux mains et le tint de côté tandis qu'elle se pressait contre lui. « Hé ! » dit-il en riant et en reculant sa tête. « Fais attention... Je tiens un objet précieux ! » Il eut de nouveau un regard circulaire, par-dessus les bras de sa femme qui s'accrochaient toujours à son cou. Ses yeux étaient pleins d'ardeur. « Dites... vous ne pensez pas qu'on pourrait le jouer ? Seigneur, qu'est-ce que je donnerais pour entendre un peu de musique nouvelle... Si on passait juste le début, avant que Como se mette à chanter ? »

Les visages se glacèrent. John Sipich dit : « Je crois qu'il vaudrait mieux pas, Dan. Après tout, nous ne savons pas exactement *où* commence le chant — ce serait prendre un trop grand risque. Il vaut mieux que tu attendes d'être rentré chez toi. »

Dans Hollis posa à regret le disque sur le buffet avec tous les autres cadeaux. « C'est *bon,* » dit-il automatiquement mais sur un ton désappointé, « que je ne puisse pas le jouer ici. »

— « Oh ! oui, » dit Sipich. « C'est bon. » Pour compenser le ton désappointé de Dan, il répéta : « C'est *bon.* »

Ils passèrent à table, leurs visages souriants éclairés par les chandelles, et mangèrent tout, jusqu'à la dernière goutte de sauce. Ils firent compliment à Maman et à tante Amy pour le rôti de bœuf, les pois, les carottes et les épis de maïs tendres. Naturellement le maïs ne provenait pas du champ des Fremont — chacun savait ce qu'il y avait là; et le champ était en friche.

Ensuite ils dégustèrent le dessert — une glace à la crème et des gâteaux faits à la maison. Puis ils s'adossèrent à leurs sièges, sous la lumière tremblotante des chandelles, et bavardèrent en attendant la télévision.

Il n'y avait jamais beaucoup de marmottements les soirs de télévision ; tout le monde venait, faisait un bon dîner, et c'était agréable, et ensuite il y avait la télévision, et personne n'en pensait grand chose — il fallait s'en accommoder, simplement. Aussi était-ce une réunion assez plaisante, excepté qu'il fallait surveiller ce que l'on disait aussi soigneusement que partout ailleurs. Si une pensée dangereuse vous passait par la tête, vous vous mettiez à marmonner, même au beau milieu d'une phrase. Et quand cela vous arrivait, les autres ne faisaient plus attention à vous jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux et vous arrêtiez.

Anthony aimait la soirée de télévision. Il n'avait commis que deux ou trois atrocités, ces soirs-là, durant toute l'année écoulée.

Maman mit une bouteille de cognac sur la table et chacun s'en servit un verre minuscule. Les boissons alcoolisées étaient encore plus

précieuses que le tabac. Les villageois pouvaient faire du vin, mais le raisin n'était pas bon, la technique employée l'était certainement encore moins, et le vin n'était pas fameux. Il ne restait que quelques bouteilles de véritable alcool dans tout le village — quatre de whisky de seigle, trois de scotch, trois de cognac, neuf de vrai vin et une demi-bouteille de Drambuie appartenant au vieux McIntyre (pour les mariages seulement). Quand ce stock serait épuisé, ce serait la fin.

Ensuite, tout le monde regretta que le cognac ait été servi. Parce que Dan Hollis en but plus que de raison et le mélangea à une grosse quantité de vin. Au début, personne n'y prêta attention, parce que ça ne se voyait pas trop dans son maintien, et que c'était son anniversaire, et comme Anthony aimait ces réunions, il n'aurait trouvé aucune raison d'intervenir, même s'il avait été à l'écoute.

Mais Dan Hollis s'enivra et fit une bêtise. Si on l'avait vue venir, on l'aurait emmené dehors pour lui faire prendre l'air.

Tout d'abord, l'assistance remarqua que Dan cessa de rire au beau milieu de l'histoire que racontait Thelma Dunn, pour dire comment elle avait trouvé le disque de Perry Como et l'avait laissé tomber, mais qu'il ne s'était pas cassé parce qu'elle avait été plus rapide et l'avait rattrapé. Il était de nouveau en train de caresser le disque et de regarder avec nostalgie le phonographe, quand tout à coup il s'arrêta de rire, ses traits s'affaissèrent, il eut une vilaine expression et dit : « Oh ! *nom de Dieu !* »

Aussitôt le silence se fit dans la pièce. A tel point qu'on pouvait entendre le mouvement d'horlogerie de la pendule du grand-père dans l'entrée. Pat Reilly, qui avait joué du piano en douceur, s'arrêta, les mains posées sur les touches jaunies.

Sur la table de la salle à manger, les flammes des chandelles vacillèrent sous le courant d'air frais qui soufflait de la baie à travers les rideaux de dentelle.

— « Continue de jouer, Pat, » dit doucement le père d'Anthony.

Pat se remit à jouer. Il joua *Night and day,* mais il regardait Dan Hollis du coin de l'œil et ratait des notes.

Dans se tenait au milieu de la pièce, le disque à la main. Son autre main serrait si fort un verre de cognac qu'elle en tremblait.

Tout le monde le regardait.

— « *Nom de Dieu !* » dit-il à nouveau, en faisant résonner le juron.

John Sipich s'avança. « Ecoute, Dan... c'est *bon* pour toi de parler comme ça. Mais il ne faut pas que tu parles trop, tu sais. »

Dan se dégagea brutalement de la main que l'autre lui avait posée sur le bras.

— « Peux même pas écouter mon disque, » dit-il d'une voix forte. Son regard s'abaissa sur le disque, puis fit le tour de l'assistance.

Il jeta le contenu de son verre de cognac contre le mur. Le liquide s'y étoila et coula en filets sur le papier mural.

Quelques femmes sursautèrent de frayeur.

Sipich chuchota : « Dan, Dan, arrête... »

Pat Reilly jouait « *Night and day* » plus fort pour couvrir le bruit des voix. Cela ne servirait à rien, d'ailleurs, si jamais Anthony écoutait.

Dan Hollis alla au piano et se tint à côté de Pat. Il vacillait un peu.

— « Pat, » dit-il. « Ne joue pas *ça*. Joue *ceci*. » Et il se mit à chanter. D'une voix molle, enrouée, lamentable. « *Bon anniversaire... Nos vœux les plus sincères...* »

— « Dan ! » hurla Ethel Hollis. Elle essaya de s'élancer à travers la pièce vers son mari. Mary Sipich lui saisit le bras et la retint. Elle hurla de nouveau : « Dan, arrête... »

— « Mon Dieu, taisez-vous ! » dit Mary Sipich d'une voix sifflante en la poussant vers un des hommes. Celui-ci lui mit une main sur la bouche et la maintint tranquille.

— « ... *Bon anniversai-ai-re...* » termina de chanter Dan. Il se tut et regarda Pat Reilly. « Joue-le, Pat. Joue-le pour que je puisse le chanter juste... tu sais bien que je ne peux pas chanter un air si on ne m'accompagne pas ! »

Pat Reilly posa ses mains sur le clavier et commença *Lover* — sur un tempo de valse lente, comme Anthony l'aimait. Il était livide et ses mains cafouillaient.

Dan Hollis planta son regard sur la porte de la salle à manger. Sur la mère d'Anthony, et sur le père d'Anthony qui l'avait rejointe.

— « C'est *vous* qui l'avez mis au monde, » dit-il. La lumière des chandelles fit briller des larmes sur ses joues. « il a *fallu* que vous fassiez *ça...* »

Il ferma les yeux et des larmes coulèrent sous ses paupières. Il chanta à voix haute : « *Vous êtes mon rayon de soleil... mon seul rayon de soleil... vous me rendez heureux... quand je suis triste...* »

Alors, Anthony *fut* dans la pièce.

Pat s'arrêta de jouer. Il se figea. Tous se figèrent. La brise fit onduler les rideaux. Ethel Hollis ne pouvait même pas essayer de crier — elle s'était évanouie.

— « ... *Mon rayon de soleil...* » La voix de Dan se brisa. Ses yeux s'agrandirent. Il étendit les deux mains devant lui, l'une tenant le verre vide, l'autre le disque. Il hoqueta et dit : « Non... »

— « Méchant homme, » dit Anthony, et il le transforma par la pensée en quelque chose que personne n'aurait cru possible, puis il enterra par la pensée cette chose au fond d'une tombe très, très profonde, dans le champ de maïs.

Le verre et le disque tombèrent sur le tapis avec un bruit mat. Ni l'un ni l'autre ne se cassèrent.

Le regard violacé d'Anthony fit le tour de la pièce.

Quelques personnes se mirent à marmonner. Tous essayèrent de sourire. Le marmottement emplit la pièce comme une approbation lointaine. Une ou deux voix claires se dégagèrent des murmures.

— « Oh ! c'est une très *bonne* chose, » dit John Sipich.

— « Une bonne chose, » dit le père d'Anthony en souriant. Il avait plus l'habitude du sourire que la plupart d'entre eux. « Une chose merveilleuse. »

— « C'est chouette... vraiment chouette, » dit Pat Reilly, les larmes lui coulant des yeux et du nez, et il se remit à jouer du piano, doucement, ses mains tremblantes essayant de trouver les notes de *Night and day*.

Anthony grimpa sur le piano et Pat joua pendant deux heures.

***

Ensuite, ils regardèrent la télévision. Ils passèrent dans la pièce du devant, n'allumèrent que quelques chandelles et placèrent des chaises autour du poste. C'était un petit écran et ils ne pouvaient pas tous se rapprocher suffisamment pour voir, mais ça ne faisait rien.

Ils n'allumèrent même pas le poste. Il n'aurait pas marché de toute manière, puisqu'il n'y avait pas d'électricité à Peaksville.

Ils se contentaient de s'asseoir en silence, de contempler les formes tordues et tourbillonnantes passant sur l'écran et d'écouter les sons provenant du haut-parleur, et personne n'avait la moindre idée de ce dont il s'agissait. Jamais personne. C'était toujours la même chose.

— « C'est vraiment bien, » dit à un moment Tante Amy dont les yeux pâles contemplaient les ombres évanescentes dénuées de sens. « Mais j'aimais plutôt mieux quand il y avait d'autres villes ailleurs et que nous pouvions avoir des vrais... »

— « Voyons, Amy ! » dit Maman. « C'est bon pour toi de dire cela. Très bon. Mais comment peux-tu le penser ? Voyons, cette télévision est *beaucoup* mieux que tout ce que nous avons jamais eu ! »

— « Oui, » renchérit John Sipich d'une voix joviale. « C'est parfait. C'est le meilleur spectacle que nous ayons jamais vu ! »

Il était assis sur le divan avec deux autres hommes, et ils maintenaient Ethel Hollis plaquée sur les coussins, lui tenant les bras et les jambes et lui couvrant la bouche de leurs mains, afin de l'empêcher de hurler.

Maman regarda par la fenêtre du devant, au bout de la route obscure, au-delà du champ de blé des Henderson, vers le vaste néant gris et sans fin dans lequel le village de Peaksville flottait comme une âme — l'immense néant qui était surtout visible de nuit, quand la journée de plomb fabriquée par Anthony était passée.

Cela ne servait à rien de se demander où ils étaient. A rien du tout. Peaksville était simplement quelque part. Quelque part en dehors du monde. Et cela depuis trois ans, depuis le jour où Anthony était sorti de son ventre et où le vieux Docteur Bates — Dieu ait son âme — avait hurlé en laissant tomber le bébé et en essayant de le tuer, et où Anthony avait vagi et avait fait cette chose. Emporté le village quelque

part. Ou bien détruit le monde et laissé seulement le village. Personne ne savait laquelle des deux choses il avait faite.

Cela ne servait à rien de se poser des questions à ce sujet. Rien n'était du moindre secours — il n'y avait qu'à vivre comme on devait vivre. Vivre, toujours vivre, si toutefois Anthony vous laissait vivre.

« Voilà de dangereuses pensées » se dit-elle.

Elle se mit à marmonner. Les autres se mirent eux aussi à marmonner. Ils avaient tous eu des pensées, évidemment.

Les hommes assis sur le divan chuchotèrent longuement à l'oreille d'Ethel Hollis, et quand ils retirèrent leurs mains de sa bouche, elle marmonna aussi.

Tandis qu'Anthony était assis sur le poste et fabriquait de la télévision, ils restèrent assis autour à marmonner et à regarder les ombres vacillantes et dénuées de sens, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain il neigea, ce qui détruisit la moitié des récoltes — mais ce fut une *bonne* journée.

(*Traduit par François Valorbe.*)

A l'aube du grand soir

(Daybroke)

par ROBERT BLOCH

Une autre vision d'une guerre future. Mais si celle de Bester, dans l'histoire qui précède, était principalement satirique, celle de Bloch nous plonge dans une horreur dantesque. On songe à Goya et ses « Désastres de la guerre », *mais un Goya des temps futurs, au diapason d'une horreur encore inconcevable de nos jours. Si jamais la science-fiction fut porteuse d'un message, c'est dans un tel récit qu'on pourra le trouver.*

Les têtes atomiques tournoyaient haut dans le ciel, et le fracas de leur passage ébranlait la montagne.

Semblable à un dieu énigmatique, indifférent à la chute du moineau ou à celle du missile, il était assis au fond de son sanctuaire blindé. Il n'avait nul besoin de sortir de son abri pour contempler la cité en contrebas.

Il savait ce qui se passait... il le savait depuis que, au début de la soirée, la télévision avait clignoté et s'était évanouie. Un annonceur, vêtu du saint costume blanc des arts guérisseurs, était en train d'exposer un important message concernant le laxatif le plus populaire du monde — celui que préféraient la plupart des gens, celui que quatre docteurs sur cinq utilisaient eux-mêmes. Au beau milieu de ses louanges à l'égard de cette nouvelle et stupéfiante découverte médicale, il s'était arrêté et avait demandé au public de rester à l'écoute, dans l'attente d'un bulletin spécial.

Mais le bulletin ne vint jamais ; en lieu et place, l'écran s'éteignit et le tonnerre éclata.

Toute la nuit la montagne trembla, et l'homme assis trembla aussi ; non de crainte, mais d'excitation. Il s'y était attendu, évidemment, et c'était pourquoi il était *là*. Les autres en avaient parlé pendant des années ; il y avait eu des rumeurs irraisonnées, des avertissements solennels, quantité de bavardages chuchotés dans les bistrots. Mais les lanceurs-de-rumeurs, les lanceurs-d'avertissements et les chuchoteurs-de-bistrots n'avaient pas bougé. Ils étaient restés dans la ville, et lui seul avait fui.

Certains, il le savait, étaient restés pour affronter de leur mieux l'inévitable fin, et ceux-ci, il les saluait pour leur courage. D'autres

avaient tenté d'ignorer l'avenir, et ceux-là, il les haïssait pour leur aveuglement. Et tous, il les plaignait.

Car, depuis longtemps, il avait compris que le courage ne suffisait pas, et que l'ignorance volontaire n'était pas le salut. Les paroles avisées ou sages sont semblables : elles n'arrêteront pas la tempête. Et quand approche la tempête, il est préférable de s'enfuir.

Aussi s'était-il préparé cette retraite de montagne, surplombant la ville, et où il ne risquait rien ; il y serait en sécurité pendant des années encore. D'autres gens d'égale fortune auraient pu faire de même, mais ils étaient trop sages ou trop fous pour faire face à la réalité. Donc, pendant qu'ils répandaient leurs rumeurs, trompettaient leurs avertissements et marmonnaient dans leurs verres, il bâtissait son sanctuaire ; « matelassé » de plomb, amplement approvisionné, ayant de quoi subvenir à tous les besoins pour de nombreuses années... y compris une copieuse quantité du laxatif le plus célèbre au monde.

***

L'aube vint enfin et les échos du tonnerre moururent, et il gagna un emplacement spécial, blindé, d'où il pouvait braquer son périscope sur la cité. Il eut beau écarquiller les yeux ou froncer les sourcils, il n'y avait rien à voir — que des nuages noirs qui s'élevaient en tourbillonnant, puis rougissaient en s'étalant jusqu'à l'horizon invisible.

Alors il sut qu'il devait descendre jusqu'à la ville s'il voulait *savoir*, et il se prépara en conséquence.

Il fallait porter un costume spécial, une astucieuse combinaison faite de plomb et de tissu isolant, très coûteuse et très difficile à obtenir. C'était un costume ultra-secret, du genre que possèdent seuls les généraux du Pentagone. Ils ne peuvent pas s'en procurer pour leurs épouses, et ils doivent les voler pour leurs maîtresses. Mais *lui*, il en avait un. Il l'endossa.

Un ascenseur rapide l'amena à la base de la montagne. Son automobile l'y attendait. Les portes blindées se refermèrent automatiquement derrière lui ; il prit la route de la ville.

Par la visière de son casque isolant, il voyait un brouillard jaunâtre et, bien qu'il n'y eût aucune circulation, aucun signe de vie, il conduisit lentement.

Au bout d'un moment le brouillard se dissipa, et il put contempler le paysage. Des arbres jaunes et de l'herbe jaune, se découpant sur un ciel jaune dans lequel se tordaient d'immenses nuages.

Van Gogh, se dit-il, tout en sachant que c'était un mensonge. Car ce n'était pas une main d'artiste qui avait fracassé les fenêtres des fermes, pelé la peinture sur le flanc des granges, étouffé le souffle chaud du bétail groupé dans les champs et raidi par la peur puis par la mort.

Il conduisit le long de la large artère menant à la cité ; une artère

qui d'ordinaire fourmillait de véhicules multicolores. Mais aucune autre automobile ne circulait plus dans cette artère.

Il ne *les* vit qu'en approchant des faubourgs ; ayant dépassé un virage, il tomba sur l'avant-garde — alors la panique le saisit et il s'arrêta net au bord d'un fossé.

Devant lui la route était couverte d'automobiles à perte de vue... Masse solide, pare-chocs contre pare-chocs, comme prête à l'écraser sous ses roues en mouvement.

Mais les roues ne tournaient pas.

Les véhicules étaient morts. L'autoroute était un cimetière d'autos. Il s'approcha à pied, passant avec respect près des cadavres des Cadillac, des Chevrolet, des Buick. De près il put constater l'évidence de fins violentes : le verre fracassé, les pare-chocs enfoncés et les capots bosselés.

Il observa de nombreux signes de luttes pitoyables ; ici une minuscule Volkwagen, coincée et écrasée entre deux énormes Lincoln ; là une MG, qui avait péri sous les roues d'une Chrysler. Mais maintenant toutes étaient inertes.

Il avait du mal à imaginer avec une lucidité identique la tragédie qui avait touché les gens à l'intérieur de ces autos. Ils étaient morts aussi, bien sûr, mais leur trépas semblait insignifiant. Peut-être sa pensée avait-elle été affectée par l'attitude de l'époque, devant laquelle l'homme tendait de moins en moins à être identifié comme individu, et de plus en plus à être considéré selon le statut symbolique de la voiture qu'il possédait. Lorsqu'un étranger conduisait dans la rue, on pensait rarement à lui en tant que personnage ; la réaction immédiate était : « Voilà une Ford — voilà une Pontiac — voilà une de ces grosses Imperial. » Et les hommes se vantaient de leurs voitures plutôt que de leurs caractères. Ainsi la mort des automobiles paraissait-elle plus importante que celle de leurs propriétaires. Il ne semblait pas que des êtres humains eussent péri dans cette ruée pour s'échapper de la cité ; c'étaient les voitures qui, prises de panique, avaient foncé vers la liberté, et n'y avaient pas réussi.

Il quitta la route et continua le long du fossé ; il atteignit les premiers trottoirs des faubourgs. Les preuves de destruction s'accentuaient. Explosion et implosion avaient fait leur œuvre. Dans la campagne, la peinture avait été arrachée des murs ; mais dans les faubourgs les murs avaient été arrachés des bâtiments. Toutes les maisons n'étaient pas rasées. Il restait encore nombre de bungalows debout ; mais nul signe de leurs propriétaires. Dans certaines des pittoresques maisons blanches modernes, avec leurs lignes légères et leurs lourdes hypothèques, les parois latérales en verre étaient intactes ; mais à l'intérieur, nul signe de l'active et gaie vie faubourienne ; les postes de télévision étaient morts.

La couche de débris augmentait, empêchant de plus en plus sa progression. Apparemment, une explosion avait balayé le quartier ; la voie était jonchée des débris variés d'Exurbia.

***

Il se fraya un chemin à travers des boîtes de Kleenex, des têtes réduites artificielles qui un jour s'étaient balancées à la fenêtre arrière de voitures, des listes d'achats froissées, et des rendez-vous de psychiatres griffonnés.

Il marcha sur une casquette, faillit buter sur un gril tordu, se prit les pieds dans les bretelles de faux seins en caoutchouc. Les prises d'égouts étaient bouchées par les décombres d'un drugstore détruit ; épingles à cheveux, chaussettes de nylon, un tas de livres de poche, un plein carton de tranquillisants, une masse de lotions, suppositoires et désodorisants, et une grande photo découpée de Harry Belafonte, sur laquelle était tombée une tasse de chocolat bouillant.

Il continua, à travers un fatras de rasoirs électriques pour dames, de sélections du Club du Livre du Mois, de disques de Presley, de fausses dents, et de traités sur l'existentialisme. Maintenant il approchait vraiment de la cité proprement dite. Les signes de la dévastation se multipliaient. Passant péniblement près du site de l'université, il remarqua, avec un sursaut d'horreur, que le gigantesque stade de rugby n'existait plus. Niché non loin de là, se trouvait le minuscule immeuble des Beaux-Arts, et il crut d'abord que cet édifice aussi avait été rasé. Mais, regardant de plus près, il s'aperçut que les Beaux-Arts n'avaient pas été touchés, sinon par des marques de décrépitude et de négligence naturelles.

A présent, il avait du mal à suivre un trajet régulier, car les rues étaient encombrées de véhicules détruits, et les trottoirs souvent barrés par des poutres ou des façades entières d'immeubles écroulés. Des structures avaient été complètement écartelées ; il y avait d'affreuses variations : ici un toit s'était effondré, là une pièce éventrée montrait son contenu. Apparemment, le cataclysme était survenu instantanément, et sans avertissement, car il y avait peu de corps dans les rues ; et ceux qu'il apercevait dans les immeubles ouverts montraient que la mort les avait frappés au milieu de leurs occupations habituelles.

Là, dans un sous-sol encombré, un gros homme effondré sur son établi de bricoleur, regardant sans le voir le célèbre calendrier qui exhibait entièrement les charmes de Marilyn Monroe. Deux étages au-dessus, à travers l'huisserie brisée d'une fenêtre de salle de bains, sa femme, morte dans la baignoire, tenant encore une revue cinématographique avec le portrait de Rock Hudson en couverture. Et tout en haut, dans le grenier ouvert au ciel, deux jeunes amants étendus sur un lit de cuivre, nus, figés dans l'extase de leur dernière étreinte.

Il se détourna et, continuant sa progression, évita volontairement d'examiner les corps. Mais il ne put éviter de les *voir* ; avec l'accoutumance, sa répulsion se transforma en vague dégoût. Lequel enfin fit place à la curiosité.

Passant près d'une cour d'école, il fut content de voir que la fin était venue sans violence grotesque ou contre nature. Une vague de gaz paralysant s'était probablement étendue sur le quartier. La plupart des silhouettes étaient immobilisées dans des postures normales. Il y avait

là tous les aspects de l'enfance habituelle — le grand garçon frappant le petit, tous deux appuyés contre une palissade, à l'endroit même où les avait trouvés l'explosion ; un groupe de six jeunes en blousons de cuir noir uniformes, entassés sur le corps d'un enfant porteur d'un blouson blanc.

Au-delà du terrain de récréation s'élevait le centre de la ville. Vu à distance, les amas de maçonnerie bouleversée évoquaient un jardin fantastique retourné par un laboureur en folie. Çà et là, dans les interstices des énormes entassements, s'élevaient de petites langues de flammes. Par endroits émergeaient comme des tiges les étages inférieurs des gratte-ciel, dont le sommet avait été tranché par le passage d'une faucille thermonucléaire.

Il hésita, se demandant s'il serait possible de pénétrer dans ce bizarre amoncellement. Puis il aperçut la colline, plus loin, et l'imposante structure qui était le Bâtiment Fédéral. Miraculeusement respecté par l'explosion, celui-ci était toujours debout et, dans le brouillard, il pouvait voir le drapeau qui flottait encore sur le toit. Il devait y avoir de la vie là-bas, et il sut qu'il ne serait pas satisfait avant de l'avoir rejointe.

Mais longtemps avant d'avoir atteint son objectif, il trouva d'autres preuves que la vie continuait. Tout en se déplaçant délicatement et prudemment parmi les débris, il finit par s'apercevoir qu'il n'était pas totalement seul dans le chaos.

Partout où crépitaient les flammes, s'agitaient des formes furtives silhouettées devant le feu. Avec horreur, il constata qu'elles entretenaient les incendies ; elles brûlaient les barricades qui ne pouvaient être détruites autrement, afin d'entrer dans les boutiques et les magasins à piller. Certains des malfaiteurs étaient silencieux et honteux, les autres bruyants et saoûls ; tous étaient condamnés.

Il le savait, et c'est ce qui l'empêcha de s'interposer. Ils pouvaient piller et fracturer à volonté, ils pouvaient se disputer quelque part le butin : dans quelques heures ou dans quelques jours, les radiations auraient fait leur inévitable ravage.

***

Personne ne s'opposa à son passage ; peut-être le casque et le vêtement protecteur ressemblaient-ils à un uniforme officiel. Il poursuivit sans encombre son chemin et voici ce qu'il vit :

Un homme, les pieds nus, affublé d'un manteau de vison, fracassant la porte d'un bar et passant des bouteilles à quatre petits enfants qui faisaient la chaîne...

Une vieille femme, debout dans la chambre forte éventrée d'une banque, poussant des piles de billets dans la rue avec son balai. Dans un coin gisait le corps d'un homme aux cheveux blancs, les bras écartés dans un futile effort pour embrasser un monceau de pièces. Impatiente,

la femme le poussa avec son balai. La tête de l'homme roula, et un dollar d'argent jaillit de sa bouche entrouverte...

Un soldat et une femme, arborant le brassard de la Croix-Rouge, qui amenaient une civière jusqu'à l'entrée bloquée d'une église partiellement rasée. Ne pouvant entrer, ils portèrent la civière sur le côté de l'édifice, et le soldat défonça à coups de pieds un des vitraux...

Dans un sous-sol, un studio d'artiste ouvert en plein ciel ; ses murs étaient encore intacts et couverts de toiles abstraites. Au centre de la pièce se dressait le chevalet, mais l'artiste avait disparu. Ce qui restait de lui était étalé en une masse dégoulinante sur le tableau, comme si l'artiste avait finalement réussi à mettre quelque chose de lui-même dans sa peinture...

Un amoncellement de verre brisé qui avait été un laboratoire de chimie et, au centre, une silhouette recroquevillée sur un microscope. Sur la lame se trouvait une cellule unique que le savant observait attentivement lorsque le monde s'était écroulé autour de lui...

Une femme avec le visage d'un mannequin de *Vogue*, étalée dans la rue. Apparemment, elle avait été frappée alors qu'elle se rendait à un travail, car sa petite main aristocratique tenait toujours la courroie de son carton à chapeau. Par quelque hasard, l'explosion l'avait totalement déshabillée ; ainsi étendue, elle montrait tous ses charmes coûteux...

Un type maigre émergeant d'une boutique de prêteur sur gages, porteur d'un énorme tuba. Il disparut momentanément dans la charcuterie voisine et, lorsqu'il revint, le pavillon de son tuba était bourré de saucisses...

Un studio d'émissions publiques de radio, complètement démoli ; la scène autrefois immaculée était couverte de cartouches écrasées des quinze différentes variétés de la Cigarette Américaine Préférée, et de bouteilles brisées des vingt qualités de la Bière Américaine Préférée. Emergeant du fatras, la tête du Présentateur Américain Préféré regardait fixement une cabine insonorisée, laquelle servait à présent de cerceuil à un garçonnet de neuf ans, qui avait su la moyenne annuelle des points marqués depuis 1882 par toutes les équipes des principales fédérations de base-ball...

Une femme aux yeux égarés assise dans la rue, pleurant et gémissant sur un chaton qu'elle berçait dans ses bras...

Un courtier à son bureau, dont le corps était momifié dans des rouleaux de bandes de télétype...

Un autobus, écrasé contre un mur de briques ; ses passagers encombraient encore le couloir ; ils se tenaient encore aux poignées du plafond, jusque dans la raideur cadavérique...

L'arrière-train d'un lion de pierre derrière lequel s'était élevée autrefois la Bibliothèque ; devant, sur les marches, le cadavre d'une femme d'âge mûr dont le cabas avait vomi son contenu sur la chaussée : deux romans policiers, un exemplaire des « *Plaisirs de l'enfer* » et le dernier numéro du *Reader's Digest*...

Un petit garçon coiffé d'un chapeau de cow-boy, qui pointait un pistolet à amorces sur sa petite sœur en criant : « Pan ! T'es morte ! »

(Elle l'était.)

A présent, il marchait lentement, gêné par des obstacles à la fois matériels et spirituels. Il approchait du bâtiment sur la colline par une voie tortueuse ; il se contraignait à éviter la répugnance, à surmonter toute curiosité morbide, à refouler sa pitié, à oublier son horreur.

Il savait qu'autour de lui, dans le noyau de la cité, se trouvaient d'autres êtres, certains accomplissant des actes de pitié, d'autres portant héroïquement secours. Mais il les ignora tous, car ils étaient morts à ses yeux. Quelques-uns d'entre eux le hélèrent, mais il poursuivit son chemin sans les écouter, sachant que leurs paroles n'étaient que des râles de mourants.

Mais subitement, alors qu'il gravissait la colline, il se retrouva en train de pleurer. Les larmes chaudes et salées couraient le long de ses joues et brouillaient l'intérieur de son casque, si bien qu'il ne voyait plus clairement. Et c'est ainsi qu'il émergea du cercle central ; le cercle central de la cité, le cercle central de l'enfer de Dante.

Ses larmes cessèrent de couler et sa vision s'éclaircit. Devant lui se dressait la fière silhouette du Bâtiment Fédéral, étincelant et intact — ou presque.

***

Comme il arrivait près de l'imposant escalier en examinant la façade, il remarqua quelques signes d'avarie et de corrosion sur la surface de l'édifice. La terrible explosion n'avait infligé de dommages visibles qu'aux grandes statues surmontant le grand portail voûté ; les sculptures symboliques avaient été partiellement détruites : toute la face antérieure s'était effondrée. Il cilla devant les contours évidés des trois figures ; jamais il n'avait réalisé que la Foi, l'Espérance et la Charité étaient creuses.

Puis il pénétra dans l'immeuble. Des soldats fatigués gardaient le portail, mais ils ne firent pas un geste pour l'arrêter, sans doute parce qu'il portait un vêtement protecteur encore plus perfectionné et plus impressionnant que le leur.

A l'intérieur de l'édifice, une petite armée de gratte-papiers et d'officiers supérieurs fourmillait dans les corridors, ou dans les escaliers. Il n'y avait plus d'ascenseurs, évidemment : ils avaient cessé de fonctionner quand l'électricité avait été coupée. Mais il pouvait grimper.

Il voulut monter tout de suite, car c'était pour cela qu'il était venu. Il désirait contempler la ville d'en haut. Dans sa combinaison grise isolante, il ressemblait à un automate et, comme un automate, il gravit l'escalier avec raideur ; il atteignit enfin le dernier étage.

Mais il n'y avait là aucune fenêtre ; rien que des bureaux entièrement clos. Il suivit jusqu'au bout un très long couloir. Il se trouva dans une vaste salle éclairée de lumière grisâtre par le mur de verre qui en formait le fond.

Assis derrière un bureau, un homme secouait le combiné d'un téléphone de campagne en jurant. Il regarda curieusement l'intrus, vit l'uniforme isolant, et se remit à injurier l'instrument dans sa main.

Il était donc possible de marcher jusqu'à la vaste baie et de regarder en contrebas.

Il était possible de voir la ville, ou plutôt le cratère qui avait été la ville.

A l'horizon la nuit se mêlait à la brume, mais il n'y avait pas d'obscurité. Les petits foyers d'incendie s'étaient étendus, apparemment, avec l'arrivée du vent, et maintenant il contemplait une marée de flammes grandissante. Les clochers tordus et les édifices ravagés se noyaient dans les vagues pourpres. Tandis qu'il regardait, ses larmes revinrent, mais il savait qu'il n'y aurait jamais assez de larmes sur terre pour éteindre les feux.

Il se retourna alors vers l'homme assis, remarqua pour la première fois qu'il portait un des uniformes très spéciaux réservés aux généraux.

Ce devait donc être le général en chef. Oui, il en était certain maintenant, car autour du bureau le sol était jonché de morceaux de papiers. C'étaient peut-être des cartes périmées, ou peut-être des traités caducs. Cela n'avait aucune importance dorénavant.

Sur la paroi derrière le bureau, il y avait une autre carte ; et *celle-là* avait une grande importance. Elle était couverte d'épingles noires et rouges, et il lui fallut un moment pour déchiffrer leur signification. Les épingles rouges représentaient les destructions, car il y en avait une sur le nom de *leur* ville. Et il y en avait une pour New York, une pour Chicago. Detroit, Los Angeles — chaque centre important avait été percé.

Il regarda le général, et finalement la parole lui revint.

— « Ce doit être horrible, » dit-il.

— « Oui, horrible, » fit le général en écho.

— « Des millions et des millions de morts. »

— « Morts. »

— « Les villes détruites, l'air pollué, et aucun espoir d'en réchapper. Aucun espoir, nulle part au monde. »

— « Aucun espoir. »

Il se détourna et regarda encore une fois par la fenêtre, contemplant l'Enfer. Il songeait : « *C'est donc ainsi que ça devait se passer... c'est donc ainsi que le monde meurt.* »

Il regarda de nouveau le général, puis soupira.

— « Dire que nous avons été battus, » chuchota-t-il.

L'éclat rouge des flammes augmenta, et dans cette lumière il vit le visage exultant, presque joyeux, du général.

— « Que voulez-vous dire ? » dit fièrement le général. « Nous avons gagné ! »

(Traduit par P.J. Izabelle.)

Les jumeaux

(Twin's wail)

par ELISABETH MANN BORGESE

L'une des filles du grand écrivain Thomas Mann, elle aussi auteur de talent, nous propose ici un récit indéfinissable et envoûtant, plus proprement étrange que S.F., et que vous ne pourrez lâcher avant d'avoir fini de le lire. Quel est le mystère qui réside derrière la double personnalité des jumeaux de cette histoire, et derrière leurs destins inexplicablement parallèles ?

Au début, quand il disait : « Ce n'est pas sa faute, voyons, n'importe quelle Martha aurait agi de même ; c'est à cause de lui qu'elle est ainsi ; la Martha que j'avais était la même, » on le crut fou. Mais lorsqu'il eut rassemblé les faits, patiemment, humblement, on s'aperçut qu'ils formaient un tout. On se mit à s'interroger sur leur signification, à espérer que tout se terminerait bien, on leur souhaita bonne chance, à Phil et à Martha, quelle que fût leur identité. On se dit qu'ils avaient suffisamment payé. Payé quoi ? Nul ne le savait, mais ils avaient payé. A présent, ils pouvaient aller de l'avant, Phil et Martha.

***

Vanyambadi, 24 avril 1918

Aujourd'hui, James les a baptisés. Willoughby et Theophil. Willoughby d'après le nom de papa. « Willy » lui va bien, à notre bébé. Et si l'un d'eux s'appelle Willy, il est bon que l'autre se nomme Philly. Nous avions aussi pensé à Philip, mais, au fond, cela n'aurait pas grand sens dans notre famille. « Theophil » est de bon augure. Que Dieu le prenne en affection.

6 juin

Il faut toujours que Will soit du côté gauche et Phil du côté droit, dans le berceau, dans la voiture. Si on les couche dans l'autre sens, ils pleurent. Du reste, il est plus facile de les distinguer ainsi. Le docteur Edgecombe veut qu'on les sépare. D'après lui, ils grandiraient mieux. Mais c'est impossible. Ils pleurent. Will met son bras gauche sous sa tête, Phil son bras droit. Et quand les gens les regardent — on n'a jamais vu de jumeaux ici, et on les contemple comme des monstres —

ils éclatent en sanglots tous deux en même temps. Et quand je les berce, ils se calment, ils sucent leur pouce : Will le droit, Phil le gauche. C'est toujours ainsi. L'un est toujours le reflet de l'autre.

24 juillet

Les domestiques dont il faut s'accommoder ici ! Franchement, Yoshi me fait peur mais, si je la renvoie, celle qui suivra sera peut-être pire. Yoshi dit qu'ils veulent être deux mais que le dasus les empêche. En mâchonnant une plume de perroquet qui lui sert de cure-dents, elle dit que, s'ils ne peuvent pas être deux, il y aura un tremblement de terre, un terrible tremblement de terre.

11 novembre

Ils ont craché leurs épinards, tous les deux. Ils ont les mêmes goûts et les mêmes dégoûts. Ils mouillent leurs couches en même temps. Quelle catastrophe si je changeais Phil sans changer Will ! Et Will doit toujours passer le premier.

1er mai

Yoshi dit, et elle porte sur la tête un de mes vieux bas en guise de turban : Aidez-les à être deux. Elle dit : Rasez les cheveux de Will et sacrifiez-les à Shiva-aux-quatre-bras, pour qu'il les coupe deux fois en deux. Brûlez les cheveux de Will. Mais enduisez de bouse les cheveux de Phil. Cela les aidera à être deux.

9 novembre

Le rhume de Will se traîne. Nous l'avons encore gardé à la maison aujourd'hui. Il est de mauvaise humeur et un peu patraque. Il s'est fait une grosse égratignure en jouant dans sa chambre avec des rails de train. Quand Phil est rentré, je veux bien être pendue si sa jambe à lui n'était pas aussi égratignée. La droite. Il avait rampé vers la barrière du jardin et il était tombé sur les barbelés.

13 décembre

Yoshi dit, d'une voix chantante et magique qui n'est pas la sienne : Ne les baignez pas dans l'eau, qui crée la ressemblance. Il faut frotter Will avec de la graisse d'hilsa mais, pour Phil, prenez du foin deux fois mâché par une vache sacrée et faites-le bouillir dans l'huile de palmier, avec des feuilles de santal. Enduisez Phil de ce mélange. Cela les rendra différents.

12 février

A la crèche de la Mission, il y a, parmi les enfants, un Peter Toledo et un Peter MacGregor. Peter Toledo est petit, brun, mollasson ; Peter MacGregor est grand, blond, nerveux. Ils n'ont de commun que le nom. Et le fait que Phil s'en prenne à Peter Toledo et Will à Peter MacGregor.

Aujourd'hui, à la cantine, Phil a pris les biscuits de Peter Toledo, et il l'a battu quand il a pleuré. Dans la cour, Will a poussé Peter MacGregor du haut de la balançoire, il a éclaté de rire et battu des mains quand il a vu que Peter s'était fait mal.

Noël

Cela paraît si étrange, ces deux enfants qui n'en font qu'un. Et l'on ne sait où finit l'un et où commence l'autre. Will est pour Phil, Phil est pour Will, et l'on dirait qu'ils absorbent ainsi toute la place disponible. L'espace qui les sépare paraît différent de celui qui les entoure, comme imprégné de communications invisibles. J'ai étudié la question dans les livres, et cela semble parfaitement normal. James dit qu'ils ont chacun une âme, qu'ils sont isolés devant Dieu. Quelquefois, je me le demande.

5 mai

Phil a poussé plus vite que Will. Il a deux centimètres de plus, à présent. Mais Will devient si autoritaire. Phil — « mon Phil » — doit agir exactement comme il le désire. Phil est si gentil. Il ne s'en plaint pas. Ce matin, Will a mouillé le lit de Phil. Je le sais, car le lit de Phil était sec quand je suis venue le chercher pour son bain. Mais Will a dit: « Phil a fait pipi dans son lit. Vilain Phil. » Et Phil nous a regardés si tristement, avec un pauvre petit visage. Je suis presque sûre qu'il se croyait coupable.

La Toussaint

Yoshi dit : Leurs karmas sont deux. Ils sont deux. Elle s'est assise sur un tabouret, près du rideau de perles de l'entrée, elle a étendu son châle sur Will et Phil debout à ses côtés, et elle a joint leurs mains — la main gauche de Will, la main droite de Phil — sur ses genoux. La ligne de cœur et la ligne de tête ne se rencontreront jamais sur la paume de Will : il sera impulsif. Phil, par contre, sera méditatif. Voyez, là où elles se rejoignent, la ligne de tête et la ligne de cœur, pour n'en plus faire qu'une. Cette bosse annonce la fortune et la sagesse. La ligne de vie est longue mais la colline d'amour est toute amenuisée ; sa route sera cahoteuse, son orgueil brisé. La fortune de Will est bonne, mais il est sauvage et violent. Le champ de Dishnana augure l'abondance, mais la colline d'amour est exactement semblable à celle de Phil, identique, et sa ligne de vie est coupée par les Asuras. Leurs karmas sont deux, dit Yoshi.

Les Rameaux

J'ai donné à Phil un lapin aux grandes oreilles, mais il a pleuré jusqu'à ce que Will en ait un tout pareil. J'ai donné à Willy un carillon mais il l'a cassé en deux, la moitié pour lui, la moitié pour Philly. Je leur ai donné un attelage de chevaux au galop tirant un chariot couvert. Ils ont pleuré : ils n'en voulaient pas un, mais deux. Il n'y en avait

pas d'autre, pas un seul dans tout Vanyambadi. Alors, ils ont crié : Nous en avons peur, enlève-le.

⁂

Elle n'est pas allée plus loin. Pauvre mère. Là, sa main s'est arrêtée. Si elle avait écouté Yoshi, peut-être la terre aurait-elle attendu. D'ailleurs, nous devions partir, car papa avait été nommé à Chicago, à la paroisse de Christ Church. Mais la terre n'attendit pas. Dieu seul sait pourquoi elle nous en voulait, à mon Will et à moi.

Je ne me rappelle pas grand-chose. Un jour morne aux couleurs effrayantes. Le chaton qui vomissait et miaulait, le chien de berger qui tournait en rond, la queue entre les pattes. Yoshi était partie au village. Le vin de riz, trop de vin de riz, disaient-ils, je m'en souviens. A-t-on jamais vu semblable coucher de soleil, disaient-ils. Un nuage bordé d'or, monstrueux, pesait sur l'horizon. Puis, tout tourna autour de moi, je fus pris de nausées, j'essayai de me tenir en équilibre à quatre pattes. Quand ce fut fini, la maison s'était écroulée, la cour béait et fumait, le chien de berger hurlait à la mort devant les ruines, et papa me prit dans ses bras, m'embrassa, m'emporta. Mère était partie au ciel, disait-il, et Will l'avait accompagnée pour qu'elle ne soit pas seule, mais Philly et papa iraient à Chicago. Les étoiles avaient de longues queues et tourbillonnaient dans le ciel par le hublot du navire.

Pauvre père. S'il m'avait écouté, peut-être aurions-nous trouvé Will, car il n'était pas au ciel. J'entendais sa voix qui m'appelait dans la nuit et je criais à la nurse qui venait me consoler : Mon Will pleure, mon Will me cherche. Je l'entendais souvent. Je savais qu'il était malade et qu'il nous cherchait. Will lui manque tellement, disaient-ils.

Il y avait un miroir dans le vestiaire de l'école, à Chicago. Un jour, je le regardai pendant que le maître boutonnait mon anorak et je m'écriai, fou de joie : « Voilà mon Will. » Les autres enfants désignèrent du doigt leurs images dans le miroir, ils crièrent des noms, eux aussi, en riant et en sautant. Voilà un autre Dick. Où est l'autre Helen ? Mon Tommy. Plusieurs s'inventèrent un jumeau. Ce fut un jeu comme un autre. Ainsi, mon Will s'estompa dans le royaume du rêve et fut oublié. Je l'échangeai contre de nouveaux jouets en même temps que les anciens.

Cela se passait il y a trente ans.

⁂

CHICAGO TRIBUNE, 4 décembre 1952. UN ECRIVAIN EST POIGNARDE DANS SON APPARTEMENT PAR SA FEMME, EN ETAT D'EBRIETE. Rome, le 3 décembre. William Sailor, Anglo-Indien, trente-quatre ans, a été assassiné cet après-midi dans son appartement de la Via Sistina. Son épouse, ex-Martha Egan, artiste de télévision, se serait jetée sur lui avec un couteau de chasse. Ivre et droguée comme on devait le constater par la suite, elle lui laboura la joue et le blessa

au bras gauche. Tandis que Sailor, chancelant, s'efforçait de reprendre ses sens, elle tira sur lui deux coups de pistolet. Sailor fut tué net. Les voisins et la police, alertés par le bruit, se rendirent sur les lieux du crime. Mrs. Sailor s'effondra, en proie à une crise de nerfs. On avait déjà plusieurs fois entendu le couple se quereller.

William Sailor avait perdu toute sa famille en 1921, lors du tremblement de terre de Vanyambadi, en Inde. Engagé à seize ans dans la marine marchande anglaise, il mena une existence aventureuse et visita les côtes d'Afrique et d'Asie dans leur presque totalité. Après la guerre, il s'établit à Rome où il épousa Martha Egan en 1949. William Sailor est l'auteur de nombreux récits de voyages et d'aventures. Son ouvrage le plus connu est un roman, « *Les étrangers n'ont pas d'asile* ».

***

— « Tu as vu ça, Phil ? » s'écria Robby MacNutting, par-dessus la table du déjeuner. « C'est dans le *Tribune* de ce matin. C'est fou ce que ce type te ressemblait. Je n'ai jamais vu ça. Regarde le front, généreux comme le tien, les cheveux en brosse courte, les yeux interrogateurs. Ils sont sûrement foncés, eux aussi. Le nez long et droit. Les plis de la bouche, plus marqués d'un côté que de l'autre. Et il relève une épaule, tout comme toi. Ton sosie, mais inversé. » Il lui tendit la page.

Le journal tremblait tant dans la main de Phil qu'il le posa sur la table et qu'il le lissa avec le dos de sa cuiller comme pour l'aplatir ou pour bien s'assurer de sa présence. Jim Wilder rapprocha sa chaise pour regarder la photo ; Ted Connally qui était assis de l'autre côté de la table, se leva, la contourna, et vint s'appuyer sur la chaise de Phil pour voir par-dessus son épaule.

— « Seigneur, » fit Jim Wilder, « c'est à donner la chair de poule. »

— « Phil, mon vieux, » hurla Ted Connally en s'esclaffant, « quelle impression ça fait de mourir assassiné ? » Il lui assena une claque sur l'épaule.

— « Oh ! après tout, » dit Robby McNutting, secourable, « on ne peut pas juger sur une téléphoto. Il n'était peut-être pas du tout comme ça. »

Phil contemplait le texte et la photo. « Je le savais, » marmonna-t-il. « Je le savais. Je l'ai toujours su. » Puis il but son Martini, celui de McNutting, celui de Wilder, ce qui restait du second verre de Ted Connally, et il sortit du Club en vacillant.

***

CHICAGO TRIBUNE, 8 décembre 1952. LA MEURTRIERE EST DEFENDUE PAR LE SOSIE DE SA VICTIME. Rome, 7 décembre. Theophil Thorndike, banquier de Chicago, est arrivé aujourd'hui par l'avion de New York. Il a déclaré être le frère jumeau de William Sailor,

qui fut assassiné par sa femme le 3 décembre. Thorndike prétend avoir en sa possession des documents qui prouvent ses relations avec le défunt. Tous ceux qui connaissaient William Sailor disent que la ressemblance entre les deux hommes est hallucinante. Thorndike s'est assuré les services d'un avocat qui défendra les intérêts de Mrs. Sailor et il a obtenu son transfert, jusqu'à l'époque du procès, dans une chambre particulière de la maison de santé Villa Igea.

⁂

Ils lui avaient certainement annoncé ma visite. Mais sans doute n'avait-elle pas écouté. Elle perdait facilement contact avec la terre. Quand j'ouvris la porte, je la pris au dépourvu.

Elle me regarda fixement, enfouit son visage dans ses mains, puis releva la tête et me contempla, morne. Elle jaillit du fauteuil tendu de rouge dans lequel elle se reposait et recula vers la fenêtre au chambranle rouge, tâtonnant aveuglément derrière elle, bras tendus, sans me quitter des yeux, sans cesser de fixer, à travers moi, le mur d'un rouge vibrant. Elle s'adossa à la fenêtre et rafraîchit ses paumes sur la vitre. Sa chevelure noire, dénouée, inonda ses épaules noires. Elle était pâle, les traits crispés. Sorcière condamnée au bûcher, pauvre jeune fille malade et accablée par la souffrance. « Va-t-en, » siffla-t-elle. « Je t'en supplie, va-t-en, et laisse-moi tranquille. »

— « Bonjour, Martha. » Cette voix calme, cultivée, d'hommes d'affaires était tout à fait déplacée dans cette pièce, e m'en aperçus moi-même. « Je suis le frère de Will, Phil Thorndike. De Chicago. Ils ne vous ont pas prévenue ? » Impossible de lui tirer le moindre mot. Elle restait figée, noire, tordue, les bras en croix, arbre dénudé sur un ciel assombri. Un quart d'heure, une demi-heure peut-être, et la nuit tomba. Je me faufilai vers la porte et sortis furtivement.

⁂

Le lendemain matin, il lui apporta des roses et des bonbons.

— « Bonjour, Martha, vous avez bonne mine aujourd'hui. Bien dormi ? Il faisait froid à Chicago quand je suis parti, vous savez ; les ailes de l'avion pesaient sous la glace. Le décollage a été difficile. Il ne vous a jamais dit qu'il avait un frère ? Il ne s'en souvenait plus sans doute. Moi aussi, je l'avais oublié, mais je savais qu'il existait, bien qu'il eût perdu sa réalité depuis longtemps, en un sens. Papa parlait souvent de lui, et il y avait les photos, et notre album de bébés. Je vous les montrerai. Regardez, j'ai acheté *Les étrangers n'ont pas d'asile*. Je l'ai commencé. Il ne devait pas être commode. Moi aussi, vous savez, j'ai eu envie d'écrire. J'ai pris quelques cours au collège. Mais, à ce moment-là, j'ai rencontré... Martha — ma femme aussi s'appelait Martha — puis j'ai trouvé un job à la Morris Trust Company et j'ai fait mon droit. Bien sûr, ça ne me laissait pas beaucoup de temps. Pourquoi ne goûtez-vous

pas ces bonbons ? Vous fumez ? Je ne connais pas un chat à Rome, vous savez. C'est drôle. Mais il y a des bars américains dans tous les coins. Hot dogs de luxe. Les Romains prennent ça tellement au sérieux et ils sont si snobs. Mais je ne suis pas à mon aise ici. Les gens me regardent. « C'est sûrement le frère de William Sailor. » Est-ce que je lui ressemble à ce point ? »

— « Vous ne pourriez pas la fermer, non ? »

⁂

— « Bonjour, Martha. Ça va mieux, aujourd'hui ? »

— « Dites donc, vous allez traîner encore longtemps ici ? »

— « Oh ! Martha, je resterai tant que vous aurez besoin de moi. Je veux vous aider... J'ai terminé le livre de Will. Vous l'aimez, Martha ? »

— « Je le déteste. Et je déteste Will. Je vous déteste tous les deux. Oh ! ne partez pas ! Je vous en prie, ne partez pas. »

Martha pleura, longuement, à gros sanglots. Le visage dissimulé au creux du coude sur la table d'hôpital laquée de rouge. Le dos secoué de frissons. Le nez, la gorge ,obstrués par les larmes. Le monde, anéanti avec chaque sanglot longuement étiré, s'évanouissait en tremblant derrière la cloison des larmes. Le vide se refermait, se resserrait sur ses tempes inondées, sur ses poumons comprimés. Elle pleurait sur la main de Phil qui flattait d'un geste apaisant ses épaules agitées de soubresauts. « Pauvre petite, » disait-il. « Je sais. Je sais tout. Pleurez. Débarrassez-vous de tout cela. »

Elle lui caressa le visage, aveuglément, avec reconnaissance.

— « La cicatrice, » dit-elle, et ses pleurs cessèrent soudain. « La cicatrice sur votre joue, sur votre joue droite. » Elle le regarda avec une horreur nouvelle.

— « Ce n'est rien. Un accident. Un simple accident de voiture. Il y a trois mois. C'est guéri à présent. »

⁂

Martha. — Bonjour, Phil. C'est gentil d'être venu si tôt.

Phil. — Bien dormi ?

Martha. — Très bien. Merci. Et vous ?

Phil. — Je me suis levé de bonne heure et je me suis promené dans la ville.

Martha. — C'est une ville magnifique.

Phil. — Les gens assis à la terrasse des cafés.

Martha. — Dans la Via Veneto.

Phil. — En décembre. A Chicago, la neige tombe en rafales.

Martha. — Ici, la lumière flambe sur les pierres rouges.

Phil. — On marche pendant des heures, on se contente de marcher et de se perdre.

Martha. — Et chaque découverte en amène une autre.
Phil. — Vous aimez Rome ?
Martha. — Je l'adorais.
Phil. — Depuis combien de temps habitez-vous ici, Martha ?
Martha. — Depuis sept ans. Presque huit. Depuis près de huit ans.
Phil. — Vous avez fait la connaissance de Will à Rome ?
Martha. — Chez Dermott McDermott.
Phil. — Vous connaissez Dermott ?
Martha. — Bien sûr. Je vivais chez lui, et vous connaissez Freddy.
Phil. — Freddy ? Ça fait des années.
Martha. — Il le paie quatre-vingt dix dollars par mois.
Phil. — Simplement pour le plaisir de coucher avec lui.
Martha. — Freddy est un raté.
Phil. — Je me demande ce que Dermott lui trouve.
Martha. — Quelquefois, il n'adresse pas la parole à Dermott de toute la journée.
Phil. — Je crois qu'il déteste Dermott. Je crois qu'il le tuera un jour.
Martha. — Quand Dermott veut s'habiller pour sortir, Freddy refuse de se raser, il traîne dans la maison en blue-jeans sales et il va parler aux putains dans la rue.
Phil. — Qui se ressemble s'assemble.
Martha. — Chez eux, il ne lève jamais le petit doigt. Il laisse la salle de bains dans un désordre incroyable. Il s'approprie le dernier morceau de savon.
Phil. — La dernière feuille de papier hygiénique.
Martha. — Mais il ne lui viendrait pas à l'idée de les remplacer.
Phil. — Oh ! non. Il faut tout faire soi-même.
Martha. — Pourquoi souriez-vous ? Je vous ennuie ? Je parie que je vous ennuie.
Phil. — Vous ne m'ennuyez pas, Martha, pas du tout.
Martha. — Will a souri, juste avant que le coup parte.
Phil. — Il a souri, comme ça, simplement.
Martha. — Parfois je pense : Toi. Toi, tout court. Tu as failli réussir. Tu es mort. Tu m'as fait peur. Ne recommence pas. Cette fois, il faut que je fasse attention. Cela ne doit pas se reproduire. Phil, j'ai si peur.
Phil. — Will et Dermott, comment s'entendaient-ils ?
Martha. — Très bien, au début. Enfin, Will adorait Dermott.
Phil. — Et Dermott adore qu'on l'adore.
Martha. — Will considérait Dermott comme un véritable écrivain, comme un artiste. Il lui soumettait chaque virgule de ses textes.
Phil. — Pauvre Will. Et lui, il n'était pas un véritable écrivain ?
Martha. — Il ne sortait que des bouquins à sensations, vous savez. Et il disait qu'il ne connaissait aucune langue.
Phil. — Il a dû parler hindou, quand il était petit.
Martha. — Il l'avait oublié. Et il n'avait jamais appris l'anglais. Il en avait simplement ramassé des morceaux, dans la marine.

Phil. — Et il avait beaucoup lu, je suppose.

Martha. — Mais ce n'était pas *sa* langue. Et, récemment, il a commencé de le mélanger avec l'italien.

Phil. — Il n'avait même pas de langue à lui.

Martha. — Il disait que ça vous fait quelque chose, mentalement.

Phil. — Il était déraciné. Ballotté d'un bout à l'autre du monde, parmi les croyances et les systèmes. Déraciné. Nous le sommes tous.

Martha. — Et il plastronnait tant devant Dermott. Il dépensait beaucoup d'argent, bêtement. Il lui disait combien d'exemplaires de son dernier livre on avait vendu et en combien de langues on l'avait traduit.

Phil. — Dermott s'en fichait complètement.

Martha. — Et que cela rendait particulièrement bien en persan, mais qu'il y avait quelques petites fautes dans la traduction.

Phil. — C'est du pur snobisme.

Martha. — Je ne sais pas pourquoi il s'est intéressé à moi, si je lui plaisais ou s'il croyait que cela ferait de la peine à Dermott. Il en était jaloux, vous savez, en même temps.

Phil. — Et vous ?

Martha. — Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas. Il m'avait dit qu'il me donnerait un rôle dans sa nouvelle pièce, à la télévision. Un rôle écrit spécialement pour moi. Il vous ressemblait énormément. Ne mourez plus, je vous en prie, ne mourez plus.

Phil. — Il est tard, Martha, je dois partir. Ils sont en train de préparer votre déjeuner. On ne mange pas trop mal, ici ? Que voulez-vous pour demain ? Bon, je vous apporterai des marrons glacés. A bientôt, Martha.

⁂

Après tout, elle n'est pas si mauvaise. Simple, directe, cordiale, généreuse de nature, sous sa carapace. Déplacée dans sa profession. Dieu sait pourquoi elle a dégringolé là-dedans. Et pourquoi elle s'est si mal conduite avec Will.

Ma Martha à moi était différente. Pourrie jusqu'à la moelle. Arriviste. Pourtant, au début, elle m'a paru plutôt gentille. Active. Une grande blonde, très jolie.

Morte. Détruite. Kaputt. Plus rien à faire. Mes mains impuissantes à la retenir. Elle a laissé un trou, un trou dur et blanc, qui superpose la forme de Martha, qui impose ses propres contours à qui veut passer au travers.

Au bureau les autres filles ne l'aimaient pas. « Toutou devant le boss et cabot devant ceux qui bossent. » (C'est assez bien trouvé. Je le répéterai à Martha. A quelle Martha ?) En tout cas, elle savait ce qu'elle voulait. Elle m'a entortillé en moins de deux. Et puis, les allergies. Elle ne paraissait pas en souffrir avant. Mais après ! Tourments sans fin et fin tourmentée.

⁂

Phil. — Ecoutez, Martha, la phrase qui m'est venue à l'esprit hier, en rentrant chez moi. « Toutou devant le boss et cabot devant ceux qui bossent. » Pas mauvais, n'est-ce pas ?

Martha. — Qui ? Quoi ?

Phil. — N'importe qui. Je veux dire, je pensais à ma femme, quand elle travaillait encore au bureau. Vous ne pouvez pas vous imaginer. Elle ne vous ressemblait pas du tout. Elle était froide, calculatrice.

Martha. — Elle me ressemblait par le nom.

Phil. — Cela ne crée pas de lien.

Martha. — Peut-être que si.

Phil. — Il y a beaucoup de Martha.

Martha. — Mais un seul prototype pour toutes les Martha.

Phil. — Quelle différence ?

Martha. — Il y a comme un mauvais sort attaché au nom de Martha.

Phil. — Peut-être.

Martha. — Les parents devraient faire attention.

Phil. — C'est leur façon d'être, leur chance ou leur malchance qu'ils impriment avec le nom qu'ils choisissent.

Martha. — Je voudrais m'appeler... je n'arrive pas à trouver un nom qui me convienne. Mais supposons que je m'appelle... ce ne serait pas la même chose. Il y a comme un mauvais sort attaché au nom de Martha.

Phil. — Dans mon cas, oui, bon Dieu. Putain de vie.

Martha. — Que vous a-t-elle fait ?

Phil. — Les allergies. Les pièces à air conditionné et les tentes à oxygène. Les fumigations, les allées et venues, les infirmières renvoyées.

Martha. — Si elle était malade ?

Phil. — Je ne pouvais pas accepter d'invitations à dîner

Martha. — ni amener des gens.

Phil. — Elle était malade, chaque fois, infailliblement. Elle m'appelait au bureau. Elle m'appelait quand j'étais en conférence

Martha. — et faisait des scènes quand vous rentriez en retard.

Phil. — Elle me rendait la vie impossible.

Martha. — Pourquoi ne vous en êtes-vous pas débarrassé ?

Phil. — Mais c'est ce que j'ai fait. Le divorce sonne mal à l'oreille d'un fils de missionnaire, vous savez

Martha. — et je crois que cela vous plaisait. Certaines personnes aiment avoir l'enfer chez elles. Will, par exemple...

Phil. — Vous le traitiez ainsi ?

Martha. — Je ne sais pas. Je crois que je me faisais du souci parce qu'il s'était mis à boire.

Phil. — Vous le décommandiez quand on l'invitait à dîner ?

Martha. — Parce que je ne voulais pas qu'on le voie ivre.

Phil. — Il y a toujours un parce que

Martha. — parce qu'il avait mis les deux mains dans le saladier chez la Marchesa Marchesani

Phil. — s'il ne faisait rien de pire

Martha. — et il discutait. Il discutait sans cesse, avec Dermott, quand ils avaient bu, tous les deux. C'était insupportable.

Phil. — De quoi parlaient-ils ?

Martha. — De politique. Toujours de politique. L'impérialisme. Le socialisme et tout le reste.

Phil. — Oh ! je connais la position de Dermott là-dessus

Martha. — et vous pouvez vous imaginer sa réaction quand Will a dit que les Indiens étaient inférieurs.

Phil. — Il a dit ça ?

Martha. — Et que là-bas les enfants devenaient aveugles parce qu'ils étaient trop paresseux pour chasser les mouches de leurs yeux. Qu'ils restaient immobiles et qu'ils laissaient les mouches leur dévorer les yeux.

Phil. — C'est peut-être vrai. Moi aussi, je l'ai entendu dire.

Martha. — Il avait vécu avec eux, vous savez, avec ces petits mendiants, pendant des années, quand il s'était perdu, après le tremblement de terre — une jeune fille qui s'appelait Maharata l'avait recueilli et élevé de son mieux — et il disait que, s'il avait remonté le courant, c'était parce qu'il avait l'étoffe qu'il faut pour faire un homme.

Phil. — Il n'était pas fait autrement que moi, je peux vous l'assurer.

Martha. — D'après lui, ça n'avait rien à voir avec « l'ordre social ». Il prétendait que l'Armée britannique en Inde faisait du bon travail

Phil. — et qu'elle s'efforçait de relever le niveau des indigènes, non ?

Martha. — et même qu'en partant, les Anglais avaient laissé leur argenterie personnelle au mess des officiers indiens, pour leur donner une leçon

Phil. — ce qui était très généreux de leur part, c'est certain.

Martha. — Mais que les travaillistes étaient des gens épouvantables

Phil. — ce qui ne cadrait pas tout à fait avec les opinions de Dermott.

Martha. — En tout cas, Will devenait vert dès qu'on prononçait le nom de l'un d'entre eux. C'est bizarre, d'ailleurs, puisqu'il ne connaissait rien à la politique.

Phil. — Que leur reprochait-il ?

Martha. — D'avoir trahi l'Empire, d'avoir détruit en Angleterre le sens de l'initiative, d'avoir donné naissance à une génération amollie alors qu'il faut avoir du cœur au ventre pour réussir dans la vie

Phil. — au fond, quand j'y pense, c'était aussi mon avis, autrefois

Martha. — vous trouviez qu'il fallait s'endurcir

Phil. — je me disais : c'est parce que je suis coriace que j'ai pu devenir à trente ans président de la Morris Trust et Cie

Martha. — vous pensiez que le seul moyen de réussir, c'était de commencer par vendre des fruits dans la rue, avec une petite voiture

Phil. — j'ai même essayé d'écrire un livre là-dessus, vous savez, pour expliquer que l'on devait se hisser à la force des poignets

Martha. — pour condamner l'ingérence des pouvoirs publics

Phil. — pour conseiller au gouvernement de se mêler de ses affaires
Martha. — et ainsi de suite.
Phil. — Je voulais l'appeler : « *Fais route vers l'ouest, jeune homme* », mais il devait être si mal écrit que tout le monde a refusé de le publier, Dieu merci.
Martha. — Pourquoi avez-vous changé d'avis ?
Phil. — C'est idiot, tout ça : moi, moi, toujours moi. Avez-vous entendu parler d'un certain Platon ?
Martha. — Vaguement.
Phil. — C'était mon auteur favori au cours de littérature classique.
Martha. — Votre esprit s'égare, Phil.
Phil. — Au commencement, disait-il, il n'y avait ni hommes ni femmes
Martha. — mais des êtres bizarres
Phil. — mâles et femelles à la fois.
Martha. — Je suppose qu'ils avaient quatre bras
Phil. — et quatre jambes
Martha. — je me demande s'ils étaient heureux ainsi
Phil. — puis, un jour, une divinité brutale les divisa en deux parties
Martha. — séparant l'homme et la femme
Phil. — qui se cherchent depuis ce temps-là.
Martha. — Où voulez-vous en venir, Phil ?
Phil. — C'est notre histoire, à Will et à moi.
Martha. — Divisés, un jour, par une divinité brutale ?
Phil. — Par une malice du destin.
Martha. — Vous devriez n'être qu'un, vous n'êtes qu'un. Ne mourez plus, je vous en prie, ne mourez plus.
Phil. — Une femme sur 86 donne naissance à des jumeaux. Une sur 86^2 à des triplés. Une sur 86^3 à des quadruplés. Dieu seul sait pourquoi. Mais c'est ainsi
Martha. — et il a fallu que ce soit vous
Phil. — ç'aurait pu être la 87e femme
Martha. — la loi bouleversée
Phil. — un faux intervalle, un accord dissonant. Cela me fait grincer les dents
Martha. — c'était impossible
Phil. — le nouveau dieu platonique se nomme Statistiques.
Martha. — Vous êtes fou
Phil. — et tout l'accent que l'on met sur l'individu ne sert qu'à masquer sa qualité de demi-homme
Martha. — et vous étiez très seul, très petit, très effrayé.
La pièce s'était assombrie.

⁂

— « Chère Martha, le docteur Rosselli m'a dit que le procès aurait lieu dans un mois. Il est sûr que tout se passera bien. Il va pouvoir renoncer à l'accès de démence passager — puisque votre crise n'est survenue qu'après — et plaider la légitime défense. D'après lui, il n'y a que deux difficultés : l'absence de témoins et le fait que vous étiez droguée. Mais il va s'arranger pour passer outre. Maintenant, il faut tout me dire. Toute l'histoire. Cela peut beaucoup nous aider. En avez-vous la force ? »

— « Je vais essayer. Mais c'est long. Il faut tâcher de tout reconstituer. Voyons. Will se conduisait de plus en plus mal. Il buvait énormément. Il s'était fait pousser la barbe et il portait des lunettes noires. Il disait que la lumière lui faisait mal aux yeux. Qu'est-ce que vous tripotez dans votre poche ? Seigneur, vous aussi, des lunettes noires ! Il avait très mauvaise mine. Je voulais l'amener chez le médecin mais il me répétait que je projetais de le tuer, qu'il le savait bien. Il me le disait tout le temps. Il me le murmurait la nuit, à l'oreille. Il lui venait des idées bizarres. »

— « Quel genre d'idées ? »

— « Pendant quelque temps, il s'est imaginé qu'il... sentait mauvais. C'était avant qu'il se fît pousser la barbe. Après, il s'en fichait. A cette époque-là, il passait son temps à changer de linge, à le faire bouillir, à flairer ses chemises, ses vestons, ses taies d'oreiller. Il achetait constamment des eaux et des pâtes dentifrices. Quand il détectait quelque part une mauvaise odeur, à la poste, par exemple, il s'écriait à voix très haute : *Che puzzo,* que ça pue ! Tout le monde le regardait, et il était content parce qu'il voulait que l'on sache que l'odeur ne venait pas de lui. Au restaurant, il ordonnait au garçon d'ouvrir les fenêtres — ça sent les pieds, déclarait-il — et quand une dame, à la table voisine, se plaignait des courants d'air, il lui disait : Madame, si j'étais dans vos souliers — et je donne à cette phrase un sens tout à fait littéral, ajoutait-il — une petite bouffée d'air pur ne me déplairait pas. Mais certaines personnes ne s'aperçoivent pas qu'elles... parce que l'odeur s'en va au lieu de remonter vers leurs narines. Il disait qu'il l'avait souvent remarqué. C'était très gênant. »

— « Il n'y a pas de quoi rire, Martha. Pauvre Will. »

— « Et quand j'ouvrais la porte de sa chambre, il me criait : Pourquoi n'entres-tu pas ? Est-ce que ça pue, ici ? Mais ça empirait, comme je vous l'ai dit. Il restait debout toute la nuit, à essayer de travailler, puis il dormait pendant des jours. Il me criait des injures, même en présence d'autres gens, et il me jetait des objets à la tête. Le téléphone. Il le débranchait, la plupart du temps. Mais si, moi, j'oubliais de le faire, s'il sonnait, il le prenait, il roucoulait dans l'appareil, puis il m'en donnait un coup sur la tête. »

— « Il aurait fait n'importe quoi pour vous transformer en une personne que vous n'étiez pas. »

— « Moi aussi, je suis devenue méchante à la fin, je suppose. Je cassais ses bouteilles et je le regardais lécher le whisky sur le plancher. »

— « C'est affreux, Martha. »

— « Puis il y a eu cette histoire avec Freddy. C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. »

— « Quelle histoire ? »

— « J'ai eu une aventure avec Freddy. »

— « Mais vous me disiez que vous ne pouviez pas le supporter. »

— « Je vous expliquerai tout à l'heure. Mais d'abord, je veux vous parler de Licky. Pauvre Licky. Elle était si mignonne. »

— « Qui était Licky ? »

— « Une petite chienne. Une danoise. Adorable. Le cadeau de mariage de Dermott. Donc, Licky était en chaleur. Nous l'enfermions dans sa chambre. Elle pouvait ouvrir toutes les portes si on ne les verrouillait pas. Elle était si intelligente. Je la sortais trois ou quatre fois par jour, à la laisse, bien sûr, sans la lâcher un seul instant. Un soir, c'était sa troisième semaine, le moment le plus pénible —, en rentrant à la maison, je vois Licky, sans laisse, qui courait sur le trottoir comme une folle, haletante, en tirant la langue, et Will qui allait son petit bonhomme de chemin comme s'il ne se passait rien d'anormal. Je lui demande s'il n'est pas fou. Il me répond — il était ivre — qu'il n'y a pas de quoi en faire une histoire. Qu'elle s'est fait avoir, qu'il l'a vue, mais que ça n'a aucune importance. Pas la moindre. Qu'il va arranger ça. Que je n'ai pas besoin d'en faire une maladie. Bref, il a demandé une drogue au vétérinaire, de l'ergotinine. Il s'est trompé, en tout cas il lui en a donné une dose beaucoup trop forte — dix centigrammes au lieu de trois — et la pauvre Licky avait le cœur faible depuis sa maladie. Par quoi n'étions-nous pas passés avec cette chienne ! Nous étions restés à côté d'elle des nuits entières au moment de sa maladie, et je ne vous dirai pas combien nous avions dépensé en médicaments et en notes de vétérinaire. Donc, elle avait le cœur faible. Et cette dose trop forte l'a tuée. »

— « C'est terrible. »

— « Si je vous raconte tout ça, c'est parce qu'il s'est conduit de la même manière avec moi. Il a tout comploté, pratiquement. Il s'arrangeait toujours pour me laisser seule avec Freddy. »

— « Mais pourquoi ? »

— « Je crois qu'il ne lui suffisait pas de m'avoir enlevée, moi, à Dermott. Il voulait aussi lui enlever Freddy. »

— « Par pure méchanceté. »

— « Et par jalousie. En tout cas, voilà ce qui s'est passé. Un soir, Dermott et Freddy sont venus. Will s'était habillé. Il avait même mis un chapeau. Il a dit qu'il devait se rendre avec Dermott à une très importante réunion du Pen Club, car il était en train de s'arranger pour lui faire attribuer un prix sensationnel. Mais que nous ne pouvions pas venir, Freddy et moi, parce que nous n'étions pas membres et que nous ferions mieux de les attendre à la maison. Il y avait une bouteille de

scotch et des disques. Bref, après avoir bu la moitié du scotch, je m'ennuyais tant et j'étais tellement ivre, j'avais si peu de choses à dire à Freddy, que j'ai commencé à lui faire de l'attaque. Freddy était stupéfait. Il n'avait jamais couché avec une fille. Mais ça s'est fait comme ça, tout seul. »

— « Seigneur Dieu. »

— « Quand nous nous sommes rendu compte que j'étais enceinte, Will s'est conduit d'une façon dégoûtante. C'est presque impossible à décrire. Il ne s'est pas mis en colère, il a pris la chose d'une manière froide, cynique. Vraiment dégoûtante. Il m'a dit : Ou tu fiches le camp d'ici, ou je m'arrange pour régler ça sans bruit. Je ne veux pas voir chez moi le gosse de Freddy. D'ailleurs, je ne veux pas de gosse du tout. Et moi, j'étais si malade, j'avais tellement mal au cœur que je lui ai dit : Je m'en fiche, à condition que tu t'occupes de tout. C'est ce qu'il a fait. Mais après, j'ai continué à avoir mal et j'avais un cafard terrible, malgré la drogue qu'il me donnait. Et la Sicilienne qui venait faire le ménage, elle était au courant de tout. Elle était petite et noire et ses yeux luisaient comme des lames. J'entends encore le claquement de ses galoches. Elle me répétait de sa voix sifflante : *Ammazzalo,* il faut le tuer. »

— « Les Siciliens ont le sang vif. »

— « Entre les obsessions de Will et les murmures continuels de cette Sicilienne, je commençais à m'accoutumer à cette idée. »

— « Vous *vouliez* vraiment le tuer ? »

— « Je crois que je ne voulais rien du tout. Un soir, j'ai dit que je regrettais de ne pas être morte comme Licky. Et lui m'a répondu : Mais Licky était une *bonne* chienne. Alors, j'ai pris ce pistolet sur son bureau — j'étais assise tout près — et je l'ai pointé sur lui. J'ignorais qu'il était chargé, d'ailleurs je ne sais pas me servir d'un pistolet. Je le visais, simplement. Alors, il a saisi un couteau de chasse et il s'est jeté sur moi en sifflant : Ainsi, tu veux me tuer, eh bien tu n'y arriveras pas. Et il souriait. Etait-il moins fort qu'il ne le pensait, ou était-il gêné parce qu'il tenait ce couteau dans la main droite — il était gaucher, vous savez ? — En tout cas, j'ai lâché le pistolet et j'ai essayé de lui arracher son arme. Il était si maladroit, si faible au fond, quand j'y pense, qu'il s'est pratiquement égratigné lui-même la joue, la joue gauche, qu'il a laissé glisser le couteau et que la lame lui est entrée dans le bras. Il a hurlé, il a reculé pour le retirer, alors j'ai repris le revolver et je l'ai pointé sur lui, pour le cas où il m'attaquerait encore une fois. Mais, je ne sais pas comment, le coup est parti. C'est tout. »

— « Oh ! Martha, ma pauvre Martha. Ne pleurez pas. C'est trop terrible. Plus terrible encore que vous ne le pensez. Mais c'est fini maintenant. Pauvre, pauvre Martha, ce n'est pas votre faute et tout le monde le verra. Regardez la cicatrice sur ma joue... ma joue droite... et mon bras droit aussi a été abîmé. Vous m'avez demandé ce que c'était, le premier jour. A présent, je peux vous le dire. C'est étrange. Martha, ma femme, était enceinte, elle aussi. Mais elle ne voulait pas cet enfant. Si

tu as envie de le nourrir de ton sang, prends-le, me disait-elle. Ses lèvres étaient pâles, ses joues creuses, ses yeux étincelaient de méchanceté. »

— « Elle était peut-être vraiment malade. »

— « Avec les domestiques dont il faut se contenter ici, disait-elle, je perdrais des années à jouer les nourrices. Renoncer à la vie mondaine. Renoncer aux conférences et aux études. Et malade, fragile comme je suis, disait-elle. Les allergies. M'enfermer à la maison, voilà ce que tu veux, je le sais, disait-elle. Impossible de l'arrêter. »

— « Mais si elle était vraiment malade... »

— « Et elle ajoutait : D'ailleurs, comment peux-tu savoir si cet enfant est de toi ? C'était pure méchanceté. Je n'avais aucune raison de supposer qu'il pouvait ne pas l'être. Je la savais trop égoïste pour aller au-devant des ennuis, pour se donner le mal de prendre un amant. »

— « Elle était peut-être trop bien pour cela. »

— « Pourquoi la défendez-vous ? »

— « Elle est morte. »

— « Je me souviens, je me souviens. Elle se démenait dans la pièce, en robe de chambre, et elle dégageait cette odeur que l'on sent, le matin, sur les femmes de mauvaise vie. Vous savez, un mélange de parfums, de poudre, de crèmes, de sommeil, et un relent de café... »

— « Vous aussi, vous êtes sensible aux odeurs ? »

— « Vous vous moquez de moi ? C'est étrange. Je n'y avais jamais pensé. En tout cas, qu'aurais-je pu lui dire ? »

— « D'aller au diable. Non, au contraire, je suppose que vous auriez dû la consoler, l'encourager, lui dire que ce serait un beau bébé. »

— « Allons, allons. »

— « Que lui avez-vous dit, en définitive ? »

— « Elle me dégoûtait tant, à l'époque, je la trouvais si en dessous de tout, que je lui ai simplement dit : Tu es libre, ma chérie. C'est ton affaire. A toi de décider. »

— « Et alors ? »

— « Je n'ai jamais vu personne verdir à ce point. Je suppose qu'elle s'attendait à me voir tomber à genoux, à la supplier de n'en rien faire. »

— « Et elle a pris sa décision ? »

— « Quand je l'ai revue, tout était fini. Elle avait des remords et elle en rejetait la responsabilité sur moi. C'était sans doute ma faute. »

— « Comment ça, votre faute, puisqu'il arrivait la même chose à Will, à peu près en même temps ? »

— « Alors, ce n'était pas sa faute, à lui non plus ? Il ne s'est pas mal conduit avec vous ? »

— « Comment l'aurait-il pu puisqu'il vous est arrivé la même chose ? »

— « Dans ce cas, à qui la faute ? »

— « Je crois qu'ici le mot faute n'a pas de sens. »

— « Parfait. Nous approchons de notre but. Parce que ce n'était sûrement pas votre faute à vous... »

— « Continuez votre histoire. »

— « J'ai presque fini. Ensuite, nous ne nous sommes presque plus vus. Et nous ne voyions personne d'autre, non plus. Une fois, une seule, j'ai accepté une invitation à déjeuner, chez les Wilcox de Winnetka. Martha m'a dit qu'elle serait heureuse d'y aller. C'était un dimanche. Le brouillard était si épais qu'on apercevait à peine sa main au bout de son bras. Nous avons pris Outer Drive. »

— « Vous habitiez le South Side ? »

— « Oui. Et juste à la sortie du passage souterrain, dans la 53e Rue... un cinglé, qui dépassait une autre voiture, dans ce brouillard, nous est arrivé dessus, à toute allure. Quand je l'ai vu venir, il était trop tard. Trois voitures accidentées. Quatre blessés graves. Seule, Martha était morte. »

— « Et vous vous êtes dit que vous l'aviez tuée. »

— « Je l'ai tuée, c'est un fait. Mais je ne comprends toujours pas comment. Ecoutez, c'était elle ou moi. Si la voiture avait braqué à droite — comme elle aurait dû le faire — j'aurais été tué, elle, blessée. Mais elle a braqué à gauche. Dieu sait comment. Il me semble qu'au moment où Martha a vu l'autre arriver, elle a saisi le volant elle-même. A moins que ce soit moi. Je ne sais pas. »

— « Pour Will et moi, les choses se sont passées exactement de la même manière. Avec ce moment d'indécision. »

— « Ce moment d'indécision à propos de choses décidées depuis toujours. »

— « C'était lui ou moi. Et j'ignore encore, j'ignore encore comment il se fait que ç'ait été lui... »

— « Il a été blessé au côté gauche, et moi au côté droit. »

— « Cela devait être ainsi. Attendez. Pouvez-vous m'expliquer *pourquoi* ? »

— « Le karma. Tout était là. Il n'y avait pas moyen de s'en tirer. Un demi et un demi ont fait un. »

— « Vous savez, je crois que le fait de naître en Orient déforme l'esprit. »

— « Bien sûr. Pensez à Harry Luce. »

⁂

— « Merci, docteur Rosselli, Martha va beaucoup mieux. Et je suis heureux que les choses se présentent si bien. »

— « Je crois que la déposition de Mr. McDermott nous sera très utile. Après tout, il connaît Martha depuis très longtemps et il l'a vue pratiquement tous les jours jusqu'à... l'accident. »

— « Et la servante accepte de témoigner. »

— « Cela aussi pourra servir. »

— « J'ai moi-même préparé une petite déposition avvocato. Voyez

si elle peut vous être utile ou non. Il s'agit simplement de mes réflexions sur l'affaire, de mon point de vue. J'ai tout noté. A tout hasard, la voici, avvocato. »

***

Vous jugez Martha Egan Sailor pour meurtre malgré la bonne opinion que tout le monde a d'elle mais, plus vous en parlez, plus elle en parle, plus son cas s'aggrave, et elle devient une meurtrière de l'espèce la plus commune.

Pourquoi ne m'accuse-t-on pas d'assassinat ? J'ai tué Martha dans un accident d'automobile et j'ai utilisé les mêmes ingrédients que mon frère, plus un : la grâce divine.

Si vivre est une grâce, Caïn vécut, Abel mourut. Il y avait du Caïn en Will, beaucoup de Caïn, mais aussi un peu d'Abel, puisqu'il est mort. Il y avait de l'Abel en moi, beaucoup d'Abel habile, mais aussi un peu de Caïn, puisque je vis.

J'étais un type honnête, je me tenais debout sur mes deux pieds, j'avais un métier honnête et je réussissais : je croyais qu'il y avait là beaucoup de mérite et un peu de chance. Mon mariage fut un échec : je crus que c'était en grande partie par ma faute et un peu par malchance.

Mon histoire s'arrêtait là, elle se tenait, c'était un système clos sur lui-même.

Will était, lui aussi, un type bien honnête, debout sur ses deux pieds, il avait un métier honnête, tout chargé de signification, mais son mariage fut un échec et se termina dans la violence. C'est une histoire ancienne, qui se suffit à elle-même.

Encore un système clos sur lui-même. Et, si l'on s'en tient là, cette meurtrière est une meurtrière.

Mais extrapolez les faits et interpolez les systèmes, différenciez et intégrez, ce qui ne suffit pas. Qui sait combien de fois il faut interpoler, extrapoler, additionner pour obtenir la vérité totale, complexe, infinie, intégrale jusqu'à la nième décimale ? On ne peut finalement, dans ces équations, assigner aucune valeur précise à la Culpabilité. Elle s'amenuise, elle devient infinitésimale.

Une pauvre fille, une pauvre et misérable fille qui appuie sur la détente d'un revolver, c'est un facteur négligeable dans un problème de ce genre. Il serait incohérent de croire que l'on puisse abattre l'énorme structure de l'inconnaissable en sciant le pied fragile du connu. Laissez-la tranquille. Quelle que soit sa part de, comment dites-vous, de Culpabilité, dans le contexte de son système à elle, elle l'a certainement expiée. Rappelez-vous seulement ceci. Ce qui est arrivé devait arriver, et c'est arrivé parce que c'était déjà arrivé bien loin d'ici il y a très longtemps. Nos volontés sont liées à travers les âges, à travers l'espace, et ce que j'ai fait avec (ou avais fait à) ma main droite n'est que le reflet de ce qu'il a fait avec (ou avait fait à) sa main gauche. Il

en a toujours été de même entre nous, et j'en ai la preuve écrite. (Voir la pièce à conviction n° 1 jointe au dossier).

Cela disculpe entièrement cette jeune fille, son unique faute étant de se nommer Martha. Ou alors, si vous le voulez, citez toutes les Martha, accusez toutes les Martha.

La fortune aveugle a prouvé une fois de plus sa prévoyance en nous permettant de démêler cette affaire à la Villa Igea, puisqu'un asile de fous est indubitablement le décor qui convient le mieux à des révélations de ce genre. Et si je les transcris, c'est que nous sommes peut-être des phénomènes, des anormaux, des demi-hommes, conditionnés l'un par l'autre, mais que nous pouvons également, d'autre part, être, malgré la dimension exagérée de notre expérience, des exemples types. Qui sait si les hommes, qu'ils soient fiers de leurs réussites ou accablés par le poids de leurs fautes, ne se montrent pas, dans un cas comme dans l'autre, aussi présomptueux en se croyant libres alors qu'ils ne le sont pas ? Veuillez agréer, messieurs, etc...

⁂

— « Oh ! Phil, mon chéri. J'ai une nouvelle à t'annoncer, mais elle est un peu trop bonne. »

— « C'est impossible, Martha. Alors, qu'a-t-il dit, le docteur Comedger ? »

— « Que tout allait très bien. Etat général, satisfaisant. Numération sanguine, satisfaisante. Poids, satisfaisant. Mais, Phil, assieds-toi. Voici la nouvelle... »

— « Je ne devine pas. »

— « Phil, ce sont des jumeaux. »

(Traduit par Elisabeth Gille.)

Berger des profondeurs

(The deep range)

par ARTHUR C. CLARKE

Le talent minutieux et presque documentariste d'Arthur Clarke, tel qu'il est illustré par toute une partie de sa production, est particulièrement mis en valeur dans cette nouvelle : un épisode non romancé, un simple reportage, situé dans une société future différente de la nôtre, et derrière lequel on peut reconstituer en filigrane toute l'existence de cette société.

Il y avait un tueur en liberté sur le territoire. Une patrouille en hélicoptère, à cinq cents milles du Groenland, avait aperçu le grand cadavre flottant au gré des vagues, teintant la mer en rouge. En quelques secondes le système compliqué d'alerte avait été mis en branle : des hommes traçaient des cercles et glissaient des règles sur la carte de l'Atlantique Nord — et Don Burley frottait encore ses yeux ensommeillés tout en descendant silencieusement à trente mètres de profondeur.

Le réseau de lampes vertes sur le « mouchard » était un brillant symbole de sécurité. Tant que ce réseau ne se modifiait pas, tant qu'aucune de ces étoiles d'émeraude ne virait au rouge, tout allait bien pour Don et son minuscule véhicule. Air-carburant-lumière, tel était le triumvirat qui assurait sa vie. Si l'un des trois venait à manquer, il sombrerait dans un cercueil d'acier vers la couche pélagique, comme Johnnie Tyndall deux saisons auparavant. Mais il n'y avait aucune raison pour que cela se produise ; les accidents que l'on prévoyait, se disait Don pour se rassurer, n'étaient jamais ceux qui se produisaient.

Il se pencha sur le petit tableau de bord et parla dans le micro. Le « Sub 5 » (1) était encore assez proche du navire-base pour qu'il pût se servir de la radio, mais bientôt il lui faudrait utiliser les ultra-sons.

— « Direction 255, vitesse 50 nœuds, profondeur 30 mètres, marche au sonar... Serai près de l'objectif dans 70 minutes environ... Vous contacterai toutes les 10 minutes. C'est tout... Terminé. »

La réponse, déjà affaiblie par la distance, revint aussitôt de l'*Herman Melville*.

— « Message reçu et compris. Bonne chasse. Et vos lévriers ? »

Don mâchonna pensivement sa lèvre inférieure. Ceci serait peut-être

(1) « Sub 5 » : Sous-marin de poche n° 5.

une mission qu'il devrait accomplir seul. A cinquante milles à la ronde, il n'avait aucune idée de l'endroit où pouvaient se trouver Benj et Susan. Ils le suivraient certainement s'il leur faisait signe, mais ils ne pourraient aller aussi vite que lui, et seraient bientôt distancés. D'autre part, il se dirigeait peut-être vers une bande de tueurs, et il ne tenait absolument pas à mener à la mort ses dauphins parfaitement entraînés. Simple bon sens. De plus, il aimait énormément Susan et Benj.

— « C'est trop loin, et j'ignore ce que je vais rencontrer, » répondit-il. « S'ils sont dans l'aire d'interception lorsque j'y parviendrai, je les sifflerai peut-être. »

L'ultime réponse du navire-base fut à peine audible, et Don éteignit l'appareil. Il était temps de regarder autour de lui.

Il diminua l'éclairage de la cabine afin de voir plus clairement l'écran du sonar, plaça les verres polaroïdes sur ses yeux, et examina les profondeurs. C'était le moment où Don se sentait égal à un dieu, capable de tenir entre ses mains un cercle d'Atlantique large de vingt milles, et de voir clairement les profondeurs encore inexplorées, à trois mille mètres au-dessous de lui. Le faisceau de son inaudible, tournant lentement, fouillait le monde dans lequel il flottait, et cherchait amis et ennemis dans l'obscurité éternelle où la lumière ne pénétrait jamais. Le réseau de cris muets, trop perçants même pour l'ouïe des chauve-souris qui avaient inventé le sonar un million d'années avant l'homme, s'élançait dans l'eau obscure : les pulsations revenaient sous forme d'échos, qui se traduisaient sur l'écran par de petites taches vertes.

Grâce à une longue pratique, Don pouvait sans effort lire leur message. A trois cents mètres au-dessous de lui, s'étalant jusqu'à son horizon submergé, se trouvait la couche nourricière — la couverture de vie qui enveloppait la moitié du monde. Prairie submergée de l'océan, elle s'élevait et redescendait avec le passage du soleil, restant toujours à la limite des couches obscures. Mais les grandes profondeurs ne concernaient pas Don. Les troupeaux qu'il gardait, ainsi que les ennemis qui les ravageaient, appartenaient aux niveaux supérieurs de la mer.

Il pressa le bouton du sélecteur de profondeur, et son faisceau de sonar se concentra sur le plan horizontal. Les vagues échos des abysses disparurent, mais il vit plus clairement ce qui l'entourait dans les hauteurs stratosphériques de l'océan. Ce nuage brillant à deux milles en avant, c'était un banc de poissons ; il se demanda si la base était au courant, et l'inscrivit sur son livre de bord. Il y avait d'autres taches plus grosses, isolées, sur le bord du banc : les carnivores poursuivant le bétail. Mais ce conflit n'était pas l'affaire de Don ; il cherchait un gibier plus important.

Le « Sub 5 » continua sa course vers l'Ouest, aiguille d'acier plus agile et plus mortelle que toute autre créature des mers. La petite cabine, éclairée par les seules lumières du tableau de bord, vibrait au rythme des turbines qui refoulaient l'eau. Don regarda la carte et se demanda comment, cette fois, l'ennemi avait pu passer. Les minces champs

électriques, s'étirant entre des générateurs très éloignés les uns des autres, ne pouvaient toujours tenir à l'écart les monstres affamés. Ils apprenaient, eux aussi. Quand on ouvrait les barrières, ils réussissaient parfois à passer avec les baleines, puis à faire des ravages dans le troupeau avant d'être découverts.

Le récepteur longue-distance couina plaintivement, et Don poussa le bouton TRANSCRIPTION. Il n'était guère possible de transmettre la parole à distance sur un faisceau ultrasonique, et le code avait refait son apparition. Don n'avait jamais appris à le déchiffrer à l'écoute, mais le ruban de papier sortant de la fente lui épargna cette peine.

HELICOPTERE SIGNALE BANDE 50 à 100 BALEINES SE DIRIGEANT 95 DEGRES GRILLE REFERENCE X186475 Y438034 STOP. A GRANDE VITESSE STOP. MELVILLE. TERMINE.

Don commença à chercher les coordonnées sur sa grille, puis vit que ce n'était plus nécessaire. A l'extrême bord de son écran, une flotille de pâles étoiles venait d'apparaître. Il modifia légèrement sa direction, et fonça vers le troupeau qui approchait.

L'hélicoptère avait raison : elles allaient très vite, Don sentit monter en lui une certaine excitation, car cela signifiait peut-être qu'elles étaient en fuite, et qu'elles amenaient les tueurs vers lui. Etant donné la vitesse à laquelle elles se déplaçaient, il serait au milieu d'elles dans cinq minutes. Il arrêta les moteurs et sentit la masse de l'eau freiner instantanément son submersible.

Don Burley, chevalier en armure, assis dans sa petite chambre faiblement éclairée, à trente mètres sous les brillantes vagues de l'Atlantique, vérifia ses armes pour le combat qui l'attendait. Dans ces moments d'attente qui précédaient l'action, son cerveau agile se permettait souvent de telles fantaisies. Il se sentait une parenté avec tous les bergers qui avaient gardé leurs troupeaux depuis l'aube des temps. Il était David, au milieu des anciennes collines palestiniennes, guettant le lion des montagnes prêt à sauter sur les brebis de son père. Mais bien plus près dans le temps, et bien plus rapprochés par l'esprit, il y avait les hommes qui avaient conduit les grands troupeaux de bétail à travers les plaines américaines, à peine quelques générations plus tôt. Ils auraient compris son travail, bien que ses moyens leur auraient paru relever de la magie. Le processus était le même ; seule l'échelle avait changé. Les bêtes que protégeait Don pesaient presque cent tonnes, et contemplaient les savanes illimitées de l'océan ; c'était la seule différence.

Le troupeau était maintenant à deux milles de lui, et Don arrêta le mouvement circulaire de son aiguille chercheuse, pour se concentrer sur le secteur qui lui faisait face. Le faisceau du sonar se mit à balayer transversalement, et l'image sur l'écran prit une forme d'éventail ; il pouvait à présent compter chaque baleine du troupeau, et même faire une bonne estimation de sa taille. De son œil exercé, il commença à rechercher les traînards.

Don n'aurait jamais pu expliquer ce qui l'attira immédiatement vers

les quatre échos à l'extrémité sud du troupeau. Il est vrai qu'ils étaient un peu séparés du reste, mais d'autres étaient aussi écartés. Il existe une sorte de sixième sens chez l'homme qui a regardé assez longtemps l'écran d'un sonar — une sorte de pressentiment qui lui permet d'extraire beaucoup plus de renseignements de son écran qu'il n'est en principe de mise. Sans même y réfléchir, Don allongea la main vers la manette qui lançait les turbines. Le « Sub 5 » commençait à démarrer lorsque trois coups sourds résonnèrent dans toute la coque, comme si quelqu'un avait frappé à l'huis et demandait à entrer.

— « Que je sois pendu ! » fit Don. « *Comment* êtes-vous arrivés ici ? » Il ne prit pas la peine de brancher la TV : il eût reconnu le signal de Benj n'importe où. Les dauphins avaient dû être dans les parages, et l'avaient repéré avant même qu'il eût émis l'appel de chasse. Pour la millième fois, il s'émerveilla de leur intelligence et de leur fidélité. Il était étrange que la Nature eût répété deux fois le même tour : sur terre avec le chien, sur mer avec le dauphin. Pourquoi ces gracieuses créatures de l'océan aimaient-elles l'homme à ce point ? L'homme à qui elles devaient si peu. Puisqu'elle pouvait inspirer une telle dévotion désintéressée, la race humaine valait donc quelque chose, après tout ?

Depuis des siècles, on avait su que le dauphin était au moins aussi intelligent que le chien, et pouvait obéir à des ordres verbaux très complexes. L'expérimentation était toujours en cours, mais si elle réussissait, l'ancienne association entre berger et chien de berger serait renouvelée.

Don brancha les haut-parleurs incorporés dans la coque du sous-marin, et se mit à parler à ses escorteurs. La plupart des sons qu'il proférait n'auraient rien signifié pour d'autres oreilles humaines ; ils étaient le produit de longues recherches menées par les psychologues animaliers de l'Administration Mondiale Alimentaire. Il donna deux fois ses ordres pour être sûr qu'ils seraient compris, puis vérifia sur l'écran du sonar que Benj et Susan le suivaient à bâbord comme il le leur avait demandé.

Les quatre échos qui avaient attiré son attention étaient maintenant plus proches et plus clairs, et le gros du troupeau de baleines venait de le croiser, se dirigeant vers l'est. Il ne craignait pas une collision ; les grands animaux, malgré leur panique, pouvaient sentir sa présence aussi facilement qu'il pouvait détecter la leur, et par des moyens semblables. Don se demanda s'il pouvait lancer son indicatif. Ils pourraient en reconnaître le son, et cela les rassurerait. Mais l'ennemi encore inconnu pourrait aussi le reconnaître.

Il s'approcha pour opérer son interception, et se courba sur l'écran, comme s'il voulait en extirper jusqu'à la plus petite bribe de renseignement, par la seule force de sa volonté. Il y avait deux gros échos, relativement écartés, et l'un d'eux était accompagné par un couple de satellites plus petits. Don se demanda s'il arrivait déjà trop tard. Il imaginait le combat mortel qui se déroulait dans l'eau à moins d'un mille de lui. Ces deux taches plus faibles devaient être les ennemis

— soit requins, soit cachalots — harcelant une baleine tandis que sa compagne se tenait à l'écart, terrorisée, sans autre moyen de défense que ses puissants évents.

Il était maintenant assez proche pour la vision directe. La caméra de télévision placée dans la proue du « Sub 5 » fouilla la pénombre glauque, mais au début ne montra rien d'autre que le brouillard de plancton. Puis une vaste silhouette commença à se former au centre de l'écran, avec deux plus petites à ses côtés. Don voyait, avec plus de précision, ce que le sonar lui avait déjà montré.

Presque aussitôt il s'aperçut de son erreur. Les deux animaux plus petits étaient des baleineaux, non des requins. C'était la première fois qu'il rencontrait une baleine avec des jumeaux ; bien que des naissances multiples n'étaient pas inconnues, une femelle ne pouvait allaiter que deux jeunes à la fois, et d'habitude, seul le plus résistant survivait. Don ravala son désappointement ; cette erreur lui avait coûté de nombreuses minutes, et il lui fallait recommencer ses recherches.

A ce moment il entendit sur la coque les coups rapides qui signifiaient « danger ». Il en fallait beaucoup pour effrayer Benj, et Don hurla pour le rassurer tout en faisant retourner le « Sub 5 » dans le sens inverse, afin de fouiller les eaux avec sa caméra. Automatiquement, il s'était tourné vers la quatrième tache sur l'écran du sonar — l'écho qu'il avait pris, à cause de sa taille, pour une autre baleine adulte. Et il vit que, tout compte fait, il était arrivé au but.

— « Bon Dieu ! » fit-il lentement. « J'ignorais qu'il y en avait de si gros. » Il avait déjà vu de plus grands requins, mais uniquement des végétariens inoffensifs. Celui-ci, il le vit du premier coup d'œil, était un requin du Groenland, le tueur des mers septentrionales. Les requins de cette race pouvaient avoir jusqu'à neuf mètres de long, mais ce spécimen était encore plus grand que le « Sub 5 ». Il ne mesurait pas moins de douze mètres du museau à la queue et, lorsque Don le repéra, l'animal se préparait déjà à tuer sa proie. Lâchement, il avait choisi d'attaquer un des baleineaux.

Don cria à l'adresse de Benj et Susan, et les vit foncer devant lui dans son champ de vision. Il se demanda brièvement pourquoi les dauphins avaient une telle haine des requins ; puis il écarta les mains des contrôles et l'autopilote se bloqua sur l'objectif. Tournant et virant avec autant d'agilité que tout autre être marin de sa taille, le « Sub 5 » commença à se rapprocher du requin, laissant à Don toute liberté de se concentrer sur ses armes.

Le tueur était tellement occupé par sa proie que Benj le prit totalement par surprise, le frappant juste sous l'œil gauche. Ce dut être un choc très douloureux : un museau dur comme l'acier, poussé par un quart de tonne de muscles lancés à 80 à l'heure, c'est quelque chose... même pour les plus grands squales. Le requin fit volte-face aussitôt, et Don faillit être éjecté de son siège car le submersible se lança immé-

diatement dans une nouvelle direction. Si cela continuait, il aurait du mal à utiliser l'Aiguillon. Mais du moins le tueur était-il maintenant trop occupé pour se soucier des victimes qu'il avait choisies.

Benj et Susan harcelaient le géant comme des chiens mordant les jarrets d'un ours irrité. Ils étaient trop agiles pour se faire prendre dans ces féroces mâchoires, et Don s'émerveillait de la coordination qu'ils montraient dans leur tâche. Lorsque l'un d'eux devait faire surface pour respirer, l'autre s'éloignait quelques instants jusqu'à ce que l'attaque puisse être reprise en force.

Le requin ne semblait pas se rendre compte qu'un ennemi beaucoup plus dangereux avançait sur lui, et que les dauphins n'étaient là que pour détourner son attention. Ce qui convenait parfaitement à Don ; l'opération suivante allait être difficile, à moins de pouvoir maintenir une course rectiligne pendant quinze secondes au minimum. S'il y était obligé, il pourrait utiliser les minuscules torpilles à roquettes pour tuer. Eût-il été seul, et en face d'une bande de requins, c'est certainement ce qu'il eût fait. Mais c'était du gâchis, et il y avait une meilleure méthode. Il préférait la technique de la rapière à celle de la grenade à main.

Il était maintenant à quinze mètres, et approchait rapidement. Il n'y aurait peut-être pas de meilleure occasion. Il pressa le bouton de lancement.

Du ventre du « Sub 5 », quelque chose qui ressemblait à une raie fila en avant comme une flèche. Don avait stoppé son propre engin ; il n'avait pas besoin de venir plus près. Le minuscule appareil, large de cinquante centimètres, se déplaçait beaucoup plus vite que le sous-marin, et franchirait la distance en quelques secondes. Derrière lui s'étirait la mince ligne du câble de contrôle, semblable au fil de quelque araignée aquatique. Dans ce câble passaient l'énergie qui actionnait l'Aiguillon, ainsi que les signaux qui le manœuvraient en direction de son objectif. Don oubliait totalement son propre véhicule, dans l'effort qu'il faisait pour guider ce missile sous-marin.

Le requin vit le danger moins d'une seconde avant l'impact. La ressemblance de l'Aiguillon avec une raie ordinaire le troubla, comme l'avaient prévu les ingénieurs. Avant que son petit cerveau eût réalisé que nulle raie ne se comporterait de la sorte, le missile avait frappé. La seringue hypodermique en acier, projetée en avant par l'explosion d'une cartouche, transperça le cuir du requin, et le grand squale, fou de terreur, commença à se débattre. Don recula rapidement, car un coup de cette queue le secouerait comme un pois chiche dans une boîte de conserves, et pourrait même endommager le submersible. Il ne lui restait rien d'autre à faire que de rappeler ses lévriers au microphone.

Le tueur condamné tentait d'arquer son corps afin de pouvoir mordre le dard empoisonné. Don avait fait revenir l'Aiguillon dans son logement, content d'avoir pu récupérer le missile sans dommage. Il regardait sans la moindre pitié le grand animal succomber à sa paralysie.

Ses sursauts s'affaiblissaient. Il nageait sans but d'avant en arrière et, à un moment, Don dut s'écarter vivement pour éviter une collision. Perdant le contrôle de ses capacités d'immersion, le requin agonisant commença à remonter à la surface. Don n'essaya pas de le suivre ; cela pouvait attendre. Il avait pour le moment un travail plus important à accomplir.

Il trouva la baleine et ses deux baleineaux à moins d'un mille de là, et les examina soigneusement. Tous trois étaient intacts ; il n'y avait donc pas besoin d'appeler le vétérinaire. Ce dernier, dans son sous-marin à deux places extrêmement perfectionné, pouvait s'occuper de n'importe quelle crise cétologique, depuis la crampe d'estomac jusqu'à la césarienne. Don nota le numéro de la mère, inscrit derrière ses évents. Les baleineaux, comme le montrait leur taille, étaient de cette saison, et n'avaient pas encore été marqués.

Don les regarda encore un petit moment. Les cétacés n'étaient plus effrayés le moins du monde, et un coup d'œil sur le sonar lui montra que le troupeau entier avait cessé de fuir. Il se demanda comment les autres avaient pu apprendre ce qui s'était passé ; on en savait déjà long sur les communications entre baleines, mais il restait encore beaucoup de mystères à éclaircir.

— « J'espère que tu apprécies ce que j'ai fait pour toi, ma vieille, » marmonna-t-il. Puis, songeant que cinquante tonnes d'amour maternel faisaient un tableau légèrement affolant, il vida ses ballasts et fit surface.

La mer était calme ; il ouvrit donc le sas et sortit la tête par la minuscule tour de commande. L'eau n'était qu'à quelques centimètres de son menton, et de temps en temps une vague tentait de l'inonder. Mais il s'insérait si étroitement dans le trou à sa taille qu'il faisait un bouchon très efficace.

A quinze mètres de là, une longue masse de couleur ardoise, semblable à une embarcation retournée, flottait à la surface. Don la regarda pensivement et fit quelques calculs mentaux. Une brute de cette dimension devait avoir de la valeur ; avec de la chance, il risquait de toucher la double prime. Dans quelques minutes il enverrait son rapport par radio, mais pour le moment il était agréable de sentir l'air frais de l'Atlantique et de voir le ciel au-dessus de lui.

Un éclair grisâtre jaillit des profondeurs et retomba violemment sur la surface de l'eau, éclaboussant Don d'écume. C'était simplement la façon modeste de Benj d'attirer l'attention ; un instant plus tard le dauphin nageait jusqu'à la tourelle, pour que Don, allongeant la main, pût lui chatouiller le crâne. Les grands yeux intelligents plongeaient dans les siens ; était-ce pure imagination, ou bien y lisait-on un sens presque humain de l'humour ?

Susan, comme à l'accoutumée, nageait en rond à une certaine distance ; finalement, dévorée de jalousie, elle poussa Benj pour prendre sa place. Don distribua impartialement ses caresses, et s'excusa de n'avoir

rien à leur offrir. Il s'engagea à réparer cette omission dès qu'il reviendrait sur l'*Herman Melville*.

— « Et j'irai aussi me baigner encore avec vous, » promit-il, « si vous vous tenez bien. » Il frotta pensivement un gros bleu causé par les ébats joyeux de Benj, et se demanda s'il ne devenait pas un peu trop vieux pour ce genre de sports violents.

« C'est l'heure de rentrer, » fit-il avec fermeté, se glissant dans la cabine et rabattant vivement le capot. Il s'aperçut qu'il avait très faim, et qu'il fallait s'occuper de ce déjeuner qu'il venait de manquer. Peu d'hommes sur terre avaient mieux mérité le droit de prendre leur petit déjeuner. Il avait sauvé pour l'humanité plus de tonnes de viande, d'huile et de lait, qu'on ne pouvait estimer à première vue.

Don Burley était l'heureux guerrier, revenant d'un combat que l'homme serait toujours obligé de mener. Il tenait en respect le spectre de la famine qui avait frappé les âges plus anciens, mais qui ne menacerait plus jamais le monde tant que les grandes fermes de plancton produiraient leurs millions de tonnes de protéines, et que les troupeaux de baleines obéiraient à leurs nouveaux maîtres.

L'homme était revenu à la mer après des millénaires d'exil ; et en attendant que les océans se glacifient, il n'aurait plus jamais faim...

(*Traduit par P.J. Izabelle.*)

Un homme à l'envers

(*The man with English*)

par H. L. GOLD

H.L. Gold est le directeur de l'une des plus importantes revues de la science-fiction américaine : « Galaxy ». *A ses moments perdus, il est aussi auteur, et cela avec une verve tout à fait plaisante, comme vous en jugerez par l'histoire extravagante de cet homme victime d'un fort bizarre accident...*

SUR son lit d'hôpital, Edgar Stone faisait le compte de ses malheurs, comme d'autres auraient pu faire celui de leurs bonnes aventures.

Il y en avait assez pour faire enrager l'homme le plus doux, ce que Stone n'était certainement pas. Un de ses coups de poings rageurs heurta par hasard le bord métallique du lit et lui procura une agréable sensation qui le surprit, tout en le rendant encore plus furieux. Le plus exaspérant était la simplicité avec laquelle il avait atterri à l'hôpital.

Il avait fermé sa mercerie et était rentré chez lui pour déjeuner. Cela n'avait rien d'inhabituel : il le faisait tous les jours. Son estomac délabré ne supportait pas la nourriture des restaurants de la ville. En tournant pour s'engager dans l'allée, il passa sur un assortiment d'objets métalliques que son fils Arnold avait laissé traîner, et creva un pneu.

— « Rita ! » hurla-t-il. « Ça dépasse les bornes ! Où est ce galopin ? »

— « Ici, » cria-t-elle férocement depuis la cuisine.

Il ouvrit la porte grillagée d'un coup de pied. Son pied passa au travers du grillage.

— « Un pneu crevé et une porte bousillée ! » brama-t-il en direction d'Arnold, adolescent dégingandé étalé sur la table de cuisine au-dessus d'un calque. « Tu les paieras, bon Dieu ! Je les retiens sur ton argent de poche ! »

— « Désolé, papa, » dit le garçon.

— « Désolé, mon œil, » glapit Mrs. Stone. Elle fonça sur son mari. « Tu aurais pu regarder où tu allais. Il a promis de débarrasser l'allée tout de suite après déjeuner. Et il serait temps que tu cesses d'ouvrir la porte à coups de pied chaque fois que tu es en rogne. »

— « En rogne ? Qui est-ce qui ne serait pas en rogne ? Moi qui espérais qu'il quitterait l'école pour venir au magasin, et le voilà qui

veut devenir ingénieur. Ingénieur ! et il n'est même pas capable de rendre la monnaie quand il vient m'aider (ha !) à la boutique ! »

— « Il deviendra ce qu'il voudra ! » vociféra-t-elle du ton habituel de la conversation chez les Stone.

— « Je vous en prie, » dit Arnold. « Je n'arrive pas à me concentrer sur ce plan. »

Edgar Stone n'avait jamais été homme à refréner un geste de colère. Il déchira le calque et jeta les morceaux sur la table.

— « Oh ! papa, » protesta Arnold.

— « Pas de « Oh ! papa » avec moi. Tu ne vas pas gâcher tes vacances sur des balivernes pareilles. Tu vas déjeuner et venir au magasin. Et ça sera comme ça chaque jour jusqu'à la fin de l'été ! »

— « Ah ! vraiment ? » dit Mrs. Stone d'un ton menaçant. « Il va continuer ses révisions. Et toi, tu peux repartir et manger au restaurant. »

— « Tu sais que je ne peux pas supporter cette saloperie ! »

— « Tu la mangeras, parce que tu déjeuneras plus ici dorénavant. J'ai assez à faire sans avoir encore trois repas par jour à préparer. »

— « Mais je ne peux pas rouler avec ce pneu... »

Pourtant il retourna en ville, mais pas avec le pneu : il prit un taxi. Cela lui coûta un dollar plus le pourboire, le déjeuner un dollar et demi plus le pourboire, le bicarbonate à toute vitesse dans un drug-store un peu plus loin, encore quinze cents : l'ennui, c'est qu'il ne fit pas d'effet.

C'est alors que Miss Ellis vint acheter de l'étoffe. Miss Ellis suffisait à rendre complet n'importe quel jour pénible. La cinquantaine, grande, osseuse, des lèvres étroites et pincées. Elle apportait un petit morceau de tissu chichement coupé sur un ourlet, à titre d'échantillon.

— « Les accoudoirs de la housse de mon fauteuil sont usés, » l'informa-t-elle. « C'est ici que j'ai acheté le tissu, si vous vous en souvenez. »

Stone ne regarda même pas le fragment d'échantillon.

— « C'était il y a à peu près sept ans... »

— « Six et demi, » corrigea-t-elle. « Je l'ai payé assez cher. On aurait pensé qu'à ce prix-là il durerait. »

— « Ce modèle n'est plus en fabrication. J'ai ici quelque chose qui... »

— « Je ne veux pas faire une housse entière, Mr. Stone. Tout ce que je veux, c'est assez pour refaire les accoudoirs. Deux mètres suffiraient amplement. »

Stone étouffa un renvoi aigre.

— « Deux mètres, Miss Ellis ? »

— « Au maximum. »

— « J'ai vendu la fin de ce tissu il y a des années. » Il retira un coupon d'une étagère et en déroula une partie devant elle. « Pourquoi ne pas prendre un motif différent, en contraste ? »

— « Je veux le même, » dit-elle, ses lèvres étroites de plus en plus serrées et têtues.

— « Alors il faut que je le commande : espérons que l'un des grossistes en aura encore. »

— « Vous n'allez rien commander pour moi, pas avant d'avoir cherché ici même. Vous ne pouvez pas connaître *tous* les tissus que vous avez là sur ces étagères. »

Stone ressentit tous les symptômes familiers de la fureur : les battements soudains aux tempes, les hauts et bas du cœur sous l'influence de l'adrénaline qui affluait comme un mascaret, le tremblement des mains et le beuglement qui cherchait à se frayer un chemin sur ses cordes vocales.

— « Je vais regarder, Miss Ellis, » dit-il.

Elle était présidente de la Société Culturelle Féminine et la dominait à tel point que ses membres iraient jusqu'à la prochaine ville pour leurs achats plutôt que d'avoir affaire à lui, s'il contrariait cet aigre concentré d'obstination.

Si le courtier qui avait vendu une assurance sur la vie à Stone avait été là, il l'aurait empêché de grimper à l'échelle qui courait le long de trois murs de la boutique. Il ne serait probablement pas arrivé à temps. Stone escalada l'échelle à grands pas pour atteindre les étagères du haut, où se trouvaient les chutes de coupons. L'un d'eux aurait pu être un reste du tissu que Miss Ellis avait acheté six ans et demi auparavant. Mais Stone ne le sut jamais.

Il en attrapa un, jetant en même temps des regards noirs sur le sommet de la tête de Miss Ellis, et à ce moment l'échelle glissa sous lui. Il sentit son crâne cogner contre le comptoir. Il ne le sentit pas heurter le sol.

***

— « Bon Dieu ! » hurla Stone. « Vous pourriez au moins allumer la lumière. »

— « Allons, allons, Edgar. Tout va bien, tout va très bien. »

C'était la voix de sa femme et le ton en était si extraordinairement doux et apaisant que cela le terrifia.

— « Qu'est-ce que j'ai ? » demanda-t-il piteusement. « Je suis aveugle ? »

— « Combien est-ce que je vous montre de doigts ? » voulut savoir un homme.

Stone essayait de percer l'obscurité. Tout ce qu'il pouvait voir était une tache confuse contre une tache plus sombre.

— « Aucun, » gémit-il. « Qui êtes-vous ? »

— « Le Dr. Rankin. C'est une vilaine chute que vous avez faite, Mr. Stone : commotion cérébrale, bien entendu, et un fragment d'os s'est enfoncé dans votre cerveau. J'ai dû opérer pour le retirer. »

— « Alors, vous avez coupé un nerf ! » dit Stone. « Vous avez fait quelque chose à mes yeux ! »

La voix du docteur semblait intriguée.

— « Tout a l'air d'aller bien de ce côté-là. Je vais jeter un coup d'œil, pourtant, pour voir. »

— « Tu iras très bien, mon chéri, » dit Mrs. Stone pour le rassurer, mais on n'avait pas l'impression qu'elle y croyait.

— « Bien sûr, papa, » dit Arnold.

— « Ce jeune crétin est là ? » demanda Stone. « C'est lui la cause de tout ça ! »

— « Du calme, du calme, » dit le docteur. « Les accidents, ça arrive. »

Stone l'entendit baisser le store. Comme s'il avait tourné le commutateur, la lumière jaillit et tout devint clairement visible dans la chambre d'hôpital.

— « Eh bien, » dit Stone. « Voilà qui est mieux. Il fait nuit et vous essayez d'économiser l'électricité, hein ? »

— « On est en plein jour, Edgar mon chéri, » protesta sa femme. « Le Dr. Rankin n'a fait que baisser le store et... »

— « Je vous en prie, » dit le docteur. « Si cela ne vous fait rien, je préférerais me charger des explications nécessaires. »

Il s'approcha de Stone avec un ophtalmoscope. Lorsqu'il le braqua sur les yeux de Stone, tout passa au noir et Stone le lui fit savoir en vociférant.

— « Au noir ? » répéta le Dr. Rankin d'un ton neutre. « Vous en êtes sûr ? Ce n'était pas un éblouissement brusque ? »

— « Le noir, » insista Stone. « Et en quel honneur ce lit est-il plein de miettes ? »

— « On vient de le faire... »

— « Des miettes. Vous m'avez bien compris. Et le coussin est plein de cailloux. »

— « Qu'est-ce qui ne va pas encore ? » demanda le docteur, préoccupé.

— « On gèle ici. » Stone sentit de nouveau la terreur monter en lui. « C'est en été que je suis tombé de mon échelle. Ne me dites pas que je suis resté sans connaissance jusqu'en hiver ? »

— « Non, papa, » dit Arnold. « C'était hier... »

— « Je prends les choses en main, » dit le Dr. Rankin d'un ton ferme. « Il va falloir que vous partiez, vous et votre fils, madame. J'ai quelques examens à faire passer à votre mari. »

— « Est-ce qu'il guérira ? » supplia-t-elle.

— « Bien sûr, bien sûr, » dit-il d'un ton absent, tout en contemplant d'un air perplexe son malade frissonnant. « C'est le choc, vous comprenez, » ajouta-t-il vaguement.

— « Dis donc, papa, » dit Arnold. « Je suis navré pour tout ça. J'ai complètement débarrassé l'allée. »

— « Et on s'occupera du magasin jusqu'à ce que tu guérisses, » promit Mrs. Stone.

— « Que je vous y prenne ! » rugit Stone. « Ce serait ma ruine ! »

Le docteur referma précipitamment la porte derrière eux et revint au lit. Stone se pelotonnait dans la légère couverture d'été. Il n'avait jamais eu si froid de sa vie.

— « Vous ne pourriez pas m'avoir d'autres couvertures ? » supplia-t-il. « Vous ne tenez pas à ce que je meure de pneumonie, non ? »

Le Dr. Rankin remonta le store et demanda :

— « A quoi ça ressemble ? »

— « Il fait nuit, » dit Stone en claquant des dents. « C'est une nouvelle manière d'économiser l'électricité, que de relier l'interrupteur aux stores ? »

Le docteur baissa le store et s'assit près du lit. Il transpirait tout en cherchant le bouton d'appel qu'il pressa. Une infirmière entra, les cherchant des yeux en clignant.

— « Pourquoi n'allumez-vous pas la lumière ? » demanda-t-elle.

— « Hein ? » fit Stone. « Elle est allumée. »

— « Mademoiselle, je suis le Dr. Rankin. Apportez-moi un morceau de papier de verre, des tampons d'ouate, un glaçon et le déjeuner de Mr. Stone. »

— « A-t-il un régime ? »

— « C'est ce que je voudrais savoir. Vite, s'il vous plaît. »

— « Et des couvertures, » interrompit Stone, secoué de frissons.

— « Des couvertures, docteur ? » demanda-t-elle, étonnée.

— « Une demi-douzaine suffiront, je pense, » dit le médecin.

Cela prit dix minutes à l'infirmière pour revenir avec tout ce qu'on lui demandait. Stone insista pour qu'on lui ajoutât des couvertures tant qu'il ne les eut pas toutes les sept sur lui. Il avait toujours froid.

— « Du café chaud, peut-être ? » suggéra-t-il.

Le docteur fit oui ; l'infirmière en versa une tasse, ajouta la cuillerée et demi de sucre qu'il demandait ; il but une gorgée, et la recracha violemment.

« Il est glacé ! » glapit-il. « Et qui est-ce qui l'a salé ? »

— « Salé ? » Elle tâtonna sur le plateau. « Il fait si noir, ici... »

— « Je vais m'en occuper, » dit précipitamment le docteur. « Merci. »

Elle gagna la porte avec précaution et sortit.

— « Essayez ça, » dit le docteur, ayant rempli une autre tasse.

— « Ah ! voilà qui est mieux ! » s'exclama Stone. « Idiot de faire des blagues comme ça. On ne devrait pas leur permettre de travailler dans un hôpital. »

— « Et maintenant, avec votre permission, » dit le docteur, « j'aimerais pratiquer quelques examens. »

Stone était toujours furieux du tour qu'on lui avait joué, mais il coopéra avec bonne volonté.

A la fin, le Dr. Rankin se laissa aller sur sa chaise. La sueur coulait sur son visage et le long de son cou, et son expression était si ahurie que Stone s'inquiéta.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Docteur ? Est-ce que je vais... est-ce-que... »

— « Non, non, ce n'est pas ça. Il n'y a pas de danger. Du moins, je ne pense pas. Mais je ne peux même pas en être sûr désormais. »

— « Vous ne savez pas si je vais vivre ou mourir ? »

— « Ecoutez. » Sinistre, le Dr. Rankin rapprocha sa chaise. « Nous sommes en plein jour et pourtant vous ne voyez rien tant que je n'obscurcis pas la chambre. Le café était chaud et sucré, mais il vous semblait froid et salé, aussi ai-je ajouté un glaçon et une cuillerée de sel et il était parfait, avez-vous dit. Nous sommes un des jours les plus chauds jamais enregistrés, et vous gelez. Vous m'avez dit que le papier de verre était lisse comme du satin, et puis vous avez hurlé qu'on avait mis des épingles dans les tampons d'ouate, où bien sûr il n'y en avait pas. J'ai essayé avec vous les différentes couleurs de la chambre : vous avez vu du violet là où vous auriez dû voir du jaune, du vert pour du rouge, de l'orange pour du bleu et ainsi de suite. Comprenez-vous maintenant ? »

— « Non, » dit Stone, effrayé. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Je ne peux que deviner. J'ai dû extraire ce fragment d'os de votre cerveau. Apparemment, cela a dû court-circuiter vos nerfs sensoriels. »

— « Et que s'est-il passé ? »

— « Tous vos sens se sont inversés. Vous sentez le froid pour le chaud, le chaud pour le froid, le lisse pour le rugueux, le rugueux pour le lisse, l'acide pour le sucré, le sucré pour l'acide et ainsi de suite. Et vous voyez les couleurs à l'envers. »

Stone bondit sur son séant.

— « Assassin ! Voleur ! Vous m'avez démoli ! »

Le docteur se précipita sur une seringue et un sédatif. Juste à temps, il changea d'avis et prit plutôt une ampoule d'excitant. Cela réussit à merveille, bien que faire la piqûre à son patient qui hurlait et se débattait prît plus de force qu'il ne croyait en avoir. Stone s'endormit immédiatement.

Stone avait neuf couvertures sur lui et un sac de ciment comme oreiller quand il fit venir son avocat, Manny Lubin, pour lui communiquer la plainte qu'il voulait porter contre le Dr. Rankin. Le docteur était là pour se défendre. Mrs. Stone était présente malgré les objections de son mari. « Elle prend toujours le parti de tout le monde contre moi, » rugit-il comme explication.

— « Je serai franc avec vous, Mr. Lubin, » dit le docteur, une fois que Stone eut fini de glapir sa déception. « J'ai passé l'histoire de la médecine au peigne fin pour trouver un cas semblable : celui-ci est le premier qui ait jamais été signalé. Sauf que, » corrigea-t-il vivement, « je ne l'ai pas encore signalé. J'espère que le processus s'inversera de lui-même. Ça arrive parfois, vous savez. »

— « Et qu'est-ce que je suis censé faire pendant ce temps-là ? »

ragea Stone. « Il faudra que je sorte en pardessus en été et en short l'hiver : les gens penseront que je suis cinglé. Et ils en seront plus que certains, parce que je serai obligé de fermer le magasin dans la journée et de l'ouvrir la nuit. Et pour assortir les tissus ! Je ne peux pas supporter le contact du tissu lisse et je vois les couleurs à l'envers ! »

— « Mais on va s'arranger, Edgar mon chéri, » plaida sa femme. « Arnold et moi pouvons nous occuper de la boutique. Tu as toujours souhaité qu'il entre dans l'affaire, tu devrais être content... »

— « A condition que je sois là pour le surveiller ! »

— « Et le Dr. Rankin dit que les choses vont peut-être s'arranger. »

— « Qu'est-ce que vous en dites, docteur ? » demanda Lubin. « Y a-t-il des chances ? »

Le Dr. Rankin avait l'air mal à l'aise.

— « Je ne sais pas. C'est la première fois que ça arrive. On ne peut qu'espérer. »

— « Espérer, pas question ! » tempêta Stone. « Je veux le poursuivre en justice. Il n'avait pas le droit de se mêler de ça et de me mettre sens dessus dessous. N'importe quel jury m'accorderait une somme fabuleuse en dommages et intérêts ! »

— « Je ne suis pas millionnaire, Mr. Stone, » dit le docteur.

— « Mais l'hôpital a de l'argent. C'est lui qu'on attaquera, et ses administrateurs. »

Il y eut un silence pendant que l'avocat réfléchissait.

— « Je crains que nous ne puissions pas plaider, Mr. Stone. » Il poursuivit plus rapidement, voyant que Stone se dressait en frissonnant pour discuter bruyamment. « C'était une opération d'urgence. N'importe quel chirurgien se devait d'opérer. N'est-ce pas, docteur ? »

Le docteur expliqua ce qui se serait passé s'il n'avait pas soulagé la pression que le choc avait fait subir au cerveau, et le danger qu'il y avait que l'esquille d'os, si elle n'était pas extraite, se déplaçât et causât peut-être la paralysie ou la mort.

— « Ç'aurait été préférable à ça, » dit Stone.

— « Mais l'éthique médicale lui défendait de vous laisser mourir, » objecta Lubin. « Il faisait son devoir. Ça, c'est le point numéro un. »

— « Mr. Lubin a absolument raison, Edgar, » dit Mrs. Stone.

— « Là, vous voyez ? » rugit son mari. « Tout le monde a raison, sauf moi ! Faites-la sortir d'ici avant que j'aie une attaque ! »

— « Ses intérêts sont concernés aussi, » fit remarquer Lubin. « Le point numéro deux est que l'urgence primant tout, les conséquences ne pouvaient être connues ou prises en considération. »

Le visage du Dr. Rankin s'éclaira.

— « Toute opération implique un risque, même l'excision d'un cor. Il fallait que je coure ce risque. »

— « Que *vous* couriez ce risque ? » railla Stone. « Voyons, à quoi voulez-vous en venir, Lubin ? »

— « Nous perdrions, » dit l'avocat.

Stone se tut, mais seulement pour un moment.

— « Bon, on perdrait. Mais si on le poursuit, la publicité faite autour de l'affaire le perdra. Je veux plaider ! »

— « Pourquoi, Edgar mon chéri ? » insista sa femme. « Nous aurons assez de mal à nous débrouiller. Pourquoi jeter encore de l'argent par la fenêtre ? »

— « Pourquoi est-ce que je n'ai pas épousé une femme qui prendrait mon parti, même quand j'ai tort ? » gémit Stone. « C'est une vengeance, voilà ce que c'est. Et puis il n'aura plus le droit d'exercer, alors il aura le temps de chercher s'il y a un remède... et gratis, encore ! Je ne lui donnerai plus un sou ! »

Le docteur se leva avec empressement.

— « Mais je suis tout disposé à chercher ce qu'on peut faire, dès maintenant. Et naturellement, cela ne vous coûterait rien. »

— « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » demanda Stone d'un ton soupçonneux.

— « Si je pouvais effectuer une autre opération, je verrais quels sont les nerfs concernés. Il n'y a pas besoin d'entrer dans les détails techniques pour le moment, mais il est possible de raccorder des nerfs entre eux. Bien sûr, il y en a des quantités, ce qui complique les choses, surtout que l'esquille a traversé plusieurs couches... »

Lubin pointa vers lui un doigt impitoyable.

— « Est-ce que vous nous offririez de réparer les dommages... gratis ? »

— « Certainement. Je veux dire que je ferai de mon mieux. Mais n'oubliez pas, s'il vous plaît, que le cas est sans précédent. »

Cependant, l'avocat interrogeait déjà Stone et sa femme :

— « Etant donné que nous n'avons absolument aucun terrain légal pour attaquer, est-ce que cette offre vous satisfait ? »

— « Oh ! oui, » s'écria Mrs. Stone.

Son mari hésita un moment, nettement tenté de prendre le contrepied, par habitude.

— « Je pense que oui, » acquiesça-t-il à contre-cœur.

— « Alors, docteur, à vous de jouer, » dit Lubin.

Tout excité, le Dr. Rankin sonna l'infirmière.

— « Je vais immédiatement le faire préparer pour l'opération. »

— « Vous feriez mieux de réussir, cette fois, » l'avertit Stone, serrant une poignée de cubes de glace pour se réchauffer les doigts.

***

Stone revint à lui dans un brouillard. Il ne le savait pas, mais il avait posé à l'anesthésiste un problème troublant, résolu finalement par l'emploi de sels d'ammoniaque. Les quatre silhouettes floues autour de son lit semblaient pencher vers lui en équilibre instable.

— « Papa ! » dit Arnold. « Regardez, il se réveille ! Papa ! »

— « Parle-moi, Edgar mon chéri, » supplia Mrs. Stone.

Lubin dit :

— « Comment est-il, docteur ? »

— « Très bien, affirma le docteur avec conviction, ayant de toute évidence retrouvé son habituel comportement professionnel. « Voyez : le store est levé et il ne se plaint ni de l'obscurité ni du froid. »

Il se pencha sur le lit.

— « Comment vous sentez-vous, Mr. Stone ? »

Stone eut besoin d'une ou deux minutes pour mouvoir sa langue enflée et pouvoir répondre. Il plissa le nez d'un air dégoûté.

— « Qu'est-ce qui sent rouge ? » demanda-t-il.

(*Traduit par Catherine.*)

Dispositif d'arrosage

(*Sprinkler system*)

par E. R. JAMES

Un curieux mystère biologique sur une autre planète, mystère dont la solution a le mérite de prendre complètement au dépourvu le lecteur. Un intéressant spécimen de S.F. à l'état pur, axée sur l'ingéniosité des idées.

CAMBRIDGE suivit John dans la fraîcheur de la baraque préfabriquée, à l'abri de la chaleur de cette planète inconnue. Ils s'arrêtèrent. Un homme d'âge moyen, aux cheveux d'une blancheur précoce, observait la chute d'un prélèvement de liquide à travers une série de filtres. Sur un fourneau portatif, des bouffées de vapeur s'échappaient d'une grande casserole dont le contenu bouillonnait à petit feu.

Cambridge eut un bruit de gorge étouffé. John se retourna et vit que son compagnon devenait d'une pâleur verdâtre et malsaine. « Qu'est-ce qui t'arrive ? » dit-il.

— « Toujours envie de vomir... » marmonna confusément Cambridge en pressant une main sur ses lèvres exsangues. « C'est cette puanteur... Oh ! là là ! Rejoins-moi dehors... »

John le vit sortir en courant. Alors son propre odorat fut sensibilisé à retardement par les paroles de Cambridge ; d'autres impressions l'avaient absorbé en entrant dans l'atmosphère inhabituelle de cette baraque. Où avait-il déjà senti une telle odeur de charnier ? Ah ! oui... dans une cuisine, sur une autre planète, lorsque, en raison d'un rationnement alimentaire, on avait fait cuire des os pour extraire le gras de la moelle.

L'homme installé devant son établi se détourna de ses appareils et regarda vers la porte que Cambridge avait laissée ouverte. Ses yeux bleu clair se fixèrent furieusement sur John et les traits de son visage au teint frais se tordirent sous l'effet d'une rage intense. « Vous ne pouviez pas attendre, non ? Il fallait que vous veniez traîner vos pieds ici tout de suite, hein ? Comment arriverai-je jamais à un résultat si je dois être tout le temps dérangé ? Foutez-moi le camp ! je vous rejoindrai quand j'aurai fini. »

John, estomaqué, se retira en refermant la porte derrière lui.

Cambridge, encore verdâtre, le regarda d'un œil honteux. « Désolé... mais c'est plus fort que moi. J'aurais dû me faire soigner, mais ça a

l'air idiot d'aller voir un médecin et de lui dire que certaines odeurs vous rendent malade. »

— « T'en fais pas, Fred, » dit John. Il passa son bras épais autour des épaules maigres du jeune homme et ils marchèrent de conserve vers l'hélicoptère qui les avait amenés. « La plupart des gens sont sujets à des actes involontaires. C'est probablement un réflexe de défense qui s'est fixé en toi à la suite d'un traumatisme infantile. »

— « Oui, sans doute. » Cambridge alluma une cigarette.

Ils regardèrent les alentours. Hormis la teinte bleutée du soleil en haut du ciel, ils auraient pu se trouver sur une île terrestre tropicale parmi celles de plusieurs archipels possibles. Des cônes volcaniques, éteints pour la plupart, comme celui sur lequel ils étaient, pointaient vers le ciel, entourés d'une frange de verdure. Sur les îles avoisinantes, ces franges ressemblaient à des anneaux d'émeraudes opposés au miroitement d'une mer en taffetas changeant.

Loin vers le sud, des colonnes penchées de fumée et de vapeur montaient dans l'azur, mais ici tout paraissait idyllique.

La porte de la baraque s'ouvrit et l'homme sortit. Il les aperçut et courut les rejoindre. « Je m'appelle Peacock, » dit-il. « Vous êtes les remplaçants envoyés par la Base, je suppose. »

John fit oui de la tête.

Peacock eut un brusque sourire. « Je regrette de m'être emporté. Mais ça ne peut plus durer comme ça ici. J'espérais arriver à un résultat. Et vous m'avez dérangé. » Il tendit la main.

John la prit dans sa solide poigne. « Ça va. Je ne suis pas surpris que vous soyez sur les nerfs. Vous avez de la chance d'avoir survécu ici, même si vous n'avez pas trouvé ce qu'il y a de louche dans l'endroit. »

— « Hmm. » Le visage de Peacock se plissa de rides minuscules. Il serra la main de Cambridge. Les présentations étant faites, ils s'assirent sur le rocher.

Cambridge vit qu'il regardait sa cigarette allumée. « En voulez-vous une ? »

— « Je ne fume pas. » Peacock fit une moue. « Mauvaise habitude. Ça gêne le travail. »

Cambridge hésita, puis il tira une longue bouffée et exhala lentement la fumée.

Les lèvres minces de Peacock s'entrouvirent, mais il changea d'avis et se tint coi. Après un moment de rumination, il se tourna vers John. « Quelle est au juste votre situation ? Je n'ai jamais eu qu'un seul assistant jusqu'ici. Pourquoi deux cette fois-ci ? »

— « Fred Cambridge est le remplaçant. Moi je suis chargé d'inspecter la région et de découvrir ce qui est arrivé à vos autres assistants. »

— « Je vois. Eh bien, les effets de Quickly ont tous été remportés et je pense qu'il ne reste plus rien de lui par ici. » Peacock se gratta le menton, son petit bouc brilla comme argent au soleil. « Les effets de

Pfaff sont toujours dans sa cabane. Je n'ai pas encore eu le temps de les empaqueter. Vous pourriez les examiner à ma place et les tenir prêts à être emportés par l'hélicoptère de ravitaillement. Et, si vous voulez, je peux vous montrer l'endroit de la plage où j'imagine qu'il devait se trouver — j'étais occupé au labo — quand la mer l'a emporté. »

— « Pourquoi n'irions-nous pas tout de suite, avant que vous vous remettiez au travail ? »

Peacock hésita. « Bon, allons-y, » dit-il de mauvaise grâce, et il s'engagea aussitôt le long d'un des nombreux sentiers qui descendaient à travers les broussailles côtières.

***

John et Cambridge coururent derrière lui. A travers une verdure touffue qui montait jusqu'à l'épaule de John et jusqu'à la tête de Cambridge et de Peacock, la brise de mer, exhalant une odeur de vastes océans et de terreau fertile, incitait John à prendre de profondes inspirations. Ils commençaient à dégouliner de sueur lorsque Cambridge, qui fermait la marche, eut un cri étouffé.

— « Ça va, petit ? » demanda John.

Cambridge éteignit du pied sur le sentier sa cigarette à moitié fumée. « Je me suis brûlé. J'avais oublié le mégot. »

Peacock s'arrêta au bord d'une plage étroite. « A six ou sept mètres d'ici, » dit-il.

John le dépassa et alla jusqu'à l'endroit indiqué. « C'est ici ? »

— « Oui. » Peacock resta en arrière au lieu de suivre le mouvement.

Des brindilles et d'autres débris jonchaient la plage sur une certaine étendue de chaque côté de John. En retrait, les feuillages encore intacts étaient curieusement teintés d'une pellicule blanche. Sur une surface considérable, ils étaient aplatis au sol, et à certains endroits arrachés jusqu'aux racines.

John cueillit une feuille sur un arbrisseau rescapé et la goûta. « Salée, » dit-il.

— « Tout ce que j'ai trouvé, » dit Peacock nerveusement, « c'est l'équipement d'oxygène de Pfaff, tout au bord de l'eau, à moitié enterré. »

— « L'équipement d'oxygène ? Voulez-vous dire qu'il faisait de la chasse sous-marine ? Je ne pensais pas que c'était son genre. »

Peacock parut agacé. « Oh ! il avait un tas de manies. Il ne m'a jamais dit pourquoi il s'était fait envoyer un équipement d'homme-grenouille, si c'est ça que vous cherchez à savoir. »

John sonda par-ci par-là les broussailles ravagées. Il vit luire un fusil à harpon et il le ramassa. Il nota qu'il était chargé.

— « Mais enfin, qu'est-ce que faisait Pfaff sur la plage ? »

— « Je n'en ai aucune idée, je vous dis. Et ça m'est bien égal, Mr. Fyfe. Il vivait sa vie et moi la mienne. » Peacock allongea la main

vers un buisson flexible et ramena une pipe de bruyère recourbée. « Peut-être venait-il ici pour fumer cette horreur sans me déranger. » Il passa la pipe à John. « Eh bien, en avez-vous assez vu pour le moment ? Je crois qu'un rafraîchissement ne ferait de mal à personne. Et ensuite, au travail. »

— « Oui, rentrons, » fit John. D'une certaine manière, la pipe rendait sensible la disparition d'un être humain, perdu au cours d'un travail de recherches sur une planète éloignée de la Terre.

Les murs nus de la baraque d'habitation étaient ornés de paysages de l'île et de la mer environnante. « C'est moi qui les ai faits, » dit Peacock, et il se radoucit visiblement devant leurs compliments pour son talent. « Je n'ai pas eu le temps d'en faire ces temps-ci. Vous comprenez, mon occupation actuelle est si importante. La plante que nous étudions pourrait être très utile à la Terre. Mais les propriétés particulières qu'elle possède quand elle pousse ici sont perdues si on la transplante ailleurs, et les premiers immigrants de cette planète ne veulent pas vivre sur ces îles pour la cultiver. Apparemment, ils sont devenus un peu sauvages pendant la guerre, à cause de leur isolement, j'imagine, et ils ont développé une sorte de tabou primitif de ces parages — bien qu'ils soient demeurés assez sains d'esprit par ailleurs. » Son menton au bouc trempé de sueur s'appuya sur le col de sa chemise de sport. « Et à vrai dire, il y a certainement quelque chose derrière ça. »

Après le repas, Cambridge suivit Peacock — et il fit à John une grimace qui voulait dire : « J'espère qu'il ne va pas se remettre à cuire des os. » Et John se rendit dans l'habitation laissée vacante par la disparition de Pfaff.

A côté du lit de camp, une petite table sur laquelle se trouvaient un réveille-matin arrêté à cinq heures, un cendrier et, dans un encadrement, une photo en couleurs d'une femme d'âge moyen et de deux jeunes garçons, de toute évidence la femme et les enfants de Pfaff.

Un autre fusil-harpon gisait dans un coin de la petite chambre. Le soleil oblique éclaira les tubes à oxygène d'un masque aquatique. On apercevait des palmes au milieu d'une pile de sandales. Des magazines empilés par terre, une étagère de livres, une armoire en polythène et un râtelier de pipes variées complétaient les premières impressions que John pouvait se faire de cet homme qu'il n'avait jamais rencontré mais dont la disparition — et la mort présumée — l'avaient conduit ici aux fins d'enquête.

Sous le lit, à portée de main d'une personne couchée, des bouteilles, un verre et plusieurs boîtes de tabac. Selon toute apparence, ç'avait été là le lieu de repos de Pfaff. Il y avait d'autres effets personnels dans une valise au pied du lit, mais rien qui pût apporter à John d'autres précisions sur le personnage.

John rangea les affaires, puis voyant de la lumière au laboratoire et ne voulant pas déranger les travailleurs, il apporta ses propres affaires

dans la chambre et alla ensuite à la cuisine se confectionner un repas avant d'aller se coucher.

A la nuit tombée sur le silence bruissant de l'île, on frappa à sa porte. Cambridge entra, l'air épuisé et dégoûté. « Cet homme est un garde-chiourme. Et sa phobie de la fumée enfonce de loin mes réactions olfactives. »

— « Ne le contrarie pas, » déclara John en s'asseyant dans son lit. « Rappelle-toi sa réputation d'excellent chercheur. Dans ce genre de travail, le type qui ramasse le plus de données est celui qui a le plus de chances de trouver la réponse juste au bout du compte. Cette plante pourrait être très utile à la Terre, mais elle ne donne que de petites sécrétions et nous devons trouver le moyen de la cultiver sur une grande échelle. En d'autres termes, nous devons découvrir ce qu'il y a de particulier à ces anneaux végétaux côtiers, afin de reproduire les mêmes conditions ailleurs. »

Cambridge alluma une cigarette. « La première depuis celle avec toi. »

— « Courage. Et qu'est-ce que tu as fabriqué dans ce labo ? »

— « De l'analyse de terrain. Il a passé son temps à disséquer des plantes. J'ai fait bouillir de la boue et analysé les traces d'éléments. Quand j'ai eu fini, il m'a dit : « Pas mal. Tout comme ma propre analyse il y a six mois, » et j'ai compris qu'il venait de me mettre à l'épreuve en tant que botaniste. Un type des plus insupportables. »

— « Et ta consigne pour demain ? »

— « Nous allons à la chasse aux spécimens. Il pense que la plante qui nous intéresse vit en symbiose avec une autre plante, ou peut-être avec un petit animal. »

— « Alors, je tâcherai de vous accompagner, » dit John.

⁂

Le réveille-matin le réveilla au lever du soleil, mais il n'eut que le temps de voir partir Peacock, suivi de près par Cambridge qui traînait les pieds et se frottait les yeux. Peacock jeta sur John un regard indifférent et ne répondit même pas à son bonjour. Leur étrange procession descendit dans les broussailles touffues.

John savourait la fraîcheur vivifiante du matin. Lorsque Peacock se mit à cueillir quelques spécimens d'une petite plante semblable à une courge naine, il l'observa attentivement mais s'abstint de parler.

Peacock levait constamment la tête pour contempler l'aube radieuse dont la beauté paraissait faire fondre son irritation habituelle. « Magnifique, magnifique, » murmurait-il, les yeux brillants d'une admiration d'artiste, en passant sa main tachée de boue dans sa chevelure argentée, « ...seul l'homme est vil... » Il ficha son déplantoir sous une nouvelle petite courgette. « Viens, ma beauté. Tu vas fleurir dans cette boue avec une seule de tes compagnes. Peut-être sera-ce toi qui nous diras le secret de ta différence. »

John aida à porter le sac de courgettes tandis que les deux autres ramassaient des spécimens de toutes les autres espèces qu'ils trouvaient. Lorsqu'ils furent bien chargés tous trois, ils allèrent à un endroit où des rangées de cloches renfermaient déjà des petites courges accouplées deux à deux avec d'autres spécimens étiquetés.

— « C'est un travail très lent, » dit Cambridge à John. « Ça peut durer des années, bien qu'il n'y ait pour ainsi dire pas de saisons sur cette partie de la planète. »

— « Taisez-vous, Fred ! » aboya Peacock. « Comment voulez-vous que je travaille si vous me causez des distractions ? »

— « Mon royaume pour une cigarette, » chuchota Cambridge dans l'oreille de John.

Peacock fit un « tss ! tss ! » d'impatience. « La barbe avec ce truc ! » Il se tenait devant une touffe d'une sorte d'herbe ou peut-être de jonc, d'un brun rougeâtre, qu'il fixait d'un regard furieux.

John se rapprocha en enjambant les cloches. Il se risqua à parler. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Je ne sais pas. Je n'en sais tout simplement rien. C'est comme un animal qui pousserait dans le sol. » Peacock tourna vers John un regard angoissé qui contenait comme un appel désespéré. « Hier matin, j'ai creusé autour de ça jusqu'à plus d'un mètre. A quelle profondeur vont ses racines, je n'ai pas idée. Vous m'avez trouvé en train d'en faire bouillir un morceau. En principe, il s'agit d'un genre de cellule animale, analogue à du poil, ou de l'os ou des ongles. C'est tout ce que je peux en dire. Ça pousse un peu partout par ici jusqu'à une hauteur d'environ un mètre cinquante. Ça ne fleurit jamais ; en cas de dommage — comme pour celle-ci que j'ai coupée — la tige repousse d'elle-même jusqu'à sa taille primitive. » Peacock se tut et se renfrogna, comme s'il s'apercevait qu'il venait d'avouer son ignorance à un profane. « Promenez-vous aux alentours, » dit-il rudement. « Vous ne tarderez pas à trouver des spécimens à examiner. » Il ajouta avec une pointe de sarcasme : « Peut-être découvrirez-vous quelque chose qui m'a échappé. »

— « Bien, c'est ça, » dit John aussi calmement qu'il put.

***

Il se dirigea vers la plage. A environ vingt pas de l'endroit où il avait quitté Peacock, juste passée la limite de la surface cultivée, il s'arrêta devant une touffe de tiges fibreuses d'un brun rougeâtre qui poussaient presque à la hauteur de ses yeux. Des filaments plus petits, comme de très fins poils, s'échevelaient du bout des tiges et s'agitaient sous la brise de mer comme des fils de la Vierge. Il y avait dans ce spectacle bizarre un je ne sais quoi qui donna la chair de poule à John.

Il contourna le bouquet. A quelque vingt-cinq pas plus loin, dans l'épaisse végétation entourant le sentier tortueux, il vit d'autres tiges

brun-rouge dans la verdure et s'arrêta de nouveau, le front plissé et la peau hérissée.

Pour autant qu'il pouvait en juger, elles étaient identiques aux premières. En proie à une grande perplexité, il murmura : « Je me demande pourquoi Peacock n'a pas fait pousser ça avec sa plante de laboratoire. »

Il resta là, l'esprit vide de toute pensée devant l'inconnu, attendant de recevoir quelque impression. A la fin, il poursuivit sa route. Cette fois-ci ce fut à trente et un pas le long du sentier qu'il tomba sur un autre bouquet de filaments.

Il le regarda fixement. Puis continua. Vingt-quatre pas plus loin, à un autre détour de sentier, encore un bouquet. Il se gratta le menton.

Il renifla. Ici la brise de mer était très forte. Le sel, les galets secs, la flore et la faune aquatiques ajoutaient leurs odeurs au fumet délicieux qui rappelait les bords de mer sur toutes les planètes du type Terre. Cela lui faisait penser à des filets de pêche au soleil, aux mouettes et à du poisson pour le petit déjeuner...

— « Au diable ce type. Il m'a fait sortir à jeun. » John se sourit à lui-même.

Il retourna aux baraques et se cuisit un petit déjeuner qu'il mangea, tandis que le soleil montait dans le ciel. En ressortant, la vue du labo le fit s'arrêter. Il rentra dans la cuisine et prépara des sandwiches qu'il apporta aux autres.

— « Hon, » fit Peacock distraitement, et il mangea mécaniquement tout en poursuivant un travail délicat sur une feuille fibreuse provenant de la collecte matinale. Cependant le visage de Cambridge perdait un peu de sa tension à mesure qu'il ingurgitait le café du thermos et engloutissait les sandwiches au bacon.

— « Jamais rien mangé de meilleur de ma vie, » dit-il.

John sourit. Il ne s'était jamais considéré comme un cuisinier. Cambridge lui cligna de l'œil. « Je t'ai senti cuisiner d'ici, et même le vieux Peacock a froncé le nez une ou deux fois bien avant que tu arrives, » chuchota-t-il.

Peacock les fixa de ses yeux bleus. « Merci pour la nourriture. Euh... tout à fait la bienvenue. Mais vous nous retardez maintenant, » ajouta-t-il d'un ton pointu.

John hocha la tête. Une fois dehors, il alla droit à l'hélicoptère. Il s'installa dans la cabine, mit du carburant dans les gicleurs du rotor et actionna l'allumage. Il s'éleva vite à bonne altitude, laissant une traînée de fumée emportée par la brise. Se plaçant face au vent, il maintint l'engin en position aussi stable que possible à l'aplomb de la ceinture côtière luxuriante et inspecta celle-ci avec des jumelles. Il sortit une caméra à lentille téléscopique et filma plusieurs plans.

Son regard fut soudain attiré par du remue-ménage de l'autre côté de l'île. Une grosse masse d'écume était visible, conséquence apparente d'une énorme vague qui avait dû déferler sur la ceinture côtière intérieure. En dérivant dans le vent, il conduisit l'hélicoptère vers cet endroit

et s'abaissa à quelques mètres de l'eau qui redescendait dans la mer écumante en dévalant une plage de galets analogue à celle de l'autre côté de l'île.

Quand l'eau fut écoulée, il se posa. Son cœur battit un peu plus vite, mais rien ne se passa. Il sortit et s'enfonça dans les broussailles. Des poissons sautaient et bâillaient parmi les buissons et les plantes écrasées et aplaties. De petites créatures amphibies filaient entre ses pieds, emportant avec elles des morceaux de poissons échoués. Quelques débris avaient été entraînés dans la mer, maintenant en voie d'apaisement, et dérivaient sous l'effet de la douce brise qui balayait la côte calme.

John revint à l'hélicoptère, décolla et prit des photos de cette baie. Son rouleau de film achevé, il mit en marche la tireuse et étudia les images en couleurs.

— « Voyez comme les trucs bruns sont régulièrement espacés sur toute la surface côtière, » dit-il aux autres en leur apportant leur dîner et en leur montrant les photos par la même occasion.

Peacock se pencha dessus. « Vous tenez quelque chose là, » eut-il l'amabilité de dire, mais l'instant d'après il se retournait furieux vers Cambridge dont la main cherchait des cigarettes d'un geste automatique. « Pas ici ! Combien de fois faut-il que je vous le dise ? »

Cambridge serra les lèvres et suivit John au dehors pour allumer sa cigarette avec une satisfaction évidente. « Ce type ne pense qu'à son travail — à part les tableaux qu'il peint, j'imagine. » Il jeta un regard méfiant autour d'eux et à la porte fermée du laboratoire, derrière leur dos. « Tu ne penses pas que... il aurait pu faire leur affaire à Pfaff et à l'autre type ? Il n'arrête pas de se plaindre de la manière dont ils fumaient et buvaient, comme s'il me menaçait d'un sort analogue. Il est un peu déséquilibré, tu ne crois pas ? »

John fronça les sourcils. « Ça fait dans les vingt-quatre heures que je suis ici et cet endroit me donne les jetons. Il y a travaillé six mois ; à ce tarif-là, ça l'autorise à être un peu étrange. »

— « D'accord. Mais en tout cas il connaît son métier, et je commence à m'intéresser à ce qu'il fait. Alors je doute fort qu'il ait l'intention... »

La figure rose de Peacock apparut au coin de la porte avec une expression agacée. « Vous allez passer toute la journée là dehors ? »

— « J'arrive. » Cambridge jeta un coup d'œil à John en haussant les épaules.

Resté seul, John alla chercher dans la baraque d'habitation l'équipement d'homme-grenouille. Il griffonna un mot :

Mon cher Fred,

A notre connaissance, il semble que la dernière action de Pfaff fut d'aller à la chasse sous-marine. Je vais essayer d'en faire autant au même endroit. Pfaff paraît avoir été un amateur et c'était un homme

mûr. J'ai fait beaucoup de chasse sous-marine sur Terre et aussi sur d'autres planètes, et je n'ai guère plus de la moitié de son âge. Je devrais être de retour pour enlever ce mot avant que tu quittes Peacock pour prendre ton prochain repas.

Bonne chance !
John.

A peine sorti des baraquements, il s'arrêta pour regarder en arrière. Ces constructions strictement utilitaires sur un fond de roche presque nue avaient néanmoins fourni certains des attraits d'un chez-soi, même pendant son bref séjour. Il prit une inspiration profonde, installa plus commodément le fusil-harpon et les nageoires sur son épaule et commença à descendre.

Le soudain contraste entre la pente rocheuse et le sol presque plat juste au-dessus du niveau de la mer le frappa plus qu'il ne l'avait jamais fait. Il aperçut une touffe d'un brun-rougeâtre, dépassant de justesse le sommet d'ensemble du feuillage vert, et suivit le sentier jusqu'à la plage.

Il enleva ses vêtements et en fit un petit tas sur le galet sec. Ne gardant que son caleçon, il fit une petite allée et venue sur la plage, de chaque côté de l'endroit où ils avaient trouvé la pipe de Pfaff, essayant de se représenter ce que Pfaff avait fait.

Il mit le masque et les palmes et disposa les cylindres d'oxygène sur son dos. Puis, embouchant le tube respiratoire, il se jeta dans l'eau claire, mais s'aperçut qu'il avait oublié le fusil-harpon ; il retourna le chercher et courut à l'eau jusqu'à ce que le galet cessât d'un coup et qu'il plongeât dans la tiédeur rafraîchissante de la mer. Elle se referma sur sa tête, sa clarté d'un bleu verdâtre l'isolant de la chaleur cuisante du soleil de midi.

Il plongea vers les profondeurs clignotantes. A environ sept mètres de fond, il posa les pieds sur une espèce d'entablement qui lui parut si étrangement caoutchouteux au contact de ses palmes qu'il s'accroupit et le toucha.

Son sang se glaça et son cœur se mit à palpiter. Ça ne pouvait être que la peau de quelque chose de vivant ! Il remonta un peu au-dessus de cette plate-forme imprévue et vit qu'elle s'étalait, plate et lisse à l'exception de quelques débris océaniques, aussi loin que sa vue s'étendait. Et dans le miroitement de la surface, elle paraissait animée d'un mouvement de pulsation.

Il se mit à nager vers le large en tenant le harpon d'une main ferme. Le rebord de l'étrange plate-forme apparut dans l'eau verte. Des poissons, des algues flottantes et des animalcules filaient, dérivaient ou se tenaient en suspens, près du rebord, ne faisant guère attention à lui tandis qu'il nageait précautionneusement au-dessus du gouffre d'eau profonde. Le frisson des abîmes le parcourut et il piqua pour regarder vers le bas.

Un courant léger l'entraînait vers les profondeurs obscures au-dessous de l'entablement qu'il venait de voir d'en haut. Le mouvement apparent

de l'entablement au-dessus de sa tête s'accéléra et il commença à contrôler sa descente à l'aide de ses palmes.

*
**

L'obscurité se referma sur lui. Le rebord de l'entablement, découpé sur la surface miroitante de l'océan, s'éloigna. De brusques reflets de lumière jouaient sur les corps des poissons qui virevoltaient autour de lui, sans crainte du courant.

Une ombre jaillit des ténèbres épaissies, immense et terrifiante en un tel lieu, de sorte qu'il plaça son fusil-harpon en position de défense.

Elle était constituée d'autant de bouches que d'alvéoles sur un rayon de miel, et c'étaient ces bouches qui aspiraient l'eau. Rassuré de constater qu'aucune de ces ouvertures n'était assez grande pour l'engloutir, il plongea plus avant pour mesurer la profondeur qu'atteignait ce mur vivant au-dessous de la surface.

Et tout à coup le flux changea de sens, le poussa au lieu de le tirer, de telle sorte qu'il dériva dans la direction d'où il venait de se propulser avec ses palmes.

Des ombres fantomatiques d'algues des profondeurs s'agitaient autour de lui dans l'obscurité d'émeraude, entraînées par le courant opposé. Ses pieds fouettèrent la vase molle et ses palmes renvoyèrent une traînée de particules boueuses comme la fumée d'une fusée.

Il eut dans la bouche un goût fétide, infect. Des vers et des créatures squameuses lui donnèrent le frisson par l'attouchement de leurs corps froids, et il se dégagea de la molle étreinte de la boue en nageant de toutes ses forces vers le haut avec l'aide du courant ; il ne s'arrêta que lorsqu'il eut émergé.

Encore un peu secoué, il nagea vers le rivage où il prit pied tant bien que mal sur les galets familiers chauffés par le soleil. La chaleur l'enserra de toutes parts et de la vapeur commença instantanément à se dégager de lui. Afin d'être libre de ses mouvements, il se débarrassa du harnachement qu'il posa au bord de l'eau et, titubant un peu, il courut se mettre à l'ombre des arbustes.

Il s'affala avec soulagement et se détendit, le dos appuyé aux broussailles touffues. Il s'essuya les yeux et le visage.

Ses vêtements tropicaux sommaires étaient là où il les avait laissés, petit tas bien rangé, à quelques pas seulement de la trace humide de ses pieds sur les galets. Il fronça le sourcil. Pfaff avait dû chercher l'ombre, comme il venait de le faire lui-même. Toutefois Pfaff serait allé prendre sa pipe dans une poche de vêtements. John se gratta le menton.

Le vent de mer, chaud et léger, le sécha pendant son repos.

Il se releva et s'habilla. Son équipement d'homme-grenouille sur

l'épaule il s'en revint par un des sentiers. Il déposa son fardeau à la porte de sa baraque et se dirigea vers le labo.

⁂

Peacock se retourna vivement et parut sur le point de faire une remarque encore plus vive. Puis son nez se fronça et ses yeux s'agrandirent de peur. « Vous avez été... dans la mer ? »

— « Oui. Où est Cambridge ? »

— « Cambridge ? » Peacock fit un effort visible pour reprendre ses esprits. Il rejeta en arrière ses cheveux blancs qui lui tombaient sur les yeux. « Cette odeur d'eau salée que vous apportez me trouble. Excusez-moi. C'est sans doute parce que la mer ou quelque chose en elle a emporté deux de mes assistants... Que me demandiez-vous ? »

— « Où est Cambridge ? » John hurla presque la question.

Peacock se mordit la lèvre. « Voyons, comment ça s'est-il passé ? Ah ! oui, il a dit qu'il avait soif... Où allez-vous ? »

John avait déjà franchi la porte et courait vers la cuisine. Il s'arrêta sur le seuil et jeta un rapide coup d'œil à la table où il avait laissé le mot.

Il ressortit comme un fou.

Peacock sortit du labo en courant. « Que se passe-t-il ? »

— « Cambridge... quand vous a-t-il quitté ? »

— « Il n'y a pas longtemps — à peine quelques minutes, je crois. »

— « Espérons qu'il n'est pas trop tard ! » John déboula vers les broussailles. Peacock cria quelque chose et s'élança sur les rochers à sa suite. John traversa un buisson et fonça le long du sentier tortueux. Peacock continuait de crier derrière.

Et soudain le littoral en face d'eux parut se dresser en un mur d'eau étincelante qui fut projeté vers l'intérieur des terres et s'écrasa sur la végétation avec le bruit d'une explosion de bombe géante. Des éclaboussures de ce déluge rebondirent et dévalèrent à travers les buissons. John s'arrêta net et courba les épaules, le souffle haletant.

L'énorme masse d'eau qui avait été projetée vers l'intérieur se répandit à travers la végétation et vint bouillonner presque à leurs pieds avant de se ruer à nouveau vers la mer.

— « Cambridge ? » demanda Peacock d'une voix essoufflée.

John fit oui de la tête. « Il a dû descendre sur la plage pour attendre ma remontée en surface. Il se sera assis et aura allumé une cigarette pour passer le temps, et ça l'a tué. »

— « Je ne comprends pas... » haleta Peacock.

John soupira profondément. « Moi pas très bien non plus. Mais ça se produit... comme vous venez de le voir. »

⁂

Ils échangèrent un long regard, puis John se retourna et partit d'un pas rapide dans le sillage de l'eau qui se retirait. Il s'arrêta et écouta.

Il entendit en avant de lui le bruit de pieds qui barbotaient sur le sol imbibé d'eau. Cambridge, trempé jusqu'aux os, déboucha d'un virage du sentier. « Fred ! Bon sang, je suis content de te voir. Je croyais que tu avais été emporté et aspiré par la chose qui est au fond de l'eau. »

John saisit le bras de Cambridge et celui-ci sourit un peu bêtement. « J'ai cru que j'étais bon, moi aussi. »

Ils se regardaient avec de larges sourires.

— « Qu'est-il arrivé ? » demanda John. « Raconte-nous tout depuis que tu as quitté Peacock dans le labo. C'est important. »

— « Hein ? Eh bien, je suis allé à la cuisine pour boire un verre et j'ai trouvé ton mot. Ça m'a inquiété, tu sais. »

— « Je ne pensais pas que tu le trouverais avant l'heure du repas au plus tôt. »

— « Eh bien, si, et ça m'a fait peur. Je ne suis pas retourné au labo. Je pensais que Mr. Peacock se moquerait de mon inquiétude. Je suis sorti de la baraque et suis allé tout droit à l'endroit de la plage où Pfaff avait disparu. Il m'a semblé voir des marques humides parmi les galets, alors je me suis assis à l'ombre et j'ai attendu. »

— « Et tu as allumé une cigarette ? »

— « Tout juste. Comment as-tu deviné ? »

— « Continue ! »

— « Eh bien... » Cambridge eut l'air honteux. « Je m'inquiétais pour toi et j'ai oublié de fumer. Ma cigarette m'a brûlé les doigts et je l'ai laissé tomber. Elle est allée dans le fond des broussailles. J'avais beau voir la fumée monter du fouillis de brindilles, je ne la retrouvais pas. Ça m'énervait. J'ai fouillé mes poches à la recherche d'une autre cigarette, mais elles étaient toutes restées ici. Je me suis dit que tout irait bien pour toi et j'ai commencé à remonter pour aller prendre un paquet neuf, quand soudain la mer s'est jetée sur moi, m'a plaqué au sol, m'a projeté vers l'intérieur et ensuite a bien failli me ramener avec elle en plein océan. »

John fronça le sourcil. Par-dessus l'épaule de Cambridge, son regard se dirigea vers l'horizon où une colonne de fumée et de vapeur s'inclinait dans le ciel. « C'est incroyable. Mais... Oui, ça ne peut être que ça. » Il avala sa salive. « Nous considérons ce phénomène à la lumière de nos expériences. Mais nous sommes ici sur une planète inconnue, qui possède des formes de vie inaccoutumées. Il ne nous est jamais venu à l'idée que nous nous tenions sur de la crasse accumulée sur le dos d'une espèce d'animal primitif, quoique gigantesque, qui s'accroche autour des îles de cet océan tropical. »

— « Hein ? » firent Cambridge et Peacock d'une seule voix.

John leur sourit. Il se sentait la tête un peu légère. La réaction, sans doute. « Il mange du plancton exactement comme la baleine, notre plus grand mammifère terrestre. Il ne bouge pas parce qu'il n'en éprouve

pas le besoin. Mais l'habitude de se développer autour d'îles comme celle-ci lui a créé la nécessité de posséder un unique sens. Ces îles sont toutes volcaniques. Un bon nombre des volcans sont complètement éteints de nos jours, mais tous ont dû projeter beaucoup de matériau incandescent dans le passé. Ces monstres, comme le nôtre, se devaient d'avoir une sorte de signal d'alarme contre le feu. C'est la fonction des touffes brunes, qui sont des terminaisons nerveuses olfactives primitives et démesurées, à moins que je ne me trompe fort... »

— « Comme les organes olfactifs de notre nez ! » s'exclama Peacock qui commençait à s'exciter.

— « C'est ça. » John commençait à y voir tout à fait clair. « La fumée déclenche un réflexe automatique de défense dans une sorte de jupe qui recouvre le dos de la bête. La jupe soulève suffisamment d'eau de mer, qu'elle déverse sur le sol, pour éteindre n'importe quel feu susceptible de blesser l'animal. On conçoit facilement comment l'évolution a pu sélectionner les représentants de l'espèce capables de sentir la plus petite quantité de fumée et de déverser le plus gros volume d'eau. »

— « Et, bien que le réflexe ne soit plus utile autour de ce volcan éteint, » dit Cambridge, « il a survécu en tant que partie essentielle de la créature. » Ses yeux s'ouvrirent tout grands et il secoua la tête. « Quel monstre ! »

John opina du chef. « Trop grand pour que nous puissions le concevoir d'emblée, » dit-il simplement en reprenant le chemin des baraques.

Les trois hommes jetaient de temps à autre un coup d'œil vers le sol et marchaient précautionneusement.

— « La présence de l'animal sous l'humus doit être l'ingrédient qui manquait autre part à notre plante, » dit Peacock, comme ils atteignaient les baraques. « Excusez-moi, » ajouta-t-il, et il se dirigea vers le labo.

John et Cambridge se regardèrent et John fit le geste de vider un verre. Ils prirent la direction de la baraque qui avait été celle de Pfaff.

(Traduit par François Valorbe.)

Qu'est devenu le caporal Cuckoo ?

(Whatever happened to Corporal Cuckoo ?)

par GERALD KERSH

Avec un humour très britannique, et un réalisme par petites touches qui donne une étonnante impression de crédibilité, Gerald Kersh nous conte ici une histoire fort simple, mais qui remet en question tout l'avenir de l'humanité. Qu'est devenu le caporal Cuckoo, mais surtout, d'où *exactement venait-il ?*

PLUSIEURS milliers d'officiers et de soldats de l'armée américaine ayant combattu en Europe pendant la deuxième guerre mondiale pourraient me servir de témoins en ce qui concerne certains faits fondamentaux de cette histoire par ailleurs incroyable.

Voici pour rafraîchir la mémoire de mes éventuels témoins :

Le paquebot *Queen Mary* de la Cunard White Star quitta Greenock, à l'embouchure de la Clyde, le 6 juillet 1945, à destination de New York, bondé de passagers. Personne parmi ceux qui ont fait ce voyage ne pourrait l'oublier : il y avait à bord quatorze mille hommes, quelques dames, et un chien. Le chien était un berger allemand doux et intelligent, sauvé d'une mort lente et douloureuse en Hollande par un jeune officier américain. On me raconta que la brave bête, épuisée et affamée, avait essayé de sauter une haute barrière de barbelés, et était restée prisonnière, accrochée par la rangée supérieure, pendant des jours, sans pouvoir avancer ni reculer. Le jeune officier l'aida à descendre ; le chien voua un grand amour à l'homme, qui le paya de retour. Les animaux sont interdits à bord des transports de troupes. Pourtant, le jeune officier réussit à faire monter son chien à bord. On a dit que la compagnie tout entière jura de ne pas retourner aux Etats-Unis, sans le chien ; aussi les autorités se laissèrent-elles persuader de fermer les yeux pour une fois ; c'est cela que Kipling entendait par « le Pouvoir du Chien ». Quiconque ayant quitté Greenock le 6 juillet 1945 par le *Queen Mary* se souvient de ce chien. Il monta à bord dans un état déplorable, arquant son dos crotté pour soulager son pauvre ventre blessé ; et en le caressant, on sentait ses os sous le poil

terne et hérissé. Après trois ou quatre jours de soins affectueux — une cinquantaine d'hommes forts et affamés avaient mendié ou volé des morceaux de viande pour lui — le chien commença à aller mieux. Le 11 juillet, quand le *Queen Mary* accosta à New York, il poursuivait avec enthousiasme le ballon de caoutchouc avec lequel les officiers jouaient sur le pont-promenade.

Je rappelle tout cela pour prouver que j'étais là, en qualité de correspondant de guerre à destination du Pacifique. Comme je portais le battle-dress et la barbe, on a certainement dû me remarquer aussi pendant ce voyage. Et le club clandestin de passe anglaise doit penser à moi avec une affection nostalgique : je suis arrivé à New York avec exactement quinze *cents*, et j'ai dû emprunter cinq dollars à un aimable pasteur congrégationaliste appelé John Smith, qui pourrait également corroborer le fait que j'étais à bord. Si un autre témoignage se révélait nécessaire, une infirmière, le lieutenant Grace Dimichele, du Vermont, a pris ma photo comme nous entrions au port.

Mais dans la surexcitation de cet instant solennel, alors que des milliers d'hommes se démenaient et se bousculaient, riant et pleurant, photographiant à tour de bras le panorama new-yorkais, qui est le plus beau du monde, j'ai perdu le caporal Cuckoo. J'ai mené une enquête approfondie sur le lieu où il pourrait se trouver, mais cet homme extraordinaire a disparu comme une bouffée de fumée.

Des dizaines d'hommes se rappellent sûrement Cuckoo d'une façon ou d'une autre, l'ayant vu des centaines et des centaines de fois sur le *Queen Mary*, entre le 6 et le 11 juillet 1945.

C'était un homme blond de taille moyenne, mais pesant au moins ses 95 kilos, car il était massivement bâti, avec des os énormes. Je supplie mes compagnons de voyage de se souvenir, s'ils le peuvent. Il avait des yeux mouillés gris-vert, et boitait un peu de la jambe droite. Ses dents étaient vigoureuses — grandes, carrées, et légèrement protubérantes ; mais elles restaient en général recouvertes par ses lèvres épaisses et bizarrement plissées. Les gens en général ne sont pas très observateurs, je le sais, mais personne, l'ayant vu, ne pourrait oublier les cicatrices du caporal Cuckoo. Une crevasse effroyable partageait son crâne, entre le sourcil gauche et l'oreille droite. En le voyant pour la première fois, je me souvins d'un meurtre à la hache qui m'avait fait frissonner, il y a des années, du temps où j'étais reporter criminel. Il doit être bâti à chaux et à sable pour avoir survécu à cette blessure, avais-je pensé. Son menton et son cou étaient couverts de cicatrices, boursouflées telles qu'en laissent des brûlures au troisième degré. La moitié de son oreille droite manquait ; il en partait une autre cicatrice, de la pommette au mastoïde. On aurait dit que sa main droite avait été hachée au couteau : j'y ai compté au moins quatre coupures effroyables, toutes profondes et blanchies par le temps. On avait l'impression que des années auparavant on s'était mis à plusieurs pour l'égorger à coups de hachettes, de sabres et de couteaux, et qu'il avait pourtant survécu

à tous les efforts de ses ennemis. Car ses cicatrices étaient anciennes. Pourtant, lui était jeune : je ne lui aurais pas donné plus de trente-cinq ans.

Il me remplissait d'une brûlante curiosité. Quelqu'un doit bien se souvenir de lui ! Il circulait, maussade et insociable, tirant sur des cigarettes qu'il n'ôtait jamais de sa bouche : il les fumait jusqu'au bout et ne crachait les mégots que lorsqu'ils lui brûlaient les lèvres. Ce doit être pour cela que ses yeux pleurent toujours, pensais-je. Il traînait à droite et à gauche, pensant, ou simplement rêvassant. Il flânait de préférence dans les escaliers ou se cachait dans les coins sombres. J'essayai de me renseigner sur lui ; mais tout le monde n'avait d'yeux que pour un officier qui ressemblait à Spencer Tracy. Pourtant à la fin je finis par trouver tout seul.

***

L'alcool aussi était interdit sur les transports de troupes. Comme on m'avait prévenu, j'avais pris la précaution d'apporter quelques bouteilles de whisky clandestines avec moi. Le premier jour, j'offris à boire à un capitaine d'infanterie. Avant d'avoir réalisé, je m'étais fait dix-sept amis qui me submergèrent d'amabilités et me demandèrent des autographes ; de sorte que le second jour, ayant jeté ma dernière bouteille vide par le hublot, je fus heureux de me faire payer un verre par Mr. Charles Bennett, un scénariste hollywoodien. (Lui aussi, si sa modestie le lui permet, pourrait témoigner que je dis la vérité.) Il me donna une bouteille à limonade pleine de bon scotch, que je cachai dans mon blouson, n'osant apprendre à mes nouveaux amis que je l'avais. Tard dans la soirée du troisième jour, je me retirai dans un endroit tranquille où régnait une lumière jaune suffisamment forte pour me permettre de lire. J'avais l'intention de me battre de nouveau avec quelques poèmes de François Villon, tout en me rafraîchissant de quelques gorgées du scotch de Mr. Bennett. Il était difficile à ce moment-là de trouver un endroit désert sur les ponts du *Queen Mary*, mais j'en dénichai un. J'essayais de lire « La Ballade du Bon Conseil », dont l'argot médiéval est difficilement compréhensible même pour les Français érudits. Je répétai les deux premiers vers à haute voix, espérant y découvrir une signification nouvelle :

« Car ou soie porteur de bulles
Pipeur ou hasardeur de dez »

C'est alors qu'une voix molle se fit entendre :

— « Salut ! Ça vous dit quelque chose, à vous ? »

Je levai les yeux et vis le sombre visage couturé du mystérieux caporal, moitié éclairé, moitié dans l'ombre. Il ne me restait plus qu'à lui offrir un verre, car j'avais la bouteille à la main et il la regardait. Il me remercia d'un mot bref, vida la moitié de la petite bouteille d'un coup et me la rendit.

« *Pipeur ou hasardeur de dez,* » dit-il en soupirant. « C'est vieux, ça. Ça vous plaît ? »

— « Oui, beaucoup, » dis-je. « Ça devait être quelqu'un, Villon. Qui d'autre aurait pu se servir d'un langage aussi trivial pour en tirer un tel effet ? Qui d'autre aurait pu prendre le jargon des voleurs, qui est toujours laid, pour en créer de la poésie ? »

— « Vous y comprenez quelque chose ? » demanda-t-il avec un petit rire.

— « Pas spécialement, » dis-je, « mais c'est certainement poétique. »

— « Oui, je sais. »

— « *Pipeur ou hasardeur de dez.* Autant essayer de faire de la poésie avec une phrase comme : « Qu'est-ce que ça peut me foutre ton turbin, que tu sois casseur ou flambeur ! »

— « Qui êtes-vous ? Ça fait un sacré bout de temps qu'on n'a plus le droit de porter la barbe, dans l'armée. »

— « Correspondant de guerre, » dis-je. « Je m'appelle Kersh. Finissez donc ça. »

Il vida la petite bouteille et dit :

— « Merci, Mr. Kersh. Je m'appelle Cuckoo. »

Il se laissa tomber près de moi, s'affalant sur le pont comme un sac de sable mouillé. « Ouais... je crois bien que je vais m'asseoir, » dit-il. Puis il saisit ma petite bouteille de sa main droite couturée de cicatrices, en frappa son genou, et puis me la rendit. « *Hasardeur de dez !* » dit-il, avec un accent étranger.

— « Je vois que vous lisez Villon, » dis-je.

— « Non. Je ne lis pas beaucoup. »

— « Mais vous parlez français ? Où l'avez-vous appris ? » demandai-je.

— « En France. »

— « Vous rentrez chez vous, maintenant ? »

— « Je pense. »

— « Pas trop tôt, on dirait. »

— « Non, je pense. »

— « Vous étiez en France ? »

— « En Hollande. »

— « Depuis longtemps dans l'armée ? »

— « Une paye. »

— « Vous aimez ça ? »

— « Ouais. Ça peut aller, je pense. D'où êtes-vous ? »

— « Londres, » dis-je.

Il dit :

— « J'y ai été. »

— « Et vous, d'où venez-vous ? » demandai-je.

— « Quoi ?... Moi ?... Oh ! de New York, je pense. »

— « Et comment trouvez-vous Londres ? » demandai-je.

— « Mieux. »

— « Mieux ? J'ai bien peur que vous l'ayez vu sous un mauvais jour, avec les bombardements, et tout ça, » dis-je.

— « Oh ! Londres c'est bien, je pense. »

— « Vous auriez dû y aller avant la guerre, caporal. »

— « J'y ai été avant la guerre. »

— « Vous deviez être très jeune, » dis-je.

Le caporal Cuckoo répondit :

— « Fichtre, pas tant que ça. »

— « Je suis correspondant de guerre, journaliste, » dis-je, « aussi ai-je le droit de poser des questions indiscrètes. Savez-vous que je pourrais écrire un article sur vous dans mon journal ? Quel genre de nom est-ce, Cuckoo ? Je ne l'avais jamais entendu. »

Pour sauver les apparences, j'avais sorti un carnet et un crayon. Le caporal dit :

— « Mon nom n'est pas vraiment Cuckoo. C'est un nom français, à l'origine... *Lecocu.* Vous savez ce que ça veut dire, n'est-ce pas ? »

Un peu embarrassé, je répondis :

— « Eh bien, si je me souviens bien, un cocu est un homme que sa femme a trompé. »

— « Exact. »

— « Avez-vous de la famille ? »

— « Non. »

— « Mais vous avez été marié ? » demandai-je.

— « Largement. »

— « Qu'est-ce que vous comptez faire, une fois de retour aux Etats-Unis, caporal ? »

— « Cultiver des fleurs, » dit-il, « et élever des abeilles et des poules. »

— « Tout seul ? »

— « Exactement. »

— « Des fleurs, des abeilles et des poules !... Quel genre de fleurs ? »

— « Des roses, » dit-il, sans hésitation. Puis il ajouta : « Peut-être que plus tard, je descendrai vers le Sud. »

— « Pourquoi diable ? » demandai-je.

— « Pour chercher de la térébenthine. »

Ce type doit avoir un grain, pensai-je. En y songeant, je me dis que son cerveau avait pu souffrir de la blessure qui lui avait laissé cette horrible cicatrice sur la tête.

— « On a l'air de vous avoir bien esquinté, caporal. »

— « Oui, en effet, un peu partout, » dit-il en étouffant un petit rire. « J'en ai pris pour mon grade, dans mon temps. »

— « On le dirait. La première fois que je vous ai vu, j'ai eu l'impression que vous aviez été pris dans un engrenage. »

— « Comment ça, un engrenage ? »

— « Ne vous fâchez pas, caporal : ces blessures sur votre tête et votre cou ne ressemblent pas à des blessures de guerre actuelles... »

— « Qui a dit que c'en était ? » dit rudement le caporal Cuckoo. Puis il s'emplit les poumons d'air et rejeta un long souffle qui se termina par une exclamation : « Hou... Qu'est-ce que ce truc que vous m'avez donné à boire ? »

— « Du bon scotch. Pourquoi ? »

— « Il est fameux. Je n'aurais pas dû le boire. J'étais au régime sec depuis Dieu seul sait combien d'années. Ça me monte à la tête. J'aurais pas dû y toucher. »

— « Personne ne vous a demandé de vider une bouteille à limonade de scotch en deux goulées, » dis-je, de mauvaise humeur.

— « Je m'excuse. En arrivant à New York, je vous en achèterai toute une bouteille, si vous voulez, » dit le caporal Cuckoo en louchant comme si ses yeux lui faisaient mal et caressant des doigts l'affreuse crevasse de la cicatrice sur sa tête.

— « C'en est une moche, que vous avez là-haut, » dis-je.

— « Quoi ? *Ça ?* » dit-il en frappant négligemment la cicatrice du plat de sa main dure. « Moche ? Oui, elle est vraiment moche. Pensez, il en est sorti de la cervelle. Et regardez ça... » Il déboutonna sa chemise et releva son tricot de la main gauche, tout en allumant un vieux briquet de la main droite. « Regardez celle-là. »

Je poussai un cri de stupeur. Je n'avais jamais vu un corps vivant écharpé et mutilé à ce point. A la lueur vacillante de la flamme, je vis des ombres noires danser et s'entrelacer dans une espèce de terrain éventré de crevasses, d'abîmes, de canyons et de précipices. Son torse ressemblait à un sol dévasté par la colère de Dieu — éventré par en bas, brûlé par en haut, fracassé par la foudre, écrasé par les éboulements, ravagé par les tornades. Sur sa gauche, la plupart des côtes avaient dû être brisées, par un objet effroyablement lourd, en morceaux ne dépassant pas la taille de la dernière phalange du doigt. Miraculeusement, les os s'étaient ressoudés, et encerclaient de bosses dures une profonde dépression ; sous cet éclairage je pensai aux volcans morts de la lune. Un trou sombre béait sous le sternum, long de près de huit centimètres et large d'un centimètre et demi, d'une profondeur impressionnante. J'ai vu de telles cicatrices sur les gros muscles des cuisses — mais jamais dans la région du sternum.

— « Bon Dieu ! Vous avez dû être coupé en deux et recollé ! » dis-je.

Le caporal Cuckoo ne fit que rire et déplaça snn briquet pour que je voie son corps depuis l'estomac jusqu'aux hanches. Entre les muscles puissants, juste sous le foie, s'étendait une vieille cicatrice dans laquelle, bien qu'elle fût fermée depuis longtemps, on aurait pu mettre trois doigts. Une autre la traversait, presque aussi profonde mais longue de plus de trente centimètres et descendant sur la gauche vers l'aine. Une autre cicatrice effroyable montait de sous la boucle de sa ceinture pour se fondre dans un profond trou triangulaire dans la région du

diaphragme. Il y en avait d'autres... mais le briquet s'éteignit et le caporal Cuckoo reboutonna sa chemise.

— « Qu'est-ce que vous en dites ? » demanda-t-il.

— « Ce que j'en dis ? » m'écriai-je. « Seigneur, je ne suis pas médecin, mais je vois bien que la moindre des blessures que vous avez là devrait avoir suffi à tuer son homme. Comment se fait-il que vous soyez vivant, Cuckoo ? Comment est-ce possible ? »

— « Vous croyez que vous avez vu quelque chose ? Ecoutez, vous n'avez rien vu tant que vous n'avez pas vu mon dos. Mais n'y pensez plus pour l'instant. »

— « Dites-moi, » demandai-je, « comment diable tout cela vous est-il arrivé ? De telles cicatrices sont vieilles. Vous n'avez pas pu les attraper pendant cette guerre-ci... »

Il défit le nœud de sa cravate, déboutonna son col, ouvrit sa chemise et dit calmement :

— « Non. Voilà tout ce que j'ai chopé cette fois-ci. » Il désigna nonchalamment sa gorge. Je comptai cinq traces de balles groupées en éventail à la base du cou. « Une mitrailleuse légère, » dit-il.

— « Mais c'est impossible ! » dis-je pendant qu'il renouait sa cravate. « Ce petit paquet-là a dû couper une ou deux grosses artères et pulvériser vos vertèbres. »

— « Bien sûr, » dit le caporal Cuckoo.

— « Quel âge disiez-vous avoir ? » demandai-je.

Le caporal Cuckoo répondit :

— « Dans les quatre cent trente-huit. »

— « Trente-huit ? »

— « J'ai dit quatre cent trente-huit. »

Il est cinglé, pensai-je.

— « Né en 1907 ? » demandai-je.

— « 1507, » dit le caporal Cuckoo, tripotant la crevasse sur son crâne. Puis il continua de parler, rêveur. (Comment pourrais-je décrire son comportement ? Il combinait d'une façon repoussante la stupidité la plus épaisse, une ruse primitive, l'anxiété, les soupçons et le calcul le plus sordide ; il me rappelait un paysan qui avait essayé de me vendre une montre américaine près de Saint-Jacques en 1944. Mais le caporal Cuckoo parlait l'américain, me lorgnant dans la lueur diffuse et tapotant sa chemise comme pour s'assurer que ses cicatrices étaient bien remises à l'abri.) Il dit lentement :

« Ecoutez... je vais vous donner le topo. Ça ne vous servirait à rien d'essayer d'en faire un article, vous savez. Vous êtes journaliste. Tout en comprenant ce que vaudrait l'histoire complète, ça ne vous servirait à rien d'essayer de vendre ce que je vais vous dire maintenant : vous n'auriez pas une chance sur un million de le faire. Mais il faut que je me remette à travailler, vous comprenez ? J'ai besoin de pognon. »

— « Pour les roses, les poules, les abeilles et la térébenthine ? » dis-je.

Il hésita et dit :

— « Ma foi, oui. » Il se frotta la tête de nouveau.

— « Ça vous fait mal ? » demandai-je.

— « Pas si je bois pas le truc que vous m'avez donné, » répondit-il, une rancune rêveuse dans la voix.

— « Où avez-vous attrapé ça ? » demandai-je.

— « A la bataille de Turin, » dit-il.

— « Je ne me souviens d'aucune bataille de Turin, caporal. Ça date de quand ? »

— « Ben voyons, *la* bataille de Turin. J'ai attrapé ça au col de Suze. »

— « Vous dites bien que vous avez été blessé au col de Suze, à la bataille de Turin ? Quand est-ce que ça c'est passé ? » demandai-je.

— « En 1536 ou 1537. Le roi François nous a envoyés contre le marquis de Guast. L'ennemi tenait le col, mais nous avons passé au travers. C'était mon baptême du feu. »

— « Vous y étiez, bien sûr, caporal ? »

— « Bien sûr, que j'y étais. Mais je n'étais pas encore caporal, et mon nom n'était pas Cuckoo. On m'appelait Lecocu. Mon vrai nom, c'était Lecoq. J'étais d'Yvetot. Je travaillais pour un type qui fabriquait de la toile : Nicolas, le... »

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles le caporal me dit ce qu'il pensait de Nicolas. Puis, ayant épuisé juron par juron sa fureur flamboyante, il continua :

« Bref, Denise a fichu le camp, et tous les gosses de la ville chantaient :

« Lecoq, Lecoq, Lecoq,
Lecoq, Lecoq, Lecocu. »

J'ai mis les bouts et je me suis engagé... Je ne vous raconte rien d'utile, vous voyez ? Juste le topo... J'avais dans les trente ans, à l'époque, et j'étais drôlement en forme. Alors, quand le roi François nous a envoyés à Turin (Monsieur de Montagan était colonel-général d'infanterie), mon chef, le capitaine Le Rat, nous a fait prendre position sur une colline : ça a pété le feu pendant cinq minutes ! C'était chacun pour soi jusqu'à ce que les renforts réussissent la percée ; alors on a avancé, et j'ai attrapé *ça.* »

Le caporal se toucha la tête. Je demandai :

— « Comment ça ? »

— « Par un hallebardier. Vous savez ce que c'est qu'une hallebarde, non ? C'est une espèce de lourde hache au bout d'un manche de trois mètres. Vous pouvez fendre un homme en deux jusqu'à la ceinture avec une hallebarde, si vous savez vous en servir. Si elle avait atterri de plein fouet... je suppose que je ne serais plus là en ce moment. Mais je l'ai vue venir, alors j'ai esquivé, mais au même moment mon pied a glissé dans du sang, et je suis tombé de côté. De toute façon, le hallebardier m'a eu. Juste là, où il y a la cicatrice. Voyez ? Alors tout a passé au noir et blanc et puis au noir, et je suis tombé dans les pommes. Mais je n'étais

pas mort, vous comprenez ? Je me suis réveillé, et j'ai vu un médecin militaire, avec une armure de rien du tout — sans casque — trempé de sang jusqu'aux coudes. *Notre* sang, ça vous pouvez parier — vous savez comment sont les toubibs ? »

Je dis d'un ton apaisant :

— « Oh ! oui, je sais, je sais. Et ça c'est passé, dites-vous, en 1537 ? »

— « Ou 1536, je ne me souviens pas bien. Comme je disais, je me suis réveillé, j'ai vu le docteur, et il était en train de parler à un autre docteur que je ne voyais pas ; et tout autour de moi les gars gueulaient à la mort, suppliant les amis de leur couper la gorge pour mettre fin à leurs souffrances ou bien réclamant un prêtre... J'ai pensé à l'enfer. Ma tête était coupée en deux, et je sentais une espèce de courant d'air qui jouait dans mon cerveau, et ça faisait *boum-boum, badaboum-boum, boum-boum-boum.* Mais bien que je fusse incapable de bouger ou de parler, je voyais et j'entendais ce qui se passait. Le docteur me regarda et dit... »

Le caporal Cuckoo se tut.

— « Il dit ? » demandai-je doucement.

— « Voyons, » dit le caporal Cuckoo avec mépris, « vous ne comprenez même pas quand vous lisez dans votre petit livre : *Pipeur ou hasardeur de dez,* même si c'est là noir sur blanc. Je vais vous dire ça de sorte que vous compreniez. Le docteur a dit quelque chose dans ce genre : « Venez voir, monsieur, venez voir ! Ce garçon perdait sa cervelle. Si je lui avais appliqué de la Thériaque, il serait déjà enterré et oublié. Mais, n'ayant plus de Thériaque, faute de mieux je lui ai appliqué mon Digestif. Et regardez ce qui s'est passé. Il a ouvert les yeux ! Observez aussi que ses os se rapprochent et qu'une sorte de pellicule se forme au-dessus du cerveau palpitant. Mon traitement doit être le bon, puisque Dieu le guérit ! » Alors, celui que je ne pouvais voir dit quelque chose de ce genre : « Ne faites pas l'idiot, Ambroise. Vous perdez votre temps et votre drogue sur un cadavre. » Eh bien, le docteur s'est penché sur moi et il a touché mes yeux du bout de ses doigts, comme ceci, et j'ai cillé. Mais celui que je ne pouvais pas voir dit : « Pourquoi perdre du temps et des médicaments sur des morts ? » Une fois que j'eus refermé les yeux, je n'ai pas pu les rouvrir. Mais j'entendais encore, et quand j'entendis ça, j'ai eu une frousse de tous les diables d'être enterré vivant. Et je ne pouvais pas bouger. Mais le docteur que j'avais vu dit : « Cinq jours ont passé et la chair de ce pauvre soldat est toujours saine ; tout las que je suis, je sais ce que je fais et je vous jure que j'ai vu ses yeux s'ouvrir. » Puis il appela : « Jehan ! Apporte le Digestif !... Si vous le permettez, monsieur, je vais garder cet homme jusqu'à ce qu'il revienne à la vie ou qu'il se mette à puer. Quant à sa blessure, je vais y verser encore un peu de mon Digestif. » Puis je sentis quelque chose couler dans ma tête. Ça faisait un mal de chien, on aurait dit de l'eau glacée coulant sur mon cerveau. J'ai pensé : « C'est la fin ! », tout mon corps s'est engourdi, et puis je suis retombé dans les pommes ; quand je me

suis réveillé, c'était plus tard, et ailleurs. Le jeune docteur était là, sans son armure cette fois ; mais il portait une espèce de chapeau mou. Cette fois, je pouvais bouger et parler, et je demandai quelque chose à boire. Quand il m'entendit, le docteur ouvrit la bouche pour crier, mais il se domina, et me donna du vin dans une tasse. Mais ses mains tremblaient tellement que j'ai eu plus de vin dans la barbe que dans la bouche. Je portais la barbe dans ce temps-là, tout comme vous ; mais plus grande, elle me couvrait la figure. J'entendis quelqu'un arriver en courant de l'autre bout de la pièce, et je vis un garçon d'une quinzaine d'années. Le gosse ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais le docteur l'a attrapé par le cou et il lui a dit... quelque chose comme : « Pour l'amour du ciel, Jehan, reste tranquille ! » Le gosse a dit : « Maître ! vous l'avez ramené d'entre les morts ! » Alors le docteur a dit : « Silence, si tu tiens à la vie ! Ou bien veux-tu respirer la fumée des fagots ? » Alors je me suis rendormi, et quand je me suis réveillé j'étais dans une petite chambre, toutes fenêtres fermées, et où brûlait un grand feu, de sorte qu'il y faisait plus chaud qu'en enfer. Le docteur était là ; il s'appelait Ambroise Paré. Vous avez peut-être lu quelque chose sur lui ? »

— « Vous voulez dire l'ancêtre de la chirurgie, qui était médecin militaire sous Anne de Montmorency dans l'armée de François Ier ? »

Le caporal Cuckoo répliqua :

— « C'est bien ce que je disais, non ? François Ier, roi de France. Montmorency était notre général quand on a eu affaire avec Charles V. Tout s'est déclenché entre la France et l'Italie, et c'est comme ça que je me suis fait enfoncer la tête quand on a descendu cette colline près de Turin. Je vous l'ai raconté, non ? »

— « Caporal, » dis-je, « vous m'avez dit que vous aviez quatre cent trente-huit ans. Vous êtes né en 1507 et vous avez quitté Yvetot pour l'armée après que votre femme se fut moquée de vous avec un marchand de toile nommé Nicolas. Votre nom était Lecoq, et les enfants vous appelaient Lecocu. Vous vous êtes battu à la bataille de Turin, et vous avez été blessé au col de Suze vers 1537. Une hallebarde vous a ouvert la tête en deux et une partie de votre cervelle s'est répandue. Un médecin qui était Ambroise Paré a versé dans la blessure ce que vous appelez un Digestif. Alors vous êtes revenu à la vie... il y a plus de quatre cents ans ! Exact ? »

— « Vous avez pigé, » acquiesça le caporal Cuckoo. « J'en étais sûr. »

L'absurdité de tout cela m'abasourdissait ; je ne pus que dire, avec ce qui dut être un rire idiot :

— « Eh bien, mon vénérable ami ! Après ces quelque quatre cent trente ans de vie vous devriez être un grand sage... aussi bourré de science, de sagesse et d'expérience que la bibliothèque du British Museum. »

— « Pourquoi ? » demanda le caporal Cuckoo.

— « Pourquoi ? Voyons, c'est une vieille histoire. Un philosophe, disons, ou un savant, ne commence à apprendre vraiment que vers la fin de sa vie. Que ne donnerait-il pas pour une rallonge de cinq cents ans ? Pour cinq cents ans de vie, il vendrait son âme, car avec autant de temps à sa disposition il serait maître du monde entier : car la science, c'est le pouvoir. »

Le caporal Cuckoo dit :

— « Foutaises ! Ce que vous racontez peut être valable pour les philosophes, ou les gens comme ça. Ils continueraient à faire ce qui les intéresse, et ils pourraient... voyons... apprendre à changer le fer en or ou quelque chose de ce genre. Mais prenez un joueur de base-ball, par exemple ou un boxeur. Qu'est-ce qu'ils feraient de cinq cents ans ? Ce dont ils sont capables : manier la batte ou donner des coups de poing ! Et vous, que feriez-vous ? »

— « Naturellement, vous avez raison, caporal, » dis-je. « Je continuerais à taper sur une machine à écrire et à jeter mon argent par la fenêtre, ce qui fait que dans cinq cents ans je ne serais ni plus malin ni plus riche qu'aujourd'hui. »

— « Non, attendez, » dit-il en me frappant le bras d'un doigt dur comme une barre de fer et en me décochant un sourire rusé. « Vous continueriez à écrire des livres et des trucs dans les journaux. Vous êtes payé au pourcentage, ce qui fait qu'en cinq cents ans vous auriez plus d'argent que vous ne pourriez en dépenser. Mais moi ? Je ne suis bon qu'à être soldat. Je me fous de la philosophie et de tous ces machins-là. Ça ne me dit rien. Je ne suis pas plus malin que je ne l'étais à trente ans. J'ai jamais aimé la lecture et tout ça, et je ne l'aimerai jamais. Mon rêve, c'est d'avoir une boîte comme Jack Dempsey sur Broadway. »

— « Je pensais que vous vouliez cultiver des roses et des térébinthes, élever des poulets et des abeilles et je ne sais plus quoi, » dis-je.

— « Ouais, c'est exact. »

— « Comment comptez-vous concilier les deux ? Je veux dire le restaurant à Broadway avec les abeilles, les roses et cetera ? »

— « Eh bien, vous allez comprendre... »

⁂

« ... Je vous ai raconté comment le docteur Paré a raccommodé ma tête alors qu'elle était fendue en deux et que ma cervelle se sauvait. Eh bien, une fois que j'ai pu marcher un peu, il m'a permis de rester chez lui, et, croyez-moi, il me soignait aux petits oignons : pourtant lui-même vivait plutôt chichement. Ouais, il s'occupait de moi comme si j'étais son fils, et fichtrement mieux que mon paternel s'est jamais occupé de moi : poulets, œufs au vin, tout ce que je voulais. Si je disais : « Je crois que j'aimerais un pâté d'alouettes pour dîner, » je l'avais. Si je disais : « Docteur, ce vin sent le bouchon, » hop, j'avais une bouteille d'Alicante ou autre. En deux ou trois semaines, j'étais plus dispos et

plus fort que jamais. Alors j'ai commencé à ne plus tenir en place : je voulais partir. Bon, mais le docteur Paré disait qu'il voulait que je reste. Je lui ai dit : « Je suis un gars remuant, docteur, et il faut que je gagne ma vie ; avant d'attraper cette fêlure au crâne, j'ai entendu dire qu'il y avait de l'argent à gagner dans une armée ou l'autre, ces temps-ci. »

» Alors le docteur Paré m'a offert deux pièces d'or pour que je reste encore un mois chez lui. J'ai pris l'argent, mais je me doutais qu'il mijotait quelque chose, et je me suis mis à chercher quoi. Vous comprenez, lui était médecin militaire, et moi un soldat de rien du tout. Quelque chose clochait là-dedans, vous voyez ? Alors j'ai fait celui qui ne comprend pas, mais je gardai les yeux ouverts ; je me suis mis bien avec Jehan, le gosse qui servait d'aide au docteur. Ce Jehan était un môme maigrichon avec de grands yeux, qui boitait un peu ; il m'a pris pour quelqu'un du tonnerre quand j'ai cassé une noix entre deux doigts ou soulevé sur mon dos la grande table qui pesait bien cinq cents livres. Ce Jehan, il m'a dit qu'il aurait toujours voulu être costaud comme moi. Mais il avait été malade dès avant sa naissance : il n'aurait peut-être pas vécu si le docteur Paré ne lui avait pas sauvé la vie. Bon, alors je me suis mis à travailler Jehan, et j'ai trouvé à quoi jouait le docteur. Vous connaissez les médecins, hein ? »

Le caporal Cuckoo me poussa du coude et je dis :

— « Hmm, hmm, continuez. »

— « Eh bien, il paraît qu'au moment de la percée du col de Suze, on traitait ce qu'on appelait les « plaies empoisonnées » avec de l'huile de sureau bouillante mélangée à quelques gouttes de ce qu'on appelait « Thériaque ». Cette Thériaque, c'était rien d'autre que du miel et des herbes. Mais il paraît qu'au moment où on a grimpé la colline, le docteur Paré n'avait plus d'huile de sureau ni de Thériaque, et que, faute de mieux, il a concocté quelque chose qu'il appelait son Digestif.

» Mon commandant, le capitaine Le Rat, celui qui s'est fait bousiller la cheville par une balle, a été le premier à être soigné par le Digestif. Sa cheville a guéri... comme ça ! » dit le caporal Cuckoo en claquant des doigts. « J'ai été le troisième ou le quatrième soldat à être traité au Digestif. Le docteur parcourait le champ de bataille, parce qu'il cherchait un corps à dépiauter. Vous savez comment ils sont, les docteurs. Le gosse, Jehan, m'a dit qu'il voulait un cerveau pour s'amuser avec. Moi, j'étais là, voyez, avec mon cerveau à l'air. Le docteur n'avait qu'à se pencher pour se servir. Alors bref, il a vu que je respirais, et s'est demandé comment diable un homme pouvait respirer après le coup que j'avais reçu. Alors il a versé un peu de son Digestif dans le trou, il m'a bandé et a attendu les résultats. Je vous ai raconté ce qui s'est passé alors. Je suis revenu à la vie. Mieux que ça, mes os se sont ressoudés. Le docteur Paré s'est dit qu'il tenait là quelque chose. Aussi il me gardait, disons en observation, et il prenait des notes.

» Je connais les médecins. De toute façon, j'ai entrepris Jehan. Je

lui ai dit : « Sois un chic type, Jehan, dis à un copain ce que c'est que ce Digestif, comme ton maître l'appelle. »

» Jehan dit : « Mais, monsieur, mon maître n'en fait pas un secret. Ce n'est qu'un mélange de jaunes d'œufs, d'essence de roses et de térébenthine. » (Ça m'est égal de vous raconter ça, mon vieux : ça a déjà été imprimé). »

Je dis au caporal Cuckoo :

— « J'ignore comment diable vous connaissez ces curieux faits, mais il se trouve que je sais qu'ils sont exacts. On les rencontre dans plusieurs histoires de la médecine. Le Digestif d'Ambroise Paré, avec lequel il a traité les blessés après la bataille de Turin, n'était, comme vous le dites, qu'un mélange d'essence de roses, de jaunes d'œufs et de térébenthine. Il est connu aussi que le premier blessé sur qui il l'a essayé était le capitaine Le Rat, en 1537. Paré a dit à l'époque : « Je l'ai pansé et Dieu l'a guéri »... Et alors ? »

— « Ouais, » dit le caporal Cuckoo avec une grimace, « bien sûr. De la térébenthine, de l'essence de roses, des œufs. C'est exact. Vous connaissez les proportions ? »

— « Non, » dis-je.

— « Je sais bien que non. Moi si. Et je vais vous dire autre chose. Il n'y a que l'essence de roses, les œufs et la térébenthine... Dans mon cas, le docteur Paré a ajouté autre chose, pour voir, vous comprenez ? Et je sais ce que c'est. »

Je dis :

— « Allez-y, continuez. »

— « Eh bien, je comprenais que ce docteur Paré avait des visées sur moi, hein ? Alors, j'ai gardé les yeux ouverts, j'ai attendu, et j'ai cuisiné Jehan, jusqu'à ce que j'aie appris l'endroit où le docteur gardait son carnet de notes. Vous comprenez, en ce temps-là, on se faisait l'équivalent de soixante ou soixante-dix mille dollars rien qu'avec un morceau d'os qu'on appelait « corne de licorne ». Alors, avec un truc qui pouvait comme qui dirait ressusciter les morts, recoller les os et remettre un gars sur pied en moins de quinze jours, même s'il perdait sa cervelle... bon Dieu, tout le monde faisait la guerre, dans ce temps-là, et j'aurais pu devenir riche en quelques minutes. »

— « Sans aucun doute, » dis-je.

— « De quel droit se servait-il de moi comme d'un cobaye ? Sans moi, il n'aurait pas été loin, hein ? Et après, qu'est-ce que je devenais, moi ? Lâché dans la nature avec une ou deux pièces d'or, pendant que le docteur avait la gloire et les millions. Je voulais ouvrir une boîte à Paris — avec des filles et tout ça, vous voyez ? Est-ce que je pouvais y arriver avec deux ou trois pièces d'or, je vous le demande ? Bon ; un soir que le docteur Paré et Jehan étaient sortis, j'ai pris son carnet de notes, je me suis faufilé par une fenêtre, et j'ai fichu le camp.

» Dès que je me suis senti en sécurité, je suis entré dans un cabaret ; j'ai bu du vin et j'ai lié conversation avec une fille. Quelqu'un d'autre

devait s'intéresser à la fille, et on s'est battus. L'autre type m'a donné un coup de couteau dans la figure, mais moi aussi j'avais un couteau. Vous savez comment ça se passe... Tout à coup j'ai senti quelque chose qui m'arrachait le couteau des mains, et je me suis aperçu que je l'avais enfoncé entre les côtes du type. C'était un de ces petits gars rabougris, dans les soixante kilos, avec une figure toute tordue. (Elle, c'était une grande fille aux cheveux jaunes). Je me suis aperçu que je l'avais tué, alors j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai laissé le couteau là où il était : fiché entre ses côtes. Je me suis caché, attendant les ennuis. Mais on ne m'a pas trouvé. J'ai passé la plus grande partie de cette nuit couché sous une haie. J'allais drôlement mal. Vous comprenez, il m'avait coupé de l'œil à la nuque, et la coupure était profonde. Le haut de mon oreille droite avait sauté, et proprement. Non seulement ça me faisait un mal de chien, mais je savais qu'on pourrait m'identifier par cette blessure. J'avais laissé la moitié de mon oreille derrière moi. J'étais bon pour la potence. Alors, je me suis tenu aussi tranquille que possible, dans un fossé, et je me suis endormi quelques heures avant le jour. Et voilà qu'en me réveillant, la blessure ne me faisait plus mal du tout, pas même mon oreille — pourtant je peux vous dire qu'une oreille coupée fait un mal de chien. Je suis allé me laver la figure dans une mare, et quand l'eau s'est calmée et que j'ai pu me voir, je me suis aperçu que la coupure et mon oreille s'étaient cicatrisées de telle façon que les marques avaient l'air de dater de cinq ans. Tout ça en moins d'une nuit ! Alors me revoilà parti. Dans les deux jours après, le chien d'un fermier m'a mordu la jambe et en a emporté un morceau. Normalement une morsure comme ça prend des semaines à guérir. Pas la mienne. Elle était fermée le lendemain : il restait à peine une cicatrice. Cette drogue que Paré m'avait versée dans la tête faisait que n'importe quelle blessure que je pouvais attraper, n'importe quand, guérissait comme par magie. Je savais que je tenais quelque chose avec les papiers de Paré. Mais ça, c'était formidable ! »

— « Vous les aviez toujours, les papiers ? »

— « Qu'est-ce que vous pensez ? Bien sûr que je les avais, enveloppés dans un linge et attachés autour de ma taille, quatre morceaux... Pas du papier, un autre truc, du parchemin. C'est ça, du parchemin. Pliés et cousus le long de la pliure. La partie extérieure était vierge, comme une couverture. Mais les six pages intérieures étaient couvertes d'écriture. L'ennui, c'est que je ne savais pas lire. On ne m'avait jamais appris. De toute façon, il me restait la plus grande part de mes deux pièces d'or, et je poussai sur Paris. »

— « Ambroise Paré n'a donc rien dit ? » demandai-je.

Le caporal Cuckoo ricana de nouveau.

— « Qu'est-ce qu'il aurait pu dire, hein ? Qu'il avait ressuscité un mort avec son Digestif ? C'était sa perte sûre et certaine. Où était la preuve ? Et vous pouvez parier que Jehan lui aussi a fermé sa gueule ;

il n'aurait pas voulu que le docteur apprenne qu'il avait bavardé. Non, personne n'a rien dit. Je suis bien arrivé à Paris.»

— « Et là, qu'est-ce que vous avez fait ? » demandai-je.

— « J'avais l'intention de trouver quelqu'un de confiance pour lire ces papiers. Si vous voulez savoir comment j'ai gagné ma vie, eh bien, j'ai fait pour le mieux... ne me demandez pas quoi. Enfin, un soir, là où j'étais, je rencontre un étudiant qui faisait durer son verre de vin, un gars cultivé, sans endroit pour dormir. Je lui ai montré les papiers du docteur et lui ai demandé ce que ça voulait dire. Ça lui a donné un peu de mal, mais il a fini par piger ce qu'il y avait dessus. Le docteur avait noté la façon exacte dont il avait préparé son Digestif, mais ça, ça ne tenait qu'une page. Quatre autres étaient couvertes de chiffres, et le seul autre texte était sur la dernière page. Ça me concernait en entier. Moi et ma guérison. »

— « Les jaunes d'œufs, l'essence de roses et la térébenthine ? »

Le caporal Cuckoo fit oui de la tête et dit :

— « Ouais. Ces trois choses-là et quelque chose d'autre. »

— « Je parie ce que vous voulez que je sais quel est le quatrième ingrédient du Digestif, » dis-je.

— « Qu'est-ce que vous pariez ? » demanda le caporal Cuckoo.

— « Une ruche, » dis-je.

— « Comment ça ? »

— « Voyons, caporal, c'est simple. Vous disiez vouloir des poulets, des roses et des abeilles. Vous disiez vouloir chercher de la térébenthine dans le Sud. Dans la recette du docteur Paré, vous avez justifié les jaunes d'œufs, l'essence de roses et la térébenthine. Pourquoi un homme comme vous voudrait-il des abeilles ? Il saute aux yeux que le quatrième ingrédient est le miel. »

— « Ouais, » dit le caporal Cuckoo. « Vous avez raison. Le docteur avait ajouté un peu de miel. » Il ouvrit son canif, me regarda pensivement, puis rabattit la lame et rempocha le couteau, disant : « Vous ne connaissez pas les proportions. Vous ne savez pas comment mélanger le tout. Vous ne savez pas s'il doit être chaud, ou à quelle allure vous devez le laisser refroidir. »

— « Ainsi, vous possédez le Secret de la Vie ? » dis-je. « Vous avez quatre cents ans, et les blessures ne peuvent pas vous tuer. Il suffit d'un certain mélange de jaunes d'œufs, d'essence de roses, de térébenthine et de miel. Exact ? »

— « Exact, » dit le caporal Cuckoo.

— « Alors, n'avez-vous pas pensé à acheter les ingrédients et à les mélanger vous-même ? »

— « Naturellement que si. Le docteur disait dans ses notes comment le Digestif qu'il m'avait donné, ainsi qu'au capitaine Le Rat, avait été gardé au noir dans une bouteille pendant deux ans. Alors j'ai rempli une bouteille avec le mélange et je l'ai gardé à l'écart de la lumière pendant deux ans, partout où j'allais. C'est alors que j'ai eu des ennuis,

en compagnie de quelques amis, et qu'un de ceux-là, un type du nom de Pierre Solitude, a attrapé une balle dans la poitrine. J'ai essayé la drogue sur lui, mais il est mort. Au même moment, j'ai reçu un coup d'épée au côté. Que vous me croyiez ou pas, j'étais guéri tout seul au bout de neuf heures. Pensez-en ce que vous voudrez. Tout ça est arrivé à la suite d'un certain cambriolage d'église.

» J'ai quitté la France et j'ai vécu du mieux que j'ai pu pendant un an ; je me retrouvai alors à Salzbourg. Ça se passait environ quatre ans après la bataille du col de Suze. A Salzbourg. je rencontre un type qui me dit que le plus grand docteur du monde est en ville. Je me souviens de son nom, parce que... qui n'en ferait autant ? C'était Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim. Ç'avait été un grand crack à Bâle quelques années avant. En général, on le connaissait sous le nom de Paracelse. Pour le moment, il ne faisait pas grand-chose. La plupart du temps, il traînait dans un cabaret appelé *Les Trois Colombes* à se saoûler à mort. Je l'y ai rencontré une nuit — ça devait être en 1541 — et je lui ai raconté mon affaire quand personne ne nous écoutait. »

Le caporal Cuckoo eut un rire amer.

— « Paracelse était un très grand homme, » dis-je. « C'était un des plus grands médecins du monde. »

— « Bah ! ce n'était qu'un gros ivrogne. En tout cas, il était bien parti quand je l'ai vu. Il gueulait tant qu'il pouvait, en tapant sur la table avec un pot vide. Quand je lui ai raconté mon histoire, en confidence, il s'est fâché tout rouge, me traitant de tous les noms qui passaient à sa portée — et croyez-moi, il en connaissait un rayon ; il m'a ébréché le pot sur la tête. Il m'a fendu la peau juste à la naissance des cheveux. J'allais lui taper dessus, mais il s'est calmé un peu et a dit en suisse-allemand quelque chose comme : « L'expérience, l'expérience ! Une démonstration ! Une démonstration ! Si vous revenez demain me montrer cette coupure totalement cicatrisée, je vous croirai, charlatan. » Et puis il s'est mis à rire, et je me suis dit : « Je vais te donner une raison de rire, mon vieux. » Alors je suis parti me promener, et cette petite coupure a disparu en moins d'une heure. Je suis retourné pour le lui montrer. J'avais une espèce d'affection pour ce vieux sac à vin, comprenez ? Mais quand je suis revenu à la taverne, j'ai trouvé le docteur von Hohenheim, ou Paracelse, comme vous préférez, couché sur le dos, en train de mourir d'un coup de poignard. Il s'était pris de querelle avec un charpentier qui était aussi saoûl que lui, comprenez ? J'ai jamais eu de chance, et j'en aurai jamais. On aurait pu s'entendre, lui et moi ; je ne lui ai parlé qu'une demi-heure, mais croyez-moi, on savait qui était le maître quand il était là, ça c'est sûr ! Et puis voilà. »

— « Et après ? » demandai-je.

— « Je ne vous donne que les grandes lignes, je vous ai dit. Si vous voulez toute l'histoire, ça va vous coûter chaud, » dit le caporal Cuckoo. « J'ai traîné à Salzbourg pendant un an et puis je me suis fait expulser pour mendicité : j'ai fichu le camp en Suisse où je me suis engagé dans

une troupe de mercenaires — ce qu'on appelait des *condottieri* — sous les ordres d'un colonel suisse, et je suis allé me battre un peu en Italie. On était censé y ramasser un bon paquet. Mais quelqu'un a volé ma petite part de butin et pour finir on n'a même pas eu la moitié de notre paye. Après, je suis allé en France, et j'ai rencontré un commandant de bateau du nom de Bordelais qui transportait du cognac en Angleterre et à qui il manquait un homme. Un petit pirate anglais nous a abordés dans la Manche, a mis la main sur la cargaison, coupé la gorge de Bordelais et jeté l'équipage par-dessus bord — sauf moi. Le capitaine angliche m'avait à la bonne. J'ai rallié son équipage, mais je n'ai jamais été bon marin. Ca rafiot — bigre, il n'était pas plus grand qu'un des bateaux de sauvetage de celui-ci — s'appelait le *Harry*, d'après le roi d'Angleterre, Henry VIII, celui qu'on a mis dans un film. Pourtant, on se débrouillait bien. On se spécialisait dans le cognac français : on arrêtait les mangeurs de grenouilles en pleine Manche, on piquait la cargaison et on jetait capitaine et équipage par-dessus bord. « Les morts ne parlent pas, » disait toujours le vieux Hawker. Bref, j'ai quitté le bord quelque part près de Romney, avec de l'argent en poche : je n'aimais pas la mer, vous comprenez ? J'avais une demi-douzaine de vilaines blessures, mais elles n'avaient pas pu me tuer. Ce qui me tracassait, c'est ce qui m'arriverait si je passais par-dessus bord. On pouvait me tirer une balle dans la tête sans me tuer, bien que ça me fasse un mal de chien pendant quelques jours, en se cicatrisant. Mais je ne voulais pas penser à ce qui arriverait si quelqu'un essayait de me noyer. Je devrais attendre sous l'eau que les poissons viennent me manger, ou jusqu'à ce que je m'en aille tout naturellement en pourriture — bien vivant tout le temps. Et ça, c'est pas agréable.

» Bon, comme je disais, j'ai débarqué à Romney et j'ai gagné Londres. Il y avait une veuve d'un certain âge qui tenait un commerce de drap près du pont de Londres. Elle avait de l'argent et elle s'est entichée de moi. Je l'ai épousée. J'ai vécu avec elle treize ans. Au début, c'était une vraie mégère, mais je l'ai corrigée. Elle s'appelait Rose et elle est morte juste à l'époque où Elizabeth est devenue reine d'Angleterre. Ça devait être vers 1558, je pense. Je lui faisais peur — à Rose, pas à la reine Elizabeth — parce que j'étais toujours à tripoter du miel, des œufs, de la térébenthine et de l'essence de roses. Elle ne faisait que vieillir, et moi je restais le même que quand je l'avais épousée : ça ne lui plaisait pas du tout. Elle pensait que j'étais sorcier. Elle disait que j'avais la pierre philosophale et que je connaissais le secret de l'éternelle jeunesse. Ah ! bon Dieu, elle ne se trompait pas de beaucoup. Elle voulait que je la mette dans le coup. Mais, comme je le disais, je continuais à travailler sur les notes du docteur Paré, et je mélangeais du miel, de la térébenthine, de l'essence de roses et des jaunes d'œufs, tout comme il l'avait fait, aux bonnes proportions, à la température qu'il fallait, et je gardais le mélange dans le noir pendant le temps voulu — et pourtant ça ne marchait toujours pas. »

Je demandai au caporal Cuckoo :

— « Comment saviez-vous que ça ne marchait pas ? »

— « Ben, je l'ai essayé sur Rose. Elle m'a tracassé jusqu'à ce que je le fasse. De temps en temps on avait nos querelles d'amoureux et après, j'essayais le Digestif sur elle. Mais elle mettait aussi longtemps à guérir qu'une personne ordinaire. Ce qui était intéressant, c'est que non seulement je ne pouvais pas mourir d'une blessure, mais *je ne pouvais pas vieillir ! Je n'attrapais pas de maladies ! Je ne pouvais pas mourir !* Et vous pouvez bien vous rendre compte : si une drogue guérissant toutes les blessures valait une fortune, qu'est-ce que cela me rapporterait d'en avoir une qui conserverait la jeunesse et la santé ? Hein ? »

Il se tut.

— « C'est une idée intéressante, » dis-je. « Vous auriez pu en donner, disons, à Shakespeare. En voilà un qui est toujours allé en s'améliorant. Je me demande à quoi il serait arrivé, maintenant ? Quoique au fond, je ne sais pas. Si Shakespeare avait avalé un élixir de vie et de jeunesse éternelle dans sa première jeunesse, il serait resté ce qu'il était : jeune et sans maturité. Peut-être serait-il toujours à garder les chevaux à la porte des théâtres — ou à siffler les taxis : un jeune paysan féru de théâtre, au génie pas encore éclos.

» D'un autre côté, s'il avait pris la drogue, disons, quand il écrivait *La Tempête*, il serait toujours là, vidé, usé, las de la vie, fatigué à mourir, mais incapable de mourir. D'ailleurs, bien sûr, un libertin débauché de l'époque élizabéthaine pourrait se dévergonder à plein régime pendant des siècles et des siècles. Mais, Seigneur, comme il s'ennuierait au bout d'une centaine d'années, et comme il appellerait la mort ! Ce serait une drogue dangereuse que la vôtre, caporal ! »

— « Shakespeare ? » dit-il. « Shakespeare ? William Shekespeare ? Je l'ai rencontré. J'avais fait la connaissance d'un de ses copains quand je me battais aux Pays-Bas et il m'a présenté quand on est revenu à Londres. William Shakespeare : un type au visage bouffi, un peu chauve ; il agitait les mains en parlant. Il s'est intéressé à moi. On a beaucoup parlé ensemble. »

— « Que disait-il ? » demandai-je.

— « Bon Dieu, je ne peux quand même pas me rappeler chaque mot, non ? Il ne faisait que poser des questions, comme vous. On parlait, quoi. »

— « Quelle impression vous a-t-il faite ? »

Le caporal réfléchit un peu et dit lentement :

— « C'était ce genre de type qui compte sa monnaie et laisse dix sous de pourboire... Un de ces jours, je m'en vais lire ses livres, mais j'ai jamais eu beaucoup le temps de lire. »

— « En somme, vous ne vous intéressiez au Digestif de Paré que pour des raisons financières. Tout ce que vous vouliez, c'est en tirer de l'argent. N'est-ce pas ? »

— « Bien sûr, » dit le caporal Cuckoo. « Moi, j'ai eu ma dose. Je suis tranquille, moi. »

— « Caporal, avez-vous pensé que ce que vous cherchez est quasi impossible ? »

— « Comment ça ? »

— « Voyons, » dis-je, « votre Digestif de Paré est fait de jaune d'œuf, d'essence de roses, de térébenthine et de miel. N'est-ce pas ? »

— « Eh bien oui. Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a d'impossible à ça ? »

— « Vous savez comment la nourriture d'un poulet change le goût des œufs, non ? »

— « Et alors ? »

— « Ce que mange la poule change non seulement le goût, mais aussi la couleur des œufs. N'importe quel éleveur vous le dira. N'est-ce pas ? »

— « Et alors ? »

— « Alors, ce que mange la poule va dans l'œuf, tout comme le fourrage que vous donnez à la vache se retrouve dans son lait. Avez-vous réfléchi combien de sortes de poulets différents il y a eu au monde depuis la bataille de Turin, en 1537, et les variétés de leur nourriture ? Avez-vous pensé que le jaune d'œuf n'est que l'un des quatre ingrédients du Digestif d'Ambroise Paré ? Est-il possible que vous n'ayez pas pensé que ce seul ingrédient entraîne la permutation et la combinaison de plusieurs millions d'autres ingrédients ? »

Le caporal Cuckoo se taisait. Je continuai :

« Et puis prenez les roses. S'il n'y a pas deux œufs identiques, que dire des roses ? Vous dites que vous venez d'un pays vinicole : alors vous devez savoir que l'épaisseur d'un mur suffit à délimiter deux vins entièrement différents, et qu'un grand cru peut provenir de raisins poussant à moins d'un mètre d'une vigne qui ne vaut rien. C'est également vrai du tabac. Avez-vous pris le temps de songer à vos roses ? Les roses sont fertilisées par les abeilles qui vont de fleur en fleur. Votre essence de roses, par conséquent, contient une infinité d'ingrédients possibles. N'est-ce pas ? »

Le caporal Cuckoo se taisait toujours. Je continuai, avec une sorte d'enthousiasme malicieux :

« Il faut réfléchir à ces choses, caporal. Prenez la térébenthine. Elle provient d'un arbre. Même au XVIe siècle, il y en avait déjà de nombreuses variétés. Mais surtout, mon cher, pensez au miel ! Il y a plus de sortes de miel au monde qu'on n'en a jamais catalogué. Chaque ruche fournit un miel légèrement différent des autres. Vous devez savoir que les abeilles qui vivent dans la bruyère amassent un miel entièrement différent de celui que nous donnent des abeilles vivant auprès de pommiers. C'est toujours du miel, bien sûr, mais son goût et sa qualité varient dans des proportions incalculables. »

— « Et alors ? » dit-il, sombre.

— « Alors, tout ceci est relativement simple, caporal, par rapport

à ce qui suit. Je ne sais pas combien il y a de ruches dans le monde. Supposons que dans chaque ruche il y ait — soyons modestes — mille abeilles. (Il y en a plus que ça, naturellement, mais j'essaye de simplifier.) Il faut que vous réalisiez que chacune de ces abeilles rapporte une goutte de miel différente. Chacune de ces abeilles peut, au cours de ses voyages, prendre du miel à cinquante fleurs différentes. Puis le miel de toutes les abeilles est mélangé. Un seul alvéole contient des douzaines d'éléments subtilement différents. Je ne parle pas du facteur temps ; un miel de six mois est très différent du miel de la même ruche, gardé pendant dix ans. Le miel change d'un jour à l'autre. Et maintenant, si nous prenons toutes les combinaisons possibles d'œufs, de roses, de térébenthine et de miel, où en sommes-nous ? Répondez à ça, caporal. »

Le caporal Cuckoo lutta avec cette idée pendant quelques secondes, et puis il dit :

— « Je ne vous suis pas. Vous pensez que je suis dingue, n'est-ce pas ? »

— « Je n'ai jamais dit ça, » fis-je, mal à l'aise.

— « Non, vous ne l'avez pas *dit*. Ecoutez. Ne me racontez pas de salades. Je vais vous faire une faveur. Regardez... »

Il sortit et ouvrit son couteau et regarda sa main gauche, à la recherche d'un morceau de peau intacte.

— « Non ! » criai-je en agrippant la main qui tenait le couteau. Mais j'aurais aussi bien pu essayer d'arrêter le piston d'une locomotive. Mon étreinte et mon poids ne gênaient en rien le caporal Cuckoo.

« Regardez, » dit-il calmement. Il trancha dans la chair tendre entre le pouce et l'index jusqu'à ce que l'os arrêtât la lame : le pouce pendait jusque sur l'avant bras. « Vous voyez ça ? »

Je le voyais dans un brouillard. Le grand navire sembla soudain rouler et plonger.

— « Vous êtes fou ? » dis-je aussitôt que j'en fus capable.

— « Non » dit le caporal Cuckoo. « Je suis en train de vous montrer que je ne le suis pas, voyez ? »

Il approcha sa main mutilée de mon visage.

— « Enlevez ça, » dis-je.

— « Bien sûr, » dit le caporal Cuckoo. « Regardez ça. » Il remit le pouce quasi sectionné en place et le maintint de la main droite. « Ça va très bien, pas la peine d'avoir l'air malade. Je vous montre... vous comprenez ? Ne partez pas — asseyez-vous. Je ne plaisante pas. Je peux vous donner une histoire du tonnerre — avec les faits. Je peux vous montrer le petit carnet de Paré et tout ça. Vous avez vu ce que je vous ai montré quand j'ai relevé ma chemise ? Vous avez vu ce que j'ai là, au côté gauche ? »

— « Oui, » dis-je.

— « Eh bien, c'est là que j'ai été touché par un boulet de canon de neuf livres quand j'étais sur la *Mary Ambree*, à me battre contre l'Armada espagnole : il m'a écrasé la poitrine de telle sorte que mes

côtes m'ont traversé le cœur, et quinze jours après je marchais. Et cette autre, là, à droite, sous les côtes — je vous montrerai demain de quoi ça a l'air vu de dos — je l'ai attrapée à la bataille de Fontenoy ; c'est une histoire du tonnerre de Dieu. Un boulet de canon français est tombé sur une épée brisée qu'un officier mort avait laissé tomber et l'a envoyée se planter à travers moi, poumons, foie et tout. Ma parole, elle est ressortie par mon omoplate droite. Cette autre un peu plus bas, c'était un éclat d'obus à la bataille de Waterloo : il m'a ouvert en deux comme un cochon, ça ne valait même pas la peine que le chirurgien s'en occupe. Mais j'étais sur pied en six jours, alors que des hommes à la jambe cassée mouraient comme des mouches. Je peux le prouver, je vous dis. Et écoutez : j'ai marché sur Québec avec Benedict Arnold. Restez tranquille, et écoutez-moi : à Balaklava, ma jambe droite a été réduite en bouillie de la hanche à la cheville. Elle s'est rafistolée avant que le chirurgien ait eu le temps de s'occuper de moi ; il n'en croyait pas ses yeux et pensait rêver. Je pourrais vous raconter une histoire sensationnelle ! Mais ça vaut du pognon, vous comprenez ? Alors, voilà ma proposition : je la raconte, vous l'écrivez, on partage fifty-fifty et j'achète ma ferme. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Je m'entendis dire d'une voix faible et stupide :

— « Pourquoi n'avez-vous pas mis de côté sur votre solde, depuis le temps ? »

Le caporal Cuckoo répliqua d'un ton méprisant :

— « Pourquoi je n'ai pas mis de côté un peu de ma solde ! Parce que je suis ce que je suis, espèce de ballot ! Bigre, à un moment, si j'avais pas touché aux cartes, j'aurais pu acheter l'île de Manhattan pour moins que ce que j'ai perdu contre un Hollandais du nom de Bruckner ! Mettre de l'argent de côté ! Si c'était pas une chose, c'était l'autre. Je m'arrête de boire. Bon. Alors si c'est pas l'alcool, c'est les femmes. Je laisse les femmes tranquilles. Bon. Alors c'est les cartes ou les dés. J'ai toujours eu l'intention de faire des économies ; mais c'était pas dans ma nature. La drogue du docteur Paré m'a bien arrangé ; et quand je dis arrangé, je veux dire arrangé : tel que j'étais, je suis, et je le serai toujours. Vous comprenez ? Un fantassin, ignorant comme ses pieds. Ça m'a pris presque cent ans pour apprendre à écrire mon nom, et quatre cents ans pour devenir caporal. Qu'est-ce que vous en dites ? Et il m'a fallu de la volonté, encore ! Alors, voilà ma proposition: moitié-moitié pour l'histoire. Une fois que j'aurai eu une bonne publicité dans une revue, je pourrai confier l'esprit tranquille le Digestif à d'autres, comprenez ? Personne n'oserait jouer un sale tour à un type dont tout le pays parle. Hein ? »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Bon, » dit le caporal Cuckoo. « Maintenant, si vous pensez que je plaisante, regardez ça. Vous avez vu ce que j'ai fait ? »

— « J'ai vu, caporal. »

— « Regardez, » dit-il, mettant sa main gauche sous mon nez. Elle

était couverte de sang. La manchette de sa chemise était trempée et rouge. Médusé, je vis une goutte épaisse et lente suinter du tissu près de la boutonnière, et trembloter avant de tomber sur mon genou. A ce jour, on en voit la trace sur mon pantalon.

« Voyez ? » dit le caporal Cuckoo, et il lécha l'endroit de la coupure entre ses doigts. Une zone pâle émergea. « Où est-ce que je me suis coupé ? » demanda-t-il.

Je secouai la tête ; pas de blessure : seulement une cicatrice blanche. Il essuya son couteau sur la paume de sa main, où il laissa une traînée rouge, et laissa la lame se refermer avec un claquement sec. Puis il essuya sa main gauche sur la droite, frotta les deux mains sur le dessus de son pantalon et dit :

— « Est-ce que je blague ? »

— « Eh bien, » dis-je, un peu essoufflé. « Eh bien... »

— « Oh ! allez vous faire foutre ! » grogna le caporal Cuckoo, las au-delà de toute expression, épuisé par ses efforts pour expliquer l'inexplicable et pour rendre croyable l'incroyable. « Ecoutez. Vous pensez que tout ça n'est qu'un truc ? Vous avez un couteau ? »

— « Oui. Pourquoi ? »

— « Un grand couteau ? »

— « Assez, oui. »

— « O.K. Coupez-moi le cou avec, et voyez ce qui se passe. Enfoncez-le moi où vous voulez. Et je vous parie mille dollars que je serai rétabli en deux ou trois heures. Allez-y. D'homme à homme, le pari tient. Ou bien allez chercher une hache, si vous voulez ; tapez-moi sur la tête avec. »

— « Du diable si je le fais, » dis-je en frissonnant.

— « Et voilà, » dit le caporal Cuckoo, désespéré. « Voilà ce qui se passe chaque fois. Tout le monde ramasse des fortunes avec des savons et des dentifrices, et moi, qui ai dans ma poche de quoi garder tout le monde jeune et en bonne santé à jamais... Allez donc au diable ! J'aurais jamais dû boire votre saleté de scotch. Ça se passe toujours comme ça. Vous portez la même barbe que moi avant que je me sois fait brûler le menton à Zutphen par de la poudre, en même temps que Sir Philip Sidney ; sans ça, je ne vous aurais jamais adressé la parole. Quel crétin vous êtes ! Je pourrais vous supprimer, ma parole ! Allez au diable. »

Le caporal Cuckoo se leva d'un bond et s'éloigna si vite qu'il avait disparu avant que j'aie pu me redresser. Le pont était taché de sang près de l'endroit où je m'étais assis : une petite flaque de sang, pas plus grande qu'une soucoupe, ébréchée sur le côté par la trace d'un talon. Un mètre environ plus loin, je vis une autre trace de sang, bien plus effacée. Puis un léger barbouillage, comme si l'un des talons sanglants avait tourné sur lui-même pour propulser son possesseur vers la gauche.

— « Cuckoo ! Cuckoo ! » criai-je. « Oh ! Cuckoo ! Cuckoo ! »

Mais je ne revis jamais le caporal Cuckoo et je me demande où il

peut bien être. Peut-être m'a-t-il donné un faux nom. Mais j'ai bien entendu ce que j'ai entendu et bien vu ce que j'ai vu ; et j'ai là cinq cents dollars dans une enveloppe pour celui qui me mettra en contact avec lui. Du miel, de l'essence de roses, des œufs et de la térébenthine, voilà qui suppose, comme je l'ai dit, des permutations et des combinaisons infinies. Tout comme n'importe quel mélange analogue. Pourtant, cela vaudrait la peine d'être étudié. Pourquoi pas ? Fleming a extrait la pénicilline de moisissures. Dieu seul connaît les glorieux mystères de la poussière d'où proviennent les arbres et les abeilles et la vie sous toutes ses formes, de la moisissure à l'homme.

J'ai perdu le caporal Cuckoo avant notre arrivée à New York le 11 juillet 1945. Je sais qu'il y a quelque part aux Etats-Unis un homme aux bras puissants et couvert de cicatrices atroces : il détient le secret terriblement dangereux de la jeunesse et de la vie éternelle. Il a l'air d'avoir une trentaine d'années et ses yeux sont mouillés et verdâtres.

(*Traduit par Catherine.*)

Avènement sur la chaîne douze

(The advent on channel twelve)

par C. M. KORNBLUTH

Le regretté C.M. Kornbluth avait un humour corrosif et pince-sans-rire qui n'appartenait qu'à lui. On en aura une illustration saisissante avec ces quelques pages, où il s'attaque férocement à une personnalité réelle — en l'occurrence, l'illustrissime Walt Disney — tout en dénonçant l'abrutissement de la masse par la T.V. et le cinéma. Quant à l'idée finale saugrenue, elle est digne de ses meilleures trouvailles.

En ce temps-là, le Ministère des Finances ayant élevé le taux de l'escompte, il arriva que l'argent se fit rare dans tout le pays. Et certains banquiers siégeant à New York firent tenir à Ben Graffis, à Hollywood, un écrit disant : « L'argent est rare dans le pays ; aussi feras-tu donner à Bébé Panda tout ce qu'il a dans le ventre. »

Ben Graffis se plaignit alors, disant :

« O banquiers, Bébé Panda est la chair de ma chair, et vous en avez fait un dragon dévorant. Jadis mon cœur était content lorsque avec mon studio et mes animateurs nous ne faisions que douze « Bébé Panda » d'une bobine par an ; que maudit soit le jour où je demandai un emprunt aux banques de New York. Vous m'avez ordonné de faire des dessins animés de long métrage : leurs exclusivités amenèrent des bénéfices inouïs et nous les ressortons tous les ans, sans relâche. Vous m'avez ordonné de tourner des courts métrages sur les animaux et la nature en prises de vues réelles et je vous ai obéi, et dans la salle de montage nous collons, coupons, inversons et trafiquons les images de telle sorte que moi et mes caméras sommes devenus porteurs de faux témoignages ; car les hommes regardent mes courts métrages et disent : voyez, ces bêtes et ces oiseaux sont semblables à nous par leur rire, leurs amours, leurs plaisanteries et leurs querelles. Vous m'avez ordonné de devenir saltimbanque : aussi ai-je édifié le Parc National de Pandaland où les hommes entrent avec leurs enfants, leur argent et tout leur bon sens, et d'où ils ressortent dépouillés de tout sauf de leurs enfants par des milliers d'appareils à sous ; en cela aussi je vous ai obéi. Vous avez ordonné que Bébé Panda se produise chaque soir à la Télévision entre cinq et six

pour les Amis de Bébé Panda et en cela aussi je vous ai obéi, bien que Bébé Panda soit la chair de ma chair.

« Mais, ô banquiers, je n'obéirai jamais à votre dernier commandement. »

Alors les banquiers siégeant à New York lui firent tenir un autre écrit disant : « Nous te le disons, fais donner à Bébé Panda tout ce qu'il a dans le ventre ; car souviens-toi, fils, que nous avons ta reconnaissance. »

Et il advint que Ben Graffis obéit.

Il appela à lui ses animateurs, ses réalisateurs, ses opérateurs et ses scénaristes ; et son cœur était gros, mais il le dissimula et dit :

« Par plaisanterie vous vous traitez entre vous de tripatouilleurs de cerveaux, parce que vous bourrez la tête des enfants cinq heures par semaine afin qu'ils achètent les produits de nos commanditaires. Vous avez accompli les prophéties : n'est-il pas écrit dans le Livre des Marchands d'Espace que les trusts seront circulaires ? Or, les Petits Amis de Bébé Panda font marcher le Magazine de Bébé Panda, et le Magazine de Bébé Panda fait marcher le Parc de Pandaland, et le Parc de Pandaland fait marcher les Petits Amis de Bébé Panda. Vous avez demandé aux types des Recherches de Motivation le moyen d'accrocher ces petits morveux et ils vous l'ont révélé : alors, vous avez réussi. Vous permettez aux gosses sans talent de s'identifier aux gosses-acteurs doués, vous leur fournissez en Otto Patachon une image de père balourd dont ils peuvent se gausser, vous leur offrez avec Jackie Whipple un grand frère idéalisé pour les garçons et une idole masculine pour les filles les plus précoces. Vous tournez la tête aux jeunes spectateurs en leur répétant à jamais qu'ils seront les maîtres du XXIe siècle, sans penser que ceux qui en vérité viendront au pouvoir sont en train de faire leurs devoirs au lieu de regarder la télévision. Vous avez créé une liturgie : un hymne d'ouverture et une bénédiction finale ; et sur tout cela plane l'esprit de Bébé Panda qui cajole et exhorte les spectateurs à acheter les produits de nos commanditaires. »

Alors Ben Graffis prit une grande inspiration et évita leur regard, disant : « Ne serait-ce pas mieux si Bébé Panda cessait de cajoler et d'exhorter, pour commander dorénavant comme un dieu ? »

Alors les animateurs, les réalisateurs, les opérateurs et les scénaristes se montrèrent douloureusement étonnés et ils se dirent les uns aux autres : « C'est la fin des fins, et les banquiers qui siègent à New York ont perdu la boule. » Et l'un d'eux, qui était un ancien parmi les animateurs, dit en tremblant à Ben Graffis : « O chef, jamais je n'aurais copié pour toi Bébé Panda sur les bandes dessinées de Winnie le Pou, dans les années vingt-neuf, si j'avais su ce qui se passerait. » Et Ben Graffis le mit à la porte.

Alors un autre d'entre eux qui était réalisateur dit à Ben Graffis : « O chef, c'est faisable avec un lancement publicitaire de quinze jours. »

et Ben Graffis se couvrit le visage des mains et dit : « Qu'il en soit ainsi. »

⁂

En ce temps-là, il arriva donc qu'après le lancement publicitaire de quinze jours, un vendredi, durant le dernier quart d'heure des « Amis de Bébé Panda », sur la chaîne 12, il fut projeté un film combinant la prise de vue réelle et le dessin animé, comme s'ils ne formaient qu'un.

Et dans ce film spécial, Bébé Panda apparut nimbé d'une auréole, et les acteurs-enfants si doués l'adorèrent, et Otto Patachon trébucha en s'agenouillant et Jackie Whipple exhorta d'une façon sincère et virile tous les petits téléspectateurs à l'adorer de même, et Bébé Panda, nimbé de son auréole, dit de son aimable voix grondante : « Ba-be-ba ».

Et l'adoration monta vers lui, émanant de trente-sept millions d'âmes.

Il arriva alors que Ben Graffis entra dans son bureau avec ses animateurs, ses opérateurs, ses réalisateurs et ses scénaristes après l'émission et leur dit : « C'est ce que j'appelle une grande première de télé, » à la suite de quoi il fonça vers le bar.

A ce moment l'un d'eux qui était réalisateur vit Celui qui était assis derrière le bureau de Ben Graffis, et il dit à Ben Graffis : « O chef, c'est une bonne blague, mais je me demande comment les gars des trucages se sont débrouillés pour l'auréole. »

Et Ben Graffis fut douloureusement surpris de voir Celui qui siégeait derrière le bureau et il se joignit à ceux qui se pressaient autour de Lui pour essayer de Le toucher ; alors Il dit de son aimable voix grondante : « Ba-be-ba ,» et ils ne furent plus.

Alors certains des impurs qui s'étaient éloignés levèrent, incrédules, les yeux de leur travail et dirent : « Bon Dieu, mais c'est épouvantable ! » Et l'un d'eux, qui était marionnettiste, se tourna vers son impresario et dit : « Mon vieux, si Graffis réussit un truc pareil, on est tous morts. » Alors une grande voix lointaine se fit entendre, disant : « Ba-be-ba, » et il en fut ainsi ; et le règne de Bébé Panda arriva.

Epuré le 18 janvier 36 après B.P.
Synode des Filtrations et des Infiltrations
O. Patachon, A.B.P.
J. Whipple, A.B.P.

(*Traduit par Catherine.*)

Dans les siècles des siècles

(A cross of centuries)

par HENRY KUTTNER

Un autre auteur dont la disparition a laissé un vide : Henry Kuttner. Un certain climat de folie baignait souvent ses nouvelles, et il aimait décrire des personnages aux prises avec des forces qui les dépassent. Le récit qui suit est l'un des derniers qu'il écrivit avant de mourir en 1958. Déroutant à la première lecture, il acquiert à la réflexion une résonance étrange, qui vous met mal à l'aise. Le ton mi-symbolique mi-onirique est typiquement kuttnerien.

On l'appelait le Christ. Mais ce n'était pas l'homme qui avait gravi le long chemin du Golgotha cinq mille années plus tôt. On l'appelait Bouddha et Mahomet ; on l'appelait l'Agneau et le Béni de Dieu. On l'appelait le Prince de la Paix et l'Immortel.

Son nom était Tyrell.

Il venait de gravir un autre chemin, le sentier escarpé qui menait au monastère sur la montagne, et il resta un moment à cligner des yeux dans le brillant soleil. Sa tunique blanche était tachée du noir rituel.

La jeune fille à ses côtés lui toucha le bras et lui fit doucement signe d'avancer. Il entra dans l'ombre du porche.

Puis il hésita et regarda en arrière. La route se déroulait jusqu'à la prairie montagnarde où se dressait le monastère et la verdure de la prairie était éblouissante dans le printemps précoce. Vaguement, très loin, il sentit un chagrin déchirant à l'idée de quitter cette lumière, mais il pressentait que tout irait mieux bientôt. Et la lumière était si loin : elle avait perdu de sa réalité. La jeune fille lui toucha de nouveau le bras : il opina avec obéissance et avança, conscient du trouble que lui causait une perte prochaine que son esprit las ne pouvait plus comprendre.

Je suis très vieux, pensa-t-il.

Dans la cour, les prêtres s'inclinèrent devant lui. Mons, le chef, se tenait de l'autre côté d'une large nappe d'eau qui reflétait le bleu infini du ciel. De temps à autre, une légère brise fraîche ridait la surface de l'eau.

Les vieilles habitudes lancèrent leur message par ses nerfs. Tyrell leva la main et les bénit tous.

Sa voix disait doucement les paroles remémorées.

— « Que la paix soit avec vous. Que la paix s'étende sur toute la terre troublée, sur tous les mondes et dans le ciel béni de Dieu qui les sépare. Les Forces des... des... » Ses mains eurent un geste hésitant ; puis il se souvint : « Les Forces des Ténèbres ne pourront rien contre l'amour et la compréhension de Dieu. Je vous apporte la parole de Dieu : c'est l'amour, c'est la compréhension et c'est la paix. »

Ils attendirent qu'il ait fini. Ce n'était pas le bon moment, ni le bon rituel. Mais cela n'avait pas d'importance, comme il était le Messie.

Mons, de l'autre côté de l'eau, fit un signe. La jeune fille près de Tyrell mit délicatement les mains sur les épaules de sa tunique.

Mons s'écria :

— « Immortel, veux-tu rejeter tes vêtements souillés et avec eux les péchés du temps ? »

Tyrell jeta un regard vague vers lui.

« Béniras-tu un nouveau siècle de ta sainte présence ? »

Tyrell se souvint de quelques mots.

— « Je pars en paix ; je reviens en paix, » dit-il.

La jeune fille enleva délicatement la tunique blanche, s'agenouilla et ôta les sandales de Tyrell. Nu, il se dressait au bord de l'eau.

On aurait dit un garçon de vingt ans. Il avait deux mille ans.

Il semblait profondément troublé. Mons avait levé le bras d'un air de commandement, mais Tyrell regardait confusément autour de lui ; il rencontra le regard gris de la jeune fille.

— « Nerina ? » murmura-t-il.

— « Entrez dans l'eau, » murmura-t-elle. « Traversez à la nage. »

Il étendit la main et toucha les siennes. Elle sentit ce merveilleux courant de douceur qui était sa force indomptable. Elle pressa sa main très fort, cherchant à traverser le brouillard de son esprit, essayant de lui faire savoir que tout irait bien de nouveau, qu'elle l'attendrait... comme elle avait déjà attendu trois fois sa résurrection, au cours des trois cents dernières années.

Elle était beaucoup plus jeune que Tyrell, mais également immortelle.

Un instant, la brume s'éclaircit dans les yeux bleus.

— « Attends-moi, Nerina, » dit-il. Puis, repris de son ancienne agilité, il plongea dans l'eau d'un saut magistral.

Elle le regardait nager, sûrement et régulièrement. Son corps était intact ; il le resterait toujours, même en vieillissant plus encore. Seul son esprit se raidissait, creusant plus profondément dans les ornières de fer du temps, perdant le contact avec le présent, et sa mémoire le quittait par fragments. Mais les souvenirs les plus vieux partaient les derniers, et les réflexes après tous les autres.

Elle avait conscience de son propre corps, jeune, fort et beau, comme il le serait toujours. Son esprit... il existait aussi une réponse à cela. Elle contemplait cette réponse.

Je suis bénie entre toutes les femmes, pensa-t-elle. *Seule de toutes les femmes de l'univers, je suis l'Amante de Tyrell, et la seule autre créature immortelle jamais née.*

Avec amour et respect, elle le regardait nager. A ses pieds gisait la tunique abandonnée, souillée de tous les souvenirs d'une centaine d'années.

Cela ne semblait pas si lointain. Elle se rappelait très clairement la dernière fois qu'elle avait regardé Tyrell traverser l'eau à la nage. Et il y avait eu une autre fois avant cela : et c'était la première. Pour elle ; pas pour Tyrell.

Il sortit, trempé, de l'eau et hésita. Elle ressentit un coup à le voir passer de la force sûre à l'égarement étonné. Mais Mons était prêt. Il tendit la main et prit celle de Tyrell. Il conduisit le Messie vers une porte qui s'ouvrait dans le haut mur du monastère. Elle pensa que Tyrell se retournait vers elle, avec la tendresse qui était toujours présente dans son profond et merveilleux calme.

Un prêtre ramassa la robe souillée à ses pieds et l'emporta. Elle serait lavée et placée sur l'autel, le tabernacle sphérique aux formes du Monde-Mère. D'une blancheur éblouissante, ses plis retomberaient doucement autour de la terre.

Elle serait lavée, tout comme l'esprit de Tyrell serait lavé, débarrassé des strates de souvenirs amoncelés par un siècle.

Les prêtres s'éloignaient. Elle jeta un regard par le portail ouvert, à la verdoyante beauté de la prairie, cette herbe printanière qui se tendait sensuellement vers le soleil après les neiges de l'hiver. *Immortelle,* pensa-t-elle, tendant les bras en l'air, sentant le sang éternel, liqueur des dieux, chanter son rythme profond à travers son corps. *Tyrell était celui qui souffrait. Moi, je n'ai pas à payer pour cette... merveille.*

Vingt siècles.

Et le premier siècle avait dû être d'une horreur indicible.

Son esprit se détourna des brouillards épais de l'histoire devenue légende, ne considérant qu'en un éclair le calme Christ Blanc traversant ce chaos de mal hurlant, où la terre était noircie, ensanglantée de haine et d'angoisse. Ragnarok, Armageddon, l'Heure de l'Antéchrist — deux mille ans auparavant !

Battu, déterminé, prêchant sa parole d'amour et de paix, le Messie Blanc avait traversé comme une lumière la descente de la terre en enfer.

Il avait vécu, et les forces du mal s'étaient entre-détruites, et voilà que le monde avait trouvé la paix — la paix depuis si longtemps que le souvenir de l'Heure de l'Antéchrist s'était perdu ; c'était maintenant une légende.

Perdu même pour Tyrell. Elle en était heureuse. Ce devait être terrible de se souvenir. Elle frissonna à la pensée du martyre qu'il avait dû endurer.

Mais le Jour du Messie était arrivé, et Nerina, la seule autre à être

née immortelle, contemplait avec révérence et amour la porte que Tyrell avait franchie.

Elle baissa les yeux sur l'eau bleue. Un vent froid en ridait la surface ; un nuage passa légèrement devant le soleil, plongeant la journée radieuse dans l'ombre.

Il se passerait soixante-dix ans avant qu'elle franchisse à son tour l'eau à la nage. Et alors, à son réveil, elle verrait les yeux bleus de Tyrell sur elle, sa main tenant légèrement la sienne pour l'aider à le rejoindre dans la jeunesse, ce printemps où ils vivaient éternellement.

***

Ses yeux gris étaient posés sur lui ; sa main touchait la sienne reposant sur la couche. Mais il ne s'éveillait toujours pas.

Elle jeta un regard anxieux vers Mons.

Il fit un signe de tête rassurant.

Elle sentit contre sa main un mouvement presque imperceptible.

Ses paupières tressaillirent, se soulevèrent lentement. La même certitude calme et profonde était toujours dans ces yeux bleus qui avaient tant vu, dans cet esprit qui avait tant oublié. Tyrell la regarda un moment. Puis il sourit.

Nerina dit, tremblante :

— « Chaque fois, j'ai peur que vous ne m'ayez oubliée. »

— « Nous lui rendons toujours les souvenirs qui vous concernent, Bénie de Dieu, » dit Mons. « Nous le ferons toujours. » Il se pencha sur Tyrell. « Immortel, êtes-vous pleinement réveillé ? »

— « Oui, » dit Tyrell, et il se redressa, lançant ses jambes par-dessus le bord de la couche, sautant sur pieds d'un seul mouvement rapide et sûr. Il regarda autour de lui, vit la nouvelle tunique d'une blancheur immaculée et s'en revêtit. Nerina et Mons voyaient bien qu'il ne restait pas d'hésitation dans ses mouvements. Dans le corps éternel, l'esprit était de nouveau jeune et sûr, sans nuage.

Mons s'agenouilla, et Nerina aussi. Le prêtre dit doucement :

— « Remercions Dieu d'avoir permis une nouvelle Incarnation. Que la paix règne durant ce cycle et tous les cycles à venir. »

Tyrell releva Nerina, puis il se pencha et mit Mons sur ses pieds.

— « Mons, Mons, » dit-il avec reproche, « chaque siècle, je suis traité moins comme un homme et plus comme un dieu. Si vous aviez vécu il y a quelques siècles... oh ! ils priaient toujours quand je me réveillais, mais pas à genoux. Je suis un homme, Mons. Ne l'oubliez pas. »

— « Vous avez apporté la paix au monde, » dit Mons.

— « Alors puis-je avoir quelque chose à manger, en échange ? »

Mons s'inclina et sortit. Tyrell se tourna vivement vers Nerina et l'attira près de lui de toute la force et la douceur de ses bras.

« S'il fallait un jour ne plus me réveiller... » dit-il. « C'est à toi

qu'il serait le plus dur de renoncer. Je ne savais pas combien j'étais solidaire avant de trouver ma semblable en immortalité. »

— « Nous avons une semaine, ici au monastère, » dit-elle. « Une semaine de retraite, avant de retourner chez nous. C'est ce que je préfère : être ici avec vous. »

— « Attends un peu, » dit-il. « Encore quelques siècles, et tu perdras cette attitude révérente. Je le voudrais bien. L'amour, c'est mieux : et qui d'autre pourrais-je aimer de cette façon ? »

Elle pensa aux siècles de solitude qu'il avait subis, et tout son corps était douloureux d'amour et de compassion.

Après le baiser, elle se recula et le regarda pensivement.

— « Vous avez changé de nouveau, » dit-elle. « C'est toujours vous, mais... »

— « Mais quoi ? »

— « Vous êtes plus doux, en quelque sorte. »

Tyrell rit.

— « Chaque fois, ils me lavent le cerveau et me donnent un nouveau jeu de souvenirs. Oh ! la plupart des anciens, mais le total est un peu différent. Chaque fois. Les choses sont plus paisibles qu'il y a un siècle. Aussi mon esprit est-il adapté aux temps. Sinon, je deviendrais graduellement un anachronisme. » Il fronça légèrement les sourcils : « Qui est-ce ? »

Elle regarda vers la porte.

— « Mons ? Non. Il n'y a personne. »

— « Ah ? Eh bien... oui, nous allons avoir une semaine de retraite. Le temps de penser, d'intégrer ma nouvelle personnalité. Et le passé... » Il hésita de nouveau.

— « Comme j'aurais aimé être née plus tôt. J'aurais pu être avec vous... »

— « Non, » dit-il brusquement. « Du moins... pas trop tôt. »

— « Etait-ce si terrible ? »

Il haussa les épaules.

— « Je ne sais plus à quel point mes souvenirs sont fidèles. Je suis heureux de ne pas me souvenir mieux. Mais je me souviens suffisamment. Les légendes disent vrai. » Le chagrin obscurcit son visage. « Les grandes guerres... l'enfer lâché sur terre. L'Enfer était tout-puissant. L'Antéchrist marchait au plein soleil de midi... » Son regard se porta sur le plafond bas et pâle de la pièce, mais il voyait plus loin. « Les hommes étaient devenus des bêtes. Des diables. Je leur parlai de paix et ils essayèrent de me tuer. Je le supportai. J'étais immortel, par la grâce de Dieu. Mais ils auraient pu me tuer. Je suis vulnérable aux armes. » Il prit une profonde inspiration. « L'immortalité ne suffisait pas. La volonté de Dieu m'a préservé, afin que je puisse continuer à prêcher la paix jusqu'à ce que, petit à petit, les bêtes mutilées se souviennent de leur âme, et tendent leurs bras hors de l'enfer... »

Jamais elle ne l'avait entendu parler comme cela.

Délicatement, elle lui toucha la main.

Il revint vers elle.

— « C'est fini. Le passé est mort. Aujourd'hui est à nous. »

Au loin, les prêtres chantaient un hymne de joie et de gratitude.

⁂

L'après-midi suivant, elle l'aperçut au fond du couloir, penché sur une sombre forme écroulée. Elle accourut. Il était courbé près du corps d'un prêtre, et quand Nerina l'appela, il frissonna et se leva, le visage blanc et terrifié.

Elle baissa les yeux et son visage pâlit aussi.

Le prêtre était mort. Il avait des marques bleues sur la gorge et son cou était brisé : sa tête était affreusement tordue.

Tyrell bougea pour lui cacher le corps.

— « A...appelle Mons, » dit-il, hésitant comme s'il avait atteint la fin d'un siècle. « Vite... Il le faut... appelle-le ! »

Mons vint, regarda le corps et resta frappé de stupeur. Il rencontra le regard bleu de Tyrell.

— « Combien de siècles, Messie ? » demanda-t-il d'une voix tremblante.

— « Depuis le dernier acte de violence ? Huit siècles, ou plus. Mons, personne, personne n'est capable de cela. »

— « Oui, » dit Mons. « La violence a disparu : on en a purgé la race. » Il tomba brusquement à genoux. « Messie, ramène-nous la paix ! Le dragon a ressurgi du passé ! »

Tyrell se redressa, statue d'une forte humilité dans sa tunique blanche.

Il leva les yeux et pria.

Nerina s'agenouilla, sa terreur fondant peu à peu dans la puissance brûlante de la prière de Tyrell.

Le murmure emplissait le monastère et se répercutait sur l'air pur et bleu du dehors. Personne ne savait qui avait refermé des mains meurtrières autour du cou du prêtre. Personne, aucun être humain n'était plus capable de tuer ; comme Mons l'avait dit, l'aptitude à la haine et à la destruction avait été extirpée de la race humaine.

Le murmure ne dépassa pas le monastère. La bataille devait y être livrée en secret, sans que le bruit s'en échappe pour aller troubler la longue paix du monde.

Aucun être humain.

Mais un autre murmure naquit : *L'Antéchrist est né de nouveau.*

On se tournait vers Tyrell, vers le Messie, pour être rassuré.

Paix, disait-il, *paix — faites face au mal avec humilité, penchez la tête pour prier, souvenez-vous de l'amour qui a sauvé l'homme quand l'enfer était sur le monde il y a deux mille ans.*

La nuit, près de Nerina, il gémissait dans son sommeil et cherchait à frapper un ennemi invisible.

— « Satan ! » cria-t-il ; et il se réveilla en frissonnant.

Elle le serra contre elle, avec une fière humilité, jusqu'à ce qu'il se rendorme.

⁂

Elle vint un jour avec Mons dans la chambre de Tyrell, pour lui apprendre la nouvelle horreur. On avait trouvé un prêtre mort, sauvagement tailladé par un couteau aiguisé. Ils poussèrent la porte et virent Tyrell assis en face d'eux derrière une table basse. Il priait et contemplait, fasciné, le couteau ensanglanté qui gisait sur la table devant lui.

— « Tyrell, » dit-elle, et soudain Mons aspira une rapide goulée d'air et se retourna brusquement. Il la repoussa hors de la pièce.

— « Attendez ! » dit-il, la suppliant avec violence. « Attendez-moi là ! » Avant qu'elle ait pu parler, il avait franchi la porte et elle entendit tourner la clé.

Elle resta là, sans penser, pendant longtemps.

Puis Mons ressortit et ferma la porte doucement derrière lui. Il la regarda.

— « Tout va bien, » dit-il. « Mais... il faut que vous m'écoutiez, maintenant. » Puis il resta silencieux.

Il essaya encore.

« Bénie de Dieu... » De nouveau cette respiration pénible. « Nerina. Je... » Il rit étrangement. « C'est curieux. Je ne peux pas parler si je ne vous appelle pas Nerina. »

— « Qu'y a-t-il ? Laissez-moi rejoindre Tyrell ! »

— « Non... non. Ça va aller mieux. Nerina, il est... malade. »

Elle ferma les yeux, essayant de se concentrer. Elle entendit sa voix, mal à l'aise, mais de plus en plus ferme.

« Ces meurtres. C'est Tyrell qui les a commis. »

— « Vous mentez, » dit-elle. « C'est un mensonge ! »

Mons dit presque brutalement :

— « Ouvrez les yeux. Ecoutez-moi. Tyrell... est un homme. Un très grand homme, un homme très bon, mais pas un dieu. Il est immortel. A moins d'être abattu, il vivra éternellement — comme vous. Il a déjà vécu plus de vingt siècles. »

— « Pourquoi me dites-vous cela ? Je le sais ! »

— « Vous devez collaborer, » dit Mons, « vous devez comprendre. L'immortalité est un accident génétique. Une mutation. Une fois tous les mille ans, peut-être, ou tous les dix mille ans, un homme naît immortel. Son corps se renouvelle : il ne vieillit pas. Son cerveau non plus. Mais son esprit vieillit... »

— « Tyrell a franchi la fontaine de jouvence il y a seulement trois jours. Son esprit ne vieillira plus avant un siècle. Est-ce qu'il... est-il en train de mourir ? »

— « Non... non. Nerina, la fontaine de jouvence n'est qu'un symbole. Vous savez cela. »

— « Oui. La véritable renaissance ne vient qu'après, quand vous nous mettez dans cette machine. Je m'en souviens. »

— « La machine, » dit Mons. « si elle n'était pas utilisée chaque siècle, vous et Tyrell seriez devenus séniles sans recours depuis longtemps. L'esprit n'est pas immortel, Nerina. Au bout d'un certain temps, il ne peut plus supporter le poids du savoir, de la science, des habitudes. Il perd sa souplesse, la vieillesse l'ankylose. La machine soulage l'esprit, Nerina, comme nous pouvons débarrasser un cerveau électronique de ses réserves mémorielles. Alors nous changeons quelques souvenirs, pas tous ; nous replaçons ceux qui sont nécessaires dans un esprit clair et dispos, de sorte qu'il puisse croître et s'enrichir pendant cent nouvelles années. »

— « Mais je sais tout cela... »

— « Ces nouveaux souvenirs forment une nouvelle personnalité, Nerina. »

— « Nouvelle ? Mais Tyrell reste le même. »

— « Pas tout à fait. Chaque siècle, il change un peu, à mesure que la vie devient meilleure et le monde plus heureux. Chaque siècle, le nouvel esprit, la nouvelle personnalité de Tyrell sont autres... plus en accord avec le siècle qui vient qu'avec l'ancien. Votre esprit est rené trois fois, Nerina. Vous n'êtes plus la même que la première fois. Mais vous ne pouvez vous en souvenir. Vous n'avez plus tous les souvenirs que vous aviez jadis. »

— « Mais... mais comment... »

— « Je ne sais pas, » dit Mons. « J'ai parlé à Tyrell. Voici ce qui s'est passé selon moi. A chaque siècle, quand l'esprit de Tyrell était purifié, il restait un esprit vierge, sur lequel nous bâtissions un nouveau Tyrell. Oh ! peu différent. Un peu seulement, à chaque fois. Mais plus de vingt fois ? Son esprit a dû être très différent, il y a vingt siècles. Et... »

— « Différent à quel point ? »

— « Je ne sais pas. Nous avons pensé qu'en « gommant » l'esprit, nous faisions disparaître la personnalité de base. Maintenant, je pense qu'elle ne disparaissait pas. Elle était enfouie. Réprimée, refoulée si profondément dans l'esprit qu'elle ne pouvait plus émerger. Elle est devenue inconsciente. Ceci s'est produit siècle après siècle. Et maintenant, plus de vingt personnalités de Tyrell sont enfouies dans son esprit ; une telle démultiplication de sa personnalité ne peut plus conserver son équilibre. Il y a eu résurrection depuis les tombes de son esprit. »

— « Le Christ Blanc n'a jamais été un tueur ! »

— « Non. En réalité, même sa première personnalité, il y a plus de vingt siècles, a dû être très noble et très bonne pour apporter la paix au monde... en ce règne de l'Antéchrist. Mais parfois, dans la sépulture de l'esprit, quelque chose peut changer. L'une ou l'autre de

ces personnalités enfouies a pu devenir... quelque chose de moins bon qu'à l'origine. Et maintenant, elles sont lâchées. »

Nerina se tourna vers la porte.

« Il nous faut être absolument certains, » dit Mons. « Mais nous pouvons sauver le Messie. Nous pouvons purifier son esprit, chercher au plus profond, déraciner l'esprit mauvais... Nous pouvons le sauver et le régénérer. Il nous faut commencer tout de suite, Nerina... priez pour lui. »

Il lui jeta un long regard troublé et s'éloigna rapidement dans le couloir. Nerina attendit, ne pensant à rien. Peu après, elle entendit un léger bruit. Deux prêtres se dressaient immobiles à chaque extrémité du couloir.

Elle ouvrit la porte et rejoignit Tyrell.

Ce qu'elle vit d'abord fut le couteau ensanglanté sur la table. Puis elle aperçut la silhouette sombre près de la fenêtre, découpée sur la brûlure du ciel bleu.

— « Tyrell, » dit-elle avec hésitation.

Il se retourna.

— « Nerina. Oh ! Nerina ! »

Sa voix restait la même : douce et emplie d'un calme puissant.

Elle accourut dans ses bras.

« Je priais... » dit-il, penchant la tête sur l'épaule de Nerina. « Mons m'a dit... Je priais... Qu'ai-je fait ? »

— « Vous êtes le Messie, » dit-elle fermement. « Vous avez sauvé le monde du mal et de l'Antéchrist. Voilà ce que vous avez fait. »

— « Mais le reste ! Ce démon dans mon esprit ! Cette semence qui a crû là, cachée de la lumière de Dieu... qu'est-elle devenue ? On dit que *j'ai tué !* »

Après un long silence, elle murmura :

— « L'avez-vous fait ? »

— « Non, » dit-il sans hésiter « Comment aurais-je pu ? Moi qui ai vécu par l'amour — plus de deux mille ans — je ne pourrais nuire à un être vivant. »

— « Je le savais, » dit-elle. « Vous êtes le Christ Blanc. »

— « Le Christ Blanc, » dit-il doucement. « Je n'ai pas voulu ce nom. Je ne suis qu'un homme, Nerina. Je n'ai jamais été plus. Mais... on m'a sauvé, on m'a gardé vivant pendant le Règne de l'Antéchrist. C'était Dieu. C'était Sa main. Mon Dieu... venez-moi en aide maintenant ! »

Elle le serrait de toutes ses forces et regardait, par la fenêtre derrière lui, le ciel éclatant, la prairie verte, les hautes montagnes couronnées de nuages. Dieu était là, comme il planait au-delà de l'azur, sur tous les mondes et les abîmes qui les séparaient : et Dieu voulait la paix et l'amour.

— « Il vous aidera, » dit-elle fermement. « Il marchait à votre côté il y a deux mille ans. Il est toujours là. »

— « Oui, » murmura Tyrell. « Mons doit se tromper. Ce que c'était... Je m'en souviens. Les hommes comme des bêtes. Le ciel dévoré de flammes. Et le sang... le sang. Plus d'un siècle de sang qui s'échappe des hommes-bêtes qui s'entre-déchirent. »

Elle le sentit se raidir soudain, tendu et tremblant dans un brusque et violent effort.

Il leva la tête et la regarda dans les yeux.

Elle pensa à de la glace, à une flamme, de la glace bleue, une flamme bleue.

« Les grandes guerres, » dit-il d'une voix rauque et tendue.

Puis il se couvrit les yeux de la main.

« *Christ !* » Le mot jaillit de sa gorge serrée. « *Dieu, Dieu...* »

— « Tyrell ! » Elle hurla son nom.

— « Arrière ! » croassa-t-il, et elle trébucha en arrière, mais ce n'était pas à elle qu'il parlait. « Arrière, démon ! » Il se saisit la tête entre les mains, la pétrit entre ses doigts, se courbant jusqu'à être à demi accroupi devant elle.

— « Tyrell ! » cria-t-elle. « Messie ! Vous êtes le Christ Blanc... »

Le corps replié se redressa comme un ressort. Elle regarda ce nouveau visage et ressentit une horreur et une haine infinies.

Tyrell la regarda. Puis, à sa grande terreur, il la gratifia d'une courbette cérémonieuse pleine de moquerie.

Elle sentit le bord de la table derrière elle. En tâtonnant, elle toucha l'épaisse couche de sang séché sur la lame du couteau. Tout cela faisait partie du cauchemar. Elle mit la main sur le manche, sachant bien qu'elle pouvait mourir par le fer, précédant en esprit le cheminement de l'acier brillant dans son sein.

La voix qu'elle entendit avait une nuance amusée.

— « Est-elle pointue ? » demanda-t-il. « L'est-elle toujours, mon amour ? Ou bien l'ai-je émoussée sur le prêtre ? T'en serviras-tu sur moi ? Veux-tu essayer ? D'autres ont essayé ! » Un rire gras s'étrangla dans sa gorge.

— « Messie, » murmura-t-elle.

— « Messie ! » parodia-t-il. « Le Christ Blanc ! Le Prince de la Paix ! Celui qui apporte la parole d'amour, traversant sans dommage les guerres les plus sanglantes qui aient jamais ravagé le monde... oh ! oui, une légende, mon amour, et qui remonte à vingt siècles et plus. Ils ont oublié ! Ils ont tous oublié comment c'était vraiment à l'époque ! »

Elle ne put que secouer la tête en une dénégation impuissante.

« Oh ! oui, » dit-il. « Tu n'étais pas au monde, alors. Personne. Sauf moi, Tyrell. Quelle boucherie ! J'ai survécu. Mais pas en prêchant la paix. Sais-tu ce qui est arrivé aux hommes qui prêchaient la paix ? Ils sont morts — mais pas moi. J'ai survécu... mais pas en prêchant. »

Il se pavanait en riant.

« Tyrell le Boucher, » s'écria-t-il. « J'étais le plus sanglant de tous.

Ils ne comprenaient que la peur. Et ils n'étaient pas faciles à effrayer — ces hommes pareils aux bêtes. Mais ils avaient peur de *moi.* »

Il leva ses mains crispées en forme de serres, les muscles raidis par l'extase d'un souvenir effroyable.

« Le Christ Rouge, » dit-il. « Voilà comment on aurait pu m'appeler. Mais non. Pas après que j'eus prouvé ce que j'avais à prouver. Alors, ils ont su mon nom, le vrai. Et maintenant... » Il lui sourit. « Maintenant que le monde est en paix, on me vénère comme le Messie. Que peut faire Tyrell le Boucher aujourd'hui ? »

Son rire était lent, horrible et satisfait de lui.

Il fit trois pas et la prit dans ses bras. Sa chair se révulsa sous cette étreinte mauvaise.

Et soudain, d'une façon étrange, elle sentit le mal le quitter. Les bras durs frissonnèrent, se retirèrent, puis se resserrèrent de nouveau, avec une tendresse frénétique. Il baissa la tête et elle sentit la brûlure soudaine des larmes.

Il resta muet un moment. Elle le serrait, froide comme la pierre.

Soudain, elle se retrouva assise sur un lit, lui agenouillé devant elle, son visage enfoui dans sa robe.

Elle distinguait à peine ses paroles étranglées.

— « Souvenir... Je me souviens... les vieux souvenirs... Je ne peux pas le supporter, je ne peux pas regarder en arrière... ni en avant... ils... ils avaient un nom pour moi. Je me souviens maintenant... »

Elle posa une main sur sa tête. Ses cheveux étaient humides et froids.

« *On m'appelait l'Antéchrist !* »

Il leva le visage et la regarda.

« Aide-moi ! » cria-t-il torturé. « Aide-moi, aide-moi ! »

Puis sa tête s'inclina de nouveau : il pressait ses poings contre ses tempes, murmurant muettement.

Elle se souvint alors de ce qu'elle tenait dans la main droite : elle leva le poignard et l'abaissa de toutes ses forces pour lui donner l'aide dont il avait besoin.

***

Elle se tenait près de la fenêtre, tournant le dos à la pièce et au cadavre de l'immortel.

Elle attendait le retour de Mons, le prêtre. Il voudrait savoir ce qui restait à faire. Probablement garder le secret, d'une manière ou d'une autre.

Ils ne lui feraient pas de mal, elle le savait. Le respect qui entourait Tyrell l'englobait aussi. Elle continuerait de vivre, seule immortelle maintenant, née en un temps de paix, vivante à jamais et seule dans un monde de paix. Un jour, peut-être, un autre immortel naîtrait, mais elle ne voulait pas y penser maintenant. Elle ne pouvait penser qu'à Tyrell et à sa solitude.

Elle regarda par la fenêtre le bleu et le vert éclatants, la pure lumière

de Dieu, lavée maintenant de la dernière trace rouge du passé sanglant de l'homme. Elle savait que Tyrell serait heureux de voir cette netteté, cette pureté, qui continueraient à jamais.

Et elle le verrait. Elle en faisait partie : pas Tyrell. Et même dans la solitude qu'elle ressentait déjà, il y avait une sorte de compensation. Elle s'était consacrée aux siècles de l'homme qui étaient à venir.

Elle dépassa son chagrin et son amour. Au loin, elle entendait les chants solennels des prêtres. Cela faisait partie de la bonté advenue enfin au monde, après cette longue et sanglante marche au Golgotha. Mais c'était le dernier Golgotha, et elle continuerait maintenant selon son devoir, consacrée et sûre d'elle.

Immortelle.

Elle leva la tête et regarda fixement l'azur. Elle regarderait l'avenir. Le passé était oublié. Et le passé, pour elle, ne signifiait pas d'héritage sanglant, pas de pourriture profonde qui grandirait invisible dans les abîmes noirs de l'enfer de l'esprit jusqu'à jaillir, rejet monstrueux, pour détruire l'amour et la paix de Dieu.

Soudain, elle se souvint d'avoir commis un meurtre. Son bras trembla de nouveau de la violence du coup ; sa main tressaillit de nouveau sous l'éclaboussure du sang répandu.

Aussitôt, elle ferma son esprit à ces souvenirs. Elle regarda le ciel, appuyée de toutes ses forces contre la barrière fermée de son esprit, comme si l'assaut ébranlait déjà le rempart fragile.

(Traduit par Catherine.)

L'univers est à eux

(Space-time for springers)

par FRITZ LEIBER

Fritz Leiber, comme beaucoup de littérateurs et d'intellectuels, aime les chats. Il a décidé de leur rendre hommage par l'intermédiaire de la science-fiction, ainsi que l'ont déjà fait plusieurs de ses confrères (on pourra réunir un jour une saga des chats dans la S.F.). Son personnage de chaton intelligent est une des créations les plus réjouissantes que nous ayons vues ces derniers temps portées sur le papier.

GUMMITCH était un sur-chaton, possesseur d'un Q.I. d'environ 160, et il le savait fort bien. Bien sûr, il ne parlait pas. Mais chacun sait que les tests d'intelligence basés sur la facilité d'élocution sont très arbitraires. De plus, il parlerait dès que l'on commencerait à lui mettre son couvert à table et à lui servir du café. Assurbanipal et Cléopâtre mangeaient de la viande de cheval dans des assiettes en fer blanc posées par tere et ils ne parlaient pas. Bébé buvait du lait au biberon dans son berceau et il ne parlait pas. Sœusœur mangeait à table, mais on ne lui servait pas de café et elle ne parlait pas : pas un mot. Père et Mère (que Gummitch avait surnommés Brave-Viande-de-Cheval et Kitty-Viens-Là) mangeaient à table, se servaient du café : et ils parlaient. C.Q.F.D.

En attendant, il s'arrangeait très bien avec la transmission de pensée et la compréhension intuitive du langage humain — sans parler du patois des chats, que presque tout animal civilisé sait par cœur. Les monologues dramatiques ou les dialogues socratiques, les participations au « Quitte ou Double » ou aux « Lectures pour Tous », l'expédition félinologique au cœur de l'Afrique (où il dévoilerait les dessous de la vérité sur les lions et les tigres), l'exploration des planètes extérieures : tout cela pouvait attendre. De même les livres pour lesquels il accumulait sans cesse de la documentation : « *L'Encyclopédie des odeurs* », « *La Psychologie anthropoféline* », « *Signes invisibles et merveilles secrètes* », « *L'Univers est aux félins* », « *Regards en amande sur le monde* », etc. Il suffisait pour l'instant de vivre pleinement sa vie et de s'imprégner de savoir, sans manquer une expérience propre à votre âge : de courir en tous sens, la queue en bataille.

Donc, selon toute apparence extérieure, Gummitch n'était qu'un

chaton d'une vivacité toute normale, comme en témoigne la succession de surnoms qui l'accompagnèrent, de l'état de bébé aux yeux bleus à celui d'adolescent : Petit, Brailleur, Gros-Bedon, Bourdon (à cause de son ronron, non de sa maladresse), L'Affamé, Fierso, Don Juan (question d'affection), Le Revenant et Chatnik. Seule cette dernière appellation demande peut-être une explication : les Russes venant d'expédier un Moutnik après la série des Spoutniks, un soir Gummitch franchit trois fois le firmament du plancher du salon dans le même sens, laissant sur place les étoiles fixes qu'étaient les humains et les corps célestes plus lents des deux chats plus âgés ; sur ce, Kitty-Viens-Là cita du Keats :

Alors me sentis-je comme un veilleur des cieux
Qui voit se lever une nouvelle planète...

et tout naturellement Brave-Viande-de-Cheval répliqua :

— « Ah ! un chatnik ! »

Le nouveau nom dura trois jours entiers, après quoi il fut remplacé par Gummitch, qui semblait devoir durer.

Le petit chat était sur le point de devenir adulte, du moins est-ce ce que Gummitch entendit dire à Kitty-Viens-Là par Brave-Viande-de-Cheval. Encore quelques semaines, dit celui-ci, et la chair ardente de Gummitch se durcirait, son cou mince s'épaissirait, son électricité disparaîtrait sauf de sa fourrure, et tout son charme de chaton laisserait rapidement place à l'obstination terre à terre du matou. Ils auraient de la chance, conclut Brave-Viande-de-Cheval, s'il ne devenait pas aussi hargneux qu'Assurbanipal.

Gummitch, qui en savait plus long que cela, écoutait ces prédictions avec indifférence et amusement secret, tout comme il acceptait tant d'incidents de son existence apparemment conventionnelle : les regards meurtriers que lui décochaient Assurbanipal et Cléopâtre pendant qu'il dévorait sa propre viande de cheval dans sa petite assiette en fer blanc, pour la bonne raison qu'on ne lui donnait jamais de nourriture en conserve pour chats, comme à eux ; l'idiotie complète de Bébé, qui ne connaissait pas la différence entre un chat vivant et un ours en peluche, et qui essayait de dissimuler son ignorance en émettant des son inarticulés et en fourrant ses doigts dans tous les yeux à sa portée ; la méchanceté bien plus grave, car dissimulée, de Sœusœur, dont il fallait se méfier avec vigilance, spécialement quand on était seul — Gummitch savait que son développement tardif (et même anormal) était le souci le plus profond et le plus secret de Brave-Viande-de-Cheval et de Kitty-Viens-Là (nous reparlerons bientôt de Sœusœur et de ses agissements coupables) ; l'intelligence limitée de Kitty-Viens-Là, qui malgré les quantités de café qu'elle buvait était aussi tête-en-l'air que les chatons sont censés l'être, et croyait par exemple fermement que les chatons se déplacent dans le même espace-temps que les autres êtres — que pour aller d'*ici* à *là* il leur faut traverser l'espace *entre* — et autres fadaises ; la balourdise intellectuelle de Brave-Viande-de-Cheval lui-même, qui certes connaissait un bon bout de la doctrine secrète et parlait intelligemment à Gummitch

quand ils étaient seuls, mais souffrait néanmoins des limitations dues à son état : c'était un brave dieu plutôt gentil, mais d'une lenteur d'esprit désespérante.

Mais Gummitch pouvait facilement pardonner toutes les insuffisances et même l'abrutissement complet rassemblés dans cette maisonnée félino-humaine : il était conscient d'être le seul à savoir la vraie vérité sur lui-même, comme sur les autres chatons et les autres bébés, la vérité cachée aux esprits plus faibles, la vérité aussi intrinsèquement incroyable que l'origine microbienne des maladies ou la naissance de l'univers entier par l'explosion d'un seul atome.

Alors qu'il était tout bébé, Gummitch avait cru que les deux mains de Brave-Viande-de-Cheval étaient des chatons chauves attachés en permanence à ses bras, mais possédant une vie indépendante. Comme il avait haï et aimé ces deux monstres jaunâtres à cinq pattes, ses premiers camarades de jeux, tour à tour rassurants ou adversaires de combat !

Eh bien, même cette idée fantastique, rejetée depuis, n'était qu'une fantaisie sans conséquence à côté de la vraie vérité sur Gummitch.

Le front de Zeus se fendit pour donner naissance à Minerve. Gummitch était né à l'abri que formaient au-dessus de la ceinture les deux pans d'une vieille robe de chambre de velours sale, le vêtement essentiel de Brave-Viande-de-Cheval. Le chaton en possédait la certitude intuitive et se l'était prouvé à lui-même comme l'aurait fait un Descartes ou un Aristote. Dans un repli, à la mesure d'un chaton, de cette antique robe de chambre, les atomes de son corps s'étaient rassemblés et avaient pris vie. Ses premiers souvenirs remontaient à des sommes emmitouflés de velours, à la chaleur du corps de Brave-Viande-de-Cheval. Lui et Kitty-Viens-Là étaient ses vrais parents. L'autre théorie sur ses origines, celle que Brave-Viande-de-Cheval et Kitty-Viens-Là exposaient de temps en temps, et selon laquelle il était le seul survivant d'une portée abandonnée la porte à côté, avait eu des convulsions dues à une carence de vitamines, avait perdu le bout de sa queue et le poil des pattes, et avait dû être ramené à la vie et à la santé par l'ingestion au compte-gouttes d'un mélange jaunâtre de lait et de vitamines — cette autre théorie n'était qu'une de ces rationalisations dont la nature avide de mystère enrobe la naissance des héros, voilant peut-être avec sagesse la vérité aux esprits incapables de la supporter, rationalisation aussi fausse que la croyance touchante de Kitty-Viens-Là et de Brave-Viande-de-Cheval, selon laquelle Sœusœur et Bébé étaient leurs enfants, plutôt que les petits d'Assurbanipal et de Cléopâtre.

***

Le jour où Gummitch avait découvert par pure intuition le secret de sa naissance, il avait aussitôt été rempli d'une sauvage excitation, qui l'aurait écartelé s'il n'avait foncé dans la cuisine pour saisir et dévorer

une escalope panée, après l'avoir démoniaquement torturée pendant vingt minutes.

Et le secret de sa naissance n'était qu'un début. Une fois ses facultés intellectuelles éveillées, Gummitch eut deux jours plus tard l'intuition d'un secret plus grand encore : étant l'enfant d'humains, il deviendrait, en atteignant cet âge adulte dont avait parlé Brave-Viande-de-Cheval, non pas un matou renfrogné, mais un jeune humain semblable aux dieux, aux cheveux d'un or roux comme sa fourrure actuelle. On lui servirait du café ; et aussitôt, il serait capable de parler, probablement toutes les langues. Tandis que Sœusœur (comme c'était clair maintenant !), à peu près à la même époque, se ratatinerait, se couvrirait de poil, et deviendrait une chatte mauvaise aux griffes acérées, le poil aussi noir que le cheveu, intéressée uniquement par la débauche et par elle-même, digne compagne de harem pour Cléopâtre, la concubine d'Assurbanipal.

Et Gummitch s'aperçut aussitôt que la même chose s'appliquait à tous les chatons et tous les bébés, tous les hommes et tous les chats, partout. La métamorphose faisait autant partie de leur vie que de celle des insectes. C'était aussi le fait à l'origine de toutes les légendes de loups-garous, de vampires et de « familiers » de sorcières.

Il suffit de débarrasser son esprit des idées préconçues, se dit Gummitch, et tout devient très logique. Les bébés sont des créatures stupides, gauches et vindicatives, sans parole ni raison. Quoi de plus naturel s'ils deviennent des animaux muets, hargneux et égoïstes portés uniquement sur la rapine et la reproduction ? Alors que les chatons sont vifs, sensibles, fins, vivants à l'extrême. Comment pourraient-ils devenir autre chose que les maîtres du monde, habiles, doués du langage, auteurs de livres et de musique, procureurs et dispensateurs de viande ? S'arrêter aux différences physiques, faire ressortir que les chatons et les hommes, les bébés et les chats, ne se ressemblent guère en apparence et en taille, serait laisser les arbres cacher la forêt ; tout comme si un entomologiste déclarait que la métamorphose est un mythe parce que son microscope n'a pas découvert des ailes de papillon dans la bave de chenille ou bien un scarabée dans une larve.

Cependant c'était là une vérité si difficile à concevoir, réalisa Gummitch en même temps, qu'il était naturel que les humains, les chats, les bébés et peut-être la plupart des chatons ne s'en doutent pas le moins du monde. Comment expliquer sans risques à un papillon qu'il a été naguère une créature rampante et poilue ou à une triste larve qu'elle sera un jour un bijou ambulant ? Non, en de telles situations les esprits délicats des hommes et des félins sont protégés par une miséricordieuse amnésie générale, comme celle qui selon Vélikovsky nous empêche de nous souvenir qu'en des temps historiques Vénus a catastrophiquement bousculé la Terre, avant de s'installer sur son orbite actuelle (avec un soupir de satisfaction cosmique, sûrement !)

Cette conclusion se trouva confirmée quand Gummitch, dans la première fièvre de sa découverte, essaya de communiquer son grand aperçu

à d'autres. Il le dit en patois de chat (autant que cet idiome limité le permettait), à Assurbanipal et à Cléopâtre, et même, à tout hasard, à Sœusœur et à Bébé. Ils ne manifestèrent aucun intérêt, sauf que Sœusœur profita de sa préoccupation sans méfiance pour le frapper d'un coup de fourchette.

Plus tard, seul avec Brave-Viande-de-cheval, il projeta sa grande découverte, fixant le vieux dieu de ses yeux jaunes solennels, mais le dieu se montra de plus en plus nerveux et finit même par montrer des signes de peur réelle, aussi Gummitch renonça-t-il. (« On aurait juré qu'il essayait de faire comprendre quelque chose d'aussi profond que la théorie d'Einstein ou le dogme du péché originel, » dit plus tard Brave-Viande-de-Cheval à Kitty-Viens-Là).

Mais Gummitch était maintenant un homme, l'aspect mis à part, se rappela le chaton à lui-même après ces échecs, et cela faisait partie de son destin de porter seul le fardeau des secrets, s'il le fallait. Il se demanda si l'amnésie générale le frapperait lors de sa métamorphose. Il n'y avait pas de réponse certaine à cette question, mais il espérait que non... et il sentait parfois qu'il avait raison d'espérer. Peut-être serait-il le premier vrai chaton-homme, s'exprimant avec une sagesse sans limites.

Une fois, il fut tenté d'activer le processus par l'emploi de drogues. Resté seul dans la cuisine, il sauta sur la table et commença à laper la mare noire qui restait au fond de la tasse à café de Brave-Viande-de-Cheval. Le goût était infect comme du poison et il recula avec un petit grondement, effrayé et révulsé. Le breuvage sombre ne pourrait accomplir sa tâche magique et délier sa langue, réalisa-t-il, sauf en temps voulu et entouré des cérémonies appropriées. Des incantations pourraient également se montrer nécessaires. Y goûter illicitement était certainement des plus dangereux.

La futilité d'espérer voir le café faire des miracles par lui-même fut démontrée plus amplement encore à Gummitch lorsque Kitty-Viens-Là, harcelée sans paroles par Sœusœur, en donna quelques cuillerées à la petite fille, non sans y ajouter libéralement lait et sucre d'abord. Bien sûr, Gummitch savait maintenant que Sœusœur devait sous peu se transformer en chat, et que nulle quantité de café ne pourrait la faire parler, mais il était néanmoins instructif de voir comment elle recracha la première cuillerée pour baver ensuite d'abondance, puis lancer la tasse et son contenu à la poitrine de Kitty-Viens-Là.

Gummitch continuait de ressentir une grande sympathie envers ses parents et de compatir à leurs soucis au sujet de Sœusœur, et il aspirait au jour où, métamorphosé, il pourrait les consoler en véritable enfant d'homme. Il était déchirant de voir comment chacun essayait de persuader la petite fille de parler, essayant toujours quand l'autre n'était pas là, comment ils s'emparaient de chaque son qui pouvait ressembler à un mot parmi les rares qu'elle prononçait, pour le lui répéter pleins d'espoir, comment ils étaient de plus en plus en proie à la crainte, due

non pas tant à son développement (selon eux) retardé, mais à sa méchanceté de plus en plus évidente, dirigée principalement contre Bébé... bien que les deux chats et Gummitch en eussent subi leur part. Une fois, elle avait trouvé Bébé seul dans son berceau et s'était servi du coin pointu d'un cube pour marquer sa tête, couverte d'un léger duvet, d'une série de triangles rouges. Kitty-Viens-Là l'avait découverte, mais son premier geste fut de frotter la tête de Bébé pour effacer les marques afin que Brave-Viande-de-Cheval ne les vît pas. C'est ce soir-là que Kitty-Viens-Là cacha les livres traitant de psychologie anormale.

Gummitch comprenait très bien que Kitty-Viens-Là et Brave-Viande-de-Cheval, sincèrement persuadés d'être les parents de Sœusœur, se sentissent à ce point concernés par elle, et il fit le peu qui était alors en son pouvoir pour les aider. Il lui était venu récemment un autre genre d'affection pour Bébé — le malheureux petit proto-chat était si complètement stupide et sans défense —, aussi s'institua-t-il à titre privé le protecteur de cette créature, faisant la sieste derrière la porte de la nursery et courant çà et là bruyamment chaque fois que Sœusœur se montrait. De toute façon, il réalisait qu'en tant que membre potentiellement adulte d'une maisonnée félino-humaine, il avait ses responsabilités naturelles.

Accepter ses responsabilités faisait autant partie de la vie d'un chaton, se disait Gummitch, qu'endosser des intuitions et des secrets incommunicables, dont le nombre continuait de croître de jour en jour.

Il y eut, par exemple, l'Affaire du Miroir à l'Ecureuil.

***

Gummitch avait tôt résolu le mystère des miroirs ordinaires et des créatures qui y apparaissaient. Un peu d'observation, de reniflements et un essai pour passer derrière la lourde glace murale du salon l'avaient convaincu que les habitants des miroirs étaient des créatures immatérielles ou du moins hermétiquement enfermées dans leur monde, probablement de purs esprits, d'inoffensifs fantômes imitateurs ; y compris le silencieux Double de Gummitch qui lui donnait la patte d'une façon si douce mais si froide.

Tout de même, Gummitch avait laissé errer son imagination sur ce qui se passerait si un jour, en regardant dans le monde du miroir, il perdait son emprise sur son esprit et le laissait glisser dans le Double de Gummitch pendant que l'esprit de l'autre se glissait dans son corps ; bref, s'il changeait de place avec le chaton fantôme sans odeur. Etre condamné à une vie toute en imitation et manquant complètement d'occasions de montrer de l'initiative — sauf en ce qui concerne le jugement et la vitesse nécessaires pour se précipiter d'un miroir à l'autre pour rejoindre le vrai Gummitch — serait ennuyeux à mourir, conclut Gummitch ; aussi décida-t-il de garder un ferme contrôle de son esprit chaque fois qu'il serait près d'un miroir.

Mais cela nous éloigne du Miroir à l'Ecureuil. Un matin, Gummitch regardait par la fenêtre de la chambre du devant qui donnait sur le toit de la marquise. Gummitch avait déjà classifié les fenêtres comme des semi-miroirs possédant deux sortes d'espace de l'autre côté : d'une part, le monde du miroir et de l'autre, cette rude région emplie de bruits mystérieux et dangereux qu'on appelait le monde extérieur, où les hommes adultes se hasardaient régulièrement à contre cœur, se couvrant de vêtements spéciaux pour ce faire, et lançant des « au revoir » sonores, qui se voulaient rassurants, mais obtenaient l'effet exactement contraire. La coexistence de deux sortes d'espace ne semblait pas un paradoxe au chaton dont l'esprit contenait l'esquisse en 27 chapitres de « *L'espace-temps est aux félins* » ; en fait, cela constituait l'un des thèmes mineurs du livre.

Ce matin-là, la chambre était sombre et le monde extérieur gris et nuageux, de sorte que le monde du miroir était inhabituellement difficile à distinguer. Gummitch levait justement le visage vers lui, le nez frémissant, les pattes de devant sur le rebord... lorsque se dressa de l'autre côté, exactement à l'endroit qu'occupait habituellement le Double de Gummitch, une image brun sale, au visage étroit, au front bas de brute, avec de mauvais yeux vairons et une énorme mâchoire bourrée de dents en forme de pelle.

Gummitch fut énormément surpris et atrocement effrayé. Il sentit son contrôle sur son esprit se relâcher, et sans le vouloir, il se téléporta de trois mètres en arrière, utilisant cette faculté qu'il avait de prendre des raccourcis dans l'espace-temps, en fait de se déplacer par gauchissement de l'espace, faculté en laquelle Kitty-Viens-Là refusait de croire et que même Brave-Viande-de-Cheval n'acceptait que par un acte de foi.

Puis, sans perdre un instant, il s'attrapa par son derrière soyeux, tourna sur lui-même, descendit l'escalier en quatrième vitesse, sauta sur le divan et contempla plusieurs secondes l'habituel Double de Gummitch dans le miroir mural — sans relâcher une fibre de ses muscles avant d'être entièrement convaincu qu'il était toujours lui-même et qu'il n'avait pas été transformé en cette hideuse apparition marron apparue devant lui dans la fenêtre de la chambre.

— « Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver encore ? » demanda Brave-Viande-de-Cheval à Kitty-Viens-Là.

Plus tard, Gummitch apprit que ce qu'il avait vu était un écureuil, un sauvage chasseur de noix appartenant entièrement au monde extérieur, et non à celui du miroir (exception faite pour ses explorations au grenier). Néanmoins, il garda un souvenir vivace de sa conviction de l'époque, selon laquelle l'écureuil avait pris la place du Double de Gummitch et s'apprêtait à prendre la sienne propre. Il frissonnait à la pensée de ce qui aurait pu se passer si l'écureuil s'était vraiment intéressé à un échange d'âmes. Visiblement, les miroirs étaient de grands conducteurs de transferts d'esprits, comme il l'avait toujours redouté. Il classa cette information dans le compartiment de sa mémoire réservée aux éléments

dangereux, excitants et pouvant devenir utiles, tels les plans pour escalader des surfaces de verre verticales (à l'aide de pointes de diamant aux griffes !) ou pour voler au-dessus des arbres.

Ces temps-ci, il avait l'impression que les tiroirs de sa mémoire étaient pleins à craquer et il attendait avec impatience le moment où la riche saveur du vrai café, bu selon les règles, lui permettrait de parler.

Il se représentait la scène en détail : la famille assemblée en conclave autour de la table de la cuisine, Assurbanipal et Cléopâtre observant, respectueux, depuis le niveau du sol, et lui-même, assis tout droit sur une chaise, tenant délicatement sa tasse de porcelaine fine entre ses pattes (ou seraient-ce des mains ?) pendant que Brave-Viande-de-Cheval versait le filet de liquide noir fumant. Il savait que la Grande Transformation devait être très proche.

Il savait aussi que l'autre situation critique de la maisonnée empirait rapidement. Sœusœur, réalisait-il maintenant, était bien plus âgée que Bébé et aurait dû depuis longtemps subir sa propre transformation, tout aussi nécessaire, quoique moins captivante (la première platée de viande crue pouvait difficilement être aussi attirante que la première tasse de café). Elle était très en retard. Gummitch éprouvait une horreur croissante à la pensée de cet être vampirique et muet qui occupait le corps de la petite fille en pleine croissance, sans avoir d'autre vocation que de devenir une chatte des plus sanguinaires. Qu'il était affreux de penser que Brave-Viande-de-Cheval et Kitty-Viens-Là pourraient avoir toute leur vie à s'occuper d'un monstre pareil ! Gummitch se disait que si jamais une occasion se présentait à lui de soulager la détresse de ses parents, il n'hésiterait pas une seconde.

Puis une nuit, alors que le pressentiment du Changement l'oppressait si fort qu'il savait que le lendemain serait le Jour — la maison était exceptionnellement troublée de craquements de planches, de robinets coulant goutte à goutte et de froissements mystérieux de rideaux contre les fenêtres fermées (il était clair que les mondes des esprits, y compris celui du miroir, rôdaient très proches) — l'occasion se présenta à Gummitch.

Kitty-Viens-Là et Brave-Viande-de-Cheval avaient sombré dans un sommeil particulièrement profond et artificiel, la première avec un mauvais rhume, l'autre avec un malencontreux cocktail de trop (Gummitch savait qu'il s'était tracassé au sujet de Sœusœur). Bébé dormait aussi, mais mal à l'aise, en gémissant et en s'agitant ; le clair de lune tombait directement sur son berceau, par-dessous un store qui s'était relevé en sifflant, sans intervention humaine ou féline. Gummitch montait la garde sous le berceau, les yeux fermés, mais projetant son esprit furieusement agité dans toutes les régions de la maison, s'aventurant même de temps

en temps dans le monde extérieur. Impossible de penser à dormir, cette nuit entre les nuits.

Alors soudain il perçut des pas, des pas si légers qu'ils devaient être, pensa-t-il, ceux de Cléopâtre.

Non, plus légers encore, si légers qu'ils auraient pu être ceux du Double de Gummitch enfin échappé au monde du miroir et s'approchant de lui à pas de loup dans la maison obscure. La fourrure se hérissa tout le long de sa colonne vertébrale.

Alors, en quête d'une proie, Sœusœur pénétra dans la nursery. Elle semblait svelte comme une princesse égyptienne dans sa longue et mince chemise de nuit jaune, et aussi sûre d'elle-même, mais elle avait tout du chat également, depuis les yeux profonds jusqu'aux délicates dents pointues légèrement découvertes ; un seul regard sur elle aurait suffi pour précipiter Kitty-Viens-Là vers le numéro de téléphone qu'elle gardait caché, celui du spécialiste ; et Gummitch réalisa qu'il assistait à une monstrueuse suspension des lois naturelles, puisque cet être pouvait encore exister un temps sans se couvrir de fourrure et changer ses pupilles rondes contre des fentes étroites.

Il recula dans le coin le plus sombre de la pièce en réprimant un grondement.

Sœusœur s'approcha du berceau et se pencha sur Bébé dans le clair de lune, évitant de le couvrir de son ombre. Elle le couva un moment du regard. Puis, doucement, elle se mit à lui écorcher la joue avec une longue épingle à chapeau, évitant l'œil, mais seulement de justesse. Bébé se réveilla, la vit, et ne pleura pas. Sœusœur continua son manège, toujours un peu plus profondément. Le clair de lune étincelait sur la tête de l'épingle.

Gummitch comprit qu'il se trouvait devant une abomination qu'il ne pourrait conjurer en galopant, ni même en crachant et en miaulant. Seule la magie pouvait combattre une manifestation d'un caractère aussi surnaturel. Et ce n'était pas le moment de penser aux conséquences, si clairement et amèrement qu'elles apparussent à un esprit lucide.

Il sauta sur l'autre bord du berceau, sans un bruit, et fixa ses yeux dorés sur ceux de Sœusœur, dans le clair de lune. Puis il avança droit sur son visage diabolique, à tout petits pas, se servant de sa connaissance extraordinaire des propriétés de l'espace pour *traverser la main et le bras qui le lardaient de coups d'épingle*. Lorsque le bout de son nez ne fut plus qu'à un centimètre du sien, ses yeux n'avaient pas cillé une fois et elle ne put détourner son regard. Alors, sans hésiter, il projeta son esprit dans le sien, et fit agir l'Enchantement du Miroir.

Le visage félin et terrifié de Sœusœur, éclairé par la lune, fut en quelque sorte la dernière chose que Gummitch, le vrai Gummitch-chaton, vit jamais en ce monde. Car l'instant suivant, il se sentit englouti par l'odieuse brume obscure de l'esprit de Sœusœur, que le sien avait évincé.

Au même moment, il entendit la petite fille hurler, très fort, mais plus distinctement encore : « *Maman !* »

Ce cri aurait pu sortir Kitty-Viens-Là de sa tombe, sans parler de son sommeil, fût-il profond ou drogué. En quelques secondes, elle était dans la nursery, suivie de près par Brave-Viande-de-Cheval ; elle avait pris Sœusœur dans ses bras et la petite fille articulait encore et encore le mot merveilleux, miraculeusement suivi par l'ordre incontestable (Brave-Viande-de-Cheval l'entendit aussi) : « Prends-moi ! »

Alors Bébé osa enfin pleurer. On s'aperçut des écorchures de sa joue, et Gummitch, comme il avait su que cela arriverait, fut exilé au sous-sol au milieu des cris d'horreur et de dégoût — spécialement ceux de Kitty-Viens-Là.

Le petit chat ne leur en voulut pas. L'obscurité de l'esprit de Sœusœur qui le retenait à jamais prisonnier était dix fois plus profonde que celle de n'importe quel sous-sol ; elle avait englouti tous les tiroirs et les étiquettes des classeurs, effaçant à jamais l'image même de la première tasse de café et de la première parole.

Dans une dernière intuition, avant que l'aveuglement animal devienne complet, Gummitch réalisa que, hélas ! l'esprit n'est pas la conscience, et que l'on peut perdre l'un — par sacrifice — et rester accablé de la seconde.

Brave-Viande-de-Cheval avait vu l'aiguille à chapeau (qu'il avait vivement cachée à Kitty-Viens-Là) ; aussi savait-il que la situation n'était pas ce qu'elle semblait être et que, pour le moins, on avait fait de Gummitch un bouc émissaire. Son attitude était remplie d'excuses chaque fois qu'il apportait la pâtée au sous-sol, durant la période d'exil du petit chat. Bien que légère, c'était une consolation pour Gummitch. Il se disait, dans son nouveau raisonnement obscur et tâtonnant, qu'après tout le meilleur ami d'un chat est son homme.

De ce jour, l'évolution de Sœusœur ne s'arrêta plus. En deux mois, elle avait rattrapé trois ans de retard pour parler. Elle devint une petite fille remarquablement brillante, au pied léger, à l'humeur enjouée. Bien qu'elle ne le dît jamais à personne, ses premiers souvenirs étaient la nursery au clair de lune et la face si proche de Gummitch. Tout ce qui précédait était d'un noir d'encre. Elle fut toujours très gentille envers Gummitch, mais en se tenant sur ses gardes. Elle ne put jamais supporter de jouer à « Je te tiens par la barbichette ».

Au bout de quelques semaines, Kitty-Viens-Là oublia ses peurs et Gummitch eut de nouveau droit de cité dans la maison. Mais la transformation dont avait toujours parlé Brave-Viande-de-Cheval s'était alors entièrement accomplie. Gummitch n'était plus un chaton, mais un matou de forte carrure. Il n'était ni maussade ni hargneux, mais extrêmement digne. Il ressemblait toujours un peu à un vieux pirate méditant sur des

trésors qu'il ne déterrerait pas ou des rivages aventureux qu'il n'atteindrait jamais. Et parfois, en regardant ses yeux jaunes, on sentait qu'il avait en lui toute la matière de « *Regards en amande sur le monde* » — trois ou quatre volumes pour le moins — mais qu'il ne l'écrirait jamais. Et quand on y pense, c'est naturel, puisque, comme Gummitch ne le savait que trop bien, son destin faisait de lui le seul chaton au monde qui ne fût pas devenu un homme.

(Traduit par Catherine.)

Les éclaireurs

(The pathfinders)

par DONALD MALCOLM

Toujours les voyages dans le temps. Celui qui nous est rapporté ici nous mène, dans le futur, presque jusqu'aux confins de l'existence de la Terre. Et les éclaireurs qui visitent cette époque perdue y découvrent, sans l'avoir soupçonné, un indicible et précieux secret...

« Eh bien, » dit Shirreff, « je crois que nous y sommes. »

Grassick, son compagnon plus âgé, fit un signe de tête affirmatif.

Côte à côte, ils déambulaient le long des vieux corridors carrelés du Centre de Recherches Parapsychologiques, avec l'assurance de chirurgiens de l'établissement faisant leur tournée.

De brusques éclats de voix vinrent à leurs oreilles, d'un couloir transversal devant eux.

— « Tes impressions, Saxon ? »

— « Oui, raconte-nous ! »

C'étaient des voix jeunes et ardentes.

— « Un saut de mille années ? Oooh... pas de quoi faire une histoire. J'ai fait ça sans le moindre effort. »

La réponse était vaniteuse et condescendante.

Les deux hommes échangèrent un sourire et se souvinrent qu'ils n'avaient guère été différents, à l'époque où ils étaient aspirants, trois ans plus tôt seulement pour Shirreff.

Les deux groupes se croisèrent, l'un silencieux, l'autre loquace.

Alors Saxon, jeune garçon mince et blond, vit les deux hommes vêtus de leurs combinaisons vert bouteille, portant sur le pectoral gauche le « V.T. » de platine entouré d'étoiles.

Il s'effaça respectueusement et s'empressa de faire taire les autres. Shirreff et Grassick leur sourirent et poursuivirent leur chemin.

— « Qui était-ce ? » chuchota une voix.

— « Comment, tu ne sais pas ? » répondit Saxon en se penchant de côté. « Ce sont Shirreff et Grassick ! Chacune de ces étoiles signifie un saut de dix millions d'années plus loin dans l'avenir que le précédent. Et ils portent chacun neuf étoiles ! »

La même pensée vint automatiquement à l'esprit des deux hommes : *bientôt ce sera dix étoiles.*

Ils arrivèrent devant une porte où se lisait un placard : Dr. DANIEL ROY. PRIVÉ. Ils frappèrent et entrèrent.

— « Ce sera tout pour l'instant, » dit Roy en congédiant sa secrétaire, et il accueillit les nouveaux arrivants. « Asseyez-vous. »

Il mit un bloc-notes à portée de sa main et dit : « J'ai reçu tous les rapports par téléphone. Vous êtes tous les deux dans une forme éblouissante, au point de vue physique et mental. »

— « En a-t-on jamais douté, Dan ? » remarqua Archie Grassick d'un ton léger.

— « Je ne pense pas. En tout cas, puisque vous êtes l'aîné, vous serez le responsable. »

Il tourna son regard vers Shirreff. « Tu entends, Tom ? » L'homme grand et maigre hocha la tête.

« Vous irez plus loin qu'on n'est jamais allé avant vous. Cent millions d'années. On vous a choisi pour toutes les raisons bien connues sur lesquelles je n'ai pas besoin de m'appesantir. Mais il est une chose qu'il faut que vous vous mettiez bien dans la tête... » (il les tenait sous son regard autoritaire) « si vous vous risquez au-delà de ce temps, il y a de très fortes chances pour que vous n'en reveniez pas. Ça paraît être la limite. »

— « Je ne crois pas que nous nous y risquerions, Dan, » l'assura Grassick. « Je me rappelle comme ce fut difficile de revenir de quatre-vingt-dix millions. »

— « De plus, » intervint Shirreff, « nous ne pouvons pas être sûrs des conditions que nous rencontrerions un peu plus loin. Les computeurs ne sont tout de même pas de cette force. »

Roy abaissa son regard sur ses mains.

— « N'est-ce pas étrange qu'un homme ne puisse se téléporter d'un seul angström dans l'espace, et cependant qu'il puisse se téléporter dans le temps ? » Il secoua sa tête aux cheveux blancs avec un étonnement pensif. « Qui eût cru que ceci arriverait, quand nous avons commencé nos recherches sur les gens possédant des facultés paranormales latentes ? »

Il se leva et ils le suivirent dans une pièce sur la porte de laquelle on lisait : VOYAGES TEMPORELS. Là, il les aida à endosser le harnais double destiné à les maintenir en synchronisme. Ils emportaient un équipement minimum : des capsules d'aliments concentrés, des appareils respiratoires, des caméras miniature, un vernier temporel en bracelet de poignet.

Il leur souhaita à tous deux bonne chance et se retira dans son bureau. Le départ avait toujours lieu solitairement. Trop de gens et d'agitation nuisaient à l'intense concentration nécessaire à la projection de deux corps à travers le temps.

Cinq minutes après, la pièce était vide. Roy se dit que, pour eux,

il était déjà poussière et que ses atomes entraient dans la constitution d'autres gens, animaux et plantes. D'une certaine manière, il se sentit tranquillisé à la pensée que, dans l'avenir, il existait toujours quelque part. Il soupira et alla voir comment les sujets de la télécinétique se comportaient. C'était là un autre aspect curieux de l'entreprise. On avait trouvé des femmes qui possédaient toutes les facultés paranormales — sauf celle de la téléportation temporelle.

*
**

La plage était longue et lisse. La mer était vitreuse, neutre, interminable, comme un miroir géant. Enorme, bouffi, un soleil d'un rouge terne éclipsait la moitié du ciel et teintait de sang la mer.

La Créature, dont le centre cérébral se trouvait juste au-dessus de la plage, avait perdu le compte de ses siècles d'existence. Elle avait conscience que ses ramifications embrassaient le plus clair de ce monde minuscule. Grâce à ses sens quadridimensionnels, elle pouvait se promener à son gré vers le passé et vers l'avenir dans la brume de millions d'années ; mais pas jusqu'à son propre commencement.

La planète elle-même était sans vie, ratatinée sous l'étoile maléfique. La Créature l'avait dépouillée de tout, sauf de son eau. Elle s'était adaptée à une alimentation basée sur l'oxygène et l'hydrogène atmosphériques issus de l'océan.

Rien ne bougeait, qui pût frapper ses organes sensoriels infrarouges. Rien ne bougeait *jamais.*

Et maintenant elle se mourait. Elle savait que sa mort véritable n'aurait lieu que dans plusieurs milliers d'années, mais le processus avait déjà commencé. Pour l'instant, ses ramifications les plus lointaines ne répondaient plus et elle était progressivement en train de perdre la faculté de les régénérer.

Chaque fois que son esprit s'arrêtait sur le sujet de la mort, de l'extinction, elle voyait les images s'assombrir dans le flot du temps et elle avait peur. Un désir ardent, presque une faim, semblait monter en elle et parcourir tous les atomes de son être. Bien qu'ayant vécu neuf millions d'années, elle n'avait aucun moyen de traduire ce concept insaisissable en termes compréhensibles.

Le désir, le besoin, faisaient alors place à un vide dont la contemplation était insoutenable, et la Créature se réfugiait dans des réminiscences, presque toujours orientées vers le passé. Seule la cité d'argent l'attirait vers l'avenir, vers l'époque de sa propre mort.

Rien que seize mille ans... n'y avait-il que ce temps-là depuis l'atterrissage du spationef venu d'une galaxie lointaine ? Ses occupants, des êtres bizarres du genre reptile, avaient une base en silicium... ils l'avaient amusée...

Quatre-vingt mille ans... Une grande comète, inconnue jusque-là, avait été captée par le champ magnétique terrestre, et ses particules éclatées avaient doté le monde d'un merveilleux anneau, couronnant l'équateur d'une splendeur obséquieuse.

La Créature devint tout à coup nerveuse. Quelque chose se déplaçait dans le *temps*. Elle chercha. Plus loin, de plus en plus loin, jusqu'à huit millions d'années. Deux objets fonçaient sans effort sur le courant temporel, brûlant les événements. Trop loin dans le passé pour déterminer leur nature.

Tout le temps de la découvrir. La Créature se sentit lasse. Elle retourna à ses évocations.

Cette fabuleuse explosion d'une supernova... il y avait combien de temps ?... Deux millions d'années... et sur cette planète, elle avait été le seul témoin d'une des plus grandioses catastrophes de tout l'espace.

Les objets se rapprochaient, secouant des centaines de milliers d'années comme poussière inexistante.

La Créature recula jusqu'à la période de la dernière forme de vie naturelle ayant habité cette planète. De fins nuages bas venaient de la mer comme des spectres de morts anciens.

C'était des êtres longs, plats et lisses ; ils fouillaient le sol moribond de leurs pieds crochus pour en extirper le peu d'insectes et de racines qui y restaient. Ils avaient été très en avance dans le domaine social et linguistique. L'extermination de cette dernière race avait demandé des milliers d'années à la Créature. Pendant de longues ères, elle était demeurée le seul habitant de la Terre.

Les objets se rapprochaient, traversant dans leur course impétueuse Age de Glace sur Age de Glace et Période Chaude sur Période Chaude. Dans l'espace, de puissants empires interstellaires et intergalactiques s'élevèrent et moururent. Des myriades d'étoiles connurent la décadence sombre et sans lumière de la vieillesse. Dans des galaxies successives, des petits globules de gaz firent leur dernière contraction gravitationnelle et se mirent à annoncer la nouvelle de leur naissance par le message de la lumière.

Les objets n'étaient plus qu'à cinq millions d'années. La Créature inspecta le flux temporel de tous ses sens à portée planétaire. Les envahisseurs étaient de nature organique.

La Créature fouilla ses cellules mémorielles, rejetant des millions de faits par seconde. Finalement, si elle avait pu pouffer d'incrédulité, elle l'aurait fait.

Les choses lui étaient inconnues et venaient probablement d'une époque antérieure à sa naissance !

Mais y avait-il jamais eu une époque antérieure à celle de sa

naissance ? N'avait-ce pas été le Commencement ? Perplexe, elle s'interrogea.

Ces choses préexistaient à tout.

La Créature attendit avec curiosité.

Enfin ils franchirent les quelques derniers milliers d'années et ils émergèrent dans le présent. Les voyageurs du temps furent déposés sur la plage.

Ils étaient là, debout sur le sable sans vie, dans une attitude circonspecte et gênée, regardant autour d'eux avec un mélange de crainte respectueuse et de surexcitation.

— « Regarde ! » dit Grassick à voix basse. « Cent millions d'années — à quelques milliers près, je suppose. »

La mer, d'un gris métallique sourd teinté de rouge mauve, paraissait enflée. Elle était sans vie, lisse, menaçante. Sous les pieds, rien ne grouillait, rampait ou sautait. La plage s'étendait en une courbe blanche et tendue, telle un autel sacrificatoire ou la lame sanglante d'un cimeterre. L'arrière-pays était absolument stérile et à peu près plat, aussi loin que s'étendait la vue. Çà et là, de misérables affleurements de rochers durs surgissaient du sol comme pour attester silencieusement l'existence d'autres paysages, plus accidentés que celui-ci.

Surplombant, dominant toute la scène, le Soleil bouffi projetait son éclat sinistre, dieu maléfique assoiffé de sacrifice. Le ciel était noir au zénith, puis s'estompait en des tons de pourpre et de violet terreux. Des nuages bas roulaient en direction de la mer indifférente, donnant à la scène un aspect prémonitoire de l'Enfer. L'anneau était une bande pâle de lumière pourpre à l'horizon, comme la pureté au milieu du mal.

La Créature observait. Les deux hommes n'avaient pas bougé, ils paraissaient enracinés. Elle inspecta délicatement leurs esprits.

Grassick fit un ou deux pas en avant. « Regarde-moi ce Soleil, Tom ! » Tout en parlant, il mit en marche sa caméra et Shirreff en fit autant. « Un géant rouge, distendu, repu, dont la température extérieure n'est que d'environ 3.000°K. Mercure et Vénus ont été engloutis il y a des millions d'années. »

Shirreff remarqua : « Le Centre de Recherches pourra établir des comparaisons avec les données que nous avons rassemblées à quatre-vingt-dix millions d'années. »

— « Mais oui... Je crois que la Lune est quelque part par là, à une distance d'environ seize cent mille kilomètres, si les calculs sont justes. Je doute que nous ne la voyions. »

Tom s'accroupit, ramassa une poignée de sable qu'il laissa couler entre ses doigts. Il regarda vers l'horizon.

— « C'est dommage que nous n'ayons pas une meilleure vue de l'anneau. Il doit être très beau. »

— « C'est impossible, je le crains. Nous tombons toujours au même emplacement géographique, quelle que soit l'époque. »

⁂

La Créature était ébahie, intéressée, intriguée. Ce que ses organes de perception lui avaient transmis ne pouvait pas être vrai. Elle n'avait aucun souvenir d'êtres de cette sorte. Leur aspect général était fruste et ils communiquaient entre eux par des moyens physiques. Quant à leurs esprits — dont elle avait absorbé, analysé et étudié le contenu intégral en quelques secondes — ils étaient d'une nature des plus primitives et élémentaires, capables de comprendre seulement les concepts les plus simples.

Et cependant, elle sentit qu'il y avait là quelque chose d'autre, brillant au plus profond d'eux-mêmes. D'une certaine façon, ce quelque chose paraissait transcender le niveau simplement chimique et posséder une puissante force vitale bien à soi. La Créature inspecta plus à fond et découvrit le concept d'extinction que ces êtres considéraient non comme la fin mais comme seulement le commencement de la vie. Etait-ce la réponse au désir insaisissable, à la peur d'un néant sans fond ? La croyance, la foi, l'âme, Dieu ?

Ce quelque chose, si vital au sein de ces êtres, n'était apparemment qu'une partie microscopique de cette chose plus grande, Dieu, qui embrassait la totalité de l'espace, du temps, de la matière et de l'énergie.

Un grand frémissement mental parcourut la Créature, jusque dans ses ramifications les plus lointaines. Ses organes percepteurs regardèrent le Soleil, les étoiles, le ciel, la mer, la terre. Ce quelque chose, Dieu, était-ce là ?

La Créature avait détecté une paix intérieure dans ces deux êtres, aucune peur de l'extinction. Une part d'eux-mêmes désirait presque la venue de la mort, afin qu'ils pussent aborder la vie nouvelle.

Plus près de la surface de leurs esprits, elle sentit chez l'un des êtres un désir renouvelé d'avoir une vue meilleure de l'anneau, et chez l'autre un conflit qui le poussait à éviter ses congénères, à s'échapper ; mais où ?

La Créature avait reçu d'eux quelque chose, bien qu'ils ne le sussent pas, et elle chercha à leur revaloir ce cadeau.

Par la puissance immense de son esprit, elle souleva Shirreff et le transporta près de l'équateur, là où l'anneau brillait de toute sa gloire, presque au zénith.

Et dans l'esprit de Grassick elle suscita un rêve de la cité d'argent, ville du futur.

⁂

— « Grassick ! je l'ai *vu* ! L'anneau ! »

— « Et moi, j'ai fait un rêve magnifique... mais dis-moi d'abord ce qui t'est arrivé. »

Les deux hommes s'assirent sur la plage, comme deux petits garçons s'apprêtant à construire des châteaux de sable. Il y avait en eux une ardeur qu'ils n'avaient jamais connue. Elle luisait dans leurs yeux.

— « Archie — j'y étais *réellement*. Je me suis senti comme téléporté. Si tel était le cas, je n'y étais pour rien. J'ai vu les anneaux sous un angle faible, pas tout à fait au zénith, de sorte que je ne pouvais pas être exactement à l'équateur. C'était un spectacle magnifique. » L'émotion du souvenir lui mit une boule dans la gorge. Il fit couler du sable entre ses doigts et poursuivit : « Les anneaux traversent le ciel tout entier et ils scintillent d'un feu de lilas pourpre très pâle. Ils semblaient réduire à presque rien la menace de ce Soleil monstrueux. L'inexprimable beauté de la chose me prenait aux entrailles. J'ai presque envie d'essayer d'y retourner. En voyant un spectacle comme celui-là, on *sait* qu'il a fallu un Dieu pour le créer. La composition en est parfaite et les couleurs vivent d'une vie propre. Je pouvais presque sentir vibrer individuellement chaque atome du Soleil, des anneaux, des nuages et de la mer. »

Il s'aperçut que Grassick posait sur lui un regard compréhensif et résolu. Il lui dit : « Peut-il exister une chose assez belle pour que sa seule vue vous épuise le cœur ? »

Grassick approuva de la tête. « Pendant ton absence, l'avenir m'est apparu en rêve. » Il saisit les deux mains de Shirreff dans les siennes. « Il y a une cité dans le futur : une magnifique cité d'argent. Quel est son éloignement dans le temps ? Je n'en sais rien. Mais le Soleil est plus petit et le ciel est d'un noir violacé. »

Il lâcha les mains de son compagnon et poursuivit : « Cette ville est construite en un matériau qui ressemble à du verre. Il y a des tours élancées, si fragiles d'apparence que l'on penserait qu'il suffirait d'un souffle pour qu'elles se mettent toutes à tinter comme des accessoires décoratifs de Noël. De minces ponts suspendus les relient entre elles et j'ai vu des véhicules aériens voleter çà et là. »

Il changea de position. « Il y a de l'herbe verte dans la cité — des pelouses impeccables — et des masses de fleurs que je n'ai pu reconnaître, dont les couleurs ont été volées aux cœurs mêmes des étoiles. Et la population est d'apparence humaine, mais dorée de peau, grande et gracieuse. Il se pourrait même qu'elle ne fût pas humaine, au sens où nous entendons ce mot. »

Un silence tomba sur eux, les entoura. « Nous ne saurons jamais d'où ils sont venus, » dit Shirreff. « Il faut que nous rentrions faire notre rapport. » Il se leva et secoua le sable de sa combinaison.

Grassick leva les yeux vers lui. « Je ne rentre pas. »

— « Quoi ! Tu ne rentres pas ? » Il tomba à genoux. « Mais il le faut. »

Son aîné secoua la tête. « Et pourquoi donc ? Qu'est-ce qui m'attend à mon retour ? Je sens que j'ai fait mon dernier saut. Si je rentre, je serai englué dans mon propre temps aussi solidement qu'un papillon épinglé sur une planche. »

— « Archie... »

— « Ne peux-tu comprendre, Tom ? J'ai vu la cité. Je ne pourrais pas supporter l'idée de la savoir à jamais hors de ma portée. » Des larmes brillèrent dans ses yeux.

Les deux hommes se levèrent comme mus par le même ressort.

— « Voici ce que tu dois faire. Tu vas rentrer au C.R.P. et persuader Roy d'organiser la recherche d'une femme téléportable, de préférence jeune. »

Il jeta un regard autour de lui. « Il y a ici quelque chose dont la puissance dépasse notre entendement. Je crois cette chose bienveillante. Si un couple de jeunes arrivait du passé à cette époque-ci, ils pourraient ensemencer l'avenir. Je suis sûr que les conditions de vie seraient tolérables et que l'entité les aiderait. »

— « Et toi ? »

— « Je partirai dans le futur en éclaireur. »

— « Peux-tu être sûr de découvrir cette cité dans le temps ? »

Le ciel commença à s'obscurcir tandis que le soleil géant descendait à l'horizon.

— « Je la trouverai, » dit Grassick d'un ton convaincu. « Le rêve m'est apparu dans un dessein précis et l'entité qui l'a suscité me guidera. »

Il donna une poignée de main à Shirreff. « Je ne te dis pas adieu. Je vais attendre tes enfants. »

Shirreff resta seul sur la plage. Il tourna son regard vers les anneaux et il sut qu'il reviendrait, afin de faire reculer les frontières de l'homme dans le temps.

Puis il partit, lui aussi.

Une grande paix descendit sur la Terre.

(*Traduit par François Valorbe.*)

Danse macabre

(Dance of the dead)

par RICHARD MATHESON

Richard Matheson a montré à maintes reprises qu'il était un maître de l'horreur concrète. Mais sans doute est-il rarement allé aussi loin que dans cette hallucinante nouvelle, que nous ne vous conseillons guère de lire si vous n'avez pas le cœur bien accroché.

« Filons en chœur
Avec ce vieux roto-moteur,
Ça c'est l'bonheur !
Et serrons-nous,
Caressons-nous,
Tamponnons-nous en chœur ! »

TAMPONNER (SE) v. pr. Commettre un acte sexuel en groupe. (Expression argotique née au cours de la 3e guerre mondiale.)

Le pinceau double beurre la route de lumière. Le roto-moteur décapotable, modèle C, 1987, fonce derrière. La lumière bondit, jaune et diffuse. Et la voiture la poursuit dans le grondement de ses douze cylindres. Derrière, la nuit de jais et de silence efface tout. La voiture file.

ST. LOUIS 10 KM.

« *Volons en chœur,* » chantent-ils, « *avec ce cher roto-moteur, ça c'est l'bonheur...* » ils chantent.

Ils sont quatre : Len, 23 ans.
Bud, 24 ans.
Barbara, 20 ans.
Peggy, 18 ans.

Len avec Barbara, Bud avec Peggy. Bud au volant qui braque sec dans les virages relevés, qui escalade en grondant l'épaulement ténébreux des collines, qui lance le véhicule dans les plaines baignées de silence. A pleins poumons les trois premiers (un peu moins fort la quatrième),

luttant contre le vent qui leur bat la tête et fauche en tous sens leurs cheveux, ils chantent :

« *Fonçons en chœur*
En flèche à deux cents à l'heure ! »

L'aiguille tremble sur 210, à deux crans au-dessous du maximum. *Un dos d'âne !* Quatre jeunes carcasses tressautent et un éclat de rire fou s'envole dans la nuit, emporté par le vent. Un virage ample, une côte, une descente, un glissement dans la plaine... projectile d'ébène en tangente à la terre.

« *Avec un bon roto-moteur*
A flotteu-eu-eur ! »

DANS VOTRE ROTO-MOTEUR
VOUS FLOTTEZ SANS HEURT

Dans le compartiment arrière : « Eh, Bab, une giclée ? »

— « Non, merci, je m'en suis farci une après dîner. »

(Elle repousse l'aiguille fixée à la seringue.)

Sur le siège avant : « Tu vas pas me dire que t'as jamais été à Saint Lou ! »

— « Mais je n'ai commencé à la Fac qu'en septembre. »

— « Dis donc, t'es rien *bleusaille* ! »

Du siège arrière au siège avant : « Hé, *bleusaille,* un coup de vibrant ! »

(L'aiguille se tend vers l'avant, une goutte de liquide ambré tremblant à sa pointe.)

— « *Vis la vie,* môme ! »

VIBRANT n. m. Injection intramusculaire d'un stupéfiant. (Expression argotique née au cours de la 3e guerre mondiale.)

Les lèvres de Peggy ne parviennent pas à sourire. Ses doigts frémissent.

— « Non, merci, je ne suis pas... »

— « *Allez,* bleusaille ! » Len se penche très fort par dessus le dossier, le front blanc sous ses cheveux bruns en désordre. Il lui pousse l'aiguille sous le nez. « Vis la vie, môme ! Tape-toi un peu de vibrant ! »

— « Je préfère pas, » dit Peggy. « Si cela ne... »

— « Tu dérailles, bleusaille ? » hurle Len, en pressant sa cuisse contre celle de Barbara, qui se rapproche.

Peggy secoue la tête et ses cheveux dorés lui tombent sur les joues et devant les yeux. Sous sa robe jaune, sous son soutien-gorge blanc, sous son jeune sein... un cœur bat lourdement. *Fais attention à ta conduite, ma chérie, c'est tout ce que nous te demandons. N'oublie pas ! Tu es tout ce qu'il nous reste au monde.* Les paroles de sa mère qui lui reviennent : l'aiguille qui la force à se tasser sur le siège.

— « *Allez,* bleusaille ! »

La voiture geint de tout son poids déplacé par un virage ; la force centrifuge plaque Peggy contre la hanche étroite de Bud. Il laisse pendre la main, lui tripote la jambe. Sous la robe jaune, sous le bas... la chair se hérisse. Les lèvres ne réussissent toujours pas à sourire... un simple frémissement rouge.

— « Bleusaille, vis la vie ! »

— « Laisse tomber, Len, pique tes mômes et pas celles des autres. »

— « Mais faut bien lui montrer comment vibrer ! »

— « Laisse tomber, je te dis ! C'est ma gosse ! »

La voiture noire gronde, à la poursuite de ses phares. Peggy retient dans la sienne la main qui palpe sa jambe. Le vent siffle au-dessus de leurs têtes et leur tire les cheveux de ses doigts glacés. Elle ne voudrait pas de la main du garçon à cet endroit, mais elle lui est reconnaissante.

De ses yeux vaguement apeurés, elle regarde la route se tordre sous les roues. A l'arrière, une lutte silencieuse s'engage, des mains contractées se frottent, des bouches entrouvertes se collent. A la recherche du fugitif bonheur, à 200 à l'heure.

— « Oh ! mon chou, tu me fais partir en prise directe, » gémit Len entre deux baisers humides. Sur le siège avant, un cœur de jeune fille bat irrégulièrement.

St. LOUIS 6 Km.

— « Sans char, tu connais pas Saint-Lou ? »

— « Non je... »

— « Alors t'as jamais vu la danse du néozon ? »

Sa gorge se serre soudain. « Non, je... C'est que... nous allons... »

— « Hé, bébé n'a jamais vu danser le néozon ! » hurle Bud, pour les occupants du siège arrière.

Des lèvres se décollent, avec un bruit mouillé ; une main sûre et blasée rabaisse une jupe.

— « Sans char ! » Len reprend les mots. « Ma poulette, t'as pas commencé à vivre ! »

— « Oh ! il *faut* qu'elle voie *ça,* » dit Barbara, en rajustant un bouton.

— « Alors, allons-y ! » crie Len. « Faut donner à la petite sa sensation ! »

— « Ça colle, » dit Bud, en lui serrant la cuisse, « d'accord pour nous, hein, Peg ? »

La gorge de Peggy se serre et le vent lui tire méchamment les cheveux. Elle en a entendu parler ; elle a lu quelque chose là-dessus, mais elle n'avait jamais pensé qu'elle...

Fais attention à bien choisir tes amis à l'Université, ma chérie. Très attention.

Mais si personne ne vous a adressé la parole en deux longs mois ?

Quand on se sent seule et qu'on a envie de bavarder, de rire, de se sentir bien vivante ? Et si quelqu'un finit par vous parler et vous invite à sortir ?

— « C'est moi Popeye, le matelot ! » chante soudain Bud.

Derrière, c'est un éclat de joie affectée. Bud suit un cours sur les « *Bandes dessinées et dessins animés de l'avant-guerre* » (2e cycle). Cette semaine, la classe étudie Popeye. Bud a piqué un béguin pour le matelot borgne et en a parlé à Len et Barbara ; il leur a tout appris, dialogues et chansons.

« C'est moi Popeye, le matelot ! Moi j'aime les femmes qu'ont les jambes en cerceau ! C'est moi Popeye, le matelot ! »

Des rires. Un sourire hésite aux lèvres de Peggy. La main lui a lâché la jambe quand la voiture a viré dans un grincement de pneus, et elle a été projetée contre la porte. Le vent lui jette brutalement du froid aux yeux, la repousse en arrière, les paupières clignotantes... 175... 180... 190 à l'heure.

ST. LOUIS 3 KM.

Fais bien attention, ma chérie.

Popeye lui lance un coup d'œil égrillard, en coin.

— « O, Olive, c'est toi mon roudoudou. »

Un coude dans les côtes de Peggy. « Tu fais Olive... *toi !* »

Peggy a un sourire inquiet. « Je ne saurai pas. »

— « *Mais si, voyons.* »

A l'arrière, Len fait surface pour annoncer, en imitant la voix chevrotante de Gontran : « Donne-moi un sandwich aujourd'hui, et je te paierai mardi. »

Trois voix sauvages, et une quatrième ténue, tentent de dominer le hurlement du vent. « Je me bats jusqu'au bout grâce à mes épinards. »

— « C'est moi Popeye, le matelot ! Tut, tut ! » répète Popeye d'une voix rocailleuse, en reposant la main sur la cuisse d'Olive, dans sa robe jaune. A l'arrière, deux membres du quatuor recommencent à s'affronter à tâtons.

ST. LOUIS 1 KM.

Le bolide noir franchit en grondant les faubourgs enténébrés. « Et en avant les masques ! » chante Bud. Ils prennent tous leurs masques en plastique et les ajustent sur le nez et la bouche.

LES ANTICI VOUS GUETTENT !
EN VILLE, PORTEZ VOS MASQUES !!

ANTICI n. m. pl. Microbes anti-civils. (Expression argotique née au cours de la 3e guerre mondiale.)

— « Tu vas jouir, à la danse du néozon ! » lui crie Bud, par-dessus le hurlement du vent. « C'est sen*sass* ! »

Peggy sent le froid qui n'est ni de la nuit ni du vent. *N'oublie pas, ma chérie, il y a des choses affreuses dans le monde d'aujourd'hui. Des choses que tu dois éviter.*

— « On ne pourrait pas aller autre part ? » demande Peggy, mais d'une voix imperceptible. Elle entend Bud qui chante : « Moi j'aime les femmes qu'ont les jambes en cerceau ! » Elle sent de nouveau sa main sur sa cuisse, tandis qu'à l'arrière, c'est le silence de la passion dévorante, moins les baisers.

La danse des morts. C'est une pensée de glace sous le front de Peggy.

St. LOUIS

La voiture noire s'enfonce rapidement parmi les ruines.

⁂

L'endroit est plein de fumée et de joie bruyante. L'air résonne de bêlements de fêtards, et des cuivres sonores dégagent un nuage de musique : de la musique 1987, toute en dissonances complexes et frénétiques. Des couples piétinent, entassés comme des sardines sur la minuscule piste carrée ; les corps palpitants sont écrasés les uns contre les autres. Un réseau de sons éclatants traverse leur masse. Les danseurs hurlent en cadence un refrain à la mode :

« Ecorche-moi, mon fauve,
Que ta sève m'habite !
Brûle-moi de ton feu
Et laisse-moi sans vie... »

L'explosion se contient dans le rythme, au lieu de déborder en éclats pantelants. « *...Prends-moi toutes les nuits !* »

— « Alors, qu'est-ce que tu en dis, ma vieille Olive ? » demande Popeye à l'élue de son cœur, tout en se frayant un chemin à travers les tables. « T'as rien vu d'approchant à Sykesville, hein ? »

Peggy sourit, mais sa main reste inerte dans celle de Bud. Ils passent le long d'une table noyée de pénombre douteuse, et une main qu'elle ne voit pas lui agrippe la cuisse. Elle sursaute et heurte un genou dur dans l'étroit passage.

En trébuchant, en titubant à travers la pièce chaude, enfumée, dans l'atmosphère pesante, elle sent qu'une douzaine d'yeux la dévêtent, la violent. Bud l'entraîne brutalement. Elle sent trembloter ses lèvres.

— « Hé, formidable ! » exulte Bud en s'asseyant. « Tout contre l'estrade ! »

La serveur jaillit des brouillards de fumée et plane auprès de la table, le crayon en arrêt.

— « Qu'est-ce que ce sera ? » crie-t-il, dominant le vacarme.

— « Whisky à l'eau ! » commandent ensemble Bud et Len, puis ils se tournent vers leurs compagnes : Qu'est-ce que ce sera ? » répètent-ils en écho.

— « Une palude verte ! » dit Barbara. « Une palude verte pour moi ! »

Gin, sang de l'invasion (rhum 1987), jus de citron, sucre, sirop de menthe, glace pilée. Une boisson fort prisée des étudiantes.

— « Et toi, chérie ? » demande Bud à Peggy.

Elle sourit. « Un ginger-ale, simplement, » dit-elle de sa voix frêle et tremblante dans le tintamarre massif et les vapeurs.

— « Comment ? Je ne vous entends pas ! » vocifère le serveur.

— « Un ginger-ale. »

— « *Quoi ?* »

— « Un ginger-ale. »

— « UN GINGER-ALE ! » hurle Len si fort que le batteur derrière le rideau de bruit furieux de l'orchestre l'entend presque.

Len tape du poing sur la table. *Un... deux... trois !*

EN CHŒUR : « *Ginger Ale avait douze ans !*
Ell' s'en allait à la messe,
Etait sag' comme une image !
Jusqu'au jour où... »

— « Allez, quoi ! » geint le serveur. « Passez la commande, les mômes. J'ai du boulot ! »

— « Deux whiskies à l'eau et deux paludes ! » chantonne Len, et le garçon disparaît dans le brouillard tourbillonnant et insensé.

Peggy sent son jeune cœur battre désespérément. *Et surtout, ne bois pas quand tu sors avec des garçons. Promets-le, ma chérie, il faut nous le promettre.* Elle tente de repousser les conseils gravés dans sa tête.

— « Alors, mon chou, comment tu trouves l'endroit ? C'est néozon, hein ? » lui lance Bud, un Bud tout rouge et tout joyeux.

NÉOZON n. m. Forme populaire pour désigner le P.N.Z. (voir cette abréviation).

Elle lui sourit, avec une politesse non exempte d'inquiétude. Elle roule les yeux, le visage incliné, pour regarder l'estrade. *Néozon.* Le mot lui tranche le cerveau. *Néozon. Néozon.*

Le demi-cercle de l'estrade a un rayon de deux mètres. A hauteur de taille, une barre en suit le contour. Aux deux bouts de la barre, deux projecteurs mauves, éteints. Mauve sur blanc... l'idée lui traverse l'esprit. *Ma chérie, l'institut commercial de Sykesville ne te suffit donc pas ? Non ! Je ne veux pas d'un cours commercial, je veux passer une licence à l'Université !*

Les consommations arrivent et Peggy contemple le bras du serveur, comme détaché du corps, qui pose lourdement devant elle un grand verre, de couleur verdâtre. En un éclair, le bras disparaît. Elle regarde le liquide visqueux et vert où surnagent des éclats de glace.

— « Un toast ! Lève ton verre, Peg ! » claironne Bud.

Ils trinquent tous : « Au rut primordial ! » propose Bud.

— « Aux couches virginales ! » reprend Len.

— « A la chair infernale ! » C'est Barbara qui noue le troisième maillon.

Leurs regards convergent sur le visage de Peggy, avec insistance. Elle ne comprend pas.

— « A toi de conclure ! » lui dit Bud, exaspéré par la lenteur d'esprit de la débutante.

— « A... à *nous,* » balbutie-t-elle.

— « Oh ! ce que c'est original, » lance Barbara, et Peggy sent la chaleur lui monter aux joues. Cela ne se voit pas, les trois jeunes-Américains-qui-sont-l'espoir-du-pays étant en train d'avaler goulûment leurs alcools. Peggy tripote son verre, avec un sourire imposé à ses lèvres qui ne sauraient sourire d'elles-mêmes.

— « Allons, mominette, *bois* ! » lui crie Bud à bout-portant.

— « Jouis de la vie, petite, » conseille distraitement Len dont les doigts cherchent de nouveau et trouvent, sous la table, une cuisse douce et consentante.

Peggy ne veut pas boire, elle a peur de boire. Les paroles de sa mère lui martèlent le crâne : « *Jamais avec un garçon, ma chérie, jamais.* Elle soulève son verre.

— « L'oncle Bud va t'aider ! »

L'oncle Bud se penche, tout près, auréolé d'une vapeur de whisky. L'oncle Bud pousse le verre froid contre les jeunes lèvres qui tremblent. « Allons, Olive, ma vieille ! Cul-sec ! »

Elle s'étouffe et le devant de sa robe se constelle de gouttelettes d'eau verte de marécage. Le liquide brûlant lui coule dans l'estomac, poussant des rameaux de feu dans ses veines.

Bang boum pan rataplan POUM !! Le batteur assène le coup de grâce à ce qui était, aux temps anciens, une chanson d'amour. Les lumières faiblissent et Peggy tousse, les larmes aux yeux, dans la cave enfumée.

Elle sent la main de Bud se refermer solidement sur son épaule, et, dans la pénombre épaisse, elle est attirée, perd l'équilibre, et la bouche chaude et humide de Bud s'écrase sur ses lèvres. Elle s'écarte brusquement, mais les projecteurs mauves s'allument, et le visage moucheté de Bud recule, en gargouillant : « Je me bats jusqu'au bout, » et il prend son verre.

— « Hé, c'est le néozon, maintenant, le néozon ! » dit ardemment Len, en relâchant ses mains en pleine exploration.

Le cœur de Peggy fait un bond, elle craint de se mettre à pleurer

et de se sauver, en battant des bras, à travers la salle obscure. Mais la main de Bud la tient clouée à sa chaise et elle lève un visage livide de peur sur l'homme qui est monté sur l'estrade, face au microphone descendu à sa rencontre comme une araignée de métal.

— « Un instant d'attention, s'il vous plaît, Mesdames et Messieurs, » dit l'homme au visage sombre, à la voix d'outre-tombe, dont les yeux se promènent sur l'assistance comme les éclairs précurseurs de l'anéantissement. Peggy a du mal à respirer, elle sent l'alcool s'infiltrer en brûlants filets dans sa poitrine et dans son ventre. Etourdie, elle bat des paupières. *Maman.* Le mot s'évade des cellules de son cerveau pour venir en frémissant à sa conscience. *Maman, je veux rentrer à la maison.*

« Comme vous le savez, le spectacle que vous allez voir n'est pas pour les âmes sensibles, pour les poules mouillées. » L'homme patauge dans les mots comme une vache embourbée. « Que ceux dont les nerfs ne sont pas solides me permettent un conseil : *qu'ils s'en aillent tout de suite.* Notre responsabilité ne saurait être engagée. Nous n'avons même pas les moyens de vous fournir un médecin attitré. »

Pas de rires flatteurs. « Assez merdoyé. Débine, » gromelle Len. Les doigts de Peggy se crispent.

« Comme vous le savez, » reprend l'homme d'une voix théâtrale, « il ne s'agit pas simplement d'un numéro sensationnel, mais d'une démonstration scientifique, accomplie en toute honnêteté. »

C'était, en 1987, une réplique tellement normale qu'elle avait pris la valeur d'une réponse de catéchisme. Une brèche dans les lois de l'après-guerre permettait de présenter le néozon si l'on avertissait verbalement que c'était une démonstration dans un but scientifique. Par cette brèche, la loi avait été si souvent violée que peu de gens y attachaient encore la moindre importance. Le faible gouvernement en titre était encore reconnaissant d'une pure allusion à la loi.

Quand les cris et les huées s'éteignent dans l'atmosphère étouffante, l'homme reprend la parole, les bras levés en un geste de patiente bénédiction.

Peggy observe les mouvements étudiés de ses lèvres, tandis que son cœur se gonfle et se contracte, en battements lents et spasmodiques. Un froid de glace lui envahit les jambes. Elle le sent monter à la rencontre des filets de feu qui lui parcourent le torse, et ses doigts se crispent sur la fraîcheur humide de son verre. *Je veux m'en aller, s'il vous plaît, je veux rentrer à la maison...* les mots informulés lui reviennent à l'esprit.

« Mesdames et Messieurs, » conclut l'homme, « rassemblez vos forces ! »

Un gong résonne, creux, grelottant. La voix de l'homme se fait lente et lourde.

« Voici le P. ... N. ... Z. ... ! » Le phénomène du néozon ! »

L'homme est parti, le microphone, remonté et disparu. La musique prélude, cuivres étouffés et plaintifs. L'idée que peut donner le jazz de l'*obscur tangible* — en filigrane sur une vibration de tambour. La dou-

leur d'un saxophone, la menace d'un trombone, le hennissement contenu d'une trompette... leur stridence est comme un viol de l'atmosphère.

Peggy éprouve une frisson le long des vertèbres. Son regard se baisse vivement sur la blancheur vague de la table. La fumée, les ténèbres, les dissonances et la chaleur l'enserrent.

Sans le vouloir, poussée par une peur de tous ses nerfs, elle lève son verre et boit. Le filet de glace dans sa gorge déclenche une nouvelle vague de frissons. Puis l'alcool brûlant envoie de nouvelles ramifications dans ses veines, l'abrutissement la prend aux tempes. Par ses lèvres entrouvertes, elle chasse son souffle inégal.

Maintenant, un mouvement impatient, un murmure, s'établit dans la salle, comme un bruissement d'arbres frémissant au vent. Peggy n'ose pas lever les yeux sur le silence mauve de l'estrade. Elle fixe l'éclat changeant de son verre, elle sent la contraction violente des fibres musculaires de son abdomen, le battement sourd de son cœur. *Je voudrais m'en aller, partons, s'il vous plaît.*

La musique se hisse à un sommet grinçant, en dissonance, et les cuivres luttent vainement pour s'harmoniser.

Une main caresse brièvement la jambe de Peggy, c'est la main de Popeye le matelot, qui marmonne, la voix rauque : « Olive, tu es ma môme. » Elle sent, entend à peine, comme un automate elle lève encore le verre chargé de buée : le froid dans sa gorge, puis la chaleur qui grandit.

SSSSHHH !! Le rideau s'ouvre avec une telle rapidité qu'elle lâche presque son verre. Celui-ci se pose lourdement sur la table, le liquide vert retombe en cascade le long de ses parois, en pluie sur la main de Peggy. La musique explose comme un obus, en une cacophonie d'éclats, à percer les tympans, et elle a le corps agité de soubresauts. Sur la nappe, ses mains remuent, blanc sur blanc, mais une exigence impitoyable lui fait relever son regard effrayé.

La musique s'estompe en bouillonnant, dans un sillage de roulements de tambour.

La boîte de nuit n'est plus qu'une crypte, muette, sans un souffle pour l'animer.

En toiles d'araignée, la fumée traverse la lumière violette, sur l'estrade.

Pas d'autre bruit que le roulement voilé du tambour.

Le corps de Peggy est pétrifié, réduit à une roche autour de son cœur affolé, tandis qu'à travers le voile tremblant de la fumée et de l'ivresse commençante, elle lève les yeux, horrifiée, sur la chose.

Cela a été une femme.

Des cheveux noirs qui forment un cadre d'ébène contourné au masque de cire qu'est son visage. Ses yeux cernés d'ombres sont clos sous les paupières lisses et blanches comme l'ivoire. Sa bouche, ligne sans lèvres, sans mouvement, ressemble à un coup d'épée au sang coagulé, sous son nez. Sa gorge, ses épaules, ses bras sont blancs et immobiles.

A ses côtés, hors des manches de la transparence verte qui la vêt, pendent des mains d'albâtre.

Sur la statue de marbre, le projecteur répand un chatoiement mauve.

Toujours paralysée, Peggy contemple les traits sans vie, et ses doigts vidés de leur sang se nouent sur ses genoux. La pulsation des tambours paraît lui emplir le corps et leur rythme modifier celui de son cœur.

Dans le néant noir, derrière elle, elle entend Len qui murmure : « J'aime bien les femmes, mais ça ne vaut pas un beau cadavre, » et elle entend les ricanements chuintants qui échappent à Bud et Barbara. Le froid continue de monter en elle, comme une silencieuse marée de terreur.

Quelque part dans le brouillard de fumée, un homme tousse pour s'éclaircir la gorge et un murmure de soulagement passe dans l'assistance.

Toujours pas de mouvement sur l'estrade, pas d'autre bruit que la molle cadence du tambour, qui cogne au silence comme quelqu'un qui voudrait entrer par une porte lointaine. Cette chose qui n'est qu'une anonyme victime du fléau se tient rigide et livide tandis que la distillation filtre dans ses veines au sang caillé.

Maintenant le battement de tambour s'accélère, comme le pouls d'une panique envahissante. Peggy sent que le froid commence à l'engloutir. Sa gorge se serre, sa respiration n'est plus qu'une suite de soupirs, à lèvres ouvertes. Une paupière du néozon frémit.

Un silence brusque, tendu, enveloppe la salle. Le souffle même s'étouffe dans la gorge de Peggy quand elle voit les paupières pâles s'ouvrir. Quelque chose grince dans le calme ; c'est son corps qui se tasse inconsciemment sur sa chaise. Ses yeux sont deux cercles larges et fixes qui happent, jusqu'à son cerveau, cette vision d'une chose qui a été une femme.

Et la musique reprend ; gémissement d'une gorge de cuivre monté de l'ombre, comme d'un animal fait de trompettes soudées qui miaulerait de mécontentement dans une ruelle, à minuit.

Soudain, le bras droit du néozon a une secousse, contre son flanc, sous la contraction brusque des tendons. Le bras gauche s'agite de même, se tend sèchement, puis retombe mollement, blanc et mauve, contre la cuisse, avec un bruit sourd. Le bras droit tendu, le bras gauche tendu, le gauche — le droit — le gauche — le droit... comme des bras de marionnette aux ficelles tirées par un amateur.

La musique attrape la cadence, les balais grattent sur le tambour un rythme pour les convulsions musculaires du néozon. Peggy se tasse encore, le corps engourdi et froid, le visage livide, comme un masque au regard fixe, dans la lumière marginale de l'estrade.

Le pied droit du néozon bouge à présent, se lève comme le produit distillé contracte les muscles de la jambe. Une deuxième, puis une troisième contraction font frémir la jambe, la jambe gauche se projette en un spasme violent, puis le corps entier s'avance soudain, rigidement, plaquant la soie transparente à ses clartés et à ses ombres.

Peggy perçoit le sifflement brusque de la respiration fusant entre les dents de Bud et de Len et une vague nauséeuse bouillonne dans son estomac. Sous ses yeux, l'estrade se met à s'incliner abruptement et il lui semble que le néozon aux membres battants arrive droit sur elle.

Etourdie, le souffle court, elle recule d'horreur, incapable de quitter des yeux le visage maintenant animé.

Elle voit la bouche qui s'ouvre sèchement sur une cavité béante, naguère cicatrice, ouverte de nouveau en blessure. Elle voit les narines sombres palpiter, la chair qui se convulse sous les joues d'ivoire, les rides qui se creusent et s'effacent alternativement sur la blancheur mauve du front. Elle voit le clignement monstrueux d'un œil sans vie et elle entend les rires étonnés mais contenus, dans la salle.

Et la musique s'enfle jusqu'à un paroxysme de bruit, et les bras, les jambes de la femme morte s'agitent sans cesse convulsivement, en des sursauts qui lancent son corps tout autour de l'estrade violette, comme celui d'une poupée de chiffons grandeur nature qui s'animerait d'une vie intermittente.

C'est un cauchemar dans un sommeil sans fin. Peggy frissonne d'une frayeur désespérée tandis qu'elle regarde la danse bondissante et les contorsions du néozon. Son sang s'est fait de glace, elle n'a plus de vie que le martèlement hésitant, incessant, de son cœur. Ses yeux sont des sphères figées qui contemplent le corps de femme qui se trémousse, blanc et flasque sous la soie collante.

Alors, quelque chose se détraque.

Jusque là, ses spasmes musculaires maintenaient le néozon dans une aire de quelques mètres devant la surface ambrée qui sert de toile de fond à sa danse effrénée. Maintenant, une poussée désordonnée l'amène contre la barre qui encercle l'estrade.

Peggy entend le choc et le craquement du bois sous l'effort quand la hanche du néozon heurte la barre. Elle se réduit à un nœud compact et tremblant, les yeux toujours fixés sur le visage marbré de violet dont tous les traits sont déformés par les convulsions désordonnées, en succession.

Le néozon recule en chancelant, Peggy voit et entend ses mains léprosées qui frappent les cuisses voilées de soie sur un rythme incertain.

De nouveau le néozon fait un bond en avant, comme une marionnette prise de folie, et le ventre fait un bruit écœurant contre la barre. La bouche sombre s'ouvre largement, se referme sèchement, et le néozon se contorsionne en décrivant un tour saccadé, puis s'écrase de nouveau contre la barre, presque au-dessus de la table où est Peggy.

Peggy ne peut plus respirer. Elle reste collée à sa chaise, les lèvres arrondies d'épouvante silencieuse, le sang lui battant aux tempes, tandis qu'elle voit le néozon pivoter une nouvelle fois, battant l'air du fléau blanc de ses bras.

La lividité terrifiante de son visage tombe vers Peggy quand le néozon revient se heurter à la barre, à hauteur de taille, et se pencher

par-dessus. Le masque de blancheur lavée de lavande reste suspendu au-dessus d'elle, les yeux sombres s'ouvrant spasmodiquement en un regard figé et hideux.

Peggy sent le sol bouger sous elle, la figure livide s'embrume de ténèbres, puis reparaît dans un éclatement lumineux. Les sons s'enfuient, chaussés de cuivre, puis lui pénètrent de nouveau le cerveau, en cacophonie visqueuse.

Le néozon continue ses bonds en avant, se cognant à la barre comme pour la franchir. A chaque saccade, la soie diaphane flotte comme un voile autour de son corps et chaque collision sauvage avec la barre tend la transparence verte sur la chair enflée. Peggy, rigide, muette, regarde les farouches attaques du néozon, elle ne peut détourner les yeux du visage convulsé, encadré des noirs cheveux, emmêlés et flottants.

Ce qui se passe ensuite dure des secondes précipitées.

L'homme au visage sombre se précipite sur l'estrade baignée de mauve, la chose qui a été une femme va s'écraser en tremblant contre la barre, d'un mouvement saccadé, se pliant dessus, en deux, les spasmes relevant ses jambes aux muscles noués.

Une chute, tous ongles cherchant à s'accrocher.

Peggy se rejette en arrière et le cri qui naît dans sa gorge se ravale en sanglot d'étouffement quand le néozon tombe sur la table, les membres en un tourbillon de blancheur dénudée.

Barbara hurle, l'assistance soupire, et Peggy, à la limite de son champ visuel, voit sauter Bud, le visage tordu d'étonnement.

Le néozon tressaute et se tortille sur la table comme un poisson hors de l'eau. La musique se perd dans le silence, un murmure pressé emplit la salle et des vagues de ténèbres submergent l'esprit de Peggy.

Alors la main blanche et froide qui s'agite la gifle en travers des lèvres, les yeux sombres la fixent dans la lumière violette, et Peggy sent qu'elle s'enfonce dans le noir.

La pièce enfumée d'horreur se met à pivoter.

***

La connaissance revient. Comme une lueur de bougie voilée de gaze. Un murmure, une ombre vague devant ses yeux.

Le souffle s'égoutte de sa bouche, comme un sirop.

— « Tiens, Peg. »

Elle entend la voix de Bud et sent le métal glacé d'un goulot contre ses lèvres. Elle avale, en se tortillant un peu quand le filet de feu lui pénètre la gorge et l'estomac, puis elle tousse et écarte de ses doigts engourdis le flacon.

Derrière elle, un froissement d'étoffe. « Hé, *elle revient,* » dit Len. « Cette bonne vieille huile d'Olive nous revient ! »

— « Ça va ? » lui demande Barbara.

Elle se sent très bien. Son cœur est comme un tambour accroché à une corde de piano dans sa poitrine, sur lequel on batterait, lentement, lentement. Ses mains et ses pieds sont engourdis, mais pas de froid, plutôt d'une lourde torpeur. Ses pensées bougent, tranquillement endormies, son cerveau est une machine sans hâte enveloppée de flocons de laine.

Elle se sent parfaitement bien.

Peggy, de ses yeux ensommeillés, regarde la nuit. Ils sont au sommet d'une crête ; la décapotable, au frein, est tassée sur un encorbellement. Loin dans le creux, un tapis de lumière et d'ombre sous la lune de craie.

Un bras se glisse autour de sa taille. « Où sommes-nous ? » demande-t-elle d'une voix languide.

— « A quelques kilomètres de la boîte, » dit Bud. « Comment te sens-tu, mon chou ? »

Elle s'étire, et son corps jouit délicieusement de la tension de ses muscles. Elle se laisse aller, mollement, dans le bras de Bud.

— « *Merveilleusement bien,* » murmure-t-elle avec un sourire incertain, puis elle gratte la minuscule bosse qui la démange à l'épaule gauche. La chaleur irradie sa chair ; la nuit est sombrement éclatante. Il semble y avoir — *quelque part* — un souvenir, mais il se tapit secrètement sous les couches épaisses du contentement.

— « Sacrée bonne femme, t'étais drôlement *dans les pommes,* » fait Bud en riant. Barbara et Len confirment : « *Tu parles !* », et : « Notre Olive est partie *dans la vape !* »

— « Dans la vape ? » murmure-t-elle, sans qu'on l'entende.

Le flacon passe et Peggy boit encore, de plus en plus décontractée au fur et à mesure que l'alcool lui plante des aiguilles de feu dans les veines.

— « Vieux, j'ai jamais vu un néozon danser comme ça ! » dit Len.

Un frisson bref parcourt le dos de Peggy, puis c'est de nouveau la chaleur.

— « Oh ! » dit-elle, « c'est vrai. J'avais oublié. »

Elle sourit.

— « Ça, c'est ce que j'appelle un grand final ! » dit Len, en attirant sa compagne consentante, qui murmure : « *Lenny* chéri. »

— « Le plus beau P.N.Z. qu'il y ait jamais eu, » marmonne Bud, le nez dans les cheveux de Peggy. « Cré nom de nom ! » Il tend mollement le bras vers le bouton de la radio.

P.N.Z (Phénomène du Néo-Zombie). Cette extraordinaire anomalie physiologique a été découverte pendant la dernière guerre. A la suite de certaines attaques aux gaz microbiens, on a trouvé un grand nombre de soldats à l'état de cadavres vivants, encore debout et en train d'exécuter les girations spasmodiques qui, par la suite, devaient être connues sous le nom de « danse du néozon » (abréviation pour « néo-zombie »). Le nuage micro-

bien qui en était la cause a été ultérieurement distillé et sert maintenant à des expériences soigneusement limitées, qui ne peuvent être effectuées qu'avec autorisation officielle, et sous le contrôle le plus strict.

La musique les enveloppe, touchant leurs cœurs de ses doigts mélancoliques. Peggy se penche contre son compagnon, sans éprouver le besoin de contenir les mains errantes de celui-ci. Quelque part, dans les couches profondes et figées de son cerveau, quelque chose tente de s'échapper. Cela voltige comme un papillon de nuit affolé pris dans une cire qui se durcit, cela se débat farouchement mais les tentatives faiblissent d'autant que la chrysalide devient plus dure.

Quatre voix chantent doucement dans la nuit, accompagnant la mélodie sentimentale diffusée en sourdine par la radio.

Quatre jeunes voix qui chantent, un murmure dans les ténèbres. Quatre corps, deux à deux, chaudement alanguis et drogués. Un muet consentement... dans un chant... dans une étreinte.

Les chants prennent fin, mais la musique demeure.

Une jeune fille soupire.

— « C'est bon, » dit la voix d'Olive.

(Traduit par Bruno Martin.)

Médecin de campagne

(*Country doctor*)

par **WILLIAM MORRISON**

Rééditant — mais à quelle échelle ! — l'aventure de Jonas dans sa baleine, voici l'exploit d'un vétérinaire du futur, amené à soigner un jour un monstre galactique, monstre tellement gros que pour l'examiner on ne peut — c'est le cas de le dire — qu'enquêter sur place... William Morrison est médecin de sa profession ; c'est ce qui donne un tel accent d'authenticité à ses descriptions.

Il s'était depuis longtemps résigné à croire qu'il était définitivement passé à côté de la chance. Maintenant qu'elle l'assaillait d'une façon si imprévue et si tardive, il hésitait à l'accueillir de bon gré.

Il s'était endormi de bonne heure, après une journée exceptionnellement agitée. Comme si l'obligation de vacciner les gens en série contre une menace d'épidémie n'avait pas suffi, il avait dû aussi soigner les petits maux courants, accoucher une femme et aider la naissance prématurée de deux veaux de Marsopolis. A peine s'était-il glissé sous les couvertures que le téléphone sonnait encore, mais il laissa Maida répondre. Rien de moins qu'une urgence authentique de première catégorie ne le ferait sortir de chez lui avant le matin. Apparemment cet appel ne devait pas être d'une telle importance puisque Maida n'était pas venue le déranger, et il sombra dans le sommeil avec un sentiment de gratitude pour le bon sens de sa femme.

Il n'éprouva aucune gratitude lorsque le téléphone sonna de nouveau, le réveillant en sursaut. L'obscurité nocturne environnait encore la maison et il entendait à son côté la respiration tranquille de sa femme. Dans la chambre voisine, un des enfants marmonna d'une voix endormie : « Arrêtez le réveil. »

Tout en restant allongé, trop alourdi pour avoir envie de remuer, il se dit : « Si c'est le vieux Bender qui m'appelle encore pour sa constipation, je lui donnerai des pillules à la dynamite. » Puis il allongea le bras vers la table de nuit et se força à décrocher l'appareil. « J'écoute, » dit-il.

— « Docteur Meltzer ? » Il reconnut la voix enrouée et pressante de Tom Linton, le préfet de police de la ville. « On a besoin de vous ici tout de suite ! »

— « Qu'est-ce qu'il y a, Tom ? Et où dois-je aller ? »

— « Au spatioport. Un astronef aux commandes déréglées s'est écrasé au sol, après avoir failli tomber sur Phobos. Venez d'urgence. »

— « J'arrive. »

Il n'avait plus sommeil maintenant. Il attrapa sa trousse pour grandes urgences où il fourra une provision abondante d'antibiotiques et de bandages à pansements. Il n'avait aucun moyen de savoir le nombre des blessés, et il était plus prudent d'emporter de quoi soigner un équipage au complet.

Son auto biplace l'attendait au dehors. Il y jeta son matériel et sauta au volant. Un tour de la clé de contact amena la radio-réception à pleine puissance, et moins d'une seconde après il glissait sur le chemin lisse traversant les terres de culture reconquises sur le désert.

Le spatioport était à trente-cinq kilomètres à peine et il ne lui fallut pas plus de dix minutes pour y arriver. Comme il en approchait, un feu passa au vert à un croisement. Ah ! se dit-il, un des avantages d'être un médecin de campagne à route privilégiée, c'est d'avoir toujours la priorité. Y a-t-il d'autres avantages ? A première vue, aucun. On sort de l'Université avec un brillant palmarès, on rêve de venir en aide à l'humanité, de faire de la recherche médicale, des découvertes qui prolongeront la vie humaine et lui procureront un peu plus de bonheur. Et puis, sans qu'on sache comment, on se trouve pris au piège. Le poste frontière, qui est censé être le tremplin vers de plus grandes réalisations, devient le métier de toute une vie. On s'aperçoit que ses malades les plus importants ne sont pas des gens, mais des animaux comestibles. Il y a beaucoup d'hommes et de femmes sur Mars, mais peu de vaches et de moutons. Apprenez à soigner ces derniers et vous devenez vraiment quelqu'un. Sauvez une vache, et la nouvelle s'en répand plus vite que si vous aviez sauvé un homme. Et ainsi, petit à petit, les animaux accaparent de plus en plus de votre temps, et la communauté commence à vous connaître et à vous aimer. Vous vous mariez, vous avez des enfants, vous tombez dans une routine qui affadit le sens des jours qui passent comme l'éclair. Vous atteignez la cinquantaine — et vous vous apercevez soudain que la vie vous a laissé sur place. La moitié de votre stock d'une centaine d'années s'est envolée, et vous ne savez pas où. Les chances qui autrefois vous faisaient des signes si lumineux se sont évanouies au loin.

Qu'est-ce que vous avez à montrer en échange de ce que les années vous ont pris ? Une femme, un fils, une fille...

Il fut saisi par une vague de freinage venant du spatioport. La décélération brusque l'arracha à ses rêveries et il s'aperçut que le terrain tout entier était brillamment illuminé. Au milieu se trouvait un immense astronef. Il faisait au moins trois cents mètres de long et son équipage devait certainement comprendre plus de deux douzaines d'hommes. Le docteur espéra qu'aucun d'eux n'avait été tué.

— « Doc ! »

C'était Tom qui courait à lui. « Combien de blessés, Tom ? »

— « Rien que des blessés légers, docteur, » dit une voix coupante. « Rien que je ne puisse traiter moi-même honorablement. »

Tout en contemplant l'homme à l'uniforme chamarré d'or qui se tenait à côté de Tom, il eut un sentiment de déception. S'il n'y avait pas de blessés graves, pourquoi toute cette hâte ? Pourquoi ne lui avait-on pas téléphoné en route pour lui dire qu'on n'avait pas besoin de lui et qu'il pouvait aller se recoucher ?

— « Je croyais qu'il y avait eu une catastrophe à l'atterrissage. »

— « Ça n'a rien été, docteur. Linton, ici présent, a été affolé parce que nous avons failli nous écraser sur Phobos. Mais nous n'avons pas de temps à perdre à parler de ça. On m'a dit, docteur Meltzer, que vous êtes un vétérinaire de premier ordre. »

Il rougit. « J'espère que vous ne m'avez pas tiré du lit pour soigner un chien malade. Je ne fais pas de sentiment sur les mascottes d'astronefs... »

— « Ceci n'a rien d'une mascotte. Venez, je vais vous montrer. »

Il suivit en silence le capitaine qui gravit la passerelle et entra dans l'astronef. Il n'y avait là aucune trace de l'accident. Un ou deux hommes avaient la tête bandée mais ils paraissaient parfaitement valides et aptes à faire leur travail.

Le capitaine et lui étaient maintenant sur un tapis roulant qu'ils empruntèrent sur une centaine de mètres en direction de l'arrière de l'astronef. Puis le capitaine descendit, suivi du docteur Meltzer. Lorsque celui-ci aperçut ce qui l'attendait, il en resta bouche bée.

Presque toute la surface arrière de l'astronef, environ un tiers de sa longueur, était occupée par une gigantesque créature rougeâtre qui gisait là mollement, comme une masse de chair hypertrophiée provenant de quelque boucherie géante. Un panneau transparent la séparait du reste du navire. A travers ce panneau, le docteur Meltzer vit la fente de dix mètres qui indiquait la bouche. Il y avait au-dessus un groupe de pores respiratoires en forme de trous de tuyaux, et au-dessus de ceux-ci, en demi-cercle, six grands yeux mi-clos et comme éteints par la souffrance.

Il n'avait jamais rien vu qui ressemblât à ça. « Seigneur, qu'est-ce que c'est ? »

— « A défaut d'appellation plus adéquate, nous le nommons vache de l'espace. En réalité, il n'habite pas l'espace libre — nous l'avons ramassé sur Ganymède — et, comme vous pouvez le voir, il ne ressemble en rien à une vache. »

— « Et c'est ce monstre qui est... *mon* malade ? »

— « Exactement, docteur. »

Il rit, plus de rage que d'amusement. « Je n'ai pas la moindre idée de la constitution de ce mastodonte ni de quoi il souffre. De quelle manière voulez-vous que je le soigne ? »

— « C'est votre affaire. Mais attendez une minute, docteur, avant

de vous mettre en colère. Cet animal est malade. Il ne mange pas. Il bouge à peine. Et son état n'a pas cessé d'empirer depuis l'instant où nous avons quitté Ganymède. Nous avions l'intention d'atterrir à Marsopolis pour le faire soigner, mais nous avons brûlé cette ville, et lorsque nous avons eu des ennuis avec nos commandes, nous n'avions plus d'autre solution que d'atterrir ici. »

— « Vous ne pouvez pas faire venir un docteur de la ville ? »

— « Ils ne sont pas meilleurs que vous. Je le pense vraiment, docteur. Les vétérinaires de Marsopolis sont habitués à soigner des petits animaux pour un certain nombre de maladies courantes et ils ne traitent pas d'animaux aussi grands que ceux que vous traitez. De plus, ils ne rencontrent pas le même genre de cas urgents que vous. Vous êtes ce que nous pouvons trouver de mieux. »

— « Mais, je vous dis, je ne connais strictement rien à cette masse de protéine hypertrophiée. »

— « Alors, il vous faudra découvrir ce qu'elle est. Nous avons pris un contact radio avec Terre et espérons recevoir bientôt quelques renseignements de certains directeurs de parcs zoologiques. Entre temps... »

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il d'un air soupçonneux, en voyant des hommes d'équipage apporter un objet ayant l'apparence d'un scaphandre.

— « Un vêtement que vous allez porter. Vous allez explorer l'intérieur de cet animal. »

— « Entrer dans cette montagne de chair ? » L'horreur le laissa un moment la bouche ouverte. Puis la fureur prit le dessus. « Vous ne m'avez pas regardé. »

— « Ecoutez, docteur, c'est nécessaire. Nous voulons garder cet animal en vie — pour des raisons scientifiques et parce qu'il a peut-être une valeur en tant qu'animal comestible. Et comment le garder en vie si nous ne savons rien de lui ? »

— « Nous pouvons apprendre des tas de choses sans aller à l'intérieur. Nous pouvons commencer par faire quantité de tests. Quantité de... »

Il s'arrêta brusquement parce qu'il s'apercevait qu'il racontait des bêtises. Si l'on prenait la température de la bête, que signifierait le chiffre obtenu ? Quelle était la température normale d'une vache de l'espace ? Quelle était sa pression artérielle normale — en supposant qu'elle eût du sang ? Quelle était sa pulsation normale — en supposant qu'elle eût un cœur ? La bête avait vraisemblablement des dents et un squelette — mais comment apprendre ces choses et leur emplacement ? Impossible de radiographier une pareille masse de chair — avec aucun des matériels qu'il eût jamais vus, même dans les laboratoires les mieux agencés.

Son ignorance était encore plus inquiétante sur d'autres points. Quelle espèce de sucs digestifs possédait la bête ? S'il y pénétrait en scaphandre,

les sucs le dissoudraient-ils ? Dissoudraient-ils les tuyaux d'arrivée d'oxygène, les instruments dont il se servirait pour inspecter et sonder l'intérieur énorme de la bête ?

Il fit part de ses doutes au capitaine. Celui-ci répondit : « Nous avons mis ces scaphandres à l'épreuve, ainsi que les tuyaux. Nous savons qu'ils peuvent tenir une demi-heure à l'intérieur sans être dissous. S'ils commencent à se désagréger, vous nous le signalerez par radio et nous vous remonterons au dehors. »

— « Merci. Comment puis-je savoir si le scaphandre ne se déchirera pas quand il aura commencé à se dissoudre ? Comment puis-je savoir si les sucs ne vont pas attaquer ma peau ? »

Il n'y eut pas de réponse à ça. On n'en savait rien, et il lui fallait accepter cette ignorance.

Tout en formulant ces objections, le docteur Meltzer se mit à endosser le scaphandre. Il était mince et léger, assez résistant pour supporter une pression de plusieurs atmosphères, et en même temps suffisamment souple pour ne pas entraver notablement ses mouvements. Des poches étanches contenaient un assortiment d'instruments et de provisions. Un dispositif parfait de communications bilatérales rendrait les conversations aussi faciles que si son interlocuteur se tenait devant lui. Faisant partie de l'ensemble, il y avait des gants d'aspect fragile qui laissaient à ses mains autant de liberté que si elles étaient nues. Mais ce n'était qu'une fragilité apparente qui dissimulait une force mécanique réelle.

Mais quelle serait la résistance à l'action biologique ? Cette question ne cessait de le harceler. On ne peut pas savoir, se disait-il. Avec ce genre d'éléments, on court un risque. Il n'y a plus qu'à espérer que si quelque chose ne va pas, on vous retirera avant que les sucs aient eu le temps de vous attaquer.

Tout était prêt. Deux des hommes portaient également un uniforme semblable et, quand il eut fini d'endosser le sien, le capitaine donna le signal et ils entrèrent tous dans un petit sas. La porte étanche se referma sur eux, une autre s'ouvrit devant eux. Ils se trouvaient dans la pièce où la grosse bête gisait et tremblait faiblement, comme sous l'effet d'une douleur géante.

Ils passèrent des cordes de plastique fines et solides à la taille du docteur Meltzer, vérifièrent les tuyaux d'oxygène. Puis ils posèrent une échelle devant la gueule de la bête. Le docteur Meltzer éprouvait quelques difficultés respiratoires, mais cela n'avait rien à voir avec l'arrivée d'oxygène qui était à la pression et à l'humidité voulues et mélangé à la quantité adéquate de gaz inertes. C'était seulement l'appréhension à l'idée de descendre dans le ventre de la bête qui lui serrait la gorge, l'idée de pénétrer dans un monde étrange et terrible, si différent du sien.

Il dit d'une voix rauque dans le micro de radio : « Comment est-ce que je rentre, d'abord ? Je frappe ? La gueule est à au moins quinze

mètres du sol, et elle est fermée. Il faut que vous l'ouvriez, capitaine. Ou bien comptez-vous sur moi pour la forcer à s'ouvrir ? »

Les deux hommes qui l'accompagnaient développèrent une échelle en plastique. Dans la faible gravité de Mars, escalader quinze mètres ne présentait pas de difficulté. Le docteur Meltzer commença à grimper. A mesure qu'il se rapprochait de l'énorme gueule, il remarquait qu'elle était en train de s'ouvrir lentement. Un des hommes avait piqué le monstre avec une aiguille électrique.

Le docteur Meltzer atteignit le niveau de la mâchoire inférieure, et avec la fascination apeurée d'un oiseau regardant fixement un serpent, il contempla la grande ouverture qui allait l'engloutir. A l'intérieur il y avait une surface grise et glissante sur laquelle les rayons de sa torche se réfléchirent jusqu'à une certaine profondeur. A une vingtaine de mètres de l'ouverture, le passage s'incurvait lentement d'un côté. Qu'y avait-il au-delà ? Il ne pouvait le deviner.

Le bon sens commandait d'entrer tout de suite, mais il ne pouvait s'empêcher d'hésiter. Et si les mâchoires se refermaient sur lui pendant son passage entre elles ? Elles l'écraseraient comme une coquille d'œuf. Et si la gorge se contractait, irritée par sa présence ? Elle l'écraserait aussi. Une fable ancienne lui revint soudain à la mémoire, au sujet d'un homme qui était tombé dans le ventre d'une baleine. Voyons, comment s'appelait-il donc ? Daniel — non, il n'avait fait qu'aller dans la fosse aux lions. Job — pas ça non plus. Job avait eu des clous, avait été victime de staphylocoques, à l'autre bout de l'échelle des grandeurs. Jonas, c'était ça. Jonas dont le nom était synonyme de malchance parmi les gens superstitieux.

Mais un homme de science n'a pas le temps d'être superstitieux. Un homme de science se jette en avant, voilà tout...

Il mit le pied dans la grande bouche. Au-dessous de lui, la mâchoire était glissante. Ses pieds se dérobèrent, puis son élan le porta en avant et il patina doucement vers le fond du gosier béant. C'était comme la descente d'une colline martienne sur un traîneau farté, descente rendue agréable et facile par le peu de pesanteur. Il remarqua que les cordes attachées à sa taille, ainsi que les tuyaux à oxygène, descendaient doucement à sa suite. Il atteignit le virage, pencha le corps pour éviter le mur gris et continua de glisser. Encore une vingtaine de mètres et il tomba sans grand bruit dans une mare.

L'estomac ? Si l'on voulait. En tout cas, le commencement du tube digestif. Il allait maintenant avoir l'occasion d'expérimenter la résistance de son scaphandre.

Il était complètement immergé et il coula lentement jusqu'à ce que ses pieds rencontrent de la chair ferme. A la lumière de sa torche, il vit que le liquide qui l'entourait était d'un vert pâle. La portion de tube digestif sur laquelle il se trouvait était gris ardoise, brillamment striée d'émeraude.

Une voix inquiète résonna dans l'écouteur. « Docteur Meltzer ! Ça va bien ? »

— « Tout va bien, capitaine. Je m'amuse beaucoup. Dommage que vous ne soyez pas ici. »

— « A quoi ça ressemble, là-dedans ? »

— « Je suis sur le fond d'une mare d'un liquide verdâtre. Je trouve ça très beau, mais ça ne m'apprend pas grand-chose. »

— « Vous ne voyez rien qui puisse être la cause du mal ? »

— « Comment diable saurais-je ce qui va bien ou ce qui va mal, là-dedans ? Je ne suis jamais entré dans une de ces bêtes. J'ai des flacons à échantillons et je vais les remplir à différents endroits. Voici l'échantillon numéro un. Vous l'analyserez plus tard. »

— « Bravo, docteur. Continuez. »

Il dirigea le faisceau lumineux aux alentours. Le liquide remuait doucement, peut-être à cause de l'éclaboussement dont il était l'auteur. Les parois elles-mêmes étaient tranquilles ; la région de chair sur laquelle il posait les pieds cédait légèrement sous son poids, mais n'était pas, semblait-il, autrement dérangée par sa présence.

Il alla plus loin. La mare se fit moins profonde et il en trouva le bout. Il se hissa au dehors et avança précautionneusement.

— « Docteur, qu'arrive-t-il ? »

— « Rien de spécial. Je visite. »

— « Gardez le contact. Je ne pense pas qu'il y ait du danger, mais... »

— « Mais au cas où il y en aurait, vous voulez que mon successeur sache ce qu'il aura à éviter ? Parfait, capitaine. »

— « Les tuyaux marchent ? »

— « A la perfection. » Il fit un nouveau pas en avant. « Le sol — je ne sais comment l'appeler autrement — devient moins glissant. Je marche facilement dessus. L'écart entre les parois est d'environ sept mètres par ici. Pas de signe de flore ni de faune microscopiques. Pas d'objets fabriqués prouvant une forme de vie intelligente. »

La voix du capitaine parut peinée. « Ne vous laissez pas entraîner par votre sens de l'humour, docteur. Cette affaire est importante. Peut-être ne vous rendez-vous pas exactement compte de son importance, mais... »

Il l'interrompit. « Une seconde, capitaine, voilà quelque chose d'intéressant. Une grosse bosse rougeâtre d'environ un mètre de diamètre, dans la paroi digestive. »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Ça pourrait être une tumeur. Je vais prélever un peu de tissu de la paroi elle-même. Echantillon numéro deux. Le tissu de la tumeur, échantillon numéro trois. »

La paroi eut un tremblement à peine perceptible quand il trancha dedans. La partie fraîchement coupée était pourpre mais elle redevint lentement rouge sous l'influence de l'atmosphère intérieure de la bête.

— « Voici une autre tumeur, comme la première, mais cette fois sur

l'autre paroi. Et en voilà encore deux. Je n'y touche pas. Les parois se rétrécissent. Il y a encore largement la place de marcher, mais — attendez une minute, je retire ce que j'ai dit. Il y a une sorte de soupape devant moi. Elle s'ouvre et se referme spasmodiquement. »

— « Pouvez-vous passer au travers ? »

— « Je n'aimerais pas essayer. Et même si je réussissais à passer au moment de l'ouverture, elle pourrait écraser les tuyaux d'oxygène en se refermant. »

— « Alors c'est la fin de la promenade ? »

— « Je ne sais pas. Laissez-moi réfléchir. »

Il contempla la grosse soupape. Elle fonctionnait vite, s'ouvrant et se fermant toutes les deux secondes. Probablement une valve séparant deux parties de l'appareil digestif, pensa-t-il, comme le pylore chez l'homme. La chair grise striée de vert paraissait complètement différente du muscle humain, néanmoins elle devait avoir une fonction analogue. Peut-être qu'une drogue appropriée inhiberait le muscle.

Il tira une grande seringue hypodermique d'une des poches étanches de son scaphandre. Il plongea prestement l'aiguille dans le bord de la valve pendant sa pause d'une demi-seconde avant de se refermer, injecta un demi-litre de solution anesthésiante dans la chair et ressortit l'aiguille d'un coup sec. La valve se referma encore, mais plus lentement. Elle s'ouvrit, se referma, s'ouvrit encore — et resta ouverte.

Combien de temps mettrait-elle à s'en remettre, lui coupant la retraite ? Il n'en savait rien. Mais s'il voulait savoir ce qu'il y avait de l'autre côté, il devait agir vite. Il bondit en avant, faillit glisser par excès d'impétuosité, et sauta de l'autre côté de la valve immobile.

Puis il appela le capitaine et lui dit ce qu'il venait de faire.

Le capitaine répondit d'une voix inquiète : « Je ne sais pas si vous devez courir ce risque, docteur. »

— « Je suis ici pour apprendre. Je n'ai pas encore appris grand-chose. Cela dit, les parois s'élargissent de nouveau. Et j'aperçois une autre mare. Un liquide bleu, cette fois-ci. »

— « Vous prélevez un échantillon ? »

— « C'est une de mes vieilles habitudes, capitaine. »

Il entra en pataugeant dans la mare bleue, remplit une fiole à échantillons et la remit dans une poche. Soudain, devant lui, quelque chose affleura la surface de l'étang et replongea.

Il s'arrêta complètement. « Ecoutez, capitaine. On dirait qu'il y a de la faune. »

— « Quoi ? Quelque chose de vivant ? »

— « De très vivant. »

— « Faites attention, docteur. Je crois qu'il y a un revolver dans une des poches de votre uniforme. Employez-le si c'est nécessaire. »

— « Un revolver ? Ne soyez pas cruel. Qu'est-ce que vous diriez si quelqu'un tirait au revolver à l'intérieur de votre corps ? »

— « Soyez prudent, mon vieux ! »

— « Ma seringue hypodermique me servira d'arme. »

Mais la créature, quelle qu'elle fût, avait disparu et il avança un peu plus loin. Quand il eut les yeux sous le niveau du liquide, il vit de nouveau la chose qui bougeait.

— « Ça ressemble à un têtard géant, de soixante centimètres de long. »

— « Est-ce qu'il vient près de vous ? »

— « Non, il s'éloigne comme une flèche. Et il y en a un autre. Je crois que la lumière le gêne. »

— « A-t-il l'air dangereux ? »

— « Je ne saurais dire. C'est peut-être un parasite de la grosse bête, à moins que ce ne soit un organisme qui vive en symbiose avec elle. »

— « Ne vous en approchez pas, docteur. Inutile de risquer votre vie pour rien. »

Une voix tremblante appela : « Larry ! Tu vas bien ? »

—« Maida ! Que fais-tu ici ? »

— « Je me suis réveillée quand tu es parti. Et ensuite j'ai eu du mal à me rendormir. »

— « Mais pourquoi es-tu venue au spatioport ? »

— « Il passait beaucoup d'aéronefs au-dessus de la maison et j'ai commencé à me demander ce qui était arrivé. Alors j'ai téléphoné — et on m'a expliqué. »

— « Des aéronefs ? »

La voix du capitaine l'interrompit. « Les services d'information, docteur. Cette affaire soulève une curiosité énorme. Je n'ai pas voulu vous le dire jusqu'ici, mais ne vous étonnez pas si vous vous retrouvez célèbre en sortant de là. »

— « Peu importe, les services d'information. Avez-vous des nouvelles de la Terre ? »

— « Aucun message de la Terre, mais un appel du conservateur du jardin zoologique de Marsopolis. »

— « Qu'a-t-il dit ? »

— « Il n'a jamais entendu parler d'une vache de l'espace et ne peut donner aucun conseil. »

— « Parfait. A propos, capitaine, y a-t-il dans les parages quelques photographes de ces services d'information ? »

— « Une demi-douzaine. Photographes de presse, reporters d'actualités, de télévision... »

— « Pourquoi ne pas les faire entrer ici pour prendre quelques vues ? »

Il y eut un moment de silence. Puis de nouveau la voix du capipaine : « Je ne pense pas qu'ils puissent entrer pour le moment. Peut-être plus tard .»

— « Pourquoi ne peuvent-ils pas entrer maintenant ? J'aimerais avoir un peu de compagnie. Si la bouche de la bête est ouverte... » Une

pensée inquiétante lui vint. « Dites-moi, elle est bien ouverte, n'est-ce pas ? »

La voix du capitaine était angoissée. « Surtout ne vous affolez pas, docteur, nous faisons tout ce que nous pouvons ! »

— « Vous voulez dire qu'elle est fermée ? »

— « Oui, elle l'est. Je ne voulais pas vous le dire, mais la gueule s'est refermée d'une manière imprévue, et quand nous avons eu l'idée d'envoyer un photographe à l'intérieur, nous n'avons pas pu la faire se rouvrir. Apparemment la bête s'est adaptée à l'effet de la secousse électrique. »

— « Il doit bien y avoir un moyen de la faire se rouvrir ? »

— « Bien sûr qu'il y a un moyen. Il y a toujours un moyen. Ne vous inquiétez pas, docteur, nous y travaillons. Nous le découvrirons. »

— « Mais l'oxygène... »

— « Les tuyaux sont solides et la gueule n'est pas assez serrée pour les aplatir. Vous respirez normalement, n'est-ce pas ? »

— « Maintenant que j'y pense, en effet. Merci de me le dire. »

— « Vous voyez bien, docteur, ça ne va pas si mal. »

— « C'est tout à fait merveilleux. Mais que se passera-t-il si mon scaphandre ou les tuyaux d'oxygène commencent à se dissoudre ? »

—« Nous vous tirerons au-dehors. Nous trouverons un moyen de faire s'ouvrir la gueule. Ne vous laissez pas emprisonner derrière cette valve, docteur. »

— « Merci du conseil. Je ne vois pas comment je m'en serais passé, capitaine. »

Il sentit la colère l'envahir brusquement. S'il y avait une chose qu'il détestait, c'était les bons conseils donnés d'un ton suffisant par une personne parfaitement à l'abri des dangers courus par l'assisté. Evitez ceci, ne vous faites pas prendre là, prenez soin de vous-même. En attendant, il était là-dedans pour un but précis, et il ne l'avait pas encore atteint. Il n'avait encore rien appris sur la maladie de ce monstre.

Et il y avait de fortes chances pour qu'il n'apprît rien. C'est de l'extérieur et non de l'intérieur qu'on examine un animal. On le regarde manger, on étudie le cheminement de la nourriture d'une partie du corps à une autre, on contrôle la circulation des liquides naturels, au besoin en se servant de révélateurs radioactifs, on dissecte des spécimens de cobayes. Le capitaine aurait dû avoir quelques savants à bord et ceux-ci auraient accompli ces travaux, au lieu de rester là à contempler la bête. Mais ç'eût été trop facile. Non, il fallait qu'ils attendent votre venue à bord, puis qu'ils vous envoient tranquillement faire du toboggan dans les boyaux d'un animal dont vous ne saviez rien, avec l'espoir qu'il arriverait un miracle. Ils pensaient sans doute qu'un coude de l'intestin ou qu'une glande à sécrétion interne viendrait vous saluer en disant : « Je ne fonctionne pas bien. Soignez-moi et tout ira bien. »

Une autre créature en forme de têtard nageait lentement à sa ren-

contre, sa face antérieure se tortillant comme le nez d'un chien curieux. Puis, à l'instar de ses congénères, elle fit volte-face et partit comme un trait. « Voilà peut-être la cause, » pensa-t-il. « Voilà peut-être le parasite qui fait tout le mal. »

Seulement voilà — ça pouvait aussi bien être une créature nécessaire à la santé de la grosse bête. On était chaque fois en face du même problème. On se trouvait ici dans un monde dont on ne savait rien. Et comme tout était si nouveau, qu'est-ce qui était normal et qu'est-ce qui ne l'était pas ?

« Dans le doute, » se dit-il, « avançons. » Il avança.

La mare bleue était peu profonde et une nouvelle fois il se retrouva sur ce qu'il décida d'appeler un sol sec. Une fois de plus, les parois se rétrécirent. Il put bientôt les toucher des deux côtés à la fois en écartant les bras.

Il projeta la lumière de sa torche dans l'étroit passage et vit qu'il paraissait se terminer à une douzaine de mètres en avant de lui.

« Un cul-de-sac, » pensa-t-il. « Il est temps de m'en retourner. »

Il entendit de nouveau la voix du capitaine. « Docteur, est-ce que tout va bien ? »

— « Magnifiquement. J'ai fait une promenade des plus intéressantes. A propos, avez-vous réussi à lui faire ouvrir la gueule ? »

— « Nous essayons toujours. »

— « Bonne chance. Peut-être quand vous recevrez ces renseignements de la Terre... »

— « Ils sont arrivés. Aucun des conservateurs ne connaît quoi que ce soit aux vaches de l'espace. Pour une raison que j'ignore, la méthode des secousses électriques est devenue inefficace et nous essayons toutes sortes d'autres stimuli. »

— « Si je comprends bien, rien n'est efficace. »

— « Pas encore. Un des photographes nous a suggéré d'employer un puissant étau mécanique pour desserrer les mâchoires. Nous nous en faisons expédier un par avion. »

— « Employez ce que vous voudrez, » dit-il d'un ton de supplication, « mais pour l'amour de Dieu, faites ouvrir cette gueule ! »

Le docteur Meltzer maudit les gens du service photographique, pour lesquels il ne représentait rien de plus qu'une série de lignes colorées dans l'espace. Puis il ajouta un ou deux mots peu charitables à l'adresse du capitaine qui l'avait fourré dans ce pétrin, et il prit le chemin du retour.

Les têtards parurent s'intéresser à sa progression. Il y en eut bientôt près d'une douzaine autour de lui. Ils se déplaçaient par petits coups de queue rapides, comme les vairons qu'il avait vus une fois sur Terre, quand il faisait sa médecine. Entre chaque paire de coups de queue, une courte pause. Quand ils venaient tout près, il pouvait les voir assez distinctement. Il constata à sa surprise qu'ils avaient chacun deux rangées d'yeux.

Ces yeux étaient-ils une fonction ou un vestige ? Dans le premier cas, une partie de leur cycle vital devait se passer hors de leur hôte, en des lieux où le sens visuel était nécessaire. Dans le second cas, ils étaient au moins les descendants de créatures vivant au dehors. J'ai envie d'essayer d'en attraper un, se dit-il. Une fois que je l'aurai sorti à l'extérieur, je pourrai l'examiner tout à mon aise.

Une fois que je l'aurai sorti, répéta-t-il. A condition que je sorte moi-même.

Il traversa de nouveau la mare. Comme il atteignait la partie peu profonde du liquide bleu, il entendit la voix de sa femme dans l'écouteur. « Larry, est-ce que ça va ? »

— « Tout ce qu'il y a de bien. Comment vont les gosses ? »

— « Ils sont avec moi. Ils se sont réveillés au moment de la grande agitation et je les ai amenés. »

— « Tu ne m'avais pas dit ça ! »

— « Je ne voulais pas t'impressionner. »

— « Oh ! ça ne m'impressionne pas le moins du monde. Rien de tel qu'un gentil pique-nique en famille. Mais comment feras-tu pour qu'ils aillent à l'école demain matin ? »

— « Oh ! Larry, quelle importance s'ils manquent l'école pour une fois ? On n'a qu'une fois dans sa vie l'occasion d'assister à quelque chose comme ça. »

— « C'est une fréquence un peu trop grande à mon goût. Bon, eh bien, puisque je sais qu'ils sont là, laisse-moi leur parler. »

Ils n'attendaient sûrement que ça, car la voix de Jerry se fit entendre immédiatement. « B'jour, papa .»

— « B'jour, Jerry. Tu t'amuses bien ? »

— « Oh ! oui, alors. Tu devrais être ici, papa. Il y a plein de monde. Ils sont chouettes avec nous. »

Martia l'interrompit. « M'man, il ne me laisse pas parler. Moi aussi je veux parler à papa. »

— « Laisse-la parler, Jerry. Vas-y, Martia. Dis quelque chose à papa .»

Un éclat soudain faillit lui crever le tympan. « Papa, tu m'entends ? » hurla Martia. « Tu m'entends, papa ? »

— « Non seulement je t'entends, mais les animaux qui m'entourent t'entendent. Pas si fort, ma chérie. »

— « Tu sais, papa, » reprit Jerry. « Tout le monde dit que tu vas être célèbre. Ils disent que c'est le seul animal de cette espèce qu'on ait jamais découvert. Et tu es la seule personne qui soit jamais entrée dedans. Est-ce que je peux y entrer aussi, papa ? »

— « Non ! » rugit-il.

— « Ah ! bon, ah ! bon. Dis, papa, tu sais pas ? Si tu le remets en vie, ils vont l'emporter sur la Terre et le mettre dans un zoo spécial pour lui tout seul. »

— « Remercie-les de ma part. Ecoute-moi, Jerry, est-ce qu'ils ont réussi à ouvrir la gueule de l'animal ? »

— « Pas encore, papa, mais ils sont en train d'apporter une machine immense. »

Le capitaine parla : « La gueule sera bientôt ouverte, docteur. Où êtes-vous en ce moment ? »

— « De nouveau près de la valve. Vous n'avez rien entendu qui puisse être utile ? Peut-être qu'un explorateur ou un chasseur saurait quelque chose au sujet des vaches de l'espace... »

— « Je regrette, docteur. Personne ne sait rien sur les vaches de l'espace. »

— « Vous m'avez déjà dit ça. Bien, capitaine, ne quittez pas l'écoute. J'ai un vrai banc de ces espèces de têtards en guise d'escorte. Voyons ce qui va arriver. »

— « Ils n'attaquent pas, n'est-ce pas ? »

— « Pas encore. »

— « A part ça, vous vous sentez bien ? »

— « Très bien. Un peu essoufflé, toutefois. C'est peut-être dû à la tension que je subis. Et j'ai un peu faim. Je me demande le goût qu'aurait cette bête crue... Mon Dieu ! »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda le capitaine d'une voix anxieuse.

— « La valve que j'avais paralysée. Elle fonctionne de nouveau normalement ! »

— « Vous voulez dire qu'elle s'ouvre et se ferme ? »

— « Au même rythme qu'avant. Et chaque fois qu'elle se ferme, elle pince ces tuyaux d'oxygène. C'est pour ça que je suis quelquefois à court de souffle. Il faut que je sorte d'ici ! »

— « Avez-vous assez de narcotique pour paralyser la valve à nouveau ? »

— « Non, je n'en ai plus. Restez tranquille, capitaine, laissez-moi réfléchir. »

S'il avait disposé d'assez de place pour prendre son élan, il aurait pu plonger en toute sécurité par l'ouverture pendant la petite seconde d'écartement des muscles. Mais il n'y avait pas de place pour prendre de l'élan. Il devait effectuer son approche en grimpant le long d'une pente glissante, gêné dans ses mouvements par le scaphandre et les tuyaux. Et s'il calculait mal le moment du passage, il serait pris par la fermeture de la valve.

Il resta planté là un moment, la sueur ruisselant de son front et tombant dans ses yeux. Zut, pensa-t-il, je ne peux même pas l'essuyer. Il faut que je me tire de là, à moitié aveugle.

A travers un verre à moitié embué, il remarqua que les têtards se rapprochaient de lui. Etaient-ils méchants, après tout ? Se rapprochaient-ils de lui parce qu'ils le sentaient en danger ? Etait-ce un encerclement meurtrier ?

L'un d'eux plongea droit sur lui et il s'esquiva instinctivement. La

bestiole l'évita de justesse au dernier moment, le dépassa, sortit en rampant du liquide bleu et escalada la pente comme un ver en direction de la valve.

Contre toute attente, la valve s'ouvrit deux fois plus largement que de coutume et la bestiole passa au travers sans encombre.

— « Docteur Meltzer ? Ça va toujours ? »

— « Je suis en vie, si ça peut vous intéresser. Ecoutez-moi, capitaine, je vais essayer de traverser cette valve. Un des têtards vient de le faire et la valve s'est ouverte beaucoup plus grande pour le laisser passer. »

— « Comment allez-vous vous y prendre ? »

— « Je vais tâcher d'attraper une des bestioles pour passer en auto-stop. J'espère seulement qu'elle ne sera pas méchante et ne m'attaquera pas. »

Mais les têtards ne voulaient pas se laisser attraper. C'était leur domaine et ils s'y déplaçaient considérablement plus vite que lui ; et bien qu'ils parussent aveugles, ils échappaient très adroitement à ses essais de prises.

Il y renonça finalement et grimpa hors de la mare bleue. Les bêtes le suivirent.

L'une des plus grosses bondit brusquement en avant. Devinant ce que la bête allait faire, le docteur Meltzer se dépêcha de la suivre. Elle grimpa la pente à toute allure et plongea à travers la valve. Celle-ci, s'ouvrit en grand. Le docteur Meltzer, courant de toutes ses forces, se rua dans l'ouverture. La valve marqua un temps puis se referma sèchement comme pour le happer. Il sentit le choc sur son talon.

L'instant d'après, il suffoquait. Les tuyaux d'oxygène s'étaient emmêlés.

Il se jeta dessus frénétiquement pour les démêler et n'y réussit pas. Alors il se rendit compte qu'il essayait d'en faire trop. Tout ce qu'il avait besoin de faire, c'était de desserrer le nœud et de redresser les tortillements. Quand enfin il y parvint, il voyait des taches noires devant ses yeux.

— « Docteur Meltzer, docteur Meltzer ! »

Il avait eu ce son dans les oreilles depuis un moment. « Toujours en vie, » dit-il dans un souffle.

— « Dieu soit loué ! Nous allons essayer de faire s'ouvrir la gueule, maintenant, docteur. Si vous vous dépêchez, vous serez en bonne position pour qu'on vous tire au-dehors. »

— « Je me dépêche. Dites donc, ces têtards me suivent toujours. Ils sont à mes côtés comme s'ils avaient retrouvé un ami perdu depuis longtemps. J'ai l'impression d'être un joueur de chalumeau ivre. »

— « J'espère qu'ils ne vous attaqueront pas. »

— « Je l'espère autant que vous. »

Il avait repris haleine maintenant, et les tuyaux d'oxygène fonctionnant librement, la transpiration qui avait troublé sa vue s'évaporait len-

tement. Il aperçut une des tumeurs rougeâtres qu'il avait remarquées à l'aller.

« Au point où j'en suis... » murmura-t-il. « Il faudrait une hache pour trancher cette tumeur, mais je peux toujours la découper en tranches et voir ce qu'elle m'apprendra. »

Il tira d'une de ses poches un scalpel géant très tranchant et commença à découper autour des bords.

La tumeur palpita convulsivement.

— « Tiens, tiens, je crois que je suis sur la bonne voie, » dit-il avec le contentement d'un chirurgien. Il creusa plus avant.

La tumeur éclata. D'épaisses giclées d'un liquide rougeâtre jaillirent et, avec l'une d'elles, une autre bête en forme de têtard, plus petite de moitié que celles déjà rencontrées.

— « Grand Dieu, » marmonna-t-il. « C'est donc ainsi qu'ils naissent. »

La bête sentit sa présence et fit un écart en bondissant en direction de la valve. A son approche, la valve ouverte se figea, sans s'élargir anormalement, pour laisser passer la jeune créature vers le fond de son bôte géant. Puis la valve se referma rythmiquement.

Ils sont adaptés réciproquement, pensa-t-il. Il s'agit probablement de symbiose plutôt que d'un parasitisme unilatéral.

Il remonta en direction du liquide verdâtre.

Il y eut comme un tremblement de terre.

La chair se souleva sous ses pieds, le projetant la tête la première dans la mare. Le premier choc fut suivi d'un second et d'un troisième. Une vague de fond le frappa et l'emporta sur un des côtés de la mare où il atterrit durement et rebondit en arrière.

Les côtés commencèrent à se contracter, le cernant de toutes parts. Il hurla : « Capitaine ! Qu'est-ce que vous faites dehors ? Qu'est-ce que vous faites à la bête ? »

— « Nous essayons de lui faire ouvrir la gueule. Ça ne paraît pas lui plaire. Elle se débat entre les murs de l'astronef. »

— « Pour l'amour de Dieu, arrêtez ça ! Je reçois une raclée là-dedans. »

Ils durent interrompre aussitôt leurs efforts, car immédiatement après, les mouvements de la bête devinrent moins convulsifs. Mais il fallut quelque temps avant que les tremblements spasmodiques des parois latérales prissent fin.

Le docteur Meltzer sortit de la mare en faisant un geste automatique et parfaitement inutile pour essuyer son front garni d'une nouvelle couche de transpiration.

— « Ça va-t-il mieux là-dedans, docteur ? »

— « Ça va mieux. Ne recommencez pas, » haleta-t-il.

— « Il faut que nous fassions s'ouvrir cette gueule d'une façon ou d'une autre. »

— « Essayez une secousse électrique plus forte. »

— « Si vous voulez. Mais ça va peut-être vous chahuter de nouveau, docteur. »

— « Alors, attendez une minute. Attendez que j'arrive près de la partie supérieure du gosier. »

— « Quand vous voudrez. Vous nous direz simplement quand vous serez prêt. »

Il vaudra mieux que je sois prêt vite, se dit-il. Ma lumière commence à faiblir. Quand elle s'éteindra tout à fait, je serai sans doute dans une vraie panique. Je hurlerai que l'on fasse n'importe quoi pour me sortir de là.

Et que dire du costume et des tuyaux d'oxygène ? Je crois que les sucs digestifs commencent à les attaquer. C'est difficile à dire dans cette lumière faiblissante, mais ils n'ont plus cette apparence claire et transparente du début. Et quand ils partiront en lambeaux, j'en ferai autant.

Il essaya d'avancer plus vite, mais la surface sous ses pieds était gluante et, s'il se dépêchait trop, il glissait. Voilà aussi que les tuyaux commençaient à s'emmêler. Maintenant que la gueule de la bête était fermée, on ne pourrait pas le haler par la corde attachée à sa taille. Ce serait peine perdue.

— « Docteur Meltzer ! »

Il ne répondit pas. Il prit sa lancette et coupa les cordes inutiles. Les tuyaux d'oxygène étaient eux aussi bien gênants et menaçaient constamment de se tortiller et de s'emmêler, depuis qu'ils n'étaient plus tendus. Mais au moins ils véhiculaient toujours de l'air et continueraient à le faire — jusqu'à ce qu'ils fussent dissous par les sucs digestifs.

Les têtards semblaient s'être pris d'une véritable affection pour lui. Ils l'entouraient de toutes parts, pas d'assez près pour qu'il pût les saisir, mais tout de même de trop près pour sa sécurité morale. A n'importe quel moment, la fantaisie pouvait les prendre de mordiller son scaphandre ou un tuyau d'oxygène. Et comme la matière plastique était déjà affaiblie, même une légère déchirure pouvait lui être fatale.

Il atteignit le raidillon qui montait au gosier. « Docteur Meltzer ? »

— « Qu'est-ce que vous voulez ? »

— « Pourquoi ne répondiez-vous pas ? »

— « J'étais occupé. J'ai coupé la corde que je portais autour de la taille. Maintenant je vais essayer de grimper dans la gorge de cette bête. »

— « Est-ce que nous essayons la forte secousse électrique ? »

— « Allez-y. »

Il avait sur lui une paire d'agrafes chirurgicales ; il en prit une dans chaque main. Il accrocha la torche électrique à sa ceinture. Puis, se mettant à quatre pattes, il commença l'escalade, en enfonçant à tour de rôle chaque agrafe dans la chair pour se donner une prise. Une onde lente partait de chaque côté toutes les fois qu'il incrustait une paire d'agrafes dans la chair, mais à part ça la bête ne paraissait pas autrement s'en soucier.

Il se trouvait à mi-chemin de la pente lorsque les séismes recommencèrent. La première secousse l'envoya rouler au bas de la pente. Les suivantes ajoutèrent quelques contusions à la chute, en le cognant douloureusement contre les parois. Ils avaient dû envoyer une puissante secousse électrique car il en reçut une partie par l'intermédiaire de la bête, ce qui lui picota la peau. Il n'avait pas perdu sa torche mais elle était devenue extrêmement faible et ne répandait qu'un cercle lumineux des plus pâles. Loin devant lui, l'obscurité régnait à l'endroit où la gueule devait s'ouvrir.

— « Pas de chance, capitaine ? »

— « Non, docteur, nous essayons encore. »

— « Arrêtez. Vous ne faites qu'aggraver les choses. »

— « Larry, tu es blessé ? Larry... »

— « Ne m'embête pas. Maida, » dit-il avec rudesse. « Il faut que j'invente un moyen de sortir. »

Le tuyau d'oxygène émit un léger sifflement. Une fuite. Le temps pressait.

Les têtards s'étaient mis à nager plus vite autour de lui. Eux aussi avaient dû être bouleversés par la secousse. L'un d'eux fila en avant en se tortillant et se perdit dans l'obscurité.

Celui-là a l'air d'essayer de sortir, lui aussi, se dit-il. Peut-être pouvons-nous collaborer. Il doit exister un moyen de faire ouvrir la gueule à cette bête. Il se peut que le capitaine ne puisse y réussir du dehors, mais moi je suis dedans, là où la bête est le plus sensible. Je peux la frapper, la taillader, la chatouiller...

Voilà une idée. La chatouiller. C'est un monstre, il faudra donc un chatouillement monstrueux, mais tôt ou tard quelque chose devrait l'affecter.

Il frappa du pied de toute sa force. Aucun effet. Il tira de sa poche sa grande lancette et taillada violemment dans la chair. Un frisson la parcourut, mais ce fut tout.

Alors il lui vint une idée. Ce liquide vert contenait certainement des hormones. Des hormones, des enzymes, des co-enzymes, des antibiotiques, des produits biochimiques de toutes sortes. Des corps auxquels certains tissus devaient être adaptés, d'autres pas. Et ceux qui ne l'étaient pas réagiraient violemment.

Il revint en arrière, remplit sa seringue hypodermique de liquide vert et courut en avant. Sa lumière était presque éteinte et le sifflement du tuyau d'oxygène augmentait de façon inquiétante, mais il grimpa aussi haut qu'il put avant d'enfoncer l'aiguille et d'injecter le contenu de la seringue.

Il se sentit soulevé, lâcha la seringue, la torche et les agrafes et se laissa emporter par l'immense tremblement. Celui-ci l'éleva d'abord très haut. Puis le laissa choir brusquement — non pas en arrière mais au même endroit. Deux des têtards furent projetés contre lui. Puis il fut à nouveau soulevé très haut, vers l'avant cette fois. Une immense

caverne s'ouvrit devant lui. Sa surface grise était baignée de lumière et il fut vomi au-dehors.

Sa torche se mit à clignoter. Sa dernière pensée fut : manque d'oxygène. Mon scaphandre est déchiré, les tuyaux ont fini par se percer.

Puis le trou noir.

***

Quand il revint à lui, Maida était à son chevet. Il vit qu'elle avait pleuré. Le capitaine se tenait un peu en arrière, la figure tirée, mais soulagée.

— « Larry, mon chéri, te sens-tu bien ? Nous avons cru que tu n'en sortirais jamais. »

— « Ça va très bien. » Il s'assit et vit ses deux enfants, inquiets et très impressionnés, qui se tenaient de l'autre côté du lit. Leur silence indiquait à quel point ils avaient été bouleversés. « Vous, les gosses, j'espère que vous ne vous êtes pas fait trop de souci pour moi. »

— « Bien sûr que je ne m'en suis pas fait, » dit Jerry courageusement. « Je savais que tu étais malin, papa, et que tu trouverais un moyen d'en sortir. »

— « Pendant que nous y sommes, » intervint le capitaine, « *par où* êtes-vous sorti ? »

— « Je vous le dirai plus tard. Comment va le malade ? »

— « Très bien. Il paraît complètement remis. »

— « Combien de têtards sont sortis avec moi ? »

— « Cinq ou six. Nous les gardons dans la même atmosphère, pauvre en oxygène, que la bête. Nous allons les examiner. Nous pensons que si ce sont des parasites... »

— « Ce ne sont pas des parasites. J'ai fini par aboutir à une conclusion. Ce sont les petits. »

— « Quoi ? »

— « Votre animal est une femelle. Et si vous prenez bien soin des petits ils finiront par grandir jusqu'à la taille de la mère-monstre que vous avez dans le navire. »

— « Grand Dieu, où les mettrons-nous ? »

— « C'est votre affaire. Peut-être feriez-vous mieux d'agrandir ce zoo que vous construisez. Mais où trouverez-vous l'argent pour les nourrir, ça, je me le demande. »

— « Mais qu'est-ce... »

— « Ce qui clochait chez cette bête — sa « maladie » — c'était simplement qu'elle était pleine. »

— « Pleine ? »

— « Ça veut dire enceinte, » s'écria Jerry.

— « Je sais ce que ça veut dire. » Le capitaine rougit. « Dites-moi, est-ce que la présence de ces enfants est indispensable pendant que nous parlons de ces choses ? »

— « Pourquoi pas ? Ce sont les enfants d'un médecin. Ils savent de quoi il retourne. Ils ont vu naître des veaux et d'autres animaux. »

— « Des tas de fois, » dit Martia.

— « Enfermée sur le navire comme elle l'était, votre bête manquait d'exercice. Et les petits n'arrivaient pas à naître. »

— « Mais c'est dans le tube digestif que vous êtes descendu. »

— « Et alors ? Est-ce que tous les animaux naissent de la même façon ? Demandez à un enfant moyen où un bébé se fabrique, et il vous dira que c'est dans l'estomac. »

— « Il y a des gosses qui sont des andouilles, » dit Jerry.

— « Ils ne le seraient pas dans le cas présent. Quel meilleur endroit pour être à portée de la nourriture que mange la mère, à tous les stades, depuis la crudité jusqu'à l'état de digestion complète ? Tout ce dont cette bête avait besoin pour accoucher, c'était d'un peu d'exercice. Vous lui en avez donné du dehors, mais pas assez. J'ai achevé le travail en injectant un peu de son propre suc gastrique dans sa chair. Ça a fait une belle petite réaction. »

Le capitaine se gratta la nuque. « Vous avez fait un bon travail, docteur. Est-ce que ça vous dirait de vous occuper de cette bête de façon permanente ? Je pourrais vous recommander... »

— « Entrer de nouveau dans ce monstre ? Non, merci. Dorénavant je ne soignerai que les petits monstres. Les moutons, les vaches — et les êtres humains. »

Il y eut un bruit de pas dans l'entrée. Puis la porte s'ouvrit en grand. Des flashes à lumière invisible se mirent à crépiter en inaudibles éclats ultrasoniques. Des caméras furent braquées sur lui de façon menaçante et transmirent son image à la Terre et à des planètes éloignées. Des reporters se mirent à le harceler de questions.

— « Mon Dieu, » murmura-t-il avec lassitude, « qui a laissé entrer ces animaux ? Ils sont pires que ceux que j'ai rencontrés dans la mare bleue. »

— « Sois gentil avec eux, chéri, » le gronda doucement Maida. « Ils te transforment en grand homme. »

Puis Maida, Jerry et Martia se groupèrent autour de lui, et les caméras les prirent eux aussi. Il fallait voir leur air orgueilleux. Et il s'aperçut qu'il était heureux à cause d'eux.

La chance avait frappé à sa porte, et quand il lui avait ouvert, il avait vu qu'elle était un hôte exigeant. Toutefois, il avait su la recevoir. Lentement, ses traits se détendirent en un sourire fatigué et immédiatement célèbre.

(Traduit par François Valorbe.)

Cénotaphe

(Tableau)

par JAMES WHITE

Dernier auteur britannique à figurer dans cette anthologie anglo-saxonne, James White nous conte, en un récit haut en couleur et plein d'une verve épique, l'histoire d'une guerre extra-terrestre — et plus précisément l'histoire du monument aux morts évocateur de cette guerre.

LE Monument Aux Morts, dans la capitale planétaire d'Orlig, était unique en son genre — mais ce n'était absolument pas un bel objet. Une grande quantité de gens, tous sensibles et intelligents, avaient essayé vainement de décrire les sentiments de choc, d'horreur, de fureur qu'ils avaient éprouvés à sa vue. Car ce n'était pas un esthétique poème marmoréen, fait de personnages semblables à des dieux remplis de vaillance, ou mourant noblement dans une attitude avantageuse. Au lieu de cela, le Monument représentait un Orligien et un Terrien, au milieu des débris d'une salle des commandes appartenant à un type de navire spatial périmé depuis fort longtemps ; le tout était encastré dans un cube de plastique transparent.

L'Orligien était dressé, légèrement penché en avant ; du sang recouvrait sa poitrine et sa figure. A quelques pas gisait le Terrien, visiblement en train de mourir. Son uniforme en lambeaux révélait les affreuses blessures qu'il avait reçues : certains organes de la région abdominale, normalement cachés par des couches de peau et de muscles, étaient apparents. Pourtant cet homme, qui n'aurait pas dû être vivant — et encore moins être capable de mouvement —, tentait de ramper en direction de l'Orligien. C'était l'expression qu'on pouvait lire sur le visage du Terrien, qui était le détail le plus saisissant de cet horrible tableau.

La nuit était venue, mais le Monument était fréquemment illuminé par les éclairs qui silhouettaient les bâtiments environnant le parc. De toute la ville parvenaient des bruits d'explosions fracassantes, tandis que des fusées s'élevaient rapidement sur de minces faisceaux d'étincelles orangées, puis fleurissaient en gerbes d'étoiles retombantes. La cité — à vrai dire la planète entière — était en fête. Etant donné l'amour orligien de la chose bien faite, cela impliquait le lancement d'un grand

nombre de feux d'artifice, en plus de l'allégresse habituelle. Le sommeil était impossible, la population commençait à se déchaîner.

C'était, après tout, un grand événement. Demain les Orligiens allaient avoir un autre Monument Aux Morts...

Comme la plupart des combats entre spationefs isolés, celui-ci s'étirait en longueur. Normalement un duel semblable conduisait à la défaite de l'appareil orligien en quelques heures, songeait Mac Ewan avec la petite partie de son esprit qui n'était pas concentrée dans l'effort d'écarter violemment son astronef. Mais il n'y avait *rien* de normal dans ce combat, se disait-il amèrement ; l'ennemi avait commencé à apprendre certaines choses, à adopter des tactiques et des armements terriens. Eux aussi s'étaient remis à lancer des cailloux...

— « Plus près ! Plus près ! » glapit tout à coup la voix de Reviora dans ses écouteurs. « On est trop loin, crédié ! Ils vont nous avoir... »

Mac Ewan n'avait pas besoin qu'on lui rappelât la nécessité de se tenir au plus près de l'appareil ennemi, et nombre d'autres capitaines l'auraient déclaré tout net à leur officier d'ordonnance. Mais depuis longtemps il avait découvert que le jeune Reviora, dont la voix n'avait mué que récemment et était encore sujette à piauler sous le coup de l'émotion, pouvait montrer tous les signes extérieurs de la panique tout en continuant à utiliser ses armes avec une précision incroyable. Mac Ewan relégua les cris de l'officier d'ordonnance dans le domaine général des bruits de fond, et continua à fixer son attention sur les commandes.

Son idée de manœuvre évasive à distance maxima (maxima pour *son appareil* ; c'était presque la portée idéale pour l'ennemi) était d'arriver à faire croire au pilote d'Orlig qu'il avait l'intention de rompre le combat. On n'avait jamais entendu parler d'une tactique semblable, car tenter de s'éloigner d'une nef orligienne impliquait la destruction certaine par leur arme primitive, mais il faut bien un début pour tout. Peut-être l'officier ennemi penserait-il que l'appareil d'en face était endommagé, ou à court de munitions, ou que son capitaine manquait du courage suffisant pour l'éperonner. N'importe comment, il serait intrigué et aurait peut-être une seconde d'inattention...

Mac Ewan dit calmement :

— « Prêt, Reviora ? » Il fit faire un virage serré à son astronef puis, tandis que l'appareil d'Orlig se centrait dans son écran avant, il poussa le levier d'accélération dans le cran de secours, et l'y maintint. La cible grandit lentement, puis s'enfla si rapidement que l'écran fut tout à coup trop petit pour la contenir. Une sourde vibration intermittente lui apprit que, l'astronef gardant une course rectiligne et l'ennemi droit devant, Reviora utilisait au mieux sa tourelle avant. Mac Ewan pensa avoir vu un vague jet de buée s'échapper d'un trou nouvellement perforé dans la coque de l'appareil orligien, puis l'image disparut pour réapparaître, diminuant rapidement, sur l'écran arrière.

Ses mains étaient moites et la sueur coulait dans ses yeux. *Stoppe*

la vélocité ! disait à ses doigts empêtrés son esprit alerte. *Bouge ! Déplace-toi ! Et surtout, reste auprès !...*

Afin de donner à Reviora la possibilité de tirer le coup de grâce, Mac Ewan avait fait une approche rapide mais rectiligne. Il avait maintenu son spationef en droite ligne pendant cinq bonnes secondes. C'était prendre là un risque fou, mais il avait misé sur le fait que l'appareil d'Orlig n'utiliserait pas son arme primitive, par crainte de s'écraser sur l'astronef de Mac Ewan, même après que celui-ci fut détruit avec son équipage. Cependant Mac Ewan s'éloignait à présent très vite de l'ennemi, et une nouvelle manœuvre évasive s'imposait. Toujours sur le cran de secours, il se mit à tournoyer et à vriller, essayant désespérément en même temps d'annuler la vélocité acquise durant son attaque.

La manœuvre évasive à distance était bien moins efficace que l'action rapprochée, car l'arme primaire d'Orlig avait une certaine portée. Pour obtenir la sécurité maxima, il s'agissait donc de rester tout près de l'ennemi, tout en se déplaçant à grande vitesse. Du moins jusqu'à présent...

On avait estimé que la radiation, ou la force, ou le champ de tension, qui constituait l'Arme Primaire orligienne, nécessitait environ six à sept secondes avant de devenir efficace ; mais dès qu'ils étaient pris dans ce champ, tout astronef et son équipage étaient définitivement perdus. Pourtant, chose bizarre, les appareils touchés apparaissaient intacts. A condition d'être extrêmement prudent, on pouvait même y pénétrer. Mais il suffisait simplement d'en gratter le métal ou d'enfoncer une aiguille dans l'un de ses occupants... et le résultat ressemblait à une explosion atomique d'échelle réduite — mais, chose aussi bizarre, sans nulle trace de radioactivité immédiate ou résiduelle. De tels astronefs étaient dorénavant abandonnés à leur triste sort, leurs orbites n'étaient même pas signalées comme dangereuses pour la circulation, parce que la première météorite qui touchait leur coque provoquait leur autodestruction.

C'était là une des super-armes qui avaient obligé la Terre à rétrograder en matière de tactique au stade de l'arc et des flèches.

Mac Ewan ne remarqua guère les vibrations de l'appareil quand Reviora, proférant d'absurdes invectives d'adolescent, tenta un coup par ricochet à l'aide de la tourelle latérale commandée à distance, ni quand les coups plus rudes, moins réguliers de l'Orligien labourèrent sa propre coque. En ce même instant il souhaitait désespérément l'existence de quelque moyen lui permettant tout simplement de prendre ses jambes à son cou — non pas, se hâta-t-il de penser, parce qu'il était exagérément intéressé par sa sécurité personnelle mais parce que cette nouvelle tournure du combat signifiait un changement dans la stratégie des Orligiens. C'était une modification qu'il allait falloir contrebattre, et Mac Ewan espéra que les Légumes du Q.G. seraient à même d'imaginer la solution. Quant à lui, il n'en voyait aucune.

Si seulement Nyberg *n'était jamais né,* se dit Mac Ewan ; ou du moins, si seulement il n'était pas devenu ce Suédois entêté, courageux

et idéaliste, dont la grandeur d'âme avait été à l'origine de la guerre interstellaire. Un tel souhait était d'une futilité absolue, il le savait mais, même au beau milieu du pire combat qu'il eût jamais mené, il y avait toujours eu cette faiblesse, cette traîtresse partie de son cerveau qui essayait de s'échapper dans *ce monde qui aurait pu être...*

***

Cinq années plus tôt, le *Starfinder*, astronef de reconnaissance de l'O. N. U. (équipage : cinquante-huit hommes plus sept spécialistes civils ; commandant : le capitaine Nyberg), avait, à la limite même de son prodigieux rayon d'action, pris le contact pour la première fois avec un autre spationef de culture non-terrienne. Un enregistrement magnétique laissé par feu le capitaine Nyberg avait raconté toute l'excitation provoquée par l'événement, et un journal de bord succinct donnait quelques indications quant aux difficultés éprouvées pour amplifier ce contact.

Etrangement, le véhicule de ceux qu'on sut par la suite être des Orligiens, parut d'abord *ne pas vouloir* maintenir le contact, bien qu'il ne montrât non plus aucun signe d'hostilité. Le psychologue du *Starfinder*, qui ne pouvait évidemment se baser sur aucun renseignement — ou très peu — avait suggéré qu'une telle attitude pouvait être due, soit à un degré élevé de conservationnisme dans leur culture, soit à un simple cas d'indifférence. Il avait ajouté que la poltronnerie n'était vraisemblablement pas à envisager, attendu que l'appareil ennemi était environ quatre fois plus gros que le leur. Mais le capitaine Nyberg avait maintenu le contact — comment il avait procédé, on ne le savait pas en détail, car c'était un homme qui détestait parler de ses propres exploits — et l'avait étendu, au point que les signaux par radio avaient été remplacés par des échanges de capsules contenant les renseignements techniques permettant aux deux spationefs d'utiliser des fréquences de communications identiques.

Ce fut après l'établissement des relations « son et image » entre les deux appareils, que quelque chose se gâta. Les dernières paroles du capitaine Nyberg sur la bande magnétique disaient à peu près que, loin d'être d'affreux monstres, les extras-terriens étaient de gentilles petites créatures pataudes et que leurs besoins en atmosphère et en gravité semblaient être assez proches des normes humaines pour que les deux races puissent coexister sur chacune de leurs planètes d'origine, sans le secours de moyens artificiels. Quelques paroles, principalement d'auto-identification, avaient déjà été échangées. Mais le capitaine avait l'intention de se rendre le jour suivant à l'astronef des interlocuteurs parce qu'il avait l'impression que les Orligiens redevenaient circonspects.

Lorsque les neuf hommes qui avaient exploré pendant ce temps un système solaire voisin, revinrent avec la navette du *Starfinder*, ils trouvèrent que le véhicule-mère avait été le théâtre d'un massacre. Aucun

membre du personnel n'en avait réchappé et l'état des corps semblait indiquer qu'ils avaient été battus à mort avec tous les instruments contondants disponibles. La tuerie avait été sans pitié ; les humains avaient été visiblement pris par surprise, car le pont n'était taché qu'en peu d'endroits d'un sang n'appartenant à aucun groupe humain, et il n'y avait aucun cadavre d'Orligien.

Les neuf hommes de la navette réussirent à ramener le navire-mère à bon port. La situation fut évidemment très chargée émotionnellement — bien plus qu'il n'eût été normal, en raison du fait que l'équipage du *Starfinder* était un mélange de nationalités — et la Terre, qui avait connu une paix de trois cents ans, se trouva en guerre avec la civilisation d'Orlig.

⁂

Et la guerre, se dit Mac Ewan tout en lançant frénétiquement son appareil dans tous les sens à quelque huit cents mètres du croiseur léger orligien, n'avait duré que trop longtemps. Le sens de l'immédiat — en ce qui concernait les *rampants* de sa planète — avait été perdu, et avec lui l'horreur et la juste fureur qui avaient été à l'origine de tout. Le budget de la Défense était extrêmement lourd et il n'y avait plus d'oursons en peluche dans les magasins de jouets, mais à part cela, presque rien n'indiquait extérieurement l'état de guerre. Mais l'effort maximum était et serait maintenu, uniquement par crainte. La Terre, si elle l'avait voulu, aurait pu retirer sa flotte aérienne à n'importe quel moment ; elle aurait pu cesser les hostilités purement et simplement : aucun des deux adversaires ne connaissait la position de la planète de l'autre. Mais cette solution n'aurait pas réglé la situation : en cinquante ou en cinq cents ans, les Orligiens auraient fini par découvrir la Terre. Les habitants de la Terre étaient assez honnêtes pour ne pas obtenir la paix en rejetant le problème sur le dos des générations à venir.

Mais c'était là un mode de guerre désordonné et fort peu satisfaisant. Le « front » — pour ainsi dire — résidait dans le volume général d'espace où le contact initial avait eu lieu, et des bases avaient été installées par les deux adversaires sur des corps planétaires de la région, et ravitaillées par des astronefs qui prenaient les plus grandes précautions pour celer leur point de départ. Etant données les distances impliquées, patrouiller devenait un jeu, et toute bataille devenait une vaste série d'escarmouches désorganisées, sauf lorsque les *raids* étaient lancés sur les bases ennemies. Il n'était pas rare de voir trois semaines s'écouler sans le moindre accrochage, et ceci à une époque où les deux partis étaient au maximum de leur effort de guerre. L'un dans l'autre, cela prouvait ce que l'on connaissait depuis le début, à savoir : que le concept même de guerre interstellaire était impratique et purement idiot. Mais la raison principale du sentiment général d'insatisfaction était le fait que, lentement mais sûrement, la Terre était en train de perdre.

La supériorité en armes offensives et défensives appartenait aux Orli-

giens. Ils avaient un écran (probablement créé pour la protection antimétéorique) qui environnait chacun de leurs astronefs dans un rayon de trois kilomètres et qui faisait fondre tout ce qui approchait avec une vélocité susceptible d'être dangereuse : météores, missiles, assaillants, *n'importe quoi*. Cet écran ne pouvait être franchi qu'en menant son propre appareil à une allure d'escargot. Une fois passés, cependant, le système de téléguidage des *missiles* cessait de fonctionner, et ils dérivaient, inoffensifs, à l'écart de leur cible. Une ou deux fois, une tête nucléaire ayant accidentellement dérivé dans un appareil orligien, *rien* ne s'était produit.

Les savants terriens avaient été capables de reproduire cet écran mais cela ne leur avait aucunement servi, parce que les Orligiens méprisaient l'utilisation de méthodes offensives aussi grossières que les *missiles* atomiques : ils possédaient l'Arme.

Celle-là, les savants terriens ne pouvaient la comprendre, encore moins la reproduire. Ils savaient seulement que c'était un genre de faisceau, ou de champ de force, exigeant quelques secondes pour être pointé, et que sa portée maximum était de cinquante kilomètres. Il n'y avait pas de parade contre cette arme. Un astronef touché devenait une masse sans vie non endommagée mais intouchable, ne nécessitant qu'une rencontre avec une météorite, ou avec un débris à la dérive, pour se désintégrer. On pensait aussi que l'Arme était la raison pour laquelle les têtes atomiques refusaient de fonctionner à proximité des spationefs d'Orlig, mais ce n'était qu'une conjecture.

Il y avait eu panique dans les hautes sphères, se souvenait Mac Ewan, lorsque les armes offensives terriennes s'étaient avérées inutiles. Ce qu'il fallait, c'était un type d'arme trop simple, trop primitif pour que l'appareillage orligien d'annihilation fût efficace, ainsi qu'une tactique permettant d'utiliser cette arme. Un genre de solution avait été trouvé. Pour la trouver il avait fallu revenir, non pas jusqu'à l'ère de l'arc et des flèches, mais du moins jusqu'à la période de la Dernière Guerre Mondiale et à ses projectiles perforants, et aux roquettes à propulsion chimique utilisées par les avions de cette époque. Les tactiques développées avaient été les seules permises par de telles armes, mais elles tendaient à être dévoreuses d'hommes.

— « Chef ! Chef ! je peux prendre les commandes ? »

C'était Reviora, excité mais ne sacrant plus. La minuscule portion errante de l'esprit de Mac Ewan revint aussitôt au présent. Il fit :

— « Pourquoi ? »

— « Les munitions s'épuisent, mais nous avons trois Mark V dans le lance-roquettes de proue, » babilla Reviora. « Il fonctionne maintenant : j'ai trouvé la rupture dans le circuit de mise à feu. Ils ne s'attendront pas à des roquettes maintenant. Nous pouvons refaire le coup de Hoky... »

Il arrêta subitement sa phrase, puis bredouilla : « Je... je m'excuse, je voulais dire le capitaine Hokasuri... »

— « Laisse tomber, » dit Mac Ewan. Il parcourut brièvement des yeux le tableau de bord, puis brancha tout sur la position « *Commande à la Tourelle Avant* ». « D'accord, tu as les commandes. »

Hoky connaissait un tas de coups. Hokasuri et Mac Ewan étaient la Vieille Garde, la combinaison imbattable, invincible, qui chassait toujours de conserve. Mais à vrai dire chaque équipe était invincible jusqu'au jour où l'un ou l'autre ne revenait pas. Mac Ewan s'agita. Son esprit provisoirement libéré de la responsabilité de guider l'appareil revint aux minutes premières du combat. Ce n'était que pure déveine si son partenaire s'était fait stopper — ce petit Japonais aux manières douces, au sourire contrit, mais dont les petits yeux noirs en boutons de bottine n'étaient pas de ceux qui font des erreurs...

Hokasuri et lui-même étaient en train d'explorer la planète située à proximité, cherchant des indices dénonçant une base ennemie, quand ils avaient surpris un Orligien vraisemblablement occupé au même travail. La distance qui les séparait de l'ennemi était alors de trois cents kilomètres. Ils s'étaient immédiatement séparés et avaient attaqué.

***

Les Oéligiens utilisaient des spationefs notablement grands ; apparemment, les génératrices de l'Arme prenaient beaucoup de place. Les appareils de la Terre étaient très petits et rapides, et chassaient par paires. Bien qu'elle ne réussît pas à cent pour cent, cette tactique s'était avérée le seul moyen efficace d'en venir aux prises avec l'ennemi.

L'Arme avait une portée de cinquante kms et il fallait six ou sept secondes pour la pointer. En conséquence, deux astronefs approchant par deux directions différentes, tout en procédant à de rapides manœuvres évasives pour empêcher l'ennemi de viser, pouvaient espérer relever le gant de l'Arme jusqu'à ce que fût atteint l'écran protégeant l'ennemi dans un rayon de trois kilomètres. Mais pour traverser cet écran, les assaillants étaient obligés de réduire leur vélocité, et c'était alors que les deux attaquants se réduisaient habituellement à *un,* pour la raison que l'Arme avait le temps d'être pointée sur l'un d'eux. L'assaillant survivant s'approchait alors de l'ennemi — sa proximité et son extrême mobilité le protégeaient contre la lenteur d'action de l'Arme — et réduisait posément l'appareil orligien à l'état d'épave, avec ses obus perforants et ses roquettes.

Une fois entamée, une telle bataille devait être menée à mort, parce que l'astronef terrien serait une cible parfaite s'il essayait de s'échapper de nouveau à travers l'écran.

Mac Ewan ne s'était pas fait de souci quant au passage d'Hokasuri à travers l'écran : ils l'avaient déjà fait si souvent en dépit de toutes les lois de probabilités et des statistiques. Ils étaient les « Invincibles », les

pilotes avec-ce-petit-quelque-chose-en-plus qui leur avait permis de rentrer ensemble après dix-huit assauts couronnés de succès. Mais il venait de voir Hokasuri Stoppé, il avait regardé son appareil piquer droit sur la planète qu'ils survolaient et l'avait vu exploser aux abords de son atmosphère.

Alors, pour la première fois, Mac Ewan avait éprouvé un sentiment de colère personnel à l'égard de cet astronef orligien. Les combats précédents, au contraire, lui avaient seulement paru un grand jeu dangereux. Mais cette colère avait été ramenée à l'arrière-plan par une soudaine crise de peur qui frisait la panique. L'appareil d'Orlig, qui aurait dû être désemparé, maintenant qu'il en était tout près, rendait coup pour coup. Et pire : il se servait du même type archaïque d'arme à courte portée que les astronefs terriens utilisaient pour attaquer une sorte de mitrailleuse lourde. Son appareil était presque en aussi mauvais point que celui de l'ennemi...

***

Il vit l'appareil orligien grandir de nouveau sur son écran. Les lance-fusées placés à l'avant étaient fixés ; pour les axer sur la cible, Reviora devait virer avec l'astronef tout entier. Et c'était à lui de le faire, car le tableau de commande de tir de Mac Ewan était *mort*.

Le « coup d'Hokasuri » avait été de défoncer l'appareil ennemi avec ses canons, gardant ses roquettes jusqu'au moment où il pourrait les placer exactement dans la brèche. C'était un procédé qui nécessitait une précision extrême. Peut-être Reviora pourrait-il en faire autant...

Pendant quatre secondes angoissantes, Reviora maintint le spationef sur un trajet de collision avec l'adversaire, alors que le feu de deux tourelles orligiennes labourait sa propre coque. Soudain les roquettes furent lancées, et plongèrent sans hésiter dans la longue déchirure noire causée à la coque de l'orligien par un précédent assaut. Tout se produisit à la fois : le métal jaillit spectaculairement au dehors, et le trou déchiqueté dans la coque métallique s'évasa, s'allongea, et béa horriblement. En même temps Reviora poussa un cri aigu qui s'éteignit de façon bizarre. Pendant une fraction de seconde, il se demanda ce que c'était, puis il comprit que le bruit étrange était dû à la soudaine perte de l'air portant la voix de Reviora jusqu'à son micro, et il porta frénétiquement les mains à son tableau de commandes.

Reviora était mort. Ils étaient toujours sur un trajet de collision !

Désespérément Mac Ewan enfonça des touches : les jets directionnels opposés de l'avant et de l'arrière pour faire virer l'appareil, ainsi que la poussée maxima du moteur pour le faire filer à pleins gaz. L'astronef commença à virer, mais ce fut tout. Les contrôles de la pile principale étaient rompus, probablement par les derniers coups de l'orligien, et les voyants d'hyperpoussée étaient *morts* eux aussi — l'astronef était une épave. A présent, il avançait sur un côté, et s'approchait toujours rapidement de l'autre appareil. Mac Ewan frappa d'autres touches, allu-

mant tous les jets latéraux de ce même côté, dans l'espoir de freiner sa vélocité. Inutilement : c'était trop peu — et trop tard. Tandis que l'astronef traversait la pluie de débris métalliques de l'appareil orligien, il y eut une série de chocs, terminée par un fracas assourdissant lorsque le terrien s'incrusta exactement dans le trou que ses roquettes avaient percé dans la coque de l'ennemi.

Le choc arracha de son siège Mac Ewan, avec ses courroies, et le jeta de côté sur le plancher. Sa tête heurta quelque chose...

***

Lorsqu'il fut en état de réfléchir de nouveau, sa première pensée fut pour le vidoscaphe. Les capitaines ne portaient pas de combinaisons protectrices pendant l'action, pour la même raison qui exigeait que leurs bretelles de sécurité fussent minces, flexibles et généralement inefficaces (trop encombrantes) et, d'autre part, la salle des commandes était relativement abritée, au centre de l'astronef. Mais il n'y avait maintenant plus besoin que son corps et ses mains fussent à même d'agir librement : le tableau de commandes était *mort*. Pour quelque raison inconnue, deux écrans fonctionnaient encore, mais c'était tout. Il n'y avait pas d'indication d'une baisse dans la pression d'air, ses oreilles et sa respiration semblaient normales, mais il fallait cependant prévoir que l'impact avait dû disjoindre des panneaux, *même ici*. Il était sur le point d'ouvrir le placard à vidoscaphes, quand son cerveau réalisa ce que voyaient ses yeux sur les deux écrans.

L'un était braqué vers l'intérieur et montrait l'endroit où les jets latéraux avaient pratiquement soudé les deux appareils ensemble, avant de s'épuiser : certaines des cloisons de l'orligien rougeoyaient encore. L'autre écran donnait une vue externe, et montrait la surface planétaire à quelques centaines de kilomètres. Pendant que Mac Ewan regardait, ses oreilles perçurent un bruit chuchoté sur un registre extrêmement aigu.

Il n'y a pas de bruits dans l'espace : l'appareil orligien, une ruine, presque une épave, porteur des restes du petit astronef responsable de son état lamentable, tentait un atterrissage. Il pénétrait déjà dans l'atmosphère. Mac Ewan oublia subitement la combinaison spatiale et se rua vers le fauteuil de décélération.

Il se débattait encore, flottant sans poids au-dessus du fauteuil, lorsque la première secousse l'y précipita, la tête la première. Il n'eut que le temps de boucler la première sangle avant que la décélération ne l'aplatît subitement. Brièvement, il se dit que l'appareil orligien devait être en piteux état pour vouloir atterrir dans ces conditions. Avec les dégâts infligés par l'appareil terrien, l'orligien devait être une hérésie antiaérodynamique ; sans mentionner la carcasse du terrien, qui s'y attachait comme quelque frère siamois de l'Espace. Puis il cessa de penser,

crispant chacun de ses muscles et de ses nerfs pour rester en vie, pour empêcher sa cage thoracique qui craquait et frémissait, de s'aplatir contre son cœur et ses poumons et de l'étouffer.

Après ce qui parut un temps impossiblement long, la décélération diminua un peu, se transformant en vagues régulières, mesurées, d'un ou deux g, qu'il put supporter aisément. Visiblement, le pilote orligien avait lâché la plus grande partie de sa vélocité dans les couches faibles de l'air, pour minimiser le réchauffement atmosphérique et descendait ensuite lentement pendant les quelques derniers kilomètres ; mais pas trop lentement pourtant, afin de ne pas être plaqué à la verticale par les vents atmosphériques en dépit de l'effort des gyroscopes. Cet Orligien était *un as,* songea Mac Ewan ; il méritait de réussir. Mac Ewan se dit aussi qu'il aimerait payer un pot au pilote d'Orlig, à supposer qu'il en eût l'occasion et que les Orligiens puissent boire.

La salle des commandes vibrait et tressautait d'une façon énervante à la fois pour l'esprit et pour le corps, comme si elle sautait et vacillait en mesure avec la cacophonie furieuse de l'air hurlant, des moteurs rugissants accompagnés de la section rythmique fracassante formée par la décélération et la résistance de l'air qui tentaient de mettre en pièces les deux spationefs. Mac Ewan était stupéfait que l'épave de son propre appareil ne se fût pas libérée depuis longtemps.

Subitement il y eut une dernière et violente secousse de décélération, un choc terrible, puis le hurlement du métal qui se déchirait. Ils étaient au sol — mais pas à l'arrêt. Il y eut un mouvement de glissade étourdissant sur le côté et d'autres secs crépitements du métal arraché. Les yeux de Mac Ewan volèrent à l'écran. Ce dernier montra une surface planétaire désertique qui s'élevait à sa rencontre. Une des béquilles d'atterrissage de l'orligien avait dû plier, et ils s'effondraient...

Le bruit fit l'effet d'un pic traversant sa tête, et il vit l'astronef se mettre en pièces autour de lui. Des morceaux de ciel aux formes géométriques surréalistes apparurent, changeant constamment avec le mouvement de l'épave. Il y eut soudain une explosion éblouissante, et Mac Ewan n'eut que le temps de se rappeler de son lance-fusée central endommagé, et de la roquette amorcée qui s'y trouvait encore ; puis le métal, aux contours acérés, qui volait dans toutes les directions, lui fit perdre connaissance.

Quand Mac Ewan reprit de nouveau ses sens, il fut étonné de souffrir aussi peu ; ses plus fortes impressions furent d'engourdissement et de froid extrême et gluant. Il diagnostiqua brièvement qu'il devait se trouver en état de choc. Mais il y avait, couvrant le froid de son corps, une humidité chaude qui semblait se localiser dans la région où il ressentait les douleurs sourdes, estompées par le choc. Alors il s'examina, et réalisa quelle veine il avait d'être en état de choc. Il sut dès l'abord, bien sûr, qu'il était en train de mourir.

L'explosion n'avait laissé que quelques lambeaux de son uniforme, il y avait une grande quantité de sang, quant à ses blessures...

Un homme ne devrait pas être obligé de se contempler dans un pareil état, songea vaguement Mac Ewan. S'il avait trouvé un animal dans cet état il l'aurait abattu et, eût-ce été un membre de sa propre race, il se serait détourné pour vomir. Quoi qu'il en fût, il regarda les effrayantes blessures avec une étrange objectivité jusqu'à ce que son cerveau, moins engourdi que le reste de son corps, eût rétabli les communications avec son seul bras valide. Il réussit à ouvrir la trousse de secours encore pendue à sa ceinture, pulvérisa le coagulant avec libéralité, et termina en avalant plus que la dose prescrite d'analgésique, en prévision du moment où il ne serait plus sous le choc. La plus grande partie des hémorragies externes ainsi arrêtées, Mac Ewan tenta de faire le moins possible de mouvements. Il avait l'impression que s'il faisait le moindre geste, il éclaterait aux coutures comme quelque gros ballon de rugby empli de mélasse rouge.

Ce fut pendant qu'il essayait de regarder autour de lui — se demandant *pourquoi* il s'était administré ces futiles premiers soins — que Mac Ewan vit l'Orligien.

Par quel concours de circonstances ce dernier se trouvait-il là, c'était impossible à dire ; toujours est-il qu'à trois pas de Mac Ewan gisait un Ennemi. Ce n'était pas un objet très impressionnant, se dit-il, ce petit être qui ressemblait à un ours en peluche abandonné sous la pluie. Mais ce n'était pas la pluie qui engluait la fourrure sur la poitrine et la tête de la créature, ni de l'eau qui sourdait de son visage mis à vif. Elle était cependant en meilleure condition que Mac Ewan : elle respirait régulièrement et faisait d'étranges mouvements annonçant qu'elle reprenait conscience. La large ceinture, à laquelle étaient attachés l'étui à pistolet de Mac Ewan ainsi que la trousse médicale, était la seule partie intacte de son uniforme. Il sortit précautionneusement le petit pistolet avec son chargeur de trente balles explosives, et attendit le réveil de l'Orligien.

Tout en attendant, il essaya de le haïr un peu.

***

Mac Ewan avait toujours été un non-émotif — c'était peut-être là le secret de sa réussite en tant que capitaine, et la raison de sa période de combat actif plus longue que d'ordinaire. Mac Ewan était persuadé que, dans ce genre de travail, l'émotion vous tuait, tout simplement. Un homme effectuant une approche d'attaque, chez qui la haine ou toute autre émotion (qu'elle fût dirigée vers l'ennemi, ou vers quelque chose, ou vers quelqu'un d'autre) encombrait son cerveau, n'avait plus en tête suffisamment de ressources pour échapper à l'Arme. Au combat, Mac Ewan ne ressentait nulle haine envers l'ennemi, nulle ire lorsque son

officier d'ordonnance sacrait et jurait à son égard d'une manière frisant l'insubordination (Reviora s'excusait toujours longuement chaque fois qu'ils rentraient à la base), et nulle des émotions plus douces qui eussent pu découler des périodes où il n'était pas au feu.

Une fois, il y avait eu une femme, une grande femme aux yeux noirs qui avait été attachée à la Salle de Tactique de la base. Mac Ewan avait dîné quelquefois avec elle, avait vu comment tournaient les choses, et s'était abstenu de la revoir. Ç'avait été la bonne solution ; opération survie. Présentement, il réalisait combien il avait été malheureux.

Hokasuri, lui aussi, avait traité tout cela comme un jeu. Mac Ewan avait éprouvé un de ses rares moments de fureur lorsque l'astronef Stoppé de son *frère-capitaine* avait explosé dans l'atmosphère de cette planète, et lorsque Reviora avait péri. Mais maintenant, il n'éprouvait qu'un vague regret. Il se répétait que l'Orligien qui gisait à ses côtés était responsable de ces morts — en partie, du moins — mais il ne réussissait toujours pas à haïr vraiment cette *chose*.

Il était de son devoir de le tuer, qu'il éprouvât ou non de la haine contre l'Orligien. Pourquoi, en ce cas, avait-il des scrupules à le tuer pendant qu'il était inconscient, et essayait-il de le haïr ? Son propre trépas imminent le rendait-il pusillanime ? Mac Ewan, l'Homme d'Acier, se transformait-il finalement en guimauve ? Flegmatique, sévère et distant, le capitaine Mac Ewan était considéré à la base comme l'incarnation de la machine à tuer, sans âme. Il avait maintenant l'impression de penser comme une femme. Il se disait que, juste cette fois, il aimerait faire une chose dictée par l'émotion plutôt que par de froides raisons logiques et calculées. Ce serait là sa dernière occasion, songeait-il amèrement.

Mais ne se leurrait-il pas lui-même ? En supposant que, pour une fois, il oubliât toute logique, se servirait-il du pistolet pour réduire par pure haine l'Orligien en petits morceaux, ou bien ferait-il quelque chose de stupide ? La lâcheté était un motif, au même titre que le devoir ou la haine, et Mac Ewan était proche de la fin. Il n'avait jamais été religieux, mais personne n'avait été capable de lui fournir de renseignements concrets sur ce qui se passait de *l'autre côté*, bien qu'un grand nombre avaient été persuadés de le savoir. Craignait-il simplement que son acte ait de sérieuses conséquences plus tard — alors qu'il ne croyait pas vraiment à l'existence d'un « plus tard » ? Mac Ewan jura faiblement, pour la première fois depuis des années.

Bah, tant pis ! se dit Mac Ewan furieux. Mon cerveau, évidemment dopé par le choc et les pilules d'anti-douleur — sans parler d'une généreuse mesure de pure trouille bleue — raisonnera sur le plan purement thalamique pour la première et la dernière fois. Il ne tuerait pas l'Orligien. La peur de l'au-delà n'était qu'une partie de ses motifs : il y avait le fait que cet Orligien particulier, ou l'un de ses coéquipiers, avait accompli un magnifique atterrissage de fortune.

Mac Ewan dit : « Oh ! vis donc, afreux ! » et jeta le revolver loin de lui.

Aussitôt l'Orligien s'assit sur ses talons.

***

Mac Ewan n'entendit que vaguement son pistolet qui glissait sur le sol en pente, tombait entre deux plaques du blindage entrebaîllées, et allait claquer parmi les débris au-dessous d'eux. Il regardait l'Orligien et réalisait que ce dernier avait « fait le mort », jouant l'inconscience tout en l'observant, tant qu'il avait eu l'arme en main. Un malin petit ourson, cet Orligien, et maintenant qu'il était désarmé...

Il ne put s'empêcher de se rappeler que les muscles de ces bras, sous la douce toison, étaient capables d'arracher une tête d'homme, comme l'avait démontré le massacre du *Starfinder*.

« Mac Ewan, » se dit-il languissamment, « tu viens de faire une chose absolument stupide. »

Au son de sa voix, l'Orligien recula, puis recommença d'avancer lentement. Mac Ewan vit qu'un de ses bras pendait, inerte, et qu'il devait visiblement se forcer pour approcher. Finalement il arriva à un mètre et se contenta de regarder. Il grognait et couinait bizarrement à l'adresse de Mac Ewan, et faisait des gestes avec son bras valide ; les sons ne semblaient pas menaçants. Puis le bras s'avança, hésita, et une main courtaude, à quatre doigts, toucha rapidement Mac Ewan sur le crâne, et se retira en hâte. L'Orligien grogna encore et battit en retraite. Il disparut derrière un amas de débris, et Mac Ewan l'entendit pénétrer maladroitement dans les restes de son propre astronef.

Il laissa retomber sa tête sur le sol, incapable d'exercer plus longtemps l'effort de la maintenir dressée. L'anti-douleur n'agissait pas très bien et son cerveau semblait ne fonctionner que par à-coups. Tout à coup il fut complètement, mortellement épuisé, et ce dut être à ce moment qu'il s'évanouit de nouveau. Quand il revint à lui, la première impression de Mac Ewan fut celle d'une vibration qui passait du blindage dans sa mâchoire. Sa deuxième impression fut qu'il était devenu fou.

Ses yeux étaient fermés, pourtant il se voyait lui-même — tout entier, y compris sa tête aux yeux fermés — et il y avait dans son esprit un bavardage continuel qui ne pouvait être que du délire. Mac Ewan souhaita s'évanouir encore, mais le délire l'en empêchait. C'était trop fort, comme si l'on criait dans sa tête ; mais les mots, bien que n'offrant guère de sens, se percevaient clairement :

... J'ai tort de faire ça. Ma Famille en aurait honte. Mais ma Famille est morte, entièrement morte. Tuée par la Famille de cette répugnante chose qui est en train de mourir. J'ai tort — pourtant voici une chance d'obtenir des renseignements à leur sujet et, ma Famille étant morte, le déplaisir des autres Familles ne saurait me gêner. Peut-être mes

efforts sont-ils inutiles et cette créature est-elle déjà morte, ses blessures sont effrayantes...

Mac Ewan secoua faiblement la tête et ouvrit les yeux. Il les cligna pour mieux voir l'étrange mécanisme qui avait fait son apparition sur le pont, à trente centimètres de sa tête. C'était un objet trapu, sans doute pesant, et gris terne à l'exception de fines tiges cuivrées qui en émergeaient par endroits. Un gros câble d'alimentation sortait de sa base et allait se perdre quelque part ; et, juste derrière l'appareil, l'Orligien était assis sur ses talons. L'expression de ses yeux qui étaient, sur ce visage ravagé, les seuls traits capables d'exprimer une émotion, ne pouvait être décrite que comme attentive.

Vu son état, Mac Ewan aurait eu du mal à éprouver stupeur ou excitation. Mais il pouvait encore raisonner logiquement : il sut ainsi très clairement ce qui lui arrivait.

Les Orligiens possédaient la télépathie.

Au moment où il atteignit cette conclusion, le babil cessa dans sa tête, mais ne fut pas remplacé par le silence. A la place, il y eut un mélange de rapides pensées à demi formulées, de fragments de souvenirs et de confusion générale, le tout recouvert d'un sentiment extrême d'antagonisme et de répulsion instinctive que l'Orligien essayait en vain de surmonter. Mais il *essayait,* Mac Ewan le savait, et c'était un bon point en faveur de l'Orligien. Et la principale raison de sa confusion était due au fait qu'ayant établi une communication avec l'espèce qui était son ennemie mortelle, l'Orligien ne trouvait plus de mots.

Mac Ewan songea que la seule chose à faire aurait dû être de lui cracher mentalement au visage. Mais récemment il avait cessé d'agir selon la règle — il avait donné libre cours à ses émotions. Il pensa au contraire : *Bel atterrissage que vous avez fait là. Très bel atterrissage.*

Surprise et confusion encore plus vive accueillirent ces mots ; puis : *Merci,* répondit le cerveau de la créature. *A ce moment j'ignorais que j'avais un passager pour l'observer.*

Peut-être était-ce redevable à un accident d'expression, mais Mac Ewan se dit qu'il y avait un surprenant humour humain dans cette réponse. Mais elle se perdit rapidement dans la marée d'antagonisme et de répulsion constants, et sous le flot de visions, de bruits et de souffrances qui, bien que très clairs en eux-mêmes, se ruaient dans la tête de l'Orligien à une vitesse trop rapide pour les mots. Le fracas métallique de l'assaillant terrien, cherchant un à un les membres de sa Famille, les réduisant en une bouillie sanglante, et continuant à hacher affreusement ce qui en restait. En tant que plus jeune membre de la Famille, donc doué des réflexes les plus rapides, il avait eu la place de pilote, relativement en sécurité. Mais il avait senti et vu mettre ses frères en charpie, et quand son père avait quitté le poste des commandes pour prendre une position de tir, le « mentacom » lui avait transmis les sensations de son géniteur qui étouffait, cherchant désespérément de l'air dans le compartiment ouvert à l'espace par les canons de Mac Ewan...

C'est vous qui avez commencé cette guerre, pas nous ! le coupa Mac Ewan, subitement irrité parce qu'il éprouvait des sentiments identiques à l'égard de Reviora et d'autres connaissances qu'il avait soigneusement évité de considérer comme des amis. Il se souvenait du *Starfinder*.

La réponse qu'il reçut l'abasourdit. C'était sa propre race, non pas les Orligiens qui était responsable de la guerre ; et en se plaçant au point de vue de l'Autre, il vit que c'était le cas.

⁂

Quel parfait gâchis ! songea Mac Ewan. Et Nyberg, le pauvre, le brave, l'ignorant capitaine Nyberg. Si seulement il avait réalisé qu'un sentiment d'amitié instinctive envers ces non-humains nouvellement découverts — parce qu'ils étaient doux et velus et qu'ils rappelaient tant le premier ami non-adulte des enfants : l'ours en peluche — n'était pas nécessairement réciproque : sur la planète Orlig, existait une espèce qui ressemblait autant aux Terriens que les Orligiens aux « nounours ». Elle avait des habitudes sales, elle était vicieuse, lâche et possédait juste assez d'intelligence pour être dépravée. Pour la mentalité orligienne cette espèce évoquait des choses grasses et humides sous les cailloux, et des choses qui démangeaient et puaient. Un de ses trucs était de jouer et s'ébattre à proximité d'un groupe d'oursons orligiens jusqu'à ce qu'un des petits, attiré et pas encore assez malin pour se méfier, s'approchât d'eux. L'espèce était, évidemment, carnivore...

Et le capitaine Nyberg, impatient d'élargir l'horizon mental de la Terre au contact d'une civilisation extra-terrestre, et intrigué par la tendance des non-humains à se renfermer, était allé jusqu'au spationef orligien. Il avait été reçu par des êtres dont le conditionnement depuis la plus tendre enfance, vis-à-vis des *choses* semblables à lui, était diamétralement opposé à ses propres sentiments à leur égard. Mais *cela* n'eût pas suffi à déclencher une guerre. Si seulement Nyberg n'avait pas essayé avec tant d'énergie de s'en faire des amis, et d'influencer les Orligiens par la tactique favorite des politiciens de la Terre !

Si seulement il n'avait pas essayé d'embrasser les bébés !

Les Orligiens étaient une race très émotive et les événements s'étaient déroulés très rapidement après cet incident. Il n'y avait, sur leur astronef, pas assez d'êtres capables de réaliser objectivement que le geste de Nyberg aurait pu *seulement paraître* menaçant...

Mais pourquoi, se demanda Mac Ewan, un de leurs « mentacoms » n'avait-il pas été utilisé ? Au lieu de mots et de gestes hésitants, toujours sujets à interprétations erronées, il y aurait eu une parfaite compréhension des différences potentiellement explosives entre les mentalités des races. L'incident du *Starfinder* n'aurait jamais éclaté, il n'y aurait pas eu de guerre et lui, Mac Ewan, ne serait pas en train de mourir. Il se demanda ce que pourraient faire les autorités de la Terre, même si tardivement, au cas où la situation réelle leur était exposée. Elles aussi, à

l'instar du Capitaine Nyberg, avaient eu l'espoir, dans le temps, de prendre contact avec une espèce intelligente extra-terrestre.

⁂

Mais le flot de pensées de l'Orligien se déversait sur lui. Le courant principal rugissait dans sa tête, mais pas assez bruyamment pour l'empêcher d'entendre les petits ruisseaux latéraux, si révélateurs. Des choses comme le fait que la guerre à grande échelle avait été inconnue sur Orlig (quoique les petites guerres, un genre comme les vendettas, avaient tendance à être féroces) parce que le système des Familles les rendaient impossibles. Il n'y avait pas de Nations sur la planète — rien que des Familles, lesquelles étaient de petits groupes, très unis, de quinze personnes se soumettant volontairement à l'autorité quasi divine du père, jusqu'au moment où elles montraient les aptitudes suffisantes pour former à leur tour un groupe familial.

C'était un type de culture intensément conservatrice, avec un code coutumier très compliqué et inflexible ; et l'aventure de Nyberg avait montré la sévérité des punitions pour les fautes à l'encontre de ce code. Et le « mentacom », semblait-il, n'avait été inventé que récemment à partir d'instruments déjà utilisés par les psychologues orligiens. Apparemment, le bruit d'un combat spatial empêchait leurs grognements et couinements délicatement modulés de se faire entendre, et il leur avait fallu inventer une méthode de télépathie mécanique pour résoudre le problème des communications.

Tout simplement, se dit sèchement Mac Ewan ; puis il se concentra sur le faisceau principal de pensées qui lui était transmis. Cela lui était plus facile.

Il était entièrement glacé à présent ; sa langue et sa bouche entière brûlaient d'une soif inextinguible, et il ne pouvait croire qu'un corps humain pût être aussi fatigué et rester cependant en éveil. La conversation se fût-elle déroulée en paroles, Mac Ewan savait qu'il n'aurait pu la poursuivre : il était trop épuisé. Et son cerveau éprouvait une sensation bizarre, comme si une chose froide et noire le comprimait sur les bords. Fatigue, perte de sang et privation d'oxygène étaient probablement responsables de cet effet, se dit-il ; et il se demanda avec ironie quel code particulier il enfreindrait s'il venait à mourir devant l'Orligien au beau milieu d'une conversation.

Une nouvelle sollicitation ardente était apparue dans les pensées de l'Orligien. Ils étaient revenus sur l'incident du *Starfinder,* et, apparemment, parmi l'équipage de cet astronef orligien, il y avait quelques membres qui se trouvaient trop à l'étroit dans les limites de leur code d'étiquette et de raisonnement. Dans leur opinion, la planète était trop intraitable et trop conservatrice, et les contacts avec une culture d'Ailleurs étaient juste ce qu'il fallait pour prévenir toute stagnation, toute décadence. Les Familles de l'astronef terrien étaient, à vrai dire, extérieu-

rement répugnantes à un degré infini, mais peut-être l'aspect extérieur, pensaient certains, n'était-il pas d'une importance primordiale...

Mac Ewan sentit monter en lui une soudaine espérance folle, tandis qu'il devinait la tendance des réflexions de l'Autre. Mais un désespoir aussi grand s'ensuivit. Que *pouvait-il* faire, lui qui était *pratiquement mort ?*

Dois-je comprendre, pensa-t-il le plus distinctement qu'il put, *que vous désireriez la paix ?*

Les pensées de l'Orligien se mirent véritablement à bouillonner. Leur vieille civilisation était rompue. Malgré que les astronefs de guerre emportaient généralement une ou plusieurs Familles, pour des raisons techniques, certaines Familles devaient être divisées. La souffrance et la tragédie qu'impliquait ce procédé ne pouvaient être appréciées que par un Orligien. Et des centaines d'autres Familles, les meilleures Familles, celles qui se spécialisaient dans les diverses technologies, étaient perdues chaque année à cause de la guerre. A coup sûr l'Orligien, avec un grand nombre de ses connaissances, devait désirer la paix !

Nous aussi, pensa Mac Ewan, *nous voudrions la paix.* Ensuite il jura soudainement. Une porte venait d'être entrouverte — à peine une fente — et elle était lourde de l'inertie de la culpabilité passée, du sang et de l'incompréhension. Comment un agonisant pourrait-il l'ouvrir largement et en franchir le seuil ?

Mac Ewan sentait peser son esprit autant que son corps. Il serait si agréable et si facile de tout laisser s'arrêter. Mais il était Mac Ewan, l'Homme d'Acier, se redit-il pour se stimuler ; Mac Ewan l'Indestructible, le *Superman* au corps puissant, au cerveau encore plus puissant, la parfaite machine à tuer. Maintenant qu'il avait une chose vaillant la peine de lutter pour elle, il ne demandait plus qu'à abandonner parce qu'il se sentait las. *Réfléchis, abruti !* fulmina-t-il contre lui-même. *Réfléchis, sale lâcheur...!*

Et il réfléchit. Faiblement mais ardemment, il supplia l'Orligien de transmettre à ses propres supérieurs ses suggestions. Il pensa aux termes d'un Armistice préparatoire à des pourparlers de paix, et expliqua comment on pouvait le demander avec le procédé terrien du drapeau blanc. Un raid vers une base terrienne sur laquelle des messages seraient lancés, suivis par un unique spationef arborant un vaste drapeau blanc peint sur la coque. Les forces de la Terre se méfieraient, mais Mac Ewan ne croyait pas qu'elles l'anéantiraient...

A ce point, Mac Ewan s'évanouit. Ce fut comme si les crêtes et les dépressions de ses vagues de pensées s'étaient subitement aplanies, ne lui laissant que le sentiment d'être en vie, mais aucune autre sensation. Il ne sut pas combien de temps cela dura mais, lorsqu'il revint à lui, le pilote d'Orlig le suppliait désespérément de ne pas mourir, car des

secours médicaux étaient en route — ainsi qu'une flotille escortant l'astronef-ambulance — et il devait vivre jusqu'à ce que les supérieurs orligiens lui eussent parlé.

Mac Ewan était gelé, et la soif était un véritable acide pour sa gorge. L'analgésique n'avait plus beaucoup d'effet, mais il savait qu'il ne pourrait pas conserver des idées nettes — ou même rester conscient — s'il en absorbait une nouvelle dose. Il évoqua ardemment de l'eau ; il savait que les Orligiens s'en servaient.

Mais l'Orligien lui transmit une réponse négative — et navrée. Il ne savait pas grand-chose de la physiologie des Terriens mais il était absolument certain que manger ou boire ne feraient qu'empirer l'état de Mac Ewan, étant donnés la gravité et l'emplacement de ses blessures. Il y avait une étrange note coupable dans cette pensée. Mac Ewan s'y accrocha, la pénétra, et éprouva le sentiment d'une blessure qui n'avait rien à voir avec ses plaies. En plus des raisons exposées, l'Orligien avait tenté de cacher le fait qu'à aucun prix il ne voudrait toucher le Terrien de nouveau.

Parle-moi de toi, poursuivit précipitamment l'Orligien, *de ton monde, de ton milieu, de tes amis, de ta Famille. Il faut que j'en sache le plus possible, au cas où...* Il voulut couper là sa pensée, mais ne réussit qu'à l'accentuer : il ne peut y avoir de tact dans une rencontre entre esprits... *Au cas où tu mourrais avant l'arrivée de mes chefs.*

***

Mac Ewan lutta contre la souffrance, contre la soif et contre l'obscurité envahissante, tout en essayant de parler à l'Orligien de la Terre, de ses amis et de lui-même. Il plaidait une cause, et une décision couronnée de succès signifiait la fin de la guerre. Mais il ne pouvait pas être éloquent ; il ne pouvait pas non plus camoufler les aspects déplaisants de certaines choses, parce qu'il est impossible de mentir par la pensée. Plusieurs fois, il sombra dans une sorte de délire, au cours duquel il revécut le dernier combat qui avait tué Hoky et Reviora, jusqu'à l'atterrissage, l'explosion, et la rencontre avec le pilote d'Orlig. Il ne pouvait rien faire pour arrêter ce cauchemar récurrent qui se terminerait peut-être sur une note d'espoir.

L'Orligien fut horrifié par le tableau de chasse personnel de Mac Ewan, mais en même temps il parut éprouver quelque sympathie pour la perte d'Hokasuri et Reviora. Et il eut une pensée bizarre que Mac Ewan ne saisit pas très bien parce qu'à ce moment il était plongé dans le délire, au sujet de l'Arme, laquelle était liée de quelque manière à l'étrange croyance orligienne que nul être civilisé n'attaquerait en sachant qu'il a une chance sur deux d'être tué : une telle bravoure était incroyable.

Mais ce qui impressionna le plus l'Autre fut de savoir que les actes du capitaine Nyberg, défuncté depuis si longtemps, avaient été

dictés par *l'amitié* envers les Orligiens. Et qu'il existait sur Terre des créatures ressemblant énormément aux Orligiens, que les Humains aimaient et traitaient en mascottes — alors que les positions étaient totalement inverses sur Orlig. Cela voulait dire que l'infortuné capitaine avait été massacré injustement, et si l'Orligien pouvait en convaincre ses supérieurs, que les fondations d'une compréhension et d'une paix éventuelles pourraient être implantées.

A ce moment un sévère combat mental devint apparent dans l'esprit du pilote orligien, si intense qu'il sembla sourd aux pensées de Mac Ewan, bien que ce dernier fût dans une de ses rares périodes de lucidité. L'être se mit debout et fit les cent pas dans l'angle libre du poste de commandes dévasté. Enfin il s'arrêta près de Mac Ewan, puis commença à se pencher sur lui, péniblement, centimètre par centimètre.

Une main pataude, poilue, trouva celle de Mac Ewan, la saisit, et la pressa réellement — l'espace de deux pleines secondes, avant de se retirer en toute hâte.

Mon nom est Graoulyaou-ki, dit-il.

Mac Ewan ne put trouver de réponse pendant quelques instants, car il avait la gorge extraordinairement serrée — ce qui, lorsqu'il y songea, était idiot.

Mac Ewan.

Après cela, tout s'embruma. Ils parlèrent longuement par le truchement du « mentacom », principalement de la guerre, des installations et des tactiques, d'une manière qui eût fait s'arracher les cheveux aux officiers de renseignements des deux camps. Soudain Mac Ewan eut le choc de s'apercevoir que la salle des commandes contenait trois autres Orligiens, qui le regardaient fixement et le touchèrent en plusieurs endroits sans montrer de répugnance particulière. Evidemment les toubibs sont habitués à des spectacles horribles depuis la guerre. Ils se retirèrent et, aussitôt après, il remarqua que l'on découpait une grande portion de la cloison du poste ; par l'ouverture il aperçut un ciel bleu, l'élégante béquille de l'astronef de secours, et une certaine étendue de désert stérile. On installait dans la brèche une masse compliquée d'appareils électroniques, avec des câbles d'alimentation qui allaient à l'astronef orligien écrasé. Mac Ewan ne put demander ce que c'était, car le câble du « mentacom » avait été enlevé, puis branché au nouveau mécanisme.

Les docteurs d'Orlig avaient nettoyé Graoulyaou-ki mais n'avaient pu faire grand-chose pour son visage, et la créature avait obstinément refusé de quitter Mac Ewan et d'aller se faire mieux soigner dans le spationef-ambulance. Il semblait que l'Orligien se sentait profondément reconnaissant envers Mac Ewan, à cause de la décision du capitaine de ne pas le tuer au début, lorsqu'il avait eu le pistolet en main et que l'Orligien gisait à sa merci sur le plancher. L'Orligien avait appris ce petit détail, apparemment, quand Mac Ewan avait eu le délire. Il voulait rester près du Terrien jusqu'à...

Le « mentacom » avait été débranché à ce moment.

Des officiers de grade toujours plus élevé arrivaient sans cesse et parlaient à Graoulyaou-ki. Certains repartaient rapidement ; d'autres restaient et contemplaient Mac Ewan par-derrière l'appareillage électronique — ils paraissaient discuter encore avec le pilote Orligien, qui semblait refuser de s'éloigner de Mac Ewan.

Il se passait quelque chose, perçut tout à coup Mac Ewan, quelque chose qui ne concordait pas avec ce qu'il avait prévu, d'après les pensées de l'Orligien. Par exemple pourquoi, après l'avoir supplié de rester en vie jusqu'à l'arrivée des chefs orligiens, le pilote avait-il permis le débranchement du « mentacom » aussitôt après la venue des officiers de santé ? Pourquoi ne lui posaient-ils pas de questions par le « mentacom », au lieu de grogner et de gémir véhémentement à l'adresse du pilote orligien, derrière le mécanisme (visiblement terminé) à quatre mètres de là ? Et d'abord, qu'était ce foutu machin ?...

Ténu comme une brume, sans force, sans direction ni clarté, un fragment de pensée orligienne s'infiltra dans son cerveau. Le « mentacom », près de lui, était débranché mais quelque part — à portée maxima et vraisemblablement dans le spationef de secours — il y en avait un autre en marche, à côté d'un Orligien qui songeait à Mac Ewan. Il y avait dans cette pensée un fond d'excitation et d'espoir, ainsi que les problèmes primordiaux et omniprésents de la stratégie et de l'avitaillement : visiblement la pensée d'un Orligien très important et porteur de hautes responsabilités. Mac Ewan était une entité très brave, poursuivait cette pensée, mais il valait quand même mieux que le Terrien ignorât ce qui allait lui arriver...

La rage explosa si violemment en Mac Ewan qu'il en oublia ses blessures, et sa fureur n'eut d'égal que son mépris envers lui-même. Quel idiot, stupide et aveugle, il avait été ! Il avait trop parlé, il avait trahi ses amis, sa race et son monde. Il avait *tout* dit au pilote orligien et, connaissant les coordonnées spatiales de la Terre, une bombe destructrice de planètes ou quelques projectiles bactériologiques mettraient bientôt fin à la guerre. Evidemment, l'Orligien lui avait aussi confié des renseignements vitaux — mais avec cette différence que Mac Ewan n'était guère en mesure de les transmettre. Il semblait même qu'ils étaient trop impatients pour attendre sa mort, car ce qu'on avait installé et qui se trouvait maintenant braqué sur son semi-cadavre, ce n'était rien de moins que l'Arme.

La simple force de ses émotions le fit ramper vers Graoulyaou-ki. Des bouffées de souffrance grondèrent et pulsèrent dans sa tête, couvrant presque son faible noyau de volonté, et il n'osa pas jeter un coup d'œil vers ses blessures. Mais le pilote orligien regardait, et les autres regardaient, et un rauque miaulement torturé, de sympathie et d'horreur, fut arraché de leurs gorges par cette vision. Ils éprouvaient des sentiments ; il le savait : il en avait rencontré un *de cerveau à cerveau*. Ce qu'ils allaient lui faire ne correspondait pas... L'esprit de

Graoulyaou-ki n'avait même pas envisagé sa mort. C'était peut-être pour cette raison que le pilote choisissait de *partir* avec lui : parce qu'il désapprouvait la traîtrise de ses frères.

Du coin de l'œil, Mac Ewan vit rougir certaines spires dans la masse complexe de l'Arme, et il tenta désespérément d'avancer. *Nous ne sommes pas tous mauvais,* clama son cerveau, dans un vain effort pour les joindre sans l'aide d'un « mentacom ». *Vous m'avez peut-être roulé, mais on peut faire la paix... la paix...* Il voulut allonger le bras et saisir la main du pilote orligien, pour leur prouver qu'il était *certain* de ce qu'il pensait, mais son stupide bout de bras inerte refusa de remuer plus avant et, non loin, l'Arme était sur le point de projeter sa radiation, ou son champ de force, ou son réseau de tension...

***

... Deux cent trente-six années après, les Orligiens allaient avoir un autre Monument Aux Morts, *étaient obligés* d'avoir un autre Monument Aux Morts. Et les Orligiens étaient une race très émotive.

C'était l'aube, après la fin des bruyantes festivités, et la foule — maintenant silencieuse et étrangement solennelle — commençait à s'assembler autour du plastique protecteur de l'ancien cénotaphe, du Monument le plus terriblement évocateur qu'on eût jamais connu. Ils s'étaient tenus à l'écart pendant les réjouissances nocturnes : il n'eût pas été convenable de faire la fête en ce lieu, mais ils arrivaient maintenant de tous les points de la ville. Ils se tenaient silencieux, graves et immobiles, ne s'écartant que pour laisser passer les véhicules des dignitaires d'autres planètes ou les nombreux autres techniciens et spécialistes qui avaient à faire au Monument. Certains versaient une larme.

A midi le Père Elu d'Orlig leur adressa la parole. Il leur parla de la joie et de la solennité de cet événement, et montra avec fierté la forme figée depuis deux siècles, du puissant Graoulyaou-ki, l'Orligien qui, en dépit des instances de ses amis et des objurgations de ses chefs, avait décidé de payer sa dette envers ce grand Terrien, Mac Ewan.

Le projecteur à stase temporelle, autrefois arme de guerre orligienne mais présentement utilisé dans les hôpitaux de toutes les planètes de l'Union, avait rendu la chose possible. Au prix de grandes difficultés les corps Stoppés de Mac Ewan et Graoulyaou-ki avaient été scellés et transportés à Orlig, pour y attendre que la première paix hésitante entre Terre et Orlig se muât en franche amitié ; et depuis, la science médicale avait progressé à tel point qu'on était dorénavant certain de sauver le Terrien affreusement blessé. Graoulyaou-ki avait insisté pour être Stoppé avec son ami, afin de voir lui-même Mac Ewan remis sur pied. Et maintenant les deux plus grands héros de la guerre (héros parce qu'ils y avaient mis fin) allaient être sortis de Stase. Pour eux, aucun temps ne se serait écoulé entre cet instant, situé plus de deux

cents ans auparavant, et l'instant présent ; et peut-être ces Grands de l'Histoire allaient-ils enfin recevoir de la postérité la récompense qu'ils méritaient. Les techniciens étaient prêts, les médecins étaient prêts, *le moment était venu !*

⁂

Les curieux les plus rapprochés virent les corps reprendre vie, virent Mac Ewan s'agiter faiblement et Graoulyaou-ki se pencher sur lui, virent l'animation tandis qu'on les transférait dans l'ambulance qui attendait et les emportait (provisoirement Stoppés de nouveau, grâce à un petit projecteur plus perfectionné, pour la durée du trajet jusqu'à l'hôpital). A ce moment la foule se déchaîna, et le vacarme de la nuit écoulée avait été reposant en comparaison ! Par déférence pour le sculpteur, certains restèrent pendant qu'on dévoilait le nouveau Monument : une immense, une splendide tour de pierre blanche qui prit à la gorge... quelques milliers d'assistants seulement. Et parmi ceux-là, il y en eut très peu qui, une fois la cérémonie terminée, vinrent regarder par les petits trous percés dans la base à intervalles réguliers.

Par ces trous, on pouvait voir une petite reproduction en trois dimensions, en détail et en couleurs, du Monument Aux Morts initial. placée là pour rappeler au spectateur qu'il n'y avait rien de grand, rien de noble, rien de beau dans la guerre.

(*Traduit par P.J. Izabelle.*)

Factice

(The happiest creature)

par JACK WILLIAMSON

Depuis trente ans, les récits de Jack Williamson enchantent les amateurs de science-fiction. Une telle longévité littéraire s'explique par le choix d'idées originales et la faculté de leur donner corps, dont Williamson témoigne une fois de plus dans cette histoire d'une curieuse aventure interplanétaire.

HALETANT sous le coup de l'indignation, le Collectionneur pénétra dans le bureau du commandant des Services d'Isolement (Section « TERRE ») installés sur la Lune. C'était un gros homme chauve dont les petits yeux verts, qui ne manquaient pas d'acuité, disparaissaient presque sous la bouffissure malsaine d'une peau jaunâtre. En temps normal — c'est-à-dire, lorsqu'il obtenait tout de suite satisfaction — son visage exprimait la plus grande cordialité. Mais ce n'était pas précisément le cas pour l'instant.

— « Nous venons de parcourir une bonne centaine d'années-lumière, et vous voyez bien qui je suis, tout de même ! » Il fourrait littéralement sous le nez du commandant son film d'identité psionique. « Vous aurez beau m'opposer vos règlements ineptes, j'ai l'intention d'obtenir au moins un spécimen de ces extraordinaires anthropoïdes que l'on trouve sur la planète. »

De fait, le film tremblotant ne tarissait pas d'éloges quant aux références scientifiques du visiteur. Il avait obtenu en haut lieu l'autorisation de réunir plusieurs spécimens destinés au plus grand parc zoologique de toute la Galaxie — et les Services d'Isolement étaient officiellement priés de lui donner entière satisfaction.

— « Je vois. » Le commandant hocha la tête avec componction tout en ravalant de son mieux une grimace ennuyée. La tâche délicate qui lui incombait — sauvegarder la civilisation balbutiante de cette petite planète — réclamait beaucoup de diplomatie lorsqu'une menace de ce genre survenait à l'improviste. « Il est certain que vos références sont sérieuses, » admit-il. « Quant à moi, je vous apporterai toute l'aide qui me sera possible. Voulez-vous vous asseoir ? »

Mais le Collectionneur ne voulait pas s'asseoir. Il était excédé des réticences du commandant ! Il doutait ouvertement du bien-fondé des

directives d'isolement appliquées à une planète aussi primitive que la Terre, et se proposait d'embarquer ses spécimens sans plus de palabres.

Le commandant appartenait à une civilisation où l'on prisait par-dessus tout le calme et la courtoisie — et malgré son flegme, certaines expressions approximativement rendues par l'appareil traducteur « psi » lui coupèrent le souffle. Il parvint néanmoins à dominer l'impatience qui le gagnait.

— « Il s'agit en réalité de créatures humaines, » répondit-il d'un ton ferme. « Et nous sommes ici pour les protéger. »

— « Humaines ? » Le visiteur eut un reniflement de mépris. « Des humanoïdes, ces animaux qui n'ont même pas trouvé le moyen de bouger de leur misérable petite planète ? »

— « Une race passablement dégénérée, certes, » acquiesça le commandant, non sans une certaine tristesse dans la voix. « Mais enfin, une race dont les origines humaines ont été nettement établies... et dont nous sommes tenus de laisser les individus en paix. »

Le Collectionneur scruta le visage soudain fermé du commandant et changea de ton.

— « Nous n'avons besoin que d'un seul individu — et encore ne lui ferons-nous pas le moindre mal. Bien au contraire ! » Il arborait de nouveau son sourire cordial. « Le spécimen que nous aurons choisi sera le plus heureux de sa planète. Voilà déjà bon nombre de siècles que je m'occupe de ce genre de chose, et ne vous en parle donc pas à la légère. Laissés à leurs milieux d'origine, les animaux sauvages sont constamment menacés d'un danger physique, généralement sous-alimentés, et toujours plus ou moins frustrés dans leurs instincts sexuels. Par contre, les spécimens que nous recueillons bénéficient des plus grands soins dans tous les domaines. »

Un rire sonore fit tressauter les bourrelets de sa peau jaunâtre.

« Je parie bien que si vous nous laissiez faire un peu de publicité autour de notre mission, la moitié de cette race au moins serait volontaire. »

— « Impossible, » trancha le commandant. « Notre rôle primordial est précisément d'isoler cette civilisation naissante de toute influence extérieure qui risquerait de contrarier son développement naturel. »

Le gros homme haussa les épaules. « Rassurez-vous ! Notre spécimen ne se rendrait même pas compte qu'il a été ramassé — si c'est cela qui vous tracasse. »

— « Là n'est pas la question. » Le commandant se leva d'un bloc. « Je suis prêt à vous fournir toute l'aide prévue par les règlements. Mais si j'acquiers la preuve que vous essayez d'enlever un seul des indigènes de cette planète, je mettrai l'embargo sur votre astronef. »

Le Collectionneur eut un grognement dépourvu d'aménité. « Eh bien, gardez vos chouchous ! Nous nous contenterons de poursuivre nos observations sur place. Après tout, il n'est pas indispensable que nous repartions avec des spécimens vivants. Nos techniciens ont déjà réalisé

des dioramas d'une exactitude à s'y méprendre — et uniquement avec des effigies. »

— « Parfait. » Le commandant esquissa un sourire mi-figue, mi-raisin. « Du moment que nous sommes d'accord, vous pouvez atterrir. »

Il désigna deux inspecteurs pour aider le gros homme dans ses recherches et veiller à ce que les directives d'Isolement fussent respectées. Sous l'étiquette d'experts secrets, ils partirent les premiers pour la Terre et attendirent l'expédition en un point convenu de l'hémisphère caché de la planète.

L'astronef regagna ensuite la station lunaire, laissant la mission galactique parcourir la Terre en tous sens. Elle y consacra plusieurs mois au cours desquels les savants effectuèrent de nombreux enregistrements psioniques et rassemblèrent force spécimens des espèces animales que la Convention d'Isolement ne protégeait pas. Les inspecteurs n'eurent pas à signaler la moindre tentative de traite illicite — bref, tout alla bien jusqu'à cette fameuse nuit où l'astronef revint prendre l'expédition.

Et pourtant, rien n'avait été épargné pour éviter tout incident humainement prévisible. Les Galaxiens transportaient les spécimens rassemblés dans des véhicules indigènes et voyageaient sous le nom de « *Grande Ménagerie Barstow* ». L'astronef se posa à minuit très exactement, sur un plateau perdu en plein désert. De nombreuses opérations analogues avaient déjà eu lieu — sans la moindre anicroche.

Mais cette nuit-là, rien ne se passa comme prévu.

Un anthropoïde venait de s'échapper de l'endroit où il était détenu. Bien que poursuivi avec acharnement par ses congénères, il avait réussi à les distancer en s'emparant successivement de plusieurs véhicules. On barra les routes, mais il s'enfonça en plein désert. La nuit tombait quand son dernier véhicule s'arrêta faute de carburant. Il continua à pied, franchit une chaîne de collines désolées et — ce qui n'était pas prévu — sa marche à l'aveuglette l'amena trop près du vaisseau spatial.

Les indigènes lancés à sa poursuite retrouvèrent le véhicule abandonné. Peu après, ils arrêtèrent le pseudo convoi Barstow pour fouiller les camions et prévenir les itinérants qu'un dangereux criminel s'était échappé. Le plus pressé étant d'éloigner les indigènes de l'astronef, les inspecteurs racontèrent qu'ils avaient vu un homme monté sur un cheval et fuyant bride abattue dans la direction opposée.

Ils s'offrirent bien entendu à indiquer l'endroit où ils prétendaient avoir croisé le fugitif et, une fois là, amusèrent les policiers jusqu'à l'aube. Pendant ce temps, l'expédition embarquait tranquillement avec appareils, camions et spécimens vivants, puis décollait vers les libres régions de l'Espace galactique.

Les indigènes ne retrouvèrent jamais le fugitif. Il avait suffi d'un hasard, d'un seul — de ce hasard sur un million que nul planning

secret, si minutieux fût-il, n'aurait pu éliminer — et le prisonnier s'était faufilé à bord de l'astronef.

Il s'agissait d'un jeune anthropoïde mâle dont le physique, assez proche du type humain, apparaissait même presque beau. Son séjour en prison l'avait amaigri. Il marchait debout, dans une attitude de bête traquée, mais en dépit d'une vilaine cicatrice qui zébrait sa joue et de ses lèvres minces tordues par un rictus, il se dégageait de lui une impression de parfait équilibre et de grâce méfiante.

Humain, il l'était en tout cas suffisamment pour porter des vêtements et répondre à un nom. Ses habits salis et déchirés étaient faits de fibres végétales tissées et de peaux d'animaux massacrés. Il s'appelait Casey James.

Par contre, comme n'importe quel carnivore vivant à l'état sauvage, il était armé d'une lame d'acier effilée, et comme toutes choses sur cette planète, son corps grouillait de micro-organismes parasites. Il tremblait de peur et de fatigue. Il avait maintenant dépassé le stade où l'on ressent les affres de la faim, mais son bras gauche blessé d'une balle, ne lui laissait aucun répit.

En raison de l'obscurité, il ne vit même pas l'astronef. Les véhicules étaient arrêtés sur la route, et le chauffeur du camion de queue avait abandonné le volant pour aider ses compagnons à régler l'inclinaison de la rampe de chargement. L'anthropoïde grimpa dans le véhicule laissé sans surveillance et eut tout le temps de se glisser sous une bâche avant l'embarquement.

Malgré la stupéfaction et l'inquiétude qu'il dut éprouver plus tard en découvrant que l'équipage n'était pas de sa race, il resta caché plusieurs jours à fond de cale. Faisant preuve d'une astuce tout animale, il parvint à traire régulièrement un des spécimens embarqués et dormit dans un camion vide. Mais des micro-organismes pernicieux infectaient de plus en plus son bras blessé, et la souffrance le contraignit finalement à sortir de sa cachette.

S'approchant alors des gardiens qui donnaient à manger aux animaux, il les menaça de son poignard et réclama un médecin. Les autres n'eurent pas grand mal à le désarmer pour l'emmener ensuite chez le vétérinaire de permanence. C'est là que le Collectionneur le trouva. On l'avait déjà douché, brossé et désinfecté, et il était assis sur sa couchette.

— « Où est-ce que vous allez ? » demanda-t-il aussitôt.

Il hocha la tête sans paraître autrement surpris lorsque le Collectionneur lui dit la mission de l'astronef et sa destination présente.

« Pour du boulot fait en douce, vous repasserez, » répondit-il simplement. « C'est pas la première fois que je vois vos soucoupes volantes. »

Le gros homme eut une moue méprisante. « Des soucoupes volantes ! Nous n'avons rien à voir avec de telles billevesées. Ces prétendues soucoupes ne sont la plupart du temps que des phénomènes

lumineux provoqués par des inversions atmosphériques. D'ailleurs, les techniciens du Service d'Isolement vont sortir un ouvrage qui expliquera tout cela à vos frères de race. »

— « Mais pour le coup, on a eu les flics en beauté ! » ricana l'anthropoïde. « Je parie qu'ils sont toujours à se creuser leur cervelle de hanneton et à se demander comment j'ai fait pour les feinter ! » Il se tut et caressa son bras bandé, appréciant évidemment à leur juste valeur les soins éclairés dont il avait été l'objet. « Et quand doit-on arriver à ce fameux zoo ? » reprit-il.

— « Il n'en est pas question pour vous, » soupira le Collectionneur. « Vous êtes exactement le spécimen que j'aurais désiré, mais ces bureaucrates ignares ne veulent pas entendre raison. »

— « Alors, vous allez me balancer ? »

Avant même que l'anthropoïde eût bandé ses muscles le traducteur psionique avait décelé le réflexe dangereux de la bête qui se croit perdue.

— « Attendez ! » s'écria le Collectionneur en reculant prestement. « Vous n'avez rien à craindre. Nous ne vous ferons aucun mal. Même pour déjouer les recherches, nous ne pourrions vous tuer. Aucun homme civilisé n'a le droit de supprimer une vie humaine. »

— « C'est pas moi qui vais dire le contraire... Mais alors, si vous ne me flanquez pas à l'espace, qu'est-ce que vous allez faire ? »

Le gros homme se renfrogna. « Vous nous avez mis dans une situation délicate. Si les inspecteurs de l'Isolement vous trouvaient ici, ils annuleraient nos autorisations de transport et confisqueraient la cargaison. D'une façon ou d'une autre, il faut que nous vous renvoyions d'où vous venez. »

— « Mais c'est impossible ! » L'anthropoïde s'humecta nerveusement les lèvres avec sa langue. « J'ai étripé un gardien, rien que ça ! Si on me repince, cette fois, je suis bon pour la chaise... aussi sûr que deux et deux font quatre ! »

Le traducteur psionique donna le sens exact du mot « chaise » : un instrument de supplice raffiné par lequel, aux termes d'un vieux code tribal exigeant le prix du sang, on faisait périr en grande cérémonie les tueurs condamnés.

« Alors, vous voyez bien, il faut que vous me gardiez avec vous. » L'anthropoïde regardait fixement le Collectionneur. Ses yeux aux prunelles sombres exprimaient l'angoisse et la ruse. « Si vous me renvoyez, je serai tué par votre faute. »

— « Au contraire. » Le Galaxien esquissa un sourire qui donnait une chaleur plus humaine à son visage boursouflé. Seuls, ses petits yeux demeuraient de glace. « Pour nous, la vie d'un homme est sacrée. Si vous acceptez d'observer deux conditions nécessaires, nous pouvons faire de vous l'individu le plus protégé de votre espèce — et aussi, le plus heureux. »

— « Ouais ? » Les yeux de l'anthropoïde se fermèrent à demi. « Et ça veut dire quoi, ça ? »

— « Comprenez qu'en vous gardant à bord, » expliqua patiemment le Collectionneur, « nous enfreignons les clauses de la Convention d'Isolement. Si les inspecteurs vous trouvent ici, c'est nous — et non pas vous — qui serons rendus responsables. Mais nous avons besoin de votre concours. Aidez-nous à cacher les faits : nous sommes disposés à tout faire pour vous si vous acceptez vous-même de tenir deux promesses. »

— « A savoir ? »

— « D'abord, vous devez promettre de ne jamais rien dire à notre sujet. »

— « Pas bien sorcier ! » ricana l'anthropoïde. « N'importe comment, personne ne voudrait me croire. »

— « Si : les Services de l'Isolement. Au moindre bruit de fraude, leurs agents secrets sont là. »

— « O.K., je la bouclerai. Ensuite ? »

— « Ensuite, il faudra nous promettre de ne plus jamais tuer. »

L'animal se rebiffa. « Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? »

— « Nous ne pouvons vous laisser détruire d'autres vies humaines. Etant donné que vous êtes désormais en notre pouvoir, la responsabilité retomberait sur nous. » Le ton du Collectionneur devint plus dur. « Promis ? »

L'anthropoïde se mordit la lèvre inférieure en signe de perplexité, son regard hostile perdu dans le vague. Mais en percevant l'écho affaibli de ses pensées par le truchement de l'appareil psionique, le Collectionneur s'écarta craintivement de lui.

— « Les flics sont à mes trousses, » grommela enfin le fugitif. « Faudra bien que je défende ma peau. »

— « Si ce n'est que cela... » (le Collectionneur fit claquer ses doigts boudinés) « nous pourrons vous faire gracier. Promettez-moi simplement de ne plus tuer. »

— « Non. » L'anthropoïde fit saillir les muscles de ses mâchoires. « Y en a un, rien qu'un, qu'il faut que je descende. C'est surtout pour lui que je me suis taillé. »

Le Collectionneur cligna les yeux. « Comment s'appelle votre ennemi, et pourquoi est-il si dangereux ? »

— « Mais j'ai pas dit qu'il était dangereux ! Je peux pas le piffer, c'est tout. »

— « Je ne comprends pas. »

Les lèvres minces dessinèrent une grimace de rage. « J'ai toujours voulu lui flanquer mon pied dans la gueule. C'était déjà comme ça quand nous étions gosses, à Las Verdades. »

— « Et on n'a jamais rien fait pour vous guérir d'une aussi monstrueuse obsession ? » Le Collectionneur secouait la tête en signe d'incrédulité, mais l'anthropoïde n'y fit pas attention.

— « C'est Gabriel Melendez, » cracha-t-il. « Un sale pouilleux de Mexicain toujours prêt à ramener sa fraise, à raconter qu'il est aussi

fortiche que moi. Moi, j'avais du fric que me refilait ma tante ; lui, il claquait du bec la moitié du temps, mais pas de danger qu'il reste à sa place ! Même du temps qu'il avait encore la morve au nez il essayait toujours de me chercher des crosses — et pourtant, il se rendait bien compte que j'étais plus costaud que lui. » La bête découvrit ses dents cassées. « Moi, je veux le descendre avant de mettre les voiles. »

— « Tuer n'a jamais été une nécessité, » objecta le Collectionneur d'une voix qui trahissait son malaise. « Pas pour des êtres civilisés. »

L'anthropoïde eut un petit rire glacé. « Possible, mais moi, je suis pas civilisé à ce point, et je veux la peau de Gabe Melendez comme j'ai eu celle du gardien. »

— « Incroyable obsession ! » Le Collectionneur recula devant le fauve aux lèvres tordues et l'idée même d'une telle monstruosité. « Enfin, que vous a donc fait cette créature ? »

— « Il m'a pris la fille que je voulais ! Et c'est lui qui m'a donné aux flics. Ou du moins, je le crois, car ça faisait même pas un mois que j'avais fauché la caisse de la station-service où il travaille. Il a dû me reconnaître, et je veux le posséder à mon tour. »

— « Non, vous ne... »

— « Et moi, je vous dis que si ! » L'anthropoïde s'était levé. Il dominait à présent le gros homme de toute sa taille, braqué dans une attitude de défi, son bras libre brandissant un poing que la rage faisait trembler. « Et vous pourrez toujours essayer de m'en empêcher, même avec vos machins à la gomme ! »

Il plantait un regard haineux dans les petits yeux brillants du Collectionneur, mais celui-ci soutint ce regard sans broncher, et l'absence totale de cils et de sourcils donnait à ses prunelles une froideur reptilienne. Ce fut le fauve qui céda, d'un seul coup.

— « Bon, bon ! » Il cracha exprès sur le sol immaculé et ricana en voyant le tressaillement instinctif du gros homme. « Est-ce que ça en vaut bien la peine, de le laisser vivre ? »

Le visage bouffi perdit son expression horrifiée pour s'éclairer d'un sourire persuasif. « Nous sommes des experts qui travaillons en secret. C'est dire que nous n'ignorons plus rien de votre planète. D'autre part, les moyens dont nous disposons nous permettent de satisfaire intégralement toutes les demandes que vous êtes susceptible de nous adresser. Donnez-moi simplement votre parole de ne plus tuer et de ne jamais parler de nous, et dites-moi ensuite ce que vous voulez. »

L'anthropoïde frotta sa mâchoire velue, comme s'il essayait de réfléchir. Puis, d'une voix âpre :

— « D'abord, il me faut la fille. Carmen Quintana. C'est comme cela qu'elle s'appelait avant d'épouser Gabe. Mais elle vous donnera peut-être du fil à retordre, parce que, elle, elle peut pas me sentir. Une fois, elle a failli m'arracher les yeux, et ça, c'était avant que je bute son paternel à la station-service. » Son rictus de bête féroce laissa voir

un instant une rangée de dents blanches. « Vous croyez que vous saurez la décider à se jeter dans mes bras ? »

Le Collectionneur hocha gentiment la tête. « Je pense que oui. Nous pouvons pratiquement venir à bout de n'importe quelle difficulté. »

— « Alors vous feriez bien de venir à bout de celle-là. » La main fine et hâlée se crispa encore une fois. « Et je lui ferai regretter d'avoir d'abord choisi Gabe ! »

— « Vous n'avez pas l'intention de lui faire violence ? »

Le fauve éclata de rire. « Ça, c'est mes oignons ! Ramenez-moi simplement à Las Verdades. C'est un patelin avec des bicoques en terre sèche, tout près de la frontière. »

⁂

L'anthropoïde dressa la liste complète de tout ce qu'il voulait, puis sa main courut de haut en bas et de gauche à droite sur sa poitrine — geste rituel dont se servaient ceux de sa race pour donner à leurs promesses un caractère solennel. Il sut le moment où l'astronef se posa de nouveau, mais il fut obligé de rester encore longtemps à bord, relégué comme un prisonnier dans une minuscule cabine aux murs nus, attendant que les Galaxiens eussent tout réglé en secret pour son retour. Il bouillait d'impatience, arpentant sans arrêt sa cabine comme un carnivore en cage, quand finalement le Collectionneur déverrouilla la porte.

— « Vous allez me rendre fou, » grogna l'anthropoïde. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Les inspecteurs de l'Isolement. Nous avons été obligés d'inventer des explications pour chacune de nos démarches, mais je ne pense pas qu'ils aient flairé quoi que ce soit. Et voilà pour vous ! »

Il traînait derrière lui un de ces gros sacs utilisés comme bagages par les indigènes de la Terre. L'ayant fait entrer dans la cabine il se redressa et reprit son souffle en épongeant la sueur de son visage.

— « Ouvrez-le, » soupira-t-il. « Vous constaterez que nous sommes prêts à tenir nos promesses. N'oubliez pas les vôtres. »

L'anthropoïde s'agenouilla et entreprit d'inventorier les vêtements et les documents rédigés sur papier grossier contenus dans le sac. A la fin, il leva vers le Collectionneur un regard dépité.

— « Où est-il ? »

— « Vous trouverez absolument tout, » haleta le gros homme. « Des papiers prouvant que vous êtes gracié. Dix mille dollars en espèces. Quarante mille en chèques au porteur. Les vêtements que vous... »

— « Et le pétard ? »

Le Collectionneur passa d'un pied sur l'autre, manifestement mal à l'aise. « Nous avons tout prévu et tout arrangé de telle sorte que vous n'en aurez pas besoin. J'espérais que peut-être vous changeriez d'avis au sujet de ce... »

— « Il me faut une arme pour me défendre. »

— « Personne ne vous attaquera. »

— « Il était convenu que j'aurais un flingue ! »

— « C'est exact. » Le gros homme eut un mouvement d'épaules résigné. « Si vous insistez, on vous en remettra un quand vous serez prêt à quitter l'astronef. Pour l'instant, le plus pressé est que vous vous habilliez. Nous voulons redécoller dans une demi-heure. »

***

La Cadillac décapotable jaune que l'anthropoïde avait réclamée se profilait au bas de la rampe, ses chromes brillant faiblement dans l'obscurité. Le Collectionneur accompagna Casey James par le sas et le plan incliné jusqu'à la voiture et lui tendit un petit paquet plat assez lourd.

— « N'allumez surtout pas vos phares, » recommanda le gros homme. « Vous n'avez plus qu'à attendre le lever du soleil. Vous trouverez la route d'Albuquerque à mille cinq cents mètres d'ici et vous prendrez à droite pour Las Verdades. Tout a été arrangé par nos soins pour que vous y soyez très heureux — tant que vous n'essaierez pas de trahir notre confiance. »

— « N'ayez crainte, » ricana l'anthropoïde. « Vous n'aurez pas à vous en faire une minute. »

Il se glissa à l'intérieur de la Cadillac et alluma les feux de stationnement. Le tableau de bord s'illumina aussitôt comme une guirlande de Noël. Il s'assit au volant dans une position semi-allongée, respirant avec délices les odeurs de cuir, de caoutchouc et de peinture qui émanaient de la luxueuse voiture neuve.

« Te fais pas de mouron, Gras-du-Bide, » marmotta-t-il. « Tu n'en sauras rien. »

Quand il leva de nouveau les yeux vers l'astronef, on était déjà en train de manœuvrer le plan incliné. Le gros homme chauve lui fit un dernier geste d'adieu et disparut dans le sas dont la porte étanche se referma doucement. Puis, sans un bruit, et à la vitesse uniformément accélérée d'un objet qui aurait chu de bas en haut, le gigantesque engin venu d'ailleurs monta vers le ciel étoilé.

La bête eut un gloussement satisfait. Pour une affaire, c'était une affaire en or ! Tout ce qu'il avait voulu — et quoi en échange ? Deux promesses sans importance que nul ne pourrait l'obliger à tenir. Il était déjà payé plus qu'à moitié, et le vieux Boursouflé serait bientôt à cent mille kilomètres de la Terre. Ou même plus loin.

Un veinard comme lui, Casey James, ça n'existait pas.

Plein aux as, une pelure de cent dollars et les poches bourrées de havanes ! Il défit l'étui d'un des cigares, en sectionna le bout d'un coup de dents, l'alluma avec son briquet automatique et aspira une longue bouffée de millionnaire. Tout. Il avait tout.

Mais était-ce bien sûr ?

L'aurore commençait à poindre, et un doute l'assaillit brusquement.

Les premières formes grises qui émergeaient de la nuit avaient un aspect insolite, inquiétant. Il eut peur d'avoir été joué par les Galaxiens. Après tout, est-ce qu'ils l'avaient bien ramené sur la Terre ? Est-ce qu'ils ne l'avaient pas abandonné sur quelque planète inconnue où il ne pourrait jamais retrouver ni Carmen ni Gabe ? La gorge serrée, il fit donner à plein les phares de la Cadillac. Les longs pinceaux lumineux balayèrent instantanément les fantômes nés de la nuit pour ne laisser que deux ou trois buissons de yuccas et de mesquites bien inoffensifs. Il rit faiblement et s'abandonna de nouveau au moelleux des coussins.

Il distinguait maintenant dans le lointain les deux pics jumeaux qu'il connaissait bien : les Dos Lobos, qui se dressaient tels deux crocs acérés sur un fond de ciel bleu très pâle. Il éteignit les phares, lança le moteur et roula au-devant de l'aurore, à travers le désert dont les bosses faisaient tanguer la voiture. Il ne lui fallut que quelques minutes pour trouver la route d'Albuquerque.

« A 12 KM. D'ICI : L'OASIS DE JOSÉ, STATION-SERVICE. »

Il eut une grimace moqueuse à l'adresse du panneau. Il avait attrapé vingt ans pour l'affaire de l'Oasis et l'assassinat du vieux José. Et après ? Sa mère et sa tante avaient donné jusqu'à leur dernier sou aux avocats pour lui éviter la chaise. Et après ? Carmen lui avait craché à la figure pendant le procès. Et après ? Le vieux Bibendum et ses copains avaient arrangé tout ça.

Ouais... Et s'ils n'avaient rien fait ?

Il ralentit prudemment et se gara un peu avant le virage au-delà duquel la route descendait vers la vallée. Les pluies de printemps avaient dû déjà tomber, car les pentes rocheuses étaient couvertes de fleurs sauvages, l'herbe nouvelle repeignait les prairies à neuf et les grands peupliers, le long de la rivière, ne faisaient encore qu'entrouvrir de petites feuilles vert tendre.

La vallée lui apparaissait aussi douce, aussi accueillante que le visage souriant de sa mère du vivant de la vieille dame, et la petite ville nichée de l'autre côté de la rivière avait à ses yeux cette même beauté pimpante dont il parait Carmen dans ses souvenirs. Jusqu'au ciel, qui resplendissait, semblable à une immense coupe de cristal bleu, comme si les Galaxiens l'avaient lui aussi nettoyé et désinfecté. Et après tout, pourquoi pas ? Ils pouvaient tout. N'importe quoi. Excepté tuer un homme

Il rit en évoquant la façon dont le vieux Crâne-d'œuf l'avait obligé à faire son signe de croix. Ce pauvre imbécile de Grasalard croyait peut-être pour de bon que ça l'obligerait à tenir ses promesses ? A moins... A moins que le paquet, qui était censé contenir un pistolet, ne lui réservât une surprise fâcheuse ?

Il déchira le papier, souleva le couvercle — et trouva l'automatique qu'il avait demandé. Calibre 11,25. Un chargeur de rechange. Deux boîtes de cartouches. Le pistolet semblait en tous points normal. Noir

et plat. Bien en main. Prêt à tuer. Il le chargea et sortit de la Cadillac pour l'essayer.

Il visait une bouteille de whisky vide abandonnée au bord de la route, quand il entendit la trille d'un oiseau moqueur perché sur un arbre tout proche. Il fit feu en direction de la bestiole et sourit lorsqu'elle disparut dans un éparpillement de plumes marrons.

« Au poil pour Gabe ! Si quelqu'un me cherche des raisons, je dirai qu'il s'est jeté sur moi comme un enragé et que j'ai tiré pour sauver ma peau. »

Il redémarra, traversa la rivière et entra dans la ville. Il sut tout de suite que les Galaxiens étaient passés là : les rues en terre battue n'avaient pas un seul grain de poussière, les portes, les fenêtres et les poutres des maisonnettes aux murs d'adobe étaient fraîchement repeintes, et les seules émanations qui frappèrent ses narines quand il passa devant le Bar Esperanza, furent des odeurs de café et de pain chaud.

Ces parfums délectables lui mirent l'eau à la bouche, mais il ne s'arrêta pas et continua jusqu'à l'*Oasis*. Au premier coup d'œil la station lui parut déserte et il crut un instant que tout le monde avait fui à son approche.

Il demeura aux aguets, accroupi entre la banquette et le volant, ce qui lui donna le temps de constater que les vitres et les glaces brisées avaient été remplacées. Les traces mêmes de ses balles dans les murs disparaissaient sous une nouvelle couche de plâtre, et comme chaque maison en ville, toute la station-service resplendissait de peintures fraîches.

Au moment où il tendait la main vers le pistolet, il vit un jeune garçon maigre et hâlé qui sortait du magasin d'ingrédients. C'était Tony, le frère de Carmen. Le sourire que fit le gamin en apercevant la Cadillac jaune exprima l'admiration et l'envie. Tony avait toujours été un fanatique de l'automobile.

— « Voilà, m'sieur ! On fait le plein ? » Puis il reconnut le conducteur et, du coup, laissa tomber le chiffon sale auquel il s'essuyait les mains. « Casey James ! » s'écria-t-il en s'élançant à travers le passage. « Casey ! Carmen nous disait bien que tu reviendrais au pays ! »

Le fauve levait déjà son arme, mais il s'aperçut à temps que le gosse brûlait simplement du désir de lui serrer la main. Il se hâta de faire disparaître le pistolet. Ce n'était pas pour tuer Tony qu'il était venu.

Le jeune garçon souriait de toutes ses dents en caressant avec amour la Cadillac rutilante. « On a lu tous les journaux qui parlaient de toi, tu sais, quand tu as été gracié. C'est dégoûtant de t'avoir condamné avec des preuves fausses, mais maintenant on va te faire oublier tout ça ! » Il ne pouvait détacher ses yeux de la longue carrosserie jaune. « Tu veux que je te fasse le plein ? »

— « Non ! » gronda Casey d'une voix sourde. « Gabe Melendez... est-ce qu'il travaille toujours ici ? »

— « Bien sûr, Mr. James. » Tony recula brusquement comme si

le contact de la voiture lui avait soudain brûlé les doigts. « Tous les jours, de huit à cinq. Mais il n'est pas encore arrivé ce matin. Il habite la maison blanche, là-bas, de l'autre côté du canal d'irri... »

— « Je sais. »

La Cadillac fonça en marche arrière jusqu'à la rue, franchit en bolide le pont du canal d'irrigation et dérapa sur plusieurs mètres, dans un gémissement de pneus malmenés, pour stopper devant la maisonnette blanche. Casey glissa le pistolet dans sa poche et courut à la porte avec un sourire de bonheur anticipé.

Gabe allait être cueilli au débotté ! Avec toutes leurs preuves truquées, les Galaxiens s'en étaient fort bien tirés à l'avantage de Casey, établissant sa complète innocence. Il était donc peu probable que Melendez fût armé.

La porte s'ouvrit avant même qu'il eût sonné, mais ce n'était que Carmen. Une Carmen plutôt pâle sans son maquillage — et néanmoins toujours aussi belle. Elle bâillait, mal réveillée, simplement vêtue d'un pyjama rose à moitié déboutonné. Elle eut un haut-le-corps en voyant l'homme. Ses yeux s'agrandirent...

— « Casey ! » Chose incroyable, elle souriait. « Oh ! Casey ! Quelque chose en moi me disait que tu allais revenir ! » D'un élan elle fut contre lui, comme si elle espérait qu'il la prendrait dans ses bras. Mais il ne fit pas un geste. Il revoyait son attitude tout au long du procès, et la haine implacable qui flambait dans ses yeux noirs. C'était à n'y rien comprendre — mais d'une façon ou d'une autre, le vieux Gras-Double l'avait changée du tout au tout.

« Oh ! » Elle rougit et referma hâtivement son pyama. « Pas étonnant que tu restes là sans rien dire, mon chéri. Mais le temps me durait tellement de toi, que je ne sais plus où j'en suis ! Entre vite ! Je vais préparer un bon petit déjeuner pour nous deux. »

— « Minute ! »

Il secouait la tête, l'œil mauvais, pris d'une colère soudaine à l'égard des Galaxiens. Dans une certaine mesure, ils l'avaient bien eu ! Il voulait Carmen, mais pas de cette façon. Ce qu'il voulait, c'était tuer Gabe, arracher Carmen à Gabe pour qu'elle continue de le haïr, pour qu'il puisse la battre, pour qu'elle ait peur... Le vieux Face-de-Lune avait été trop malin. Il en avait rajouté !

« Où est Gabe ? » Sa main plongea dans sa poche et se referma sur la crosse froide du pistolet. « C'est Gabe que je veux voir. »

— « Ne t'inquiète pas, mon chéri. » Les épaules bronzées de Carmen se soulevèrent gracieusement. « Il n'est pas ici. Il n'y reviendra plus. Tu comprends... quand les flics sont venus établir la preuve que tu étais innocent, ils m'ont beaucoup parlé de toi, et alors j'ai compris que tu avais toujours été le seul que j'aimais vraiment. Je l'ai dit à Gabriel et il est parti. Il a pris une chambre à l'hôtel. Nous allons divorcer. Tu n'as donc pas à te faire de souci pour lui. »

— « Ça n'empêche que je veux le voir. Et un peu vite. »

— « Ne sois pas mesquin à ce point, mon chéri. » Le pyjama s'entrouvrait de nouveau, mais Carmen ne semblait pas s'en soucier. « Viens. Ne pensons plus à Gabriel. Il a été très chic d'un bout à l'autre. Je sais qu'il ne fera pas de scandale. »

— « Du scandale ? C'est moi, qui vais en faire ! » Il empoigna son bras nu. « Arrive ! »

— « Non, mon chéri ! » Elle se débattait, cherchant à lui échapper. « Tu me fais mal ! »

Il la fit taire et l'entraîna hors de la maison. Sans même lui accorder le temps de passer une robe, il la poussa brutalement dans la voiture. Il guettait un geste de révolte de sa part, la moindre tentative pour fuir, qui lui eût permis de la gifler — mais elle se contenta de lui demander d'une voix lamentable, un mouchoir en papier. Pour du beau travail, le vieux Bibendum avait fait du beau travail ! Il avait tout saboté.

Casey malmena rageusement l'embrayage dans l'espoir de faire sauter la boîte de vitesse, comme si sa brutalité pouvait atteindre les Galaxiens. Mais la transmission hydraulique de la Cadillac tint le coup, et d'ailleurs l'astronef devait probablement se trouver à présent quelque part bien au-delà de la Lune.

— « Voilà Gabriel, » sanglota Carmen. « Là-bas... il traverse la rue. Je t'en supplie, ne lui fais pas de mal ! »

Il écrasa l'accélérateur et prit la chaussée en écharpe pour faucher l'homme au passage, mais Carmen agrippa désespérément le volant, le fit tourner dans l'autre sens, et Gabriel eut le temps de se rejeter de côté. Il se retrouva sur le trottoir, nu-tête, le souffle coupé, souriant bêtement.

— « Excusez-moi, monsieur. Je ne prenais pas garde à... » Puis, reconnaissant le conducteur : « Casey, par exemple ! Nous qui espérions tant te revoir ! Eh bien, mon vieux, je crois qu'en fin de compte, c'est toi qui as gagné ! » Il s'approchait déjà de la Cadillac, mais s'arrêta pile en voyant le pistolet. Sa voix devint aiguë comme celle d'un enfant. « Que... qu'est-ce que tu veux faire ? »

— « Mettre du plomb dans les tripes d'un autre pouilleux de Mexicain. C'est tout. »

— « Chéri ! » Carmen se jeta sur le pistolet. « Non ! Tu ne vas pas... »

Il la gifla à toute volée.

— « Ne la touche pas ! » Gabriel se cramponnait des deux mains à la portière de la Cadillac. Il paraissait soudain mal en point, son visage défait, inondé de sueur, le souffle haletant, et ses yeux vidés par l'horreur regardant fixement l'arme braquée.

— « Vas-y ! » le défia Casey. « Arrête-moi ! »

Il abattit la crosse sur la joue de Carmen qui se mit à hurler. Il eut un rire de jubilation féroce en voyant chanceler Gabriel. Voilà qui, pour lui, était tout de même un peu plus dans la note idéale.

« Alors, quoi ? Essaie toujours ! »

— « Je... je ne veux pas, » gémit Gabriel. « Après tout, nous ne sommes pas des bêtes. Nous sommes des êtres civilisés. Je sais que Carmen t'aime. Je te laisse la place. Mais tu ne peux m'obliger à... »

L'automatique coupa net le reste de la phrase.

Chose étrange, pourtant, Gabriel ne tomba pas. Il resta simplement figé sur place comme une sorte de machine soudain détraquée, ses doigts raidis agrippant toujours le rebord de la portière.

— « Mais crève donc, bon Dieu ! »

Casey James fit feu une seconde fois, puis une troisième, et encore, jusqu'à épuisement du chargeur. Toutes ses balles firent mouche mais, pour une raison inconnue, le corps ne voulait pas tomber. Il se pencha par la portière pour examiner les blessures faites, et c'est alors qu'il vit, sous les lambeaux de chair synthétique du visage, briller le métal haché. Puis il vit le fluide hydraté qui s'échappait du ventre de Gabriel. Un liquide chaud, de couleur jaunâtre. L'horreur qu'il ressentit fut telle qu'il se rejeta en arrière dans la Cadillac, pantelant d'épouvante comme tous les fauves qui se sentent pris au piège.

« Ce... cette *chose !* »

Dans un déchaînement de fureur bestiale, irraisonnée, il catapulta le pistolet contre ce qui restait du visage en matière plastique. Alors seulement la Chose bascula, d'un bloc. Il y eut à l'intérieur un grincement métallique assourdi quand elle heurta le trottoir.

« Ce n'est... ce n'est pas un homme ! »

— « Mais c'était une excellente copie. » L'*autre,* celui que Casey avait pris jusque-là pour Carmen, se relevait tant bien que mal du tapis caoutchouté de la Cadillac. *Il* parlait lentement, d'une voix douce qui rappelait étrangement celle du vieux Demi-Muids. « Et nous qui nous étions donné tant de mal pour faire de vous l'individu le plus heureux de votre espèce... » *Il* regardait tristement Casey avec les yeux sombres et limpides de Carmen. « Si seulement vous aviez tenu parole. »

— « Ne me... » L'anthropoïde recula en tremblant pour se tapir tout au bout de la banquette. « Ne me t...tuez pas ! »

— « Nous ne tuons jamais, » murmura l'*autre.* « Vous n'avez rien à craindre de notre part. »

Pendant que l'animal demeurait sans bouger, il sortit de la voiture pour ramasser la Chose inerte modelée à l'effigie de Gabriel. Il la souleva sans peine apparente et l'emporta vers le garage de l'Oasis.

Alors, Casey comprit que cette ville n'était pas Las Verdades, mais seulement une copie exacte de Las Verdades, installée quelque part sur une planète qui n'était pas la Terre. Il leva les yeux vers le cristal bleu du ciel. Là. encore, il comprit qu'il ne s'agissait que d'une imitation — d'une sorte d'écran derrière lequel il sentait à présent des millions de regards braqués sur lui. Des yeux non-humains qui l'observaient comme on observe un monstre extraordinaire enfermé dans une cage.

Il voulut fuir.

Il démarra en trombe, retraversa le canal, fonça droit devant lui, comme un fou, sur la route d'Albuquerque. Vingt kilomètres plus loin, une réplique exacte d'ouvrier des Ponts et Chaussées essaya vainement de l'arrêter, le bras tendu vers un panneau prévenant que la route était coupée pour cause de travaux. Il brûla les barrières rouges, et la Cadillac continua sa course aveugle à travers l'imitation de désert jusqu'au moment où elle s'écrasa contre les barreaux.

(Traduit par René Lathière.)

Nouvelles dans " Fiction " des auteurs de ce numéro

Nos

ALFRED BESTER

Lhomme que Vénus va condamner 4
Le temps n'arrange pas tout .. 5
L'androïde assassin 24
Qui a tué Mahomet ? 62
M. Belzebuth est en conférence 67

ROBERT BLOCH

J'embrasse ton ombre 41
Eve au pays des merveilles 44
Cher fantôme ! 45
Si vous n'y croyez pas... 50
Mon barman et son monstre .. 55
Le train pour l'Enfer 65

ARTHUR C. CLARKE

Supériorité écrasante 3
Le contact 43
A nous la Lune ! 49
Les idées dangereuses 52

GERALD KERSH

Les plantes en folie 62

C.M. KORNBLUTH

La saison du serpent de mer .. 1
Plus ça change... 3
Une fermière endiablée 12
Manuscrit trouvé dans un sablé chinois 55
Vivez à l'échelle cosmique ! .. 63

Nos

Fin de non-concevoir 69
Virginie 79

HENRY KUTTNER

La machine à deux mains 50
Sous le regard de l'Aigle 54
(*En collaboration avec C.L. Moore*)

FRITZ LEIBER

Le Jeu du Silence 11
Des filles, à pleins tiroirs... .. 66
Nocturne 67

RICHARD MATHESON

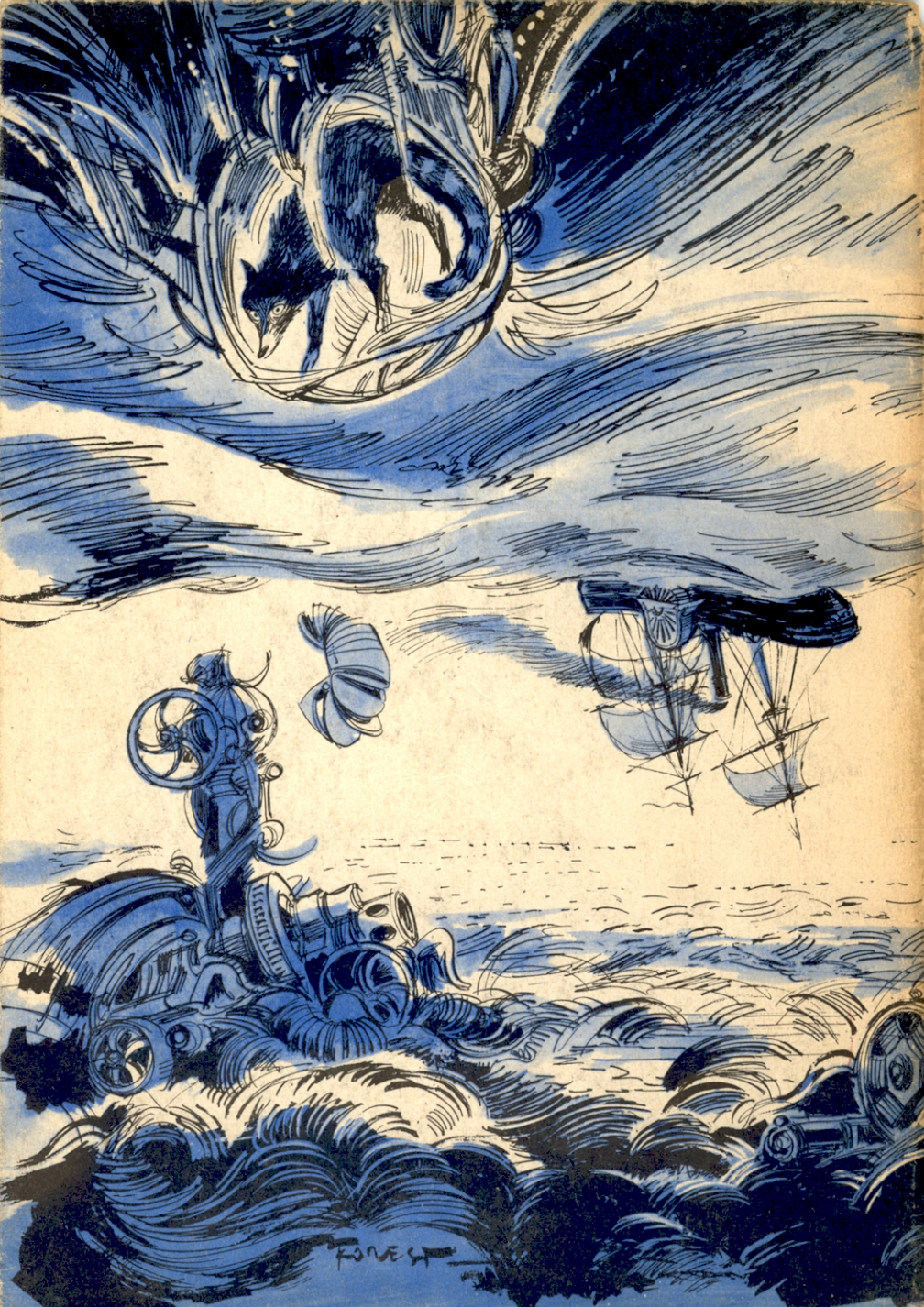
Journal d'un monstre 25
Funérailles 27
Escamotage 29
Cycle de survie 36
Derrière l'écran 37
La robe de soie blanche 40
Le test 48
Jours disparus 54
Le haut lieu 57
Au bord du précipice 63
Le pays de l'ombre 88

WILLIAM MORRISON

Un coin rêvé pour les vacances 10
Les mondes intérieurs 13
Le dicton qui manquait 21
Gammes à tous les étages 22
Un tempérament de feu 40

Dépôt légal : 2e trimestre 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

LA COLLECTION DE
SCIENCE FICTION
LE
RAYON
FANTASTIQUE
HACHETTE
NOUVEAUTÉS
SUR LA PLANÈTE ORANGE
★
QUATRE PAS DANS L'ÉTRANGE
★
CELTEN TAUROGH
★
PLUS NOIR
80 VOLUMES PARUS
Chaque volume 12 x 18 cm sous couverture illustrée en


FOREST